Rappel de votre demande:

Format de téléchargement: : **Texte**

Vues **1** à **460** sur **460**

Nombre de pages: **460**

Notice complète:

**Titre :** Cours de littérature française : tableau du dix-huitième siècle.... [2], 2e partie. - 1828. (Cours de 1828.) / par M. Villemain,...

**Auteur :** Villemain, Abel-François (1791-1870)

**Éditeur :** Pichon et Didier (Paris)

**Date d'édition :** 1828-1838

**Sujet :** Littérature française -- 18e siècle

**Type :** monographie imprimée

**Langue :** Français

**Format :** 4 vol. ; in-8

**Format :** application/pdf

**Droits :** domaine public

**Identifiant :** [ark:/12148/bpt6k6387893q](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6387893q)

**Source :** Bibliothèque nationale de France, département Littérature et art, Z-27998

**Relation :** <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb31581941b>

**Provenance :** Bibliothèque nationale de France

**Date de mise en ligne :** 24/12/2012

Le texte affiché peut comporter un certain nombre d'erreurs. En effet, le mode texte de ce document a été généré de façon automatique par un programme de reconnaissance optique de caractères (OCR). Le taux de reconnaissance estimé pour ce document est de 100 %.  
[En savoir plus sur l'OCR](http://gallica.bnf.fr/html/und/consulter-les-documents)

COURS

DE

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

LEÇONS DU COURS DE 1829.

On trouui à la même Cibrairie :

DISCOURS ET MÉLANGES LITTERAIRES, par M. VILLEMAIN. 3 vol. in-8°, ornés de porlraits, papier fin satiné. 27 fr.

Le même ouvrage, 6 vol. in-18. 27 fr.

MÉMOIRES SUR LES CENT JOURS, par M. BENJAMIN-CONSTANT; nouvelle édition, augmentée de nouveaux éclaircissemens, etc. 1 vol. in-8°. Paris, 1829. 7 fr. 5o LETTRES DE JUNIUS, traduites de l'anglais, avec des notes historiques et politiques; par M. PARISOT. Nouv.

édit. 2 vol. in-8°. Paris, 1828. 12 fr.

CONSEILS DE MORALE, ou Essais sur l' Homme, les Caractères, le Monde, les Femmes, l'Education, etc.; ouvrage inédit, par Mad. GUIZOT, précédé d'une Notice, par M. CHARLES DE REMUSAT, et publié par M. GUIZOT.

2 vol. in-8, avec portrait. Paris, 1828. 14 fr.

LETTRES DE FAMILLE SUR L'ÉDUCATION, par Mad. GUIZOT; ouvrage couronné par l'Académie, comme le plus utile aux mœurs. 2 beaux vol. in-8. Nouv. édit.

Paris, 1828. i4fr.

UNE FAMILLE, suivie de Nouveaux Contes moraux; ouvrage inédit, à l'usage de la jeunesse; par Mad. GUIZOT; précédé d'une Notice , par M. GUIZOT. 2 vol. in-12, ornés de jolies gravures. Paris, 1828. 8 fr.

NOUVEAUX CONTES, ayant pour titre : le Jeune Précepteur , la Générosité, la Mère et la Fille, Vie de Nadir, un Premier Jour de Collège, Scaramouche, etc., etc.; par Mad. GUIZOT. Deuxième édit. 2 vol. in-12, ornés de jolies gravures. Paris, 1827. 9 fr.

DICTIONNAIRE DES RIMES, suivi d'un Traité de Versification; par. P. A. LEMARE, auteur du Cours de Langue française, de Langue latine, etc. 1 gros vol. in-8.

Paris, 1828. 9 fr.

IMPRIMERIE DE A. BARBIER, rue des Marais S. G. , n. '7'

COURS

DE

LITTERATURE FRANÇAISE.

PAR M. VILLEMAIN, \* MtMBRB DE .C'DÉMiE FRANÇAISE, PROFESSEUR D'ÉLOQUEHCÏ J. LA FiCTJLTB DES LETTRES DB PARIS.

TABLEAU

DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

TROISIÈME PARTIE.

PARIS,

PIGHON ET DIDIER, ÉDITEURS, LIBRAIRES. COMMISSIONN AIRES, SUCCESSEURS DE BÉCHET AINE.

QUAI DES AUGUSTINS, N. 47.

1829.

AVIS DES ÉDITEURS.

EN continuant l'histoire de la littérature française au XVIII' siècle , M. Villemain devait y comprendre encore des sujets de littérature étrangère. L'année dernière , après avoir analysé le génie des principaux écrivains français du XVIIIe siècle, il avait recherché leur influence dans toute l'Europe, et montré ce que cette influence avait eu de puissant et de fécond pour le goût, les arts, et même les réformes sociales. Renfermé cette année dans un cadre plus étroit, il avait à rappeler des noms moins célèbres, à juger des écrivains qui ont eu moins de talent, et exercé moins d'empire; mais les tentatives nouvelles de ces écrivains, et les imitations étrangères fréquentes dans leurs ouvrages, amenaient ladiscussion de toutes les théories de l'art d'écrire, et favorisaient également cette

étude comparée des littératures, qui est la philosophie de la critique.

En approchant de la fin du XVIIIe siècle, un autre point de vue qui s'ouvrait naturellement au professeur d'éloquence , a jeté le plus vif intérêt sur ses leçons.

Ce dernier période marque le passage de la littérature spéculative , à la littérature active, de la philosophie, à la tribune.

Là, M. Villemain ne pouvait se refuser à l'examen neuf et détaillé de cette éloquence politique des Anglais , qui, vers la fin du dernier siècle surtout, s'est illustrée par de si grands noms , et se trouve mêlée à tous les souvenirs d'une époque mémorable. Ces analyses devaient intéresser un auditoire jeune, plein d'avenir, et qui s'est formé sous les auspices des libres institutions de la France. Elles offriront au plus grand nombre des lecteurs quelques vues sur un sujet trop peu connu,

et dont l'intérêt s'accroît chaque jour.

TABLE DES SOMMAIRES

D E

LA PREMIÈRE A LA DOUZIÈME LEÇON.

—— rMT ———

PREMIÈRE LEÇON.

Page 1.

Esquisse générale du Cours pendant la première partie de cette année. - Revue de la Critique Littéraire au XVIIIe siècle.—Productions originales, nées de l'esprit nouveau de cette époque. - Application de la Littérature aux affaires. - Mirabeau. - Point de vue, sous lequel l'éloquence politique sera considérée en France et en Angleterre.

DEUXIÈME LEÇON.

Page 33.

Digression sur le caractère général de la critique. - -Epoque et forme de la critique dans l'antiquité grecque. - Influence de l'imitation et de l'analyse sur les lettres romaines. - Comment la littérature ancienne se réduisit à la critique. — Renouvellement des idées par le christianisme. - Age nouveau de la critique, après le Dante. - Renaissance du goût en Italie. - Eiithousiasme littéraire du XVIe siècle. - Haute critique dans

le siècle de Louis XIV. - Son influence sur le siècle suivant.

TROISIÈME LEÇON.

Page 68.

Étude de l'antiquité trop négligée dans le XVIIIe siècle. Infériorité de la critique littéraire sous ce rapportExceptions honorables. — Thomas. — Barthélémy. —

Caractère général de l'éloquence de Thomas. - Quelques remarques sur ses Éloges académiques. — Supériorité de Thomas dans la critique. - Examen de l'Essai sur les Éloges. - Lacline dans cet ouvrage—Résumé sur le caractère et le talent de Thomas.

QUATRIÈME LEÇON.

Page 101.

Barthélémy. — Anecdotes de ses premières années. — Ses vastes étude. - Plan de son ouvrage sur la Grèce.— Beauté réelle du sujet. —Inconvénient d'un cadre fictif.

-Rapprochement de Barthélemy avec des écrivains de nos jours. — Faux goût plus fort que son érudition. —

Il ramène tout aux idées françaises, au lieu de conserver l'originalité grecque. - Principales parties de son ouvrage. - Parallèle entre un récit de Xénophon et un récit de Barthélémy.—Mérite durable du Voyage d'Anacharsis.

CINQUIÈME LEÇON.

Page 137.

Quelques mots encore sur le Voyage d'Anacharsis. — Point

- de vue de l'auteur, dans le jugement du théâtre grec. —

Conforme à l'opinion de Voltaire.— Objection à cet égard. — Forme libre et variée de la tragédie grecque.

— Fausse critique de la tragédie d'Alceste. — Rapprochement d'un passage d'Euripide et d'un passage de Shakespeare. - Imitations du. théâtre grec dans le

XVIIIe siècle. - Ducis. OEdipe chez Admète, pièce grecque trop francisée. — Philoctète de Laharpe.

SIXIÈME LEÇON.

Page 169.

Critique française appliquée à la littérature étrangère. Pourquoi nulle dans le XVIIe siècle. — Innovation de Voltaire à cet égard. Objet et caractère de sa critique. — Sa première opinion sur Shakespeare. -Autres tentatives de critique étrangère, superficielles et bornées.—Turgot. — Ses vues sur la poésie allemande. —

Changement du goût public. — Traductyn de Shakespeare. Indignation de Voltaire. — Examen de ses deux opinions sur Shakespeare. - Imitations de Shakespeare par Ducis. — Digression, anecdotes sur le caractère et l'originalité de Ducis. — Forme de ses imitations trop régulière, trop classique, dans le sens vulgaire du mot.

— Vrai génie du drame anglais manqué par lui. — Parallèle de son Macbeth avec celui de Shakespeare.

SEPTIÈME LEÇON.

Page 207.

Grand nombre des écrivains critiques au XVIII siècle. Ouvrages trop connus pour être analysés. — Littérature trop artificielle, et partant, uniforme.—Exception àM caractère. — Bernardin de Saint-Pierre. — Rapport que

sa, vie présente avec celle de Rousseau. — Son enfance rêveuse. — Ses premières études interrompues par un voyage à la Martinique.—Ses plans chimériques.- Ses voyages en Hollande, en Russie , en Pologne, en Saxe.

— Sa pauvreté.—Son projet de civiliser Madagascar.-Son séjour à l'Ile-de-France. — Sa description de cette coloiiie. - Ses aventures, ses malheurs, source de son talent original. — Quelques mots sur son caractère. —

Anecdotes à ce sujet.

HUITIÈME LEÇON.

Page 241.

Caractère poétique des ouvrages de Bernardin de SaintPierre. - La poésie avait-elle manqué au XVIIIe siècle?

— Distinction à ce sujet. — Poésie pittoresque et religieuse ; puissance qu'elle a sur les âmes. — Du genre descriptif considéré comme un progrès inconnu aux anciens. — If fa ut de plan dans les Études de la nature. —

Élémens du génie de l'auteur, l'observation de la nature et l'imitation des anciens. — Nouveauté de ses images, et forme antique de sa langue. — Ses théories de bonheur et de perfection sociale. — Les trois âges d'or. —

Attaques de Bernardin de Saint-Pierre contre l'ancienne société.—Résumé général de ses vues, soit chimériques, soit pratiques. —Rapprochement de son style et de celui d'Amyot ; citations.—Motif de cette longue analyse.

- Adieux à la pure littérature.

NEUVIÈME LEÇON.

# Page 279.

État de la littérature, au moment où elle devint toute polémique. — Progrès général des esprits. — Voltaire avait

donné l'exemple de l'application des lettres aux affaires.

— L'examen porté sur les institutions religieuses. — La Chalotais; Montclar. — La suppression des Jésuites accroît l'autorité des parlemens. — Esprit de réforme porté sur la procédure criminelle. — Intérêt nouveau de ces questions. — Servan ; Dupaty. — Esprit de réforme politique. — Malesherbes. — Débat judiciaire et politique tout ensemble.—Le parlement Maupeou; Beaumarchais.

Mérite singulier de ses Mémoires.—Résumé.—Toute la littérature de ce temps aboutit vers la tribune.

DIXIÈME LEÇON.

Page 315.

Considérations générales sur l'éloquence politique. — Caractère particulier de l'éloquence politique chez les modernes, et surtout en France. -En quoi diffère de la tribune antique.—La Grèce. - Rome. - Puissance de l'improvisation.—Exemple rapporté par Cicéron.Vie périlleuse des orateurs. - Admirable peinture qu'en fait Cicéron. —Cet état presque habituel de la république romaine se retrouve dans nos troubles civils.— Une séance du Sénat romain. — Caractère politique de l'éloquence chrétienne , dans les premiers siècles. —

Résumé.

ONZIÈME LEÇON.

Page 351.

L'éloquence politique placée moins haut par Cicéron que l'éloquence judiciaire. Pourquoi.—Rare et tardive chez les modernes.—Elle n'a long-temps d'autre asile que les conciles. — Anciens États-Généraux de France. —

Parlement d'Angleterre. —Vicissitudes de la constitution anglaise. — Époques diverses du parlement. —

Époque scolastique et religieuse. — De l'éloquence de Cromwell. — Première époque toute politique. — Portrait de Bolyngbroke. — Windham. Walpole. Pulteney.

— Çitations. — Résumé.

DOUZIÈME LEÇON.

Page 589.

Unité du sujet dans cette leçon. — William Pitt. — Détails sur son éducation et sa jeunesse. — Caractère de son éloquence; sa lutte contre Walpole. — Vie parlementaire de William Pitt.-Ministre en 1756, et, de nouveau, en 1757. — Exemple d'une élévation indépendante de l'aristocratie et de la cour. — Glorieuse administration de William Pitt. — Sa retraite. — Fermeté de ses principes. - Refuse plusieurs fois le ministère. — Rentre dans les affaires en 1766. — Est créé lord et vicomte de Chatam.- Courte durée de son ministère.- Son opposition aux rigueurs exercées contre les colonies d'Amérique. — Sa haute prévoyance. — Ses discours aux différentes époques de la guerre d'Amérique. — Ses dernières paroles à la Chambre des Pairs. — Sa mort. —

Honneurs rendus à sa mémoire. — Parallèle de cette mort d'un grand ministre dans un état libre, avec celle de Richelieu et de Mazarin.

FIN DE LA TABLE.

COURS

DE

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

PREMIÈRE LEÇON.

Esquisse générale du Cours pendant la première partie de cette année. — Revue de la Critique Littéraire au XVIIIe siècle. - Productions originales, nées de l'esprit nouveau de cette époque. — Application de la Littérature aux affaires. - Mirabeau. — Point de vue sous lequel l'éloquence politique sera considérée en France et en Angleterre.

DE longs applaudissemens ayant d'abord empêché le professeur de parler : « Messieurs, dit M. Villemain, je suis vivement touché de votre accueil si cordial, et permettez-moi de le dire, si fraternel. Je suis heureux de retrouver aujourd'hui tout Fintérêt|que vous m'avez montré dans

une occasion bien différente, qui peut se reproduire, et que je n'éviterai jamais, quand il le faudra. » (Applaudissemens réitérés.) MESSIEURS, L'année dernière, j'ai retracé l'influence des Lettres françaises sur toute l'Europe; maintenant, il faut examiner ce que cet esprit littéraire était en France même, comment il agissait sur toute la société, ce qu'il devint, lorsqu'il n'eut plus de grands hommes pour organes. Dès lors, il faut l'avouer, le génie de la Littérature française n'égala pas sa puissance. Quand vous avez ôté ces quatre grands esprits, Voltaire, Montesquieu, Buffon et Rousseau, vous trouvez bien encore une nation, toute imprégnée d'esprit, pleine d'ardeur pour la philosophie et les arts; mais vous ne rencontrez presque plus d'hommes su périeurs et de talens originaux. Voilà ce qui nous reste à étudier du XVIIIe siècle.

Ces grandes applications que l'éloquence avait reçues dans l'âge précédent ne se retrouvaient plus ; et les nouvelles idées qui les remplacent étaient exprimées sans génie. L'éloquence de la chaire, cette éloquence qui avait eu long-temps une si grande autorité morale, une domination naturelle et avouée sur les esprits, passe à des

abbés qui veulent avoir des bénéfices, à des rhéteurs ingénieux, à des hommes de talent, mais qui n'ont pas, ou n'osent avouer cette foi inexorable, si puissante pour la parole. Oh ! que nous sommes tombés, lorsque du génie sublime et victorieux de Bossuet, lorsque de l'éloquence persuasive de Massillon nous venons écouter les phrases élégantes, la théologie académique de l'abbé Poulie !

A ces grands intérêts, à ces grands sujets de la chaire chrétienne, qui sont pris hors de l'empire du temps, on avait substitué des séductions mondaines de langage; et l'éloquence religieuse était devenue toute temporelle. Que dans la réforme j'entende un discours chrétien, où l'argument théologique disparaît pour faire place à l'argument moral, rien ne me choque, ue m'étonne; ce discours est en rapport avec les idées du culte protestant. Mais lorsque je vois le père Neuville, jésuite, pour flatter l'esprit de son siècle, faire un discours sur l'humeur, sur l'affabilité,sur une sorte de vertu mondaine et sociale; je sens qu'il a perdu à la fois son caractère et sa puissance. Rien d'entraînant, rien d'élevé ne peut sortir d'un tel sujet. Quand on craint, et qu'on évite sa propre croyance, peut-on l'imposer à ses auditeurs? L'éloquence a besoin d'êtro 1

une conviction, avantd'être un talent. CeXVIIIe siècle, si vanté pour la domination qu'il a exercée sur les esprits, a-t il donc manqué de force oratoire? Non ; mais elle avait changé de forme avec les opinions du temps; et nous serons étonnés de la place où nous la trouverons quelquefois.

Au premier coup-d'œil, on n'aperçoit dans le X VIIIe siècle,séparé de ses princi paux génies,que la littérature agissant sur elle-même, la littérature devenant elle-même son objet de contemplation et d'étude. Ici se présentent ces rapports que nous avons déjà quelquefois indiqués, entre la littérature active, image de la vie, et la littérature artificielle, ingénieux reflet des livres. Une grande partie du XVIIIe siècle, qui fut cependant si novateur, a été consacrée à cette littérature artificielle. La critique qui est la forme la plus générale de cette littérature, voilà ce qui se présente à nous dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Il n'est pas un grand écrivain qui échappe à ce désir, à ce besoin, d'analyse critique. Il semble qu'après de nombreuses innovations en théorie, la réforme réelle ne s'étant pas encore produite, le talent manquait de but et de carrière, et revenait saris cesse à la seule contemplation dé l'art. Vous voyez Buffon faire un discours sur le style; vous voyez Montesquieu

donner des préceptes de goût; Voltaire, ce géuie dusiècle, dans sa volumineuse collection, est plus critiqueencorequ'historienet poète. L'époque et les institutions le ramènent à cet emploi subalterne des forces de sa pensée; c'était presque la seule tâche offerte aux talens du second rang, à Thomas, à Laharpe,à Marmontel, à Barthélémy, Chamfort, enfin, à presque tous les hommes célèbres du XVIIIe siècle, qui ne furent pdC6 esprits originaux.

Cicéron, orateur et consul, a prodigué ses veilles à l'analyse la plus attentive et la plus minutieuse de l'éloquence: c'estque l'éloquence, dans l'antiquité, était quelque chose de plus haut et de plus sacré que parmi nous; elle était la première puissance et la première sauve-garde; elle était toute la publicité, la parole, l'imprimerie, la liberté, toutensemble. Vous ne vous étonnerez pas maintenant de voir dans Cicéron ces élans d'enthousiasme, lorsqu'il parle de la gloire d'un orateur, et qu'il se souvient de la sienne. Dans les états modernes, le même pouvoir suivah>il le talent de la parole? Non sans doute; mais l'état de la civilisation moderne attachait un autre intérêt non moins grand à l'étude des lettres. Il ne s'agit plus, comme dans l'antiquité, d'une seule langue et d'une seule nation, s'étudiant elle-

même ou étudiant les Grecs. Plusieurs nations se sont avancées à la fois dans la carrière des arts; plusieurs époques rivalisent. De là cet esprit d'analyse et de comparaison, cette science des lettres qui devait occuper tant de place dans le XVIIIe siècle.

Maintenant, Messieurs, analyserons-nous des analyses, critiquerons-nous longuement des ouvrages de critique? N'est-ce pas une tâche ingrate? Mais y manquer serait-ce représenter le XVIIIe siècle ?. A cette époque, les lettres se servaient de point de vue à elles-mêmes, en attendant un autre intérêt. Voyez, dans les ouvrages du temps, avec quelle ardeur les salons de Paris étaient préoccupés d'une pièce de vers, passionnés pour une lettre de Voltaire; voyez aussi ces mêmes salon s, lorsque le premier souffle des intérêts politiques vient les agiter, leur fougue se retourne, et va se jeter sur ce nouvel aliment.

Mais aujourd'hui que les questions littéraires qui agjtaient le XVIIIe siècle sont bien refroidies, comment parcourir cette longue série de critiques ? Nous ne mettrons pas de noms propres en tête de nos chapitres. Un nom propre n'est expressif, qu'autant qu'il indique un système, une pensée. Ainsi, nous chercherons d'une manière générale quelle était la critique littéraire dans le

XVIIIe siècle ; quelles innovations elle approuvait; quelles idées elle se faisait de l'originalité et du goût; comment elle concevait le génie antique et le génie moderne. Nous nous demanderons si au milieu d'une société amollie, dans une vie toute de plaisir et de dissipation , le XVIIIe siècle pouvait avoir le sentiment le plus vrai de l'antiquité, et pouvait le manifester.

Nous nous demanderons s'il pouvait heureusement s'enrichir de l'imitation étrangère. Ici se présenteront les tentatives et les théories de changement faites à cette époque. Voltaire avait, dit-il lui-même, ramassé des diamans dans la fange de Shakespeare, et se plaisait à les polir et à les faire briller à tous les yeux ; mais plus tard, la gloire de Shakespeare étant évoquée contre la sienne, il fulminera contre Shakespeare les anathèmes d'un goût dédaigneux; il voudra le replonger dans cette fange, et l'appellera Gilles. Alors viendront d'autres imitateurs du poète anglais. Ces révolutions du goût tenaient-ellesà l'esprit de hardiesse ou à la satiété?

Nous l'examinerons.

Les tentatives des novateurs, comment se faisaient-elles? Avec une timidité maladroite. Ils ne traduisaient de Shakespeare que ses défauts, «t dédaignaient son naturel, sa simplicité. Les.

traducteurs de Shakespeare, dans le XVIIIe siècle, l'ont rendu lourd, rhéteur, et l'ont chargé de plates périphrases. Le poète anglais vous peint-il la passion violente, forcenée de son Othello : au milieu des mouvemens qu'il donne à cetteàme naturellement féroce,il lui échappera des expressions d'une grâce que Racine aurait enviée. Si Othello voit descendre sur le rivage de Chypre la jeune Desdemooa, qui a bravé tous les périls pour le suivre, il la salue de ces simples et gracieuses paroles : 0 ma belle guerrière ! Les traducteurs mettront: Aimable enfant !. intéressante orpheline; et, après cela, on pourra leur dire : Vantez-vous d'avoir tué un poète.

Ce goût de pompe, de dignité, de haute convenance, que le XVII" siècle avait imprimé à la Littérature, et qui se produit avec tant d'éclat dans les ouvrages des grands hommes de cette époque, ne se conservait que d'une manière artificielle, dans le XVIIIe siècle; et par là, peutêtre, l'antiquité si simple n'était pas mieux comprise que les littératures, étrangères.

Si je cherche le génie de la Grèce dans l'ouvrage du savant, de l'ingénieux Barthélémy, je suis souvent trompé; la vérité même de son érudition semble altérée par le goût factice de son temps. Epaminondas est rapetissé par le voisi-

nage d'un Français de Paris, qui s'appellera Philotas. Ai-je lu dans la retraite des îftx mille de Xénophon, cet éloge si vrai, si touchant, si naïvement républicain de quelques guerriers morts pour leur pays; ils moururent irréprochables dans la guerre et dans V amitié; que j'ouvre maintenant les pages de l'élégant Barthélémy, j'y trouve sous des noms grecs une épitaphe d'un genre bien différent,qui renferme une allusion flatteuse pour M. le duc de Choiseul; « je » veux qu'on grave profondément sur mon tom» beau ces paroles : il obtint les bontés d'Arsame » et de Phédiame. » Il obtint les bontés. Quel anachronisme de langage dans un pareil sujet!

C'est ainsi qu'au XVIIIe siècle, ce défaut de costume et de vérité que l'on a trop reproché à Racine, se reproduisait sans cesse, et n'avait pas la même excuse.

Cependant, cette critique, ce goût de la littérature, pour elle-même, qui était devenu la passion du XVIIIe siècle, essayait de créer une éloquence nouvelle. Un homme d'une âme élevée, Thomas, qui aimait la gloire comme on ne l'aimait guère dans le XVIIIc; car on cherchait sur.

tout la vogue et le bruit; Thomas, par des veilles.

assidues, voulut se créer une réputation d'ora.

teur; il s'est flatté d'être un grand homme; il a

cru qu'en faisant, pour l'Académie française, les éloges du snaréchal de Saxe et de Duguay-Trouin, qu'en imaginant l'éloge de Marc-Aurèle, il trou: verait cette puissante émotion, cette vie de la parole qui faisait la grande éloquence antique.

On souffre presque à songer que ce noble et rare talent a été dominé toute sa vie par une illusion, dont il n'aurait pu être détrompé, sans une amère douleur? Mais ne voit-on pas tout d'abord que ces discours, prononces vingt ans après l'événement, qui n'avaient ni l'autorité de la religion, ni la solennité de la mort, nesont que des œuvres de rhéteur ? Aussi ce n'est pas comme orateur, mais comme savant critique, comme appréciateur éloquent du génie littéraire que Thomas a mérité sa renommée.

La critique, Messieurs, à laquelle retombaient tous ces hommes du XVIIIe siècle, qui cherchaient l'originalité,se présente sous trois formes: la forme dogmatique, historique, conjecturale.

La première est la critique d'Aristote; elle n'a pas pour obj et de produire, de demander de nouveaux c hefs-d'œuvre. Aristote traite l'éloquence et la poésie comme la nature: il constate ce qui a été fait, il ne cherche pointà inspirer ce qu'il faut faire; et les préceptes qu'il pose sont comme des lois générales qu'il a tirées des faits de l'inteUir gence.

La forme historique, appliquée à la critique littéraire, est plus féconde et plus variée; elle est durable, et se rajeunit par le mouvement de l'esprit humain. On la voit s'introduire, et même occuper trop de place dans presque tous les ouvrages du XVIIIe siècle. �

Voltaire enferma dans l'histoire une foule de détails sur les lettres. Le XVIIe siècle, dépeint parce brillant génie, nous laisse souvent oublier les événemens politiques qui troublaient l'Europe, pour nous occuper du progrès des arts, et nous faire assister aux créations de l'éloquence et de la poésie. La critique peut suivre cet exemple, en mêlant l'histoire à la littérature, comme Voltaire mêlait la littérature à l'histoire.

La dernière forme de critique est la critique conjecturale, qui a l'ambition de pousser les esprits en avant, de leur ouvrir des routes qu'on n'a pas encore tentées, de dire enfin, comme un pilote habile : Allez là, naviguez vers ce point, vous découvrirez quelque terre nouvelle. Cette critique a été presque étrangère au XVIIIe siècle; il était trop content de lui, pour imaginer rien au-delà de lui-même ; il s'étudiait, se proposait pour modèle à lui-même, se copiait sans cesse. Il y avait, à cette époque, plus de salons que de cabinets d'étude ; on pensait pour les autres et

non pour soi ; on innovait selon la mode, et non d'après une rêverie capricieuse et solitaire.

A la même époque, au contraire, chez une nation savante, spéculative, ingénieuse, en Allemagne, un grand travail d'esprit se fesait dans le champ de la'critique conjecturale. Un homme de talent n'inventait pas; mais il inventait comment il fallait inventer. Il ne faisait pas une tragédie, un poëme épique; mais, dans l'ardeur de ses illusions poétiques, dans le vague de ses espérances, regardant à droite, à gauche, les Grecs, les Français, Shakespeare, il s'ingéniait pour concevoir quelque chose que l'on n'eût pas pensé, pour trouver quelque route où l'on n'eût pas marché, et la proposait à l'émulation de ceux qui voudraient s'y élancer avec lui, ou sans lui.

De là, Messieurs, dans la littérature du XVIIIe siècle, en Allemagne, des gloires qui se succédaient comme des systèmes, tandis que le caractère de la gloire est d'avoir quelque chose de permanent et d'universel : ce sont les paroles de Cicéron, qui s'y connaissait. Et le génie semblait naître de la critique, au lieu de l'inspirer. En France, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, Diderot donna l'exemple de cette critique conjecturale. Il avait, comme les Allemands, quelque chose de désordonné, le goût de l'extrême

naturel et la facilité de tomber dans l'affectation. Diderot commença une réforme dramatique par un traité, et fut novateur en théorie, avant de l'être en fait.

Il en fut autrement de Ducis. Le bon Ducis y homme éloquent, homme inspiré, quoiqu'il n'ait presque fait que traduire, homme original qui copiait souvent, Ducis n'avait fait aucune théorie; seulement il avait lu Shakespeare dans des traductions. Son esprit avait été saisi des traits de cette nature si simple et si forte; il avait eu le frisson de Shakespeare, comme dit un Anglais. Il fit des tragédies jetées dans le moule français, il est vrai : Shakespeare était entré là-dedans, comme il avait pu ; on l'avait rapetissé, dépouillé, ébranché, pour ainsi dire.

Ces scènes monstrueuses, ces larges développemens, cette liberté illimitée de temps, de lieu, avait disparu j on l'avait emboîté dans la règle des vingt-quatre heures. Pour épouvanter les spectateurs, et la mère d'Hamlet, pour lui arracher l'aveu de son crime par la terreur, on n'avait pas osé, comme Shakespeare, ramasser sur la route une troupe de comédiens ambulans, et leur faire jouer une tragédie, dans une tragédie.

Ducis avait pris gravement une urne : une urneî c'est quelque chose de plus régulier; il y avait déjà une urne dans Oreste. C'est un moyen

grec (on rit), admis, incontestable. Du reste, la terreur est également sortie de cette épreuve.

La scène admirable où Hamlet presse sa mère de jurer sur la cendre de son père, cette crise du remords qui fait rebrousser le faux serment de la mère d'Hamlet, tout cela est neuf, dramatique, hardi. Malheureusement, dans le reste de l'ouvrage, le naturel de Shakespeare est détruit; les termes abstraits et métaphysiques abondent; mais il y a une force poétique, l'âme de Ducis, qui se mêle à tout et qui anime l'ouvrage en dépit du faux système. Le poète français ne peut pas hasarder, comme son modèle, de grandes apparitions d'ombres. Voltaire l'avait essayé; et quand on avait vu une ombre qui venait se promener dans le palais de Ninus, tout le monde avait trouvé cela extraordinaire ; il avait donc fallu renoncer à cet appareil tragique; il avait fallu recourir à des choses connues, usitées, un songe, par exemple (on rit); mais Ducis, dans la peinture de ce songe, mitune expression énergique et terrible.

Plus réfléchi, mais non poète comme Ducis, Diderot n'avait tenté qu'en prose sa révolution dramatique; c'était ce qu'on a nommé le drame bourgeois, la parfaite représentation delanature; non plus de la nature choisie, mais de la nature

habituelle dans ses moindres détails. On avait pensé à cela dès le XVIIe siècle. Vous connaissez ce passage où Labruyère se moq ue de la minutieuse exactitude à retracer tous les petits faits de la vie commune. Diderot, en faisant la tentative de mettre la vie réelle sur la scène, aurait pu certainement s'élever à un haut degré de vigueur et d'originalité. Car la vie réelle, ce ne sont pas ces détails matériels, c'est le naturel des passions. Les détails peuvent être vrais ; mais si le style est emphatique, affecté, tandis que les actionssont vulgaires et communes, vous n'y gagnerez rien ; le faux est déplacé, mais il existe; il est dans le langage, au lieu d'être dans la décoration. Le Père de Famille et le Fils Naturel, sont écrits, aux accidens de talent près, comme la traduction de Shakespeare par Letourneur. C'est une emphase perpétuelle; c'est une exaltation de tous les sentimens, c'est une surcharge des sentimens par les expressions; c'est l'opposé, dans le style, de la vérité, que l'on cherchait par le costume. Ainsi, Messieurs, la cri tique littéraire dans le XVIIIe siècle peut nous offrir une étude historique, mais non pas l'exemple d'une innovation de théorie justifiée par d'heureuses créations.

L'intérêt nouveau qui devait passionner les

esprits n'était pas venu. La réforme de toutes les idées était déjà faite; la réforme d'aucune des institutions n'avait eu lieu. Ainsi les esprits s'exerçaient dans le vide ; ils faisaient des discours académiques, parce qu'ils n'avaient pas autre chose à faire; ils mettaient des hardiesses dans une tragédie, parce qu'ils ne pouvaient pas exprimer des véri tés ailleurs. On voyait une lutte entre le mouvement prodigieux de la nation et l'étroite barrière qui l'enfermait de toutes parts; mais quelque chose annonçait le moment où cette barrière tomberait d'ellemême. Rien n'était changé extérieurement; et cependant tout était changé : les formes, les hiérarchies étaient les mêmes; la foi vivifiante qui les avait animées n'existait plus. Les parlemens, si puissans, si vénérés au milieu de la persécution et même de la révolte, dans le XVIe siècle, ces parlemens que, sous la main dominatrice de Louis XIV, on avait vus encore graves, irréprochables, sévères, vous les voyez faibles et agités dans le XVIIIe siècle : un coup d'état d'un homme médiocre et violent les fait disparaître ; et Voltaire en félicite avec admiration le chancelier Maupeou, parce que Voltaire ne voyait dans le parlement, dernier défenseur des libertés publiques, qu'un corps mécontent de

ses hardiessesirréligieuses. Une double révolution sociale s'était donc faite. Le principe qui avait animé ces corps était tombé; et l'esprit de liberté, qu'ils avaient protégé, invoquait un autre appui.

Cet événement fit naître les occasions, dont le talent avait besoin pour grandir. Bientôt ce ne sera plus l'éloquence académique, la critique littéraire, qui tiendra la première place; ce ne sera plus la philosophie vague; ce ne sera plus la contemplation de l'esprit occupé à se regarder lui-même. La lutte va s'élever entre deux opinions qui veulent se détruire l'une l'autre.

Les talens viendront alors; ils auront carrière.

Si vous aviez vécu au XVIIIe siècle, Messieurs, que le matin vous promenant au jardin des Plantes, vous eussiez remarqué un homme alors obscur, Bernardin de Saint-Pierre, qui passait de longues heures à étudier la botanique; que le soir, parcourant les salons de Paris, vous eussiez rencontré Baumarchais dans l'inquiétude des spéculations, dans le mouvement des in trigues, dans l'agitation de son procès contre le parlement Maupeou, ayant du crédit à la cour, mais poursuivi, blâmé, vous eussiez vu dans le même jour les deux talens originaux, les deux vrais écrivains de l'époque. Ce sont sans doute deux diversités bien étranges; c'est le contemplatif au plus haut

degré, et l'homme actif; c'est le rêveur solitaire, l'écrivain mélancolique, capricieux ; et l'écrivain industrieux, ardent, habile au succès, faisant des mémoires judiciaires et des drames. Eh bien, la littérature du XVIIIe siècle ne présente, pendant quarante ans, d'esprits originaux, que ces deux hommes. C'est que dans la carrière de l'esprit, il n'y a, pour ainsi dire, que ces deux grandes originalités; de la solitude, ou de l'activité, de la méditation repliée sur ellemême, s'élevant par une pensée intérieure à tout ce que l'amour de l'humanité a de plus bienfaisant et de plus noble ; ou bien du talent novateur qui se mêle à tout, agite et domine l'opinion. Pour compléter le tableau du XVIIIe siècle, et pour l'intelligence de l'art et de la nouveauté politique qui change les bornes de l'art, nous nous arrêterons devant ces deux esprits qui avaient une physionomie si diverse.

Un écrivain de nos jours, singulièrement vif et spirituel, s'est plu à comparer Sheridan et Beaumarchais, l'un et l'autre obscurs, pauvres, nés de leurs œuvres, parvenus par le talent; mais l'un, en faisant des comédies, arrive à la chambre des communes, puis au ministère; le crédit de cour ne suffit pas à l'autre, pour s'élever un peu ; il lui faut un procès. Ce fait n'est point

particulier à Beaumarchais; il appartient à toutes les nouveautés, à toutes les puissances de cette époque. S'élever par l'éclat pur et paisible de la littérature était réservé à bien peu d'hommes. Au milieu de l'agitation des esprits, à mesure que la société avançait vers un dénoûment commencé depuis la régence, vous voyez se multiplier les hommes qui se produisent par le bruit et par l'influence politique. C'est alors qu'aux parquets des parlemens de France retentit une éloquence nouvelle, celle des Servan, des Lachalotais, des Montclar. Si nous cherchons du génie dans ces hommes, nous ne le trouverons pas, quoiqu'ils aient exercé une grande puissance. Tel est le sort de la littérature active qui se mêle aux événemens; son succès n'est pas la gloire. Souvent, lorsque les passions qui l'inspiraient ont disparu, lorsque le bien qu'elle a réclamé s'est accompli, lorsqu'elle a réussi dans son oeuvre enfin ; il ne reste plus d'elle qu'un souvenir.

C'était une illusion faite aux contemporains; la postérité, en consacrant les intentions utiles et généreuses, n'admire que le génie. Mais indépendamment du mérite de ces hommes, il faut noter leurs efforts, parce qu'ils marquent une époque nouvelle. La réforme politique occupait tous les esprits : c'était la réforme appliquée à la législation

criminelle que demandait Dupaty; c'était la réforme appliquée à l'administration du royaume, que Necker etTurgot préparaient, sans le vouloir, par d'éloquens écrits. C'était la réforme sociale que demandait le vertueux Malesherbes, éloquent défenseur de la liberté publique, avant d'être martyr du trône ; c'était la même réforme que demandait ce Mirabeau, que nous attendons depuis une heure, et qui a été l'orateur du XVIIIe siècle.

Combien se justifie, par son exemple, la remarque déjà faite sur les étranges efforts dont un homme avait besoin pour arriver à la renommée, à travers tous les obstacles qu'opposait cet ordre social, à la fois si puissant et si faible ?

Deux duels, un enlèvement, quatre lettres de cachet, un procès criminel, et un procès en séparation, voilà les moyens de célébrité de Mirabeau, voilà sa présentation au public.

Cependant il était d'une naissance illustre; gentilhomme de Provence, il appartenait à la classe des nobles possédant fief; son père, le marquis de Mirabeau, était considérable par son nom, sa fortune, et par plusieurs écrits consacrés à des généralités philantropiques, quoiqu'il eût obtenu cinquante-quatre lettres de cachet contre sa famille.

Nous verrons le génie oratoire renaître au

milieu des orages de la vie à demi-romanesque, à demi-coupable du jeune Mirabeau, puis se produire avec éclat à la faveur des premières mutations politiques. Cette éloquence, qui, sous des formes si différentes, tour à tour est sortie des agitations de la liberté, ou des méditations de la foi religieuse, du forum ou du cloître, Mirabeau semble nous la rendre, au milieu des scandales de sa vie tumu ltueuse. Lui-même disait, de l'un de ses mémoires contre sa femme, avec cet orgueil qu'il opposait au sentiment de ses vices : « Si ce n'est pas là de l'élo» quence inconnue à nos siècles barbares, je » ne sais quel est ce don du ciel, si rare et si » grand ! M Quelque temps encore : que la carrière s'agrandisse; que les passions politiques succèdent aux scandales privés; que l'approche des États-Généraux appelle en Provence Mirabeau, qui semblait dégradé par ses fautes et par le malheur; là, vous apercevez tout à coup la puissante nouveauté qui va changer la France; vous entendez une voix telle que vous n'en avez pas encore entendu, s'écrier dans cette assemblée, d'où la noblesse repousse le noble qu'elle appelle transfuge: « Ainsi périt leder» nier des Gracches ; mais avant d'expirer il lança

\!ssière vers le ciel) en attestant les Dieux

» vengeurs; et de cette poussière naquit Marius" » Marins, moins grand pour avoir exterminé » les Cimbres et les Teutons que pour avoir abattu » dans Rome l'aristocratie de la noblesse. » Quelques jours encore; l'homme qui avait prononcé ces mots terribles arrête une émeute, contient le peuple de Marseille, tout en l'excitant par son éloquence familière; il le veut paisible, mais paisible par lui, et par sa parole; vous reconnaissez l'orateur; vous voyez renaître le génie des Gracches.

Bientôt cette France, qui était devenue un immense auditoire entraîné par une foule d'écrivains, va se concentrer dans une seule assemblée, où ne dominera plus que la parole. C'est là que paraît l'orateur moderne, l'orateur des intérêts politiques, les plus grands après ceux de la religion, et les plus faits pour inspirer une vive et soudaine éloquence. Ne me demandez pas ce que fut Mirabeau selon les maximes de la morale, mais ce qu'il fit, et quelle puissance il exerça sur les autres hommes.

Personne de vous, peut-être, ne l'a connu; mais si nous consultons les mémoires du temps, si dans ses paroles à demi-figées sur le papier nous cherchons à reconnaître l'inspiration primitive, nous voyons un homme audacieux par le caractère autant que par le génie, attaquant avec

véhémence lorsqu'il aurait eu peine a se défendre, faisant passer le mépris qu'on lui avait d'abord montré pour le premier des préjugés qu'il veut détruire, y réussissant à force de hardiesse et de talent, et ressaisissant par l'éloquence l'ascendant sur les passions populaires, qu'il cesse de flatter. Ces dons naturels, cette voix tonnante, cette action, tout cela était enseveli dans les livres des rhéteurs ; mais tout cela est ressuscité par Mirabeau. Cet homme était né orateur; sa tête énorme, grossie par son énorme chevelure; sa voix âpre et dure, long-temps traînante, avant d'éclater; son débit, d'abord lourd, embarrassé, tout, jusqu'à ses défauts, impose et subjugue.

Il commence par de lentes et graves paroles qui excitent une attente mêlée d'anxiété. Luimême il attend sa colère; mais qu'un mot échappe du sein de la tumultueuse assemblée, ou qu'il s'impatiente de sa propre lenteur, tout hors de lui, l'orateur s'élève. Ses paroles jaillissent énergiques et nouvelles; son improvisation devient pure et correcte, en restant véhémente, hardie, singulière; il méprise, il menace, il insulte. Une sorte d'impunité est acquise à ses paroles, comme à ses actions. Il refuse des duels avec insolence, et fait taire les factions du haut de la tribune.

Cette puissance oratoire le suit par tout avec une majesté théâtrale. Après la séance fameuse où tous les nobles de l'assemblée avaient abandonné leurs titres, le comte Mirabeau n'avait plus été désigné dans les feuilles publiques, que sous son ancien et obscur nom de famille, Riquetti.

La plaisanterie parut mauvaise à l'orgueilleux tribun; et, s'approchant des logographes en descendant de la tribune: « Avec votre Riquetti, » dit-il, vous avez désorienté VEurope pendant trois \* jours. » Les discours médités de Mirabeau surpassaient encore, pour la vigueur et la logique, sa parole improvisée. A la vérité, il a des hommes de talent à son service; il a des ouvriers qui travaillent à son éloquence; il est parfois plagiaire à la tribune, comme il l'était dans les gros volumes qu'il compilait pour vivre, pendant les mauvais jours de sa jeunesse; mais il est plagiaire inspiré, et par un mouvement, par un mot, il rend éloquent comme lui ce qu'il emprunte aux autres.

Cet examen du génie de Mirabeau sera presque exclusivement une étude historique. Il y aurait de la petitesse à mesurer, d'après les règles du goût, cette parole qui fut une action si dominante. Mais puisqu'elle fut si puissante, elle était sans doute animée d'une grande verve de passion et de génie.

Après Mirabeau, nous ne chercherons pas plus avant, dans nos troubles civils. Que demander à des temps où la parole, après avoir été la plus puissante des actions, était devenue le plus irrésistible des désordres, et n'était plus maîtresse d'elle-même?

C'est une belle chose, que la gloire; et l'antiquité nous a transmis assez d'admiration pour ces hommes qui, après avoir défendu avec courage leur pays, ou même leur parti, avaient la tête tranchée, et ne paraissaient plus que comme des victimes à cette tribune, qu'ils avaient illustrée de leur génie. Mais, dans nos troubles civils, les sacrifices sont trop fréquens, les victimes trop nombreuses; il y a trop de sang, pour qu'on s'arrête à étudier le talent sur des échafauds et des ruines.

Un autre sujet que je vous avais annoncé, l'année dernière, occupera notre attention. Il aura pour vous quelque nouveauté. Cette éloquence politique qui troublait la France, nous la verrons en Angleterre plus calme, et autrement puissante. Nous entendrons dans le parlement britannique, le contre-coup des orages de notre tribune. Sans adopter le point de vue des insulaires, nous trouverons dans cet éloignement quelque chose de plus désintéressé et de

plus calme, qui favorise la réflexion. Nous concevrons mieux, quand nous verrons les craintes de Pitt, quand nous l'entendrons dans le parlement se débattre contre son puissant adversaire, et trembler à la fois au nom de Fox et de la France; nous concevrons mieux quel était ce prodigieux mouvement des esprits qui, né à Paris, se perpétuait dans toute l'Europe avec tant de violence et de rapiditéJe ne sais si les Anglais eux-mêmes sont assez sensibles à leur gloire de tribune.

M. Hume ne croit pas à cette gloire. ,

« De toutes les nations polies et savantes, dit- » il, la Grande-Bretagne, seule, possède un gou.

» vernement populaire, et admet au partage de la » législation des assemblées assez nombreuses, pour » que l'on y suppose le pouvoir de l'éloquence.

a Mais quels orateurs pouvons-nous citer? où a peut-on rencontrer les monumens de leur génie ?

a On trouve, il est vrai, dans nos histoires, les » noms de quelques personnes qui dirigeaient les » résolutions de notre parlement; mais, ni eux» mêmes, ni les autres, n'ont pris la peine de con» server leurs discours; et l'autorité qu'ils exera çaient, semble avoir tenu plutôt à leur expé» rience, à leur sagesse, à leur crédit, qu'au talent » de l'éloquence. »

En effet, dans la révolution anglaise, il n'y eutqu'un homme éloquent ; et c'est celui qui aurait pu se passer de l'être, grâce à son épée, Cromwell.

Hormis Cromwell, éloquent parce qu'il avait de grandes idées et de grandes passions, la révolution anglaise n'inspirait que des rhéteurs théologiques, en qui la vérité du fanatisme même était faussée par un verbiage convenu.

Plus tard, et du temps de M. Hume, le parlement britannique eut des orateurs. Lord Chesterfield nous représente ainsi le premier Pitt, qui fut depuis lord Chatam : « Il égala » d'abord les plus anciens et les plus habiles.

» Son é loquence était variée; et il excellait par » la discussion comme par le mouvement; ses » invectives surtout étaient terribles, et pronon» cées avec une telle énergie de diction, avec une » dignité si sévère d'action et de parole, qu'il » intimidait ceux qui voulaient et pouvaient le » mieux le combattre. Les armes leur tombaient » des mains ; et ils frissonnaient sous l'ascen» dant de son génie.» Pour qu'un juge délicat et moqueur, tel que Chesterfield, prodigue tant de louanges, il fallait l'autorité d'un bien rare talent. Nous tâcherons d'en recueillir les débris épars.

Plus tard, vous verrez M. Pitt, ministre à

vingt- deux ans, accomplir déjà cette oeuvre difficile du gouvernement par la parole; lutter long-temps contre la haine d'une portion de l'aristocratie, et contre toute la puissance des passions populaires.

Ne sera-f-rl pas intéressant de rechercher, de reproduire devant vous quelques-uns des combats oratoires qui signalèrent cette vie agitée et glorieuse?

Lorsque Sheridan balance la puissance du gouvernement britannique par un discours, vous croyez revoir le génie des républiques anciennes; mais une raison plus haute et forte, une politique plus savante domine tous ces mouvemens de la parole moderne.

M. Hume dit quelque part : « Les grands intérets nous manquent; nous n'avons pas de Verrès.» Mais l'Inde, avec ses cent millions d'habitans subjugués, si doux, si faciles à se laisser piller, n'offrait-elle pas un champ assez vaste à l'ambition anglaise? Et lorsqu'un colonel Clive dépouillait et opprimait les petits rois de l'Inde, lorsqu'un lord' Hastings dominait avec tant de rapacité, les matériaux d'indignation manquaient-ils donc à l'éloquence? Nous la retrouverons, je l'espère. Pour l'honneur de l'éloquence, il faut qu'elle ait été mise en mouvement cette fois. Grandeur des

sujets, immensité des intérêts politiques débattus, sentimens d'humanité et de générosité faciles à invoquer, lutte violente d'ambition, tout s'offrait dans cette cause, et Burke y portait la parole; cependant nous le verrons, la sublime idée de l'éloquence antique n'y fut point égalée. Cicéron disait à quelques hommes de son temps : « Non vobis deest ingenium, sed oratoriwn » deest ingenium. » « Ce n'est pas le génie qui vous » manque, mais le génie oratoire.» M. Hume qui écrivait avant l'époque la plus glorieuse et la plus feconde du parlement britannique, semble appliquer à ses concitoyens cette sentence de Cicéron. «Il y a, disait-il, je a l'avoue, dans le tempérament et le génie an» glais, quelque chose de peu favorable au pro» grès de l'éloquence et qui rend tous les efforts » de ce genre plus dangereux et plus difficiles, » parmi nous, que chez toute autre nation. Les a Anglais sont remarquables par le bon sens, ce » qui les met en défiance contre les tromperies » de la rhétorique et de l'élégance. Ils sont aussi « particulièrement modestes; et ils trouveraient » de l'arrogance à présenter aux assemblées pu» bliques, autre chose que la raison, et à vouloir » les conduire par la passion ou la fantaisie. Peut» être me permettra-t-on d'ajouter que nos con-

» citoyens ne sont pas généralement fort remara quables par la délicatesse du goût et la sensi» bilité pour les arts. Leurs facultés musicales, » pour me servir de l'expression d'un noble au» teur, sont médiocres et froides. De-là, leurs » poètes tragiques, pour agir sur eux, ont recours » au sang et au meurtre; et leurs orateurs, privés » de tout moyen semblable, ont renoncé à l'es» pérance de les émouvoir, et se sont confinés » dans le raisonnement et la discussion. »

En vérité si ce reproche est fondé, la modestie des Anglais ne serait pas une excuse suffisante. Peut-être trouverait - on un autre motif dans quelques circonstances des mœurs et des usages de cette grande nation ; peut-être les formes même de la discussion établie, cette autorité des précédens, cette jurisprudence parlementaire, qui restreint les débats, ont-elles souvent gêné l'éloquence, sans pourtant arrêter celle de Fox. Certes, lorsque le génie d'un Chatam, d'un Pitt, d'un Fox, d'un Shéridan est emporté par quelque grand intérêt de politique ou d'honneur national, lorsqu'ils regardent le continent, lorsqu'ils sortent de leur île, en la prenant pour point d'appui, lorsqu'enfin il s'agit pour eux de la liberté de l'Amérique, ou de l'envahissement de l'Europe; toutes ces petites en-

traves disparaissent ; et leur âme monte aussi haut que peut aller la puissance de la parole ; mais ces grands effets sont rares.

Peut - être, Messieurs, parmi les peuples appelés à la sage liberté des temps modernes, en est-il chez qui le mélange de l'imagination et du raisonnement, de la force et de la vérité doit se produire avec plus d'éclat que chez les Anglais. La nation qui, longtemps privée de droits politiques, s'est illustrée par de si éloquens écrivains, ne doit pas manquer d'orateurs.

On peut le croire, en songeant au passé et à l'avenir de la France; et déjà les exemples ne

nous manqueraient ¡.I.t°us pouvions les

nommer.

DEUXIÈME LEÇON" Digrèssion sur le caractère général de la critique. - Epoque •et forme de la critique dans l'antiquité grecque. — In\*fluence de l'imitation et de l'analyse sur les lettres romaines. — Comment la littérature ancienne se réduisit à la critique. — Renouvellement des idées par le christianisme. — Age nouveau de la critique, après le Dante. — Renaissance du goût en Italie. - Enthousiasme littéraire du XVIe siècle. — Haute critique dans le - siècle de LouisXIY. -Son influence sur le siècle suivant,

MESSIEURS, JE vous ai promis une assez grande variété ,eobjets, dans nos séances; mais non pas un intérêt égal ; et je crains que certaines questions , dont il faudra nous occuper, ne justifient bien peu, et ne fassent disparaître cette nombreuse affiuence..De quoi vais-je d'abord vous entretenir?

encore de la critique : c'est presque vous parler de moi-même ; et cependant, achèverais-je le tableau du 1 8e siècle, indiquerais-je suffisamment les caractères de cette époque, si je passais trop vite sur ce qui fut sa destinée, son étude et en

partie sa gloire , sur ce qui occupa tant de place dans le génie de Voltaire, et faisait tout le génie d'un autre?

Ainsi, Messieurs, avant d'arriver à ce que vous attendez, à cette éloquence active, animée, réelle de la tribune britannique, je vais vous retenir quelque temps, je vais vous faire languir dans les détails sur la théorie et les révolutions du goût.

Que de questions, cependant, inférieures sans doute aux grands intérêts qui préoccupent les esprits, et à ces hautes études qui les poussent en avant, mais utiles et curieuses , se lient à ces recherches! la question du goût en général et du goût national ; la question du beau , de la vérité dans les arts, de la décadence et du progrès.

Une des idées, Messieurs, qui se présentent le plus souvent dans les .écrits, dans les discours de notre temps, une idée que tout le monde, doit croire un peu, parce qu'elle flatte tout le monde, c'est l'idée du progrès continu des connaissances ; c'est l'idée de ce noble et beau développement de l'esprit humain , si manifeste dans chaque nation civilisée, et plus manifeste encore dans le mouvement commun de l'Europe.

Cependant lorsqu'on ramène ses regards sur l'étude des lettres, cette espérance semble con

tredite et démentie. C'est un lieu commun, c'est un axiome, qu'il y a dans les lettres décadence inévitable, que la pureté , l'éclat des langues, que la prospérité de l'imagination et du goût, ne se soutiennent pas long - temps à la même hauteur ; qu'après des âges de poésie , de fécondité, viennent des époques de critique, d'analyse et de raisonnement, que cette première fleur de la pensée humaine une fois enlevée, lorsqu'un Homère, s'il y a eu un Homère, un Dante, un Tasse , un Milton, un Racine ont passé, il faut de longs siècles, des renouvellemens de civilisation , des barbaries intermédiaires et salutaires, pour que de nouveau le génie poétique enfante quelque chose de grand et d'inattendu.

La critique doit rechercher les causes de ce problème : et c'est pour cela que nous devons nous occuper d'elle.

La critique est aussi ancienne que les lettres.

Le potier porte envie au potier, et le poète au poète, dit le vieil Hésiode. De l'envie à la critique, il n'y a qu'un pas; mais on peut assigner un motif plus noble à la réflexion qui juge les inspirations du génie.

Si nous reportons nos yeux vers l'antiquité grecque, nous voyons les premiers philosophes

tellement saisis du génie d'Homère , que l'analyse , l'enthousiasme raisonné de ses poèmes , se mêlent à toutes leurs pensées Platon est le premier commentateur d'Homère; les vers d'Homère cités , discutés, approuvés pour la poésie, condamnés pour la morale, reviennent sans cesse dans les plus belles pages de Platon. Pour Aristote, comme il était de son génie d'embrasser tout ce qui existait et tout ce qu'on avait pensé, de faire les catégories de la nature et les catégories de l'esprit humain, la littérature ne pouvait pas lui échapper. Mais l'examinait-il dans la même vue qui nous occupe aujourd'hui ? nullement : il ne raisonnait pas sur la poésie, dans l'intention de créer des poètes. Il ne ressemblait pas aux critiques modernes qui ont composé une esthétique à Zurich, une esthétique à Weymar, dans l'espérance qu'elle serait reproduite et mise en valeur par des poètes de Zurich, ou de Weymar. C'était la pensée humaine qu'il étudiait dans les œuvres de tous les hommes qui en

avaient le plus signalé la gloire ; c'était l'histoire naturelle de l'esprit humain qu'il écrivait. Ses ouvrages de critique n'ont ni poussé l'imagination dans des routes nouvelles, ni arrêté son essor. Ce qui a sans doute arrêté l'essor de la pensée grecque, ce fut la perte de la liberté.

Toute cette littérature grecque, qui avait été prodigieusement neuve et puissante , parce qu'elle était active, et mêlée à de grandes passions , parce qu'une tragédie était une fête religieuse , parce qu'un discours était une action qui frappait le peuple assemblé autour de la tribune, et de là toute la Grèce; cette littérature tomba , quand elle n'eut plus la liberté pour âme. Elle devint tout entière critique, non plus à la manière d'Aristote, avec cette sagacité haute qui fait un ouvrage original sur les procédés connus de la pensée humaine ; mais avec cette facilité ingénieuse, qui discute, commente , admire ce qu'a créé le génie. C'est là-dessus que cette Grèce, si vantée, si brillante, a vécu pendant quatre ou. cinq siècles.

Successeurs d' Alexandre, les Lagides voulurent relever la gloire du génie grec, transplanté sous le ciel de l'Égypte. Ils avaient fait construire une magnifique tour pour servir aux recherches d'astronomie, et une plus magnifique bibliothèque pour inspirer des écrivains et des poètes.

Quand on élève une tour en faveur des astro nomes, il y a chance pour qu'ils découvrent quelque chose de nouveau dans le ciel; mais toutes les bibliothèques du monde ne feront pas naître un poète; au contraire. Les Ptoloniées, les

Hipparques, firent de précieuses découvertes; mais pas un poète véritable n'est éclos dans le muséum d'Alexandrie ; quelques versificateurs , moitié critiques, moitié poètes, y naquirent. Ils faisaient des tragédies9 des hymnes , des poèmes épiques, ils faisaient des choses qui portaient les mêmes noms que dans les beaux jours de la Grèce libre et inspirée; mais toutes ces œuvres d'imagination prétendue, n'étaient au fond que des œuvres de science et d'industrie : et dans ce sens, je puis dire que la critique était devenue le caractère unique de la littérature.

Il n'en est pas moins sorti de cette école des hommes rares. Car, remarquez-le, tout ce qui est une passion, peut devenir une source de talent. Quelle était, par exemple, plusieurs siècles après cette première décadence, la passion de Longin? Ce n'était ni la gloire et la renaissance de la Grèce morte pour toujours, ni la liberté, ni la religion, ni rien des grandes choses qui ont fait battre les plus nobles coeurs : c'était l'amour des lettres pour elles-mêmes, la contemplation du beau dans les arts, la recherche de cette perfection idéale que Platon avait si bien exprimée, par des paroles qu'a si vivement rendues Cicéron :

JnÛdebat qtÛppc animo species qucedam eximia

pulchrifudinis , quam intuens in edque defixusrpd illius< similitudinem artem manumque dirigebat.

Cette espèce d'idolâtrie littéraire pour la beauté de l'éloquence, cette passion, la moins active de toutes, la plus étrangère à la vie réelle, aux débats sérieux qui grandissen t les hommes, mais pas■ sion enfin, a suffi pour animer le rhéteur grec d'une verve qui nous intéresse et nous attach e encore. C'est là le sublime de la critique; c'est son œuvre d'inspiration.

La littérature romaine naquit à demi sous l'action des mœurs, à demi sous l'influence de la critique; telle était la puissance des lettres , qu'il fut impossible au peuple romain, en succédant aux Grecs, dans l'empire du monde civilisé, de ne pas rester sous la domination de leur esprit : chose remarquable ! Un des premiers grands poètes de Rome, fut un critique.

Cette critique si rarement éloquente, même chez les Grecs, où elle était née de la perfection et de l'enthousiasme des arts, la voilà élevée, dans Horace, à là dignité et à la passion de la poésie.

Lorsque l'on parle du rapport de la littérature classique avec l'antiquité, de la ressemblance du siècle de Louis XIV avec le siècle d'Auguste; toutes ces expressions si peu vraies dans le dé-

tail, ne se justitien t que par cette grande cofïforinité des modernes et des Romains, d'avoir eu, dans les arts, d'illustres devanciers, dont le génie les a dominés en dépit d'eux-mêmes, et se mêle à leurs pensées, comme il a influé sur leur langue.

La littérature latine, mélange de l'inspiration et de la critique, porta l'imitation et l'analyse dan..

les oeuvres les plus spontanées de l'éloquence.

Quand vous lisez Cicéron, lui dont le génie fut excité par les plus grands événemensqui puissent animer les hommes, vous semble-t-il plus passionné pour la république, ou pour l'éloquence?

En vérité, la question serait douteuse. Quand il explique toutes les ruses de la stratégie oratoire, quand il décrit, en palpitant, les victoires de la tribune, quand il pénètre dans les joies, et les angoisses qu'ont senties les Antoine et les Crassus; quand il admire cette parole brûlante et soudaine, qui tombe comme la foudre sur une grande assemblée; quand il s'attendrit sur les Gracques qu'il a blâmés comme aristocrate, et dont il est fou comme orateur ; quand il passe par toutes ces émotions si vives, vous sentez qu'il est encore plus écrivain qu'il n'est consul et homme d'état. Toutefois, à cet amour de l'art se mêlait une grande , une sérieuse inspiration,

celle à laquelle il a consacré sa vie, et qui lui fit trancher la tête. Mais après lui, après l'élévation d'Octave, lorsque vint ce règne si vanté comme l'ère du goût et de la politesse romaine ; lorsque l'on put dire: Augustus eloquentiam, sicut omnia, pacavit, Auguste a pacifié l'éloquence comme tout le reste ; oh ! c'est alors que la littérature romaine, détournée des hautes voies de l'inspiration originale et de l'enthousiasme, entra plus avant dans cette route d'imitation et de critique.

De-là, ce caractère d'artiste qui prédomine dans presque tous les écrivains de cette époque.

L'éloquence pacifiée devint plus pompeuse que virile. Chassée du forum, elle se réfugia dans l'histoire, et n'y trouva pas toute la liberté dont elle avait besoin.

En lisant Tite-Live, en l'admirant même, nous devinons que ce beau génie a été élevé par des rhéteurs, des rhéteurs grecs , pleins d'imagination et de goût ; mais des rhéteurs. Les anciennes vertus de la république lui servent d'un texte pour bien dire ; il fait parler avec une habile élégance la rudesse des vieux Romains. On a perdu cette lettre admirée des anciens, que Tite-Live avait composée sur l'éloquence ; mais son histoire nous dit ce que cette lettre devait

tt César avait écrit des mémoires, dans - ----- 7Tr"":\. é sai, tvait écrit (les m é mo 1i res, dans

la vive et soudaine inspiration de ses campagnes.

Tite-Live écrit l'histoire de la république, avec l'artifice savant d'un Romain monarchique du siècle d'Auguste, et d'un studieux imitateur des Grecs du temps de Périclès.

Dans la suite, ce caractère de science critique domina de plus en plus dans la littérature romaine , jusqu'au moment où les vices d'un gouvernement barbare et corrompu abattirent à la fois l'art et le talent. Le livre ingénieux et brillant de Quintilien, un grand nombre de lettres de Pline, ce Traité de CEloquence, échappé à la jeunesse de Tacite, un ouvrage qu'il ne faut pas lire et qu'il est à peine permis de nommer, cette Satyre de Pétrone, où quelques leçons de goût sont indignement mêlées à toutes les impuretés du vice, plusieurs lettres de Marc-Aurèle et de Fronton, beaucoup d'autres monumens encore nous montrent que la littérature romaine passa par tous les artifices, par toutes les tentatives de la science littéraire ; que successivement elle épuisa l'imitation des Grecs, l'imitation d'ellemême dans son époque de pureté, l'imitation d'elle-même dans ses siècles de décadence ; qu'elle alla successivement de l'innovation à l'archaïsme, de l'archaïsme à la barbarie ; qu'enfin, n'étant pas renouvelée par une grande et libre inspira- :

tion, qui vînt des mœun publiques, elle croyait se rajeunir par des artifices et des procédés de sophiste , par des ruses d'écrivain, par l'imitation morte des anciens livres, à défaut de sentimens libres et de pensées originales.

C'est ainsi, Messieurs, que l'esprit humain, mis en mouvement par quelques génies puissans, resta, plusieurs siècles ensuite, à travailler sur leurs oeuvres et leurs pensées, et que les lettres, au lieu d'être l'instrument de ses efforts, en devinrent l'objet.

Je crois, et je parle ici dans une vue toute littéraire et toute historique, je crois que si les orateurs chrétiens, avec leurs idées nouvelles, leur enthousiasme, leurs martyres, leurs passions de cloître et de tribune tout à la fois, n'étaient venus dans le monde, on aurait continué sans fin à faire des commentaires sur Homère et sur Virgile, et que l'univers serait devenu scholiaste. C'est là le caractère ineffaçable de la littérature des derniers temps du paganisme grec ou romain.

Mais enfin ces hommes parurent; ils mirent dans le monde une passion nouvelle, et tout un ordre d'idées inconnues. Malgré leur admiration des lettres profanes, ils cessèrent de les imiter, les regardant comme une idolâtrie.

Ils firent la plus grande des révolutions con-

tre cet enthousiasme étroit et servile r qui retenait les esprits dans une contemplation oisive des chefs-d'oeuvre antiques. Ce zèle eut son excès voisin de la barbarie. Un pape du VI' siècle écrivait à un évêque pour lui reprocher de savoir et d'enseigner la grammaire. Cette étude lui semblait une profanation païenne. Ce pape était Grégoire le Grand.

De cette prodigieuse révolution de 'l'esprit humain , sortit lentement toute une littérature. Vous voyez pendant plusieurs siècles, non-seulement par la barbarie, mais par l'épuisement, par la préoccupation des nouvelles idées qui ne servaient qu'à l'éloquence religieuse (car je ne compte pas une tragédie de Grégoire de Naziance), vous voyez l'esprit humain sommeiller, indifférent tout à la fois à l'inspiration et à la critique. Il fallait que ce goût d'études, de contemplations poétiques, futréveillé encore par l'apparition d'un grand génie ; il fallait qu'Homère recommençât, et qu'il naquit des idées, des croyances, des passions nouvelles, qu'il sortît de la barbarie du moyen âge comme le premier Homère, ou comme l'école homérique était sortie de l'agitation des guerres de la Grèce en Asie : ce fut le Dante. Le plus grand hommage peut-être qui ait été rendu

à la puissance des lettres latines, conservée à travers toutes les altérations de la pensée humaine, c'est le sceau que le génie de Virgile a mis sur le génie du Dante. Ce théologien sublime, et à demi-barbare, cet esprit si prodigieusement poétique et subtil, voit dans Virgile un maître de la parole, et une espèce d'enchanteur, dont la magie doit lui ouvrir le paradis. C'est-là sans doute un des premiers et des plus saillans exemples de ces étranges confusions d'idées que les souvenirs de l'antiquité et l'alliance des pensées nouvelles jetaient dans les esprits, à la faveur d'une naïve ignorance. Quoi qu'il en soit, le Dante, voilà l'homme qui remet en mouvement l'imagination humaine, qui la fait marcher dans une route inconnue et appelle de nouveau la contemplation sur les œuvres du génie. A la suite du Dante, vous voyez renaître la critique, l'esprit de comparaison, d'analyse, l'admiration ingénieuse et savante. 11 y a encore dans l'Italie des chaires consacrées à l'interprétation du Dante; mais souvent cette interprétation est moins littéraire qu'elle n'est historique ; souvent les commentateurs s'occupent avant tout de retrouver certaines antiquités, de constater les droits de certaines villes, quelque-

fois même de justifier des généalogies, et de sauver telle ou telle noble famille du malheur d'avoir été mise en la personne de ses ancêtres, dans les cercles infernaux du Dante.

Tel ne fut pas le premier caractère de l'interprétation dantesque; Bocace, et un fils du Dante, qui se succédèrent dans cette tâche de commenter le premier poète moderne , s'occupèrent avant tout de pénétrer cette mysticité théologique qui faisait la poésie du moyen âge.

J'ai lu quelques pages du Commentaire de Bocace; et bien que l'esprit d'un faiseur de contes forme un contraste singulier avec la sublime et sauvage imagination du Dante, c'est merveille de voir avec quelle sagacité et quel enthousiasme Bocace pénètre dans la pensée du grand poète.

Voilà donc, Messieurs, la critique littéraire enfin retrouvée, voilà de nouveau le goût éveillé par le génie. C'est au milieu du XIVe siècle.

Un poète anglais a dit quelque part : a Nous D naissons tous originaux , et nous mourons tous » copies. » Ce poète est dépité de ce que nous tous et lui -même nous ne pouvons échapper à l'action des hommes de génie qui nous ont précédés, et secouer le joug de leurs idées. Il est certain qu'une partie de l'Italie resta long-temps copiste

du Dante. Les imaginations avaient été tellement ébranlées par la puissance de cette première et dominante imagination, qu'elles se souvenaient de lui, quand elles voulaient créer quelque chose.

• Bientôt cette critique d'enthousiasme fut mêlée d'une critique d'érudition. Le Dante, averti par l'antiquité, quoiqu'il fût avant tout suscité par lui-même et par la théologie de son temps, donna tout à la fois le signal à la poésie et à la science.

Tous ceux qu'il anima de l'amour des arts, sans les rendre créateurs comme lui, se précipitèrent vers les monumens de l'antiquité, que l'on commençait à dégager des ruines. On voit tout-àcoup se déployer et les trésors de la Grèce et 'ceux de l'ancienne Italie ; on voit l'esprit de l'homme changer de place et d'enthousiasme, quitter ces idées théologiques qui l'avaient seules occupé pendant les premiers siècles, et se ravir d'admiration à la vue des chefs-d'oeuvre de l'antiquité profane. Vous le savez , cet enthousiasme alla presque jusqu'à la réalité de l'idolâtrie. Nous avons vu tout à l'heure que la critique est une passion; eh bien , il tant le dire , au XVe et au XVIe siècles, elle devint presque une religion.

beaucoup de ces imaginations italiennes, que le moyen âge qui les entourait encore avait rebutées

par sa barbarie, et par sa rudesse, et qui se laissaient charmer à ces idiomes retrouvés de la Grèce et de Rome, et à ces monumens pleins d'imagination et de génie, ne pouvaient pas séparer la forme du fond, et enveloppaient dans leur enthousiasme, et la beauté du langage qui les saisissait, et les fables bisarres que ce langage avait couvertes d'un immortel éclat. C'est une des plus étranges illusions de l'esprit humain, une de celles qui expliquent le mieux cette puissance des lettres, que, ni le progrès des sciences exactes, ni la variété et l'instabilité des doctrines, ni la décadence de l'art, ne peuvent détruire, parce qu'elle tient à la partie la plus sensible de l'homme, et qu'elle est à la fois de toutes les émotions de l'esprit, la plus vive et la plus populaire.

Aussi, Messieurs, au seizième, la critique naissante était étendue, fortifiée par l'alliance de la vieille érudition. Ce fut un âge nouveau. Aujourd'hui , Messieurs, vous voulez bien vous réunir, vous empresser avec une extrême indulgence, pour écouter, pour juger des réflexions sur cette littérature moderne déjà si vieille, des commentaires plus ou moins sensés sur les productions des grands écrivains du dernier siècle, sur les ressemblances et les diversités des littératures mo-

dernes. Vous avez mille autresobjets d'intérêt et de distraction savante; mais songez, devinez par la pensée, quelle devait être l'impression bien plus vive de curiosité, d'enthousiasme, dans les lycées nouveaux de l'Italie, combien les salles devaient être plus étroites, lorsque cette littérature aujourd'hui surannée pour nous , était toute jeune et toute vivante, lorsqu'elle sortait hier du tombeau, lorsqu'elle arrivait ce matin de la Grèce, sur un vaisseau fugitif, lorsque cette imagination italienne, la plus heureuse de toutes, préludant par l'étude à l'inspiration immortelle de l'Arioste et du Tasse , expliquait, par la bouche éloquente de Politien, avec une chaleur qu'on ne peut plus retrouver, les merveilles du génie d'Homère, la grâce et la grandeur du génie de Sophocle et d Euripide. Oh ! que nous sommes des barbares en comparaison ! ( Applaudissemens ).

C'est alors, Messieurs, que la critique fut éloquente; c'est alors qu'elle fut un pouvoir, un enthousiasme qui faisait tomber les larmes des yeux, nous dit-on, qui faisait battre le coeur, non-seulement aux jeunes Italiens, mais encore à ces froids Germains, à ces Français, à ces Anglais , à ces Bourguignons, accourus de loin , et par de pénibles voyages, pour entendre les

hommes nouveaux de l'Italie, interprétant les chefs-d'oeuvre de l'antiquité.

Ainsi, les lettres exerçaient chaque jour une domination plus acti ve sur les âmes. Elles créaient un autre pouvoir moral que l'influence théologique, et opposaient une résistance de plus à l'empire de la force brutale, qui avait régné dans le moyen âge. Du milieu de cette vive préoccupation qu'inspiraient les souvenirs et l'étude de l'antiquité , s'éleva le génie moderne, non plus sauvage dans sa grandeur, irrégulier dans sa sublimité, mais gracieux, correct, et séduisant tout à la fois; ce fut le Tasse. Vous ne croyez pas, Messieurs, que dans ce grand poète , l'art soit une espèce d'instinct qui s'ignore lui-même. Non, tout ce que la philosophie des arts, tout ce que la réflexion et l'étude peuvent donner au génie, appartenait au Tasse. Jamais poète ne fut plus savant; et surtout, jamais savant ne fut aussi poète. Je ne dis pas que toute cette science, que cette richesse et cet embarras de souvenirs, lui filt présent, lorsqu'il laissait échapper tant de vers délicieux et faciles.

Il en est de cette influence des livres, comme de toutes celles que les impressions de la vie, le mouvement du monde, l'intimité des hommes supérieurs , peuvent exercer sur nous. Elles modifient, elles élèvent, elles éclairent l'esprit qui

les reçoit; mais, quand elles lui servent longtemps après pour créer et pour agir, il n'a pas la conscience de leur origine étrangère : elles sont devenues partie de lui-même. C'est ainsi que le Tasse, après avoir médité avec science , avec goût, imaginait de verve. Cette action d'une critique savante et élevée, qui prenait sa source dans l'enthousiasme du beau, et dans la plus line intelligence de ses effets, on ne peut en douter, après avoir lu quelques traités du Tasse ; on y voit un homme tout rempli de Platon et d'Homère, de Virgile et du Dante , qui sait l'antiquité comme le moyen-âge, et que toute chose inspire, parce qu'il est lui-même original.

Mais l'Italie seule eut alors une critique ingénieuse et féconde; l'Italie eut cette gloire d'avoir des génies originaux, pleins de l'âme de l'antiquité , et des savants qui l'interprétaient avec passion, avec goût, avec quelque chose qui semblait échappé d'elle.

Je respecte infiniment la vieille université de Paris; mais, au XVeetXVIc siècle, malgré le nombre prodigieux de ses étudians, au milieu de leurs disputes de réalistes et de nominaux, je ne puis trouver en eux ce sentiment délicat des lettres

cau avait ranimé et enchanté l'Italie.

dejite, messieurs, le XVIesiècle en France

offre un prodigieux mouvement d'érudition et d'esprit; mais le goût semble peu s'y mêler. La poétique de Scaliger est un curieux monument de savoir et de lecture. Mais, bien que Scaliger ait de l'enthousiasme ; et qu'il dise d'une ode d'Horace : « J'aimerais mieux l'avoir faite » que d'être roi d' Arragon ; » malgré la rare et profonde sagacité de Scaliger, on sent à quelque chose de rude et de pesant, que l'on n'est plus en Italie.

J'imagine , il est vrai, que dans les entretiens où se plaisaient ensemble Paul de Foy, le cardinal d'Ossat, le jeune de Thou, quelques-uns de ces esprits fiers et libres qu'avait produits le XVIe siècle, le sentiment des lettres et le goût devaient s'élever et s'épurer. Voyez cependant quelle fausse idée de la beauté poétique avait le XVIe siècle !

Voyez la gloire de Ronsard ! Malgré tout ce qu'une critique moderne, savante et fort spirituelle peut dire en faveur de Ronsard, malgré cette demande en cassation après deux siècles, j'ai peine à concevoir que de vrais, d'ingénieux appréciateurs des Grecs et de Virgile, aient pu jadis tant admirer Ronsard. L'immense réputation de ce poète marque le peu de progrès que le goût avait alors fait en France.

Un seul homme qui admirait Ronsard aussi,

mais peut-être par scepticisme, et parce qu'il aimait à ménager les opinions puissantes, un seul homme, Montaigne, eut un goût vrai, et porta dans la critique une intelligence exquise, comme dans toute chose. Ce que nous pouvons trouver de mieux senti sur les lettres, à cette époque, ce sont quelques pages où Montaigne parle de Sénèque, de Cicéron, dePlutarque; ce sont ses ingénieuses comparaisons d'Horace, de Virgile, de Lucain. L'expression de génie suit en lui le mouvement d'enthousiasme naturel et sincère; il se colore du style des écrivains qu'il admire ; son français encore irrégulier, et souple à tous les mouvemens, s'aggrandit, s'élève, s'anime et s'empreint de tout l'esprit de l'ancienne Rome.

Voilà le grand critique du XVIe siècle.

Quant à notre grand siècle de Louis XIV, à ce siècle sur lequel la littérature française raisonne depuis cent cinquante ans, comme le siècle d'Au' guste, il naquit à moitié sous l'influence de la critique, à moitié sous celle de l'inspiration. Je n'examine pas en soi ce fait ; je n'en tire pas surtout, comme on l'a voulu quelquefois, une objection absolue- Je ne dis pas que la littérature du XVIIe siècle ne fut pas une littérature nationale, parce que des Grecs et des Romains avaient existé auparavant, et que les esprits du siècle de

Louis XIV n'avaient pu ignorer leurs chef-d'œuvre, ni méconnaître leur génie ; mais je conçois que dans cette littérature née sous deux influences comme la littérature latine, éveillée tout à la fois par elle-même et par des souvenirs étrangers, il y ait quelque chose d'artificiel.

Je le sens toutefois dans les critiques, bien plus que dans les hommes de génie. Lorsque le père Lebossu, par exemple, dont Boileau parle avec admiration, comme d'un des plus excellens écrivains du siècle, lorsque le père Lebossu, frappé de la lecture de l'Iliade, de l'Odyssée, de l'Enéide, y remarquant des récits placés d'une certaine façon, un certain merveilleux, des songes, des tempêtes, détermine une espèce de recette pour la composition générale despoëmesépiques (on rit), constate l'existence d'un certain nombre d'élémens poétiques et créateurs qui doivent entrer dans les épopées futures, je vois là, sans doute, une critique faible et stérile ; mais, lorsque un rare et nerveux esprit comme celui de Boileau, sous la loi de correction que lui donne l'antiquité, caractérise avec tant de force et de finesse, le faux goût de son temps, la fausse imitation espagnole alors à la mode, le ridicule des grands romans , la fadeur du bel esprit, voilà une critique féconde et créatrice, une critique, qui, comme Descartes-,

et comme l'école de Port-Royal, servit à donner aux grands talens du siècle de Louis XIV, ce tour mâle et simple, que l'on pouvait ne pas attendre sous le pouvoir absolu, et sous une domination si haute et si fastueuse.

On peut le dire, sans manquer de justice envers un roi qui a tant fait pour la splendeur et le progrès de la France : Port-Royal avec ses études austères , et ses résistances philosophiques , Boileau avec son goût ferme et moqueur, Descartes plus que tout le monde avec son génie , si dégagé de tout ce qui l'entourait, voilà les hommes qui , plus que Louis XIV, ont créé le siècle littéraire de Louis XIV , et l'ont jeté dans les routes de l'imitation antique, sans lui ôter la vigueur originale.

Dans cette grande époque, la critique eut l'avantage incontestable d'être exercée par des hommes de génie.

Dans l'éloquence alors , c'était Pascal qui était le premier critique. C'étaient ses réflexions si vives et si neuves sur l'art de persuader , sa comparaison si ingénieuse sur l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse, qui fixaient les vrais principes du goût dans l'art d'écrire , et d'avance faisaient justice de quelques paradoxes de d'Alembertet de Condillac. Géomètre comme d'A-

lembert, mais éloquent comme Démosthènes r et trouvant sa place dans tous les partages de l'es.

prit humain, Pascal se moque par prévoyance de cette froide régularité, de cette desséchante méthode que Condillac enseigna dans son Art d'écrire, et qui défend à tout le monde d'être orateur ou poète, au nom de la justesse.

Pour compléter cette perfection de la critique , dans le XVIIe siècle, à côté de Pascal f de ce génie si pénétrant et si vif, si grave et si moqueur , paraît Fénélon., avec la vive sensibilité de son ame, avec ce pur enthousiasme de l'antiquité, avec cette disposition tendre et rêveuse qui peut produire une hérésie en théologie, mais qui est merveilleusement salutaire pour l'imagination poétique.

Je ne vous parle pas de Bossuet ; sa gravité apostolique lui interdisait presque de raisonner sur les lettres. Il dit quelque part qu'il trouve un grand creux dans la poésie; il s'indigne avec véhémence contre Molière ; il ne pardonne pas même au sévère Boileau : il lui reproche d'avoir, par ses exagérations sur la faiblesse de l'esprit humain, choqué de hautes vérités. Je crois qu'il n'est pas non plus content de La Fontaine. Quant à Racine, il le trouve profane et dangereux , et ne le loue que de son repentir; et cependant,

Messieurs, Bossuet, qui s'offenserait de cet éloge, est aussi un grand, un admirable maître de goût C'est bien lui qui, le plus original des hommes par l'expression, sent avec un égal enthousiasme la Grèce et la Judée, est à la foisattique et oriental.

Quel charme éloquent dans ses discours familiers, nous dit un témoin, lorsque se promenant dans les allées de Germini, après avoir occupé ses graves interlocuteurs de la fatale hérésie de M. de Cambray, ou de la grande conversion de M. de Turenne , il les entretenait avec un inexprimable enthousiasme de la douceur de Virgile et de la

sublimité d'Homère ! Beaucoup de traits épars dans ses écrits, même les plus sévères, dans son histoire universelle, dans sa lettre au souverain pontife , dans sa lettre contre les spectacles, décèlent combien ce grand homuie avait sur les lettres un goût vif et vrai, antique, naturel.

Il faut l'avouer, Messieurs, en sortant de cette grande école, on descend; là revient ce problème que nous avons indiqué an commencement de la séance. Depuis le siècle de Louis XIV , l'esprit humain s'est élevé sur beaucoup de points. Je ne parle pas seulement des sciences naturelles; je ne parle pas seulement de ce progrès inévitable qui fait que les découvertes s'enehaînent aux découvertes, qu'il n'y a pas de dé-

cadence dans la géométrie, et que dans l'intervalle entre Newton et Lagrange, on avance toujours , quoique d'un pas moins rapide.

Mais indépendamment de cette marche des sciences, personne ne contestera que sur d'autres points de l'ordre moral, les esprits n'aient gagné depuis cette grande époque. Certes, depuis le temps, où madame de Sévigné, si bonne quand elle s'intéressait, si spirituelle, si éloquente, raconte avec une insouciante raillerie les troubles, les malheurs de la Bretagne, et dit : (c Nos pay» sans ne se lassent pas de se faire pendre, » jusqu'à l'époque où un sentiment plus vrai de l'humanité , où non pas une pitié, mais un intérêt grave et sérieux pour le peuple, est entré dans toutes les âmes, un progrès moral s'est fait sentir. Certes , de la proscription des Dissidens justifiée par d'illustres écrivains du XVIIe siècle, aux idées de tolérance religieuse si universellement adoptées, si légalement consacrées aujourd'hui, une grande et salutaire réforme s'est opérée.

Nous pourrions indiquer, sur d'autres points, des progrès qui ne sont pas douteux. Pourquoi donc, dans les lettres, qui tiennent de si près à toute la vie morale, ne retrouve-t-on pas le même résultat ?

Voltaire en donne une raison : « Le goût, dit-il, peut se gâter chez une na» tion ; ce malheur arrive d'ordinaire après les » siècles de perfection. Les artistes, craignant » d'être imitateurs, cherchent des routes écar» tées; ils s'éloignent de la belle nature, que » leurs prédécesseurs ont saisie. Il y a du mérite y> dans leurs efforts; ce mérite couvre leurs dé» fauts. Le public amoureux des nouveautés, » court après eux; il s'en dégoûte ; et il en paraît » d'autres qui font des efforts pour plaire ; ils » s'éloignent de la nature, encore plus que les pre» miers. Le goût se perd : on est entouré de » nouveautés, qui sont rapidement effacées les » unes par les autres ; le public ne sait plus où il » en est, et il regrette en vain le siècle du bon » goût, qui ne peut plus revenir : c'est un dépôt » que quelques bons esprits conservent encore » loin de la foule. »

Ce n'est pas tout, Voltaire a écrit cent fois , mille fois; qu'il était chez les TVelchcsj « que le » goût était perdu; que l'on tombait dans la bar» barie; que le XVIIIe siècle était l'égoûtde tous « les siècles ; que le XVIIIe était dans la fange , » s'il n'avait pas été relevé par le quinzième » chapitre de Bélisaire; » et nous, qui croyons que le quinzième chapitre de Bélisaire ne relève

pas un siècle, où en sommes-nous? ( On rit.) Sans adopter ces mépris colériques de Voltaire pour son temps, il est vrai de dire que , lorsqu'une forme de société est affaiblie, vieillie, les lettres doivent baisser avec elle.

Des chances plus favorables renaissent pour le talent, si quel que principe nouveau et fécond s'introduit dans les mœurs de cette nation. Il n'y a pas alors de décadence fatale et constante.

Parmi les nations modernes, choisissons celle qui n'est pas le mi eux née pour les arts , mais qui porte en elle un principe de mouvement et de liberté, l'Angleterre ; la poésie y semblait morte, lorsque tout récemment un homme de génie s'est élevé. Byron fait chaîne avec les grands hommes, dont il est séparé par cent ans d'intervalle. Il y avait eu décadence intermédiaire; mais il n'y a pas décadence continue. Est-il besoin de citer la France, et le grand exemple qu'elle offre?

Disons-le sans hésiter , le progrès social, la liberté civile et politique qui semble distraire les esprits de l'étude des lettres, qui semble y substituer un intérêt plus grave et plus dominant, élève et ranime les lettres, au lieu de les affaiblir. Voyez l'Espagne. Après l'enthousiasme religieux, l'enthousiasme de guerre, de découverte , de poésie qu'elle eut au XVIIIe siècle, rien n'ayant renouvelé

ni affranchi les esprits, sa littérature s'arrêta; ces génies naturellement libres et originaux, restèrent sous le joug ; un vain travail sur les mots, une science subtile pour obscurcir et alambiquer les pensées, produisit l'école de Gangora. Quelques poètes gracieux s'élevèrent encore pour rendre cette nature de sentiment qui échappe le plus aux influences extérieures, et qui sort tout entière d'une âme émue. Mais, à cette exception près, qui appartient à l'homme, et non pas à la nation, il semble que cette Espagne autrefois si poétique ait dormi pour les arts.

Ne croyons donc pas, Messieurs, comme Voltaire semble le dire, que ce soit seulement l'action de la littérature sur elle-même qui hâte ou suspend la décadence du goût; elle est soumise à mille autres causes locales, accidentelles, politiques.

Mais une question qui se présente alors, c'est la question de la vérité dans le goût : si les influences sociales doivent le rajeunir et le modifier, le caprice peut-il aussi le changer? n'a-t-il pas quelque chose d'invariable comme la vérité, et quelque chose de passager, de mobile comme les usages et les coutumes des peuples? Si tout

est incerta i n dans le goût, nu l le ra i son pour ne que la bar b ar i e ne vaille m i eux que la

perfection poétique et oratoire, nul motif pour ne pas méconnaître les plus grands génies d'une nation, et ne pas leur préférer tous les caprices de la pensée.

Le XVIIIe siècle fut peu novateur à cet égard.

Très-libre dans la critique philosophique, religieuse , historique, il fut en général timide dans la critique littéraire. Il était subjugué, dominé par le grand siècle qui l'avait précédé; il l'était surtout par Voltaire qui, le plus hardi des hommes en toute chose, était circonspect en fait de goût et de langage. Il y eut cette singularité dans le XVIIIe siècle que, contradicteur violent du siècle qui l'avait précédé dans les questions religieuses et morales, il en resta souvent le fidèle continuateur dans les formes poétiques et littéraires ; mais ces formes n'étant plus animées par les mêmes sentimens qui les avaient vivifiées dans le XVIIe siècle, n'eurent plus le même éclat.

Une tragédie de Voltaire ne valut pas une tragédie de Racine, parce que Voltaire avait imité Racine.

La critique dans le XVIIIe siècle fit peu cette différence: elle s'attacha presque exclusivement à l'élégance et à l'art du style. Parmi les critiques de cette époque , où tout écrivain était critique, un homme nous paraît avoir eu surtout un beau

sentiment des lettres; mais il a bien peu écrit; c'était un jeune officier qui n'avait point fait d'études savantes, qui avait lu les grands écrivains du XVIIe siècle, admirait beaucoup Voltaire et en était aimé ; c'était Vauvenargues. Ce jeune homme, mort trop tôt, et qui n'a pas montré tout .son talent, a eu sur le goût quelques nobles idées : a Il faut avoir de l'âme pour avoir 35 du goût, a-t-il dit. Les grandes pensées » viennent du cœur. » Que de choses dans ces simples paroles ! Il faut avoir de l'âme pour avoir du-goût : ainsi le goût n'est pas une théorie, ni un dogmatisme fait d'avance, ni une tradition de Rome , de Florence ou de la Grèce. Non, le goût se retrouvera partout où l'âme sera vivement émue. Qu'une société s'élève, s'améliore ; qu'un sentiment de dignité morale se répande, le goût doit s'épurer, se ranimer. Voyez, en effet, toutes les fois que c'est l'âme qui a parlé, qui a répondu, qui a été éloquente, y a-t-il pour vous une question de goût ? Quand ce prédicateur racontait à une mère le sacrifice d'I saac commandé à Abraham par Dieu, et que cette femme troublée lui réppndait : cc Dieu n'aurait jamais ordonné ce sa» crifice à une mère : » vous inquiétez-vous de savoir si cette parole est belle, selon les règles du goût? Est-il aucun art, aucun talent qui puisse

imaginer au-delà ? C'est l'âme qui a trouvé cela ; et l'âme a trouvé la chose que le goût de tous les temps a dmirera et sentira de même.

Cette autre maxime: les grandes pensées viennent du cœur3 n'est pas moins féconde, ou plutôt rentre dans la première, et se confond avec elle. Toutes les fois que le cœur aura été ému , il s'élèvera de lui-même au plus haut degré de vérité. C'est une règle plus sûre que ce conseil général de se rapprocher de la nature, de ressembler à la nature; en effet, qu'est-ce que la nature? C'est l'émotion vraie du cœur de l'homme. Il ne faut pas dire , que les anciens ont été plus grands orateurs ou poètes que les modernes, parce qu'ils étaient plus près de la nature? Est-ce que la nature est un lieu placé quelque part, et dont vous pouvez être près ou loin ? La nature, c'est l'âme de l'homme. Toutes les fois qu'elle s'améliore par des sentimens de vertu, de liberté, de justice, les lettres doivent s'améliorer aussi. Ainsi, Messieurs, la littérature, et c'est par là que cette étude , qui j'espère ne passera pas de mode en France , doit intéresser tous les nobles cœurs, est engagée dans toutes les nobles causes; elle a besoin, non-seulement de paix et de prospérité, comme on l'a dit souvent, mais de dignité morale, et de vertus publiques, pour s'élever elle-même.

TROISIÈME LEÇON.

Étude de l'antiquité trop négligée dans le XVIIIe siècle.Infériorité de la critique littéraire sous ce rapport.— Exceptions honorables. — Thomas. — Barthélémy. —

Caractère général de l'éloquence de Thomas.-Quelques remarques sur ses Éloges académiques.- Supériorité de Thomas dans la critique. - Examen de l'Essai sur les Éloges. - Lacune dans cet ouvrage. - Résumé sur le

caractère et le talent de Thomas.

MESSIEURS,

Nous devons chercher quelle fut l'application de la critique à l'antiquité, dans le XVIIIe siècle.

Ici, quoique nous n'ayons plus à parler que des seconds rangs de la littérature, le nom d'un génie qui a prédominé et agité toute cette époque, se présente d'abord. On ne peut s'occuper du

XVIIIe siècle sans penser à Voltaire; il en est l'hue, le mouvement, la vie. Son esprit tout moderne, ses capricieux dédains, sa vivacité moqueuse , tout cela devait plus ou moins influer sur la manière dont le XVIIIe siècle concevrait l'antiquité. C'est assez dire que cette époque ingénieuse ne nous paraît pas avoir eu le sentiment le plus vrai des beautés simples et grandes de la littérature grecque et romaine.

Aujourd'hui, on est souvent injuste pour Je génie du XVIIe siècle : on le croit emprisonné tout à la fois dans l'imitation antique, et l'étiquette de cour. On prend toutes les circonspections que montrait alors le talent pour des timidités de théorie : rien n'est moins vrai. Sans doute la civilisation élégante et un peu formaliste de cette époque arrêtait par fois le génie de Racine, et lui a fait peut - être sacriifer quelques belles scènes ; mais le goût, la science de Racine avait tout conçu, tout embrassé, tout comparé. Il admirait de l'antiquité mille choses qu'il ne lui empruntait pas. Dans une de ses préfaces, si simplement écrites, mais toujours si pleines de vues et de goût, Racine vous dit qu'il y a dans l'Alceste d'Euripide « une scène merveilleuse, celle où la jeune reine est dépeinte mourante au milieu de ses deux petits enfans qui la tirent par la robe.

Certes, Messieurs, toute la familiarité du goût moderne et ce désir d'imitation exacte de la nature, que l'on vante aujourd'hui, ne pourraient rien imaginer de plus simple que cette situation naïve tant admirée par l'excellent goût de Racine.

La critique, dans le XVIIIe siècle, moins savante et moins amie du vrai, ne me parait pas avoir eu cette même intelligence vive et libre des beautés antiques, les plus étrangères à nosmoeurs.

L'antiquité, pour Voltaire , c'est surtout le XVIIe siècle; c'est dans les formes élégantes, majestueuses, que la littérature du siècle de Louis XIV avait données à ses imitations, que Voltaire étudie surtout les Grecs et les Romains ; il les voit peu face à face. Par cela même, son goût théorique est plus restreint, plus timide que celui de ses illustres devanciers.

De même que Racine avait cultivé son génie par l'étude si variée de toutes les beautés de la poésie grecque, Voltaire se forme presque exclusivement par la contemplation de Racine, pour le mouvement et l'expression poétique, et l'imitation des Anglais pour cette liberté philosophique , qu'il a portée dans la poésie.

Née sous l'autorité de Voltaire , la critique au XVIIIe siècle , méconnut souvent comme lui le simple et beau génie de l'antiquité. Le diraiie,

Messieurs, à cet égard , l'érudition manquait au XVIIIe siècle encore plus que le goût. Ces études classiques , accusées de nos jours, mais toujours si précieuses et si inspirantes, étaient fort affaiblies; mille causes y concouraient. Il y avait déjà long-temps que l'abbé Gédoyn, dans un morceau plein de grâce et d'esprit, avait malignement comparé la vie bruyante et dissipée des commencemens du XVIIIe siècle aux études austères du siècle précédent, qui déjà dégénérait un peu de l'érudition du seizième.

En rappelant ces magistrats du vieux temps , qui, retirés dans leurs maisons, après les travaux du palais, y consumaient de longues veilles à lire Tacite et les orateurs de la Grèce et de Rome, il opposait à ces exemples passés de mode cette sociabilité nouvelle, cette civilisation élégante et si polie, qui répandait les hommes les plus graves, au milieu du monde le plus léger. La trace de ce changement de moeurs se retrouve dans toute la littérature du XVIIIe siècle. Elle est une conversation plutôt qu'un travail. Les fortes études y sont abandonnées.

Comme on n'entendait plus aussi bien l'antiquité , on cesse de l'aimer, de la sentir, avec cette prédilection ingénieuse et délicate , qui avait caractérisé les grands esprits de l'époque précédente.

Aujourd'hui, Messieurs , le goût de la littérature grecque a été singulièrement ranimé. Une école célèbre, qui a duré trop peu de temps, a popularisé en France un goût vif pour cette belle langue, et en a multiplié les interprètes. Au contraire, si nous jetons les yeux sur le XVIIIe siècle, si nous feuilletons les ouvrages de plusieurs critiques célèbres de cette époque , nous y trouvons une grande indifférence, et souvent une fâcheuse ignorance de la langue grecque.

Des critiques éminens sous d'autres rapports, d'Alembert, par exemple, esprit sage, si méthodique , si ferme, d'Alembert qui a porté si loin sa gloire dans les sciences mathématiques, semble connaître médiocrement la littérature ancienne , dont il aime à s'occuper. Ses traductions de Tacite sont remplies d'erreurs , et de faux sens.

Un homme dont il faut parler avec une estime vraie, un homme qui avait porté dans la critique ce qu'il y a de plus rare peut-être, l'éloquence et l'émotion, Laharpe est supérieur , sous plus d'un rapport, quand il n'a d'autre antiquité à examiner que le XVIIe siècle. Mais la.

vraie, la vieille antiquité, lui échappe à demi..

Souvent il a l'air de n'avoir pas lu les écrivains , dont il parle avec admiration.

Je ne rappellerai pas les expressions trop

amères, dont le savant helléniste Brunck s'est servi pour relever les fautes de Laharpe, dans ses traductions de Sophocle. Les auteurs latins , Cicéron, Tite-Live, lui étaient plus familiers. Il les analyse avec talent, avec vivacité ; rien ne manque souvent à ses éloges, que d'avoir saisi le vrai sens de l'auteur.

Les traductions fréquemment semées dans le Cours de Littérature de La Harpe sont remplies des fautes les plus graves, les plus inattendues.

L'esprit antique y est sans cesse altéré, et la pensée de l'original souvent défigurée par les plus singulières inadvertances. Me permettrez-vous, Messieurs, au milieu de cette imposante réunion, de revenir un moment au collège, et d'indiquer, en passant, quelques erreurs qui sont un symptôme de la négligence des études classiques dans un écrivain d'un goût, d'ailleurs, si sévère.

« Le professeur entre ici dans des détails techniques , et cite un » assez grand nombre de passages latins. »

Voilà, Messieurs, une réponse un peu longue à l'accusation que l'on m'a faite de vouloir décréditer l'étude des langues anciennes.

Ajouterai-je que l'auteur du Cours de Littérature, dans son analyse, d'ailleurs éloquente, de Démosthèncs, commet une erreur continue, c'est

de faire ressembler Démosthènes à un écrivain élégant du XVIIIe siècle. Est-ce Démosthènes qui a dit, au milieu d'un mouvement fort animé : a Le succès est dans la main des dieux ; l'intention » est dans le cœur du citoyen ? »

Non, certes, Démosthènes dans toute sa vie n'a pas fait une semblable antithèse. Je ne voudrais pas, Messieurs, chicaner ainsi plus long-temps la renommée d'un critique justement célèbre.

Mais ces remarques appartiennent à l'histoire des lettres. Elles sont moins un reproche personnel qu'une réflexion générale sur l'affaiblissement des études classiques, dans le XVIIIe siècle. Ajouterai-je mille erreurs de détail relevées par les savans étrangers ou français ? Dirai-je que parlant d'Aristote, La Harpe a oublié qu'Aristote a fait des vers , un hymne sublime? dirai-je qu'il n'a rien dit d'une foule de fragmens précieux de la poésie grecque , qu'il juge Aristophane, Pindare, Thucydide, Xénophon, Térence, Tite-Live , avec une légèreté, ou une brièveté singulière ? Dirai-je, enfin, que l'auteur du Cours de Littérature qui, dans l'analyse des productions principales du XVIIe siècle, et surtout dans le jugement de notre théâtre tragique, est plein d'émotions pour le

jj~'C~ et heui eusement anime d une admira? ,,-, ..l:siDe et persuasive, semble un guide infiv.

dèle, trompeur, toutes les fois qu'il s'agit de littérature ancienne.

Il ne faut pas croire cependant que le XVIIIe siècle, tout entier, ait négligé les graves et puissantes études/sans lesquelles, hormis quelques esprits originaux , nés d'eux-mêmes, le talent moderne a rarement acquis toute sa vigueur, et ce bon sens mâle et simple qui marqua le XVIIe siècle. Deux hommes, alors, Messieurs, parmi les écrivains du second ordre, étudièrent l'antiquité avec ardeur, en eurent la science plutôt que le sentiment; mais enfin' ajoutèrent à leur talent, tout ce que peut donner la lecture la plus vaste, la méditation la plus laborieuse. Ces deux hommes plus dignes encore de respect que de gloire, sont Thomas et Barthélémy.

Nous parlerons d'abord du premier, en le considérant surtout, comme un habile et élégant critique.

Thomas appliquait à l'étude des lettres une imagination forte, quoique dépourvue de création et de variété, un talent de style cultivé par le travail le plus opiniâtre, un goût qui manquait un peu de délicatesse et de naturel, une âme plus élevée que sensible, et dont l'enthousiasme ressemblait à l'exagération. Qu'un rayon de plus, qu'un rayon du feu sacré fût descendu dans cette

ihnegénéreuse, il eût été grand orateur; ou peutêtre (car le talent des hommes varie par leur destinée et par leur époque) que Thomas, né plus tôt, eût été associé à ces fortes et religieuses études qui formèrent les plus grands esprits du XVII\* siècle, qu'il fût entré à Port-Royal, que dans la candeur d'une foi non combattue et qui eût semblé naturelle à la gravité et à la mélancolie de son caractère, il eût embrassé le ministère de l'évangile , sans doute une vive croyance aurait développé en lui un talent énergique.

Ayant des sujets sérieux pour se passionner , un devoir à remplir, trouvant dans cette action, que la parole chrétienne exerçait sur un auditoire ému, de quoi s'inspirer, de quoi soutenir sa verve intérieure, il eût été un prédicateur éloquent.

Mais Thomas s'éleva dans une époque, où l'académie remplaçait la chaire : il composa pour l'académie des discours d'une forme indécise , entre la dissertation savante et l'allocution oratoire. Il fit pour des grands hommes , morts depuis long-temps, des oraisons funèbres, sans cercueil et sans temple. Il les fit avec une liberté d'allusions qui est puissante pour l'effet momentané ; mais qui ne suffit pas à la vie durable des productions de l'art. Son éloge de Duguay-

Trouin semble maintenant chargé de grands mots emphatiques. A l'époque où il fut prononcé, sous une forme de gouvernement qui ne permettait aucune discussion politique des intérêts présens , ce discours saisissait les esprits par une allusion à l'état malheureux où était tombée la marine française, à la langueur de ces ports jadis si animés, à l'abaissement de ce pavillon jadis si glorieux. Une sorte d'interêtélectrique s'attachait aux paroles de l'orateur qui sont maintenant froides et mortes sur le papier. Il en est de même de quelques autres de ses éloges. Lorsque dans la France gouvernée, il est vrai, par des mœurs douces, quelquefois par des influences généreuses, il n'y avait cependant aucun droit garanti, excepté les abus , lorsque, par exemple, les lettres de cachet étaient une chose usuelle, courante , reconnue ; figurons-nous ce cadre allégorique d'un éloge de Marc-Aurèle prononcé par un philosophe stoïcien, et, parmi des généralités hautaines et pompeuses sur la dignité de l'âme, sur l'inviolabilité du sanctuaire de la conscience, un morceau énergique, animé contre cette justice arbitraire qui enlève l'homme à lui-même, qui le jette dans un cachot , loin de l'image sacrée de la loi qu'il doit toujours pouvoir invoquer ; nous le concevons ; le public était saisi, trans-

porté ; cette allusion paraissait un grand , un admirable mouvement d'éloquence ; l'impression contemporaine traduisait en sublime ce qui n'est aujourd'hui qu'une vérité commune et avouée de tout le monde. C'est ainsi qu'une partie du pouvoir attaché à cette incomplète éloquence a disparu par le changement des moeurs et le progrès politique ; c'est ainsi que , grâce à des institutions libres, on trouvera maintenant presque déclamatoire ce qui paraissait alors une hardiesse utile et courageuse.

En rendant hommage au généreux écrivain , ce ne sera pas , Messieurs , dans cette partie de ses ouvrages, dont le langage est fastueux et la vérité commune , que nous pouvons chercher le titre durable de sa renommée.

Malgré ses efforts pour atteindre à l'éloquence active et populaire , c'est dans un monument de critique, dans un livre où il analyse ingénieusement les productions les plus artificielles de l'antiquité , que Thomas a montré le plus de talent.

Son Essai sur les Éloges est le durable ; le vrai titre de la gloire de Thomas ; et qu'estce que l'Essai sur les Eloges ? C'est un ouvrage sur tous les éloges qui ont été faits dans le monde, depuis qu'on fait, des éloges. Au prc-

mier coup-d'oeil, une inévitable monotonie est attachée à un semblable sujet. Je ne sais si un essai sur toutes les satires qu'on a faites dans le monde depuis qu'on fait des satires , serait amusant ; mais, sur les éloges, c'est bien pis ( on rit ).

Si dans l'étude de la littérature quelque chose est surtout favorable au talent de l'écrivain et à l'intérêt du lecteur, c'est cette naturelle, cette facile variété qui naît de tous les accidens de la pensée humaine, de tous les mouvemens divers de la civilisation, de toutes les vicissitudes du talent. Quand vous lisez des ouvrages, qui peutêtre auraient pu recevoir quelques développemens nouveaux , l'histoire littéraire de l'Italie, de Ginguené, quelques belles parties du Cours de Laharpe ; ce qui vous plaît, c'est que votre pensée passe rapidement d'un objet à un autre, c'est qu'elle suit la pensée humaine ; mais si dans un traité en deux volumes , écrit avec talent, avec chaleur quelquefois, on vous entretient sans cesse de panégyriques , panégyriques des princes morts, panégyriques des princes vivans, panégyriques des grands écrivains, il est impossible que tout le talent de l'auteur sauve son ouvrage d'une fatigante uniformitéDe plus, l'éloge est-il un genre de littérature

parfaitement vrai ? dans quelques situations, sans doute. Oui, cet éloge que Cicéron prononçait sur les guerriers de la légion de Mars tombés dans un combat contre Antoine, et qui n'était qu'une harangue politique , une philippique nouvelle. Oui, cet éloge que l'on prononçait dans Athènes sur la tombe des guerriers morts, et qui suscitait un nouvel héroïsme dans le coeur des citoyens. Mais les panégyriques qui furent faits successivement à l'honneur de tous les Césars romains : voilà, j'en ai bien peur , une littérature froide, morte d'avance ; et cependant ce sont ces cendres que Thomas a voulu ranimer sous nos yeux. Le souvenir de ses propres ouvrages, et l'analogie, qu'ils offraient avec les écrits des anciens rhéteurs, déterminait cette préférence. Au fond, toute la partie académique de la littérature du XVIIIesiècle avait beau, par l'allusion, par la hardiesse' contemporaine, s'élever au-dessus d'ellemême, elle ressemblait un peu à la littérature sophistique , sans objet avoué , sans passion véritable.

Ce n'était pas l'éloquence religieuse agissant sur un auditoire qu'elle instruit et qu'elle touche; ce n'était pas l'éloquence philosophique, dans le calme de la solitude, dans l'indépendance de la réflexion," s'adressant à tous les esprits qui pen-

sent, à tous ceux qui veulent être éclairés ou consolés ; ce n'était pas l'éloquence politique se mêlant à tous les intérêts de la vie, dominant par la parole, entraînant avec force les volontés des hommes. C'était une éloquence indécise et mêlée, sans caractère personnel, et sans effet durable. De lit, cette pompe factice qui voulait suppléer à l'absence des intérêts présens. Lorsque les rhéteurs latins veulent caractériser la véritable éloquence : « Grandis et ut Ita dicam pudica oratio non est » maculosa neque turgida, sed naturali pulchritu» dine eacsurgit, » ou lorsqu'ils en déplorent la perte, et l'expliquent par ces mots : « r entosa ista et enormis loquacitas ex Asia nupercommi gravit», ils ne nousapprennentrien; ils n'indiquent les causes ni de la perfection, ni de la décadence. Cette haute simplicité, cette pureté d'un goût mâle et sévère, disparut avec la liberté de la Grèce, avec la liberté de Rome. Ce n'est pas le faux goût des orateurs asiatiques, c'est le despotisme asiatique importé dans Rome, qui énerva le génie. Quand l'âme est à l'étroit, quand elle cherche des expressions pompeuses, parce qu'elle ne peut montrer ses sentimens, dans leur naïveté énergique et primitive , alors le goût tombe, l'éloquence meurt. Voilà ce qui, dans les ouvrages de Thomas comme dans ceux des anciens rhéteurs, amène

cette emphase si justement blâmée, ces grands mots, ces paroles fastueuses que Voltaire, le plus léger, le plus ingénieux, le plus naturel des moqueurs, appelait du gali-thomas, quoiqu'il écrivît à Thomas des lettres bien affectueuses et bien admiratives; en voici quelques phrases qui ne sont pas un modèle de franchise : « On ne lit plus Descartes; mais on lira son » éloge, qui est en même temps le vôtre. Ah!

H Monsieur, que vous y montrez une belle âme » et un esprit éclairé! etc., etc.

» On m'a dit que vous faites un poème épique » sur le czar Pierre. Vous êtes fait pour célébrer » les grands hommes; c'est à vous à peindre vos » confrères. Je m'imagine qu'il y aura une philo» sophie sublime dans votre poème. Le siècle est » monté à ce ton là ; et vous n'y avez pas peu con» tribué. »

Je ne sais, Messieurs, mais sous ces paroles flatteuses n'y a-t-il pas quelque chose d'ironique et de railleur ? Thomas ne s'en apercevait pas ; il était dans la bonne foi, dans la candeur de son ambition oratoire. Il se regardait comme un missionnaire de raison et de vérité; il croyait que ces paroles pompeuses, ces généralités un peu vagues qui passaient sous la censure de la Sorbonne, et dont elle rayait quelques hardiesses,

étaient décisives pour le bonheur, pour l'affranchissement de l'espèce humaine.

Et puis, dans cette vie oiseuse et tranquille du XVIIIe siècle, au milieu de cet engouement littéraire si flatteur pour les écrivains, parmi ces apothéoses delà mode qu'obtenait la philosophie, son âme rêvait des persécutions , et s'aguerrissait contre des tyrannies imaginaires.

« Thomas, nous dit Marmontel, était, par com» plexion et par principes, un stoïcien, à la vertu » duquel il n'aurait fallu que de grandes épreuves.

» Il aurait été, je le crois, un Rutilius dans l'exil, » un Thraseas ou un Soranus sous Tibère, mieux » qu'un Sénèque sous Néron, un Marc-Aurèle » sur le trône. »

Mais le XVIIIe siècle, malgré la forme arbitraire du pouvoir, n'offrait rien pour exercer, pour animer cette énergie du martyre philosophique. Thomas fut long-temps le secrétaire et l'ami de M. de Praslin, qui était ministre ; ensuite il fut accueilli, honoré dans la maison de M. NecIcer, qui était ministre. Quoique laborieux et souvent solitaire, il vivait dans cette haute société, dont les opinions et les goûts étaient en contradiction avec les préjugés qu'elle gardait encore, dans ce monde brillant qui redoutait la philosophie, et admirait les philosophes.

Ainsi donc, sa vie s'écoula sans épreuves, sans combats, sans aucun incident qui fît éclater cette puissance d'indignation qu'il avait, dit-on , au fond de l'âme.

Les occasions lui manquèrent, pour être éloquent au sérieux. Nous ne voulons pas parler ici, comme Marmontel, de ces grandes épreuves que la tyrannie antique réservait au courage. On ne peut espérer ces choses là dans nos temps modernes.

Mais si Thomas fût né dans un pays libre comme l'Angleterre , si parmi les agitations régulières d'une liberté forte cependant, il eût eu quelque grand combat à soutenir contre un parti, contre un pouvoir , je crois qu'alors son éloquence eût été plus vraie, et de meilleur goût, en devenant énergique à propos. Mais cette véhémence qui se perd Aans le vide, et s'adresse à des tyrannies qui ont deux mille ans de date, cette association de colère avec Helvidius et Thraséas ne peut inspirer de paroles vives et naturelles.

C'est seulement l'art des rhéteurs ; c'est ainsi que Thémiste, Libanius, Dion Chrysostome, dans des temps de domination absolue, tempérée par l'amour des lettres, ou quelquefois par la philosophie du prince , rappelaient poétiquement les anciennes vertus des républiques, et étalaient

.l de grands sentimens dans de longues

6

'\l/iUC., 1828.

harangues, qui se terminaient par l'éloge pompeux du maître.

Cependant, Messieurs, après ces réflexions qui ne sont pas des critiques personnelles, car elles portent moins peut-être sur l'écrivain que sur l'époque, il faut rendre justice aux rares qualités de l'âme et de l'esprit de Thomas. Il avait dans le cœur l'amour de la gloire, de la vertu et de la science; il était zélé pour le progrès de l'humanité ; il y croyait avec ardeur, sentiment qui nous parait manquer à la philosophie des derniers siècles de l'empire. Lorsque les éloges de Thomas rentrent dans la critique littéraire , dans l'histoire de l'esprit humain, son éloquence s'anime. Il suffit de rappeler son panégyrique de Descartes.

Il règne dans quelques parties de cet ouvrage, malgré les malicieuses flatteries de Voltaire, une pompe un peu déclamatoire qui ne vaut pas le portrait énergique et simple que l'on vous a tracé de Descartes dans cette chaire, où je parle. Mais on y trouve aussi, je crois, une élévation de sentiment , un enthousiasme qui peut parler à l'âme, à travers l'appareil scientifique.

On peut citer comme belles les pages où Thomas , après avoir énuméré les premières découvertes de Descartes qu'il grandit un peu par le faste de ses paroles (car Descartes n'a pas tout à fait re-

créé l'entendement humain ; c'est trop), où l'orateur , dis-je, s'anime à l'idée des progrès infinie de la science, à l'idée de ce mouvement commun du genre humain, et écrit ces paroles : u Au siècle de Descartes il n'était pas temps d'expliquer » le système du monde. Ce temps n'est pas venu pour nous.

» Peut-être l'esprithumain n'est-il qu'à son enfance. Com» bien de siècles faudra-t-il encore pour que cette grande M entreprise vienne à sa maturité ? Combien de fois fauùraot-il que les comètes les plus éloignées se rapprochent de » nous, et descendent dans la partie inférieure de leurs or» bites? Combien faudra-t-il découvrir dans le inonde pla» nétaire, ou de satellites nouveaux, ou de nouveaux phénomènes des satellites déjà connus? Combien de mouve» mens irréguliers assigner à leurs véritables causes ? etc.

a Et peut-être après ces collections immenses de faits, » fruits de deux ou trois cents siècles, combien de bouleJ) verse mens et de révolutions ou physiques ou morales sur » le globe, suspendront encore pendant des milliers d'an» nées, les progrès de l'esprit humain dans cette étude de » la nature! Heureux, si après ces longues interruptions, le » genre humain renoue le fil de ses connaissances au point » où il avait été rompu î'C'est alors peut-être qu'il sera per» mis à l'homme de penser à faire un système du monde, » et que ce qui a été commencé dans l'Egypte et dans » lInde, poursuivi dans la Grèce, repris et développé dans l'Italie, en France, en Allemagne et en Angleterre , s'achèvera peut-être, ou dans les pays intérieurs de l'Afrique\*, IJOU dans quelque endroit sauvage de l'Amérique septentrionale ou des terres australes; tandis que notre Europe

» savante ne sera plus qu'une solitude balbarc, ou sera « peut-être engloutie sous les flots de la Méditerranée.

» Alors on se souviendra de Descartes; et son nom sera « prononcé peut-être dans les lieux où aucun son ne s'est » fait entendre depuis la naissance du monde.»

Me suis-je trompé, Messieurs? ce morceau magnifique par les termes n'excite aucune impression sur vous. Votre froideur est un jugement.

L'épreuve d'un vaste auditoire me révèle le côté faible de cette éloquence fastueuse mais inactive, éloquence de combinaison et de cabinet, qui n'est pas faite pour émouvoir les hommes assemblés.

Du reste, nous l'avons dit, cet éloge de Descartes était un ouvrage de critique, une dissertation philosophique et littéraire : c'est par là que j'explique la supériorité de ce discours; il appartenait à un genre vrai, bien que gâté par l'exagération du langage.

Je n'en parle du reste ici, Messieurs , que par épisode : j'ai voulu marquer le rapport du talent de Thomas, avec ces sophistes, avec cette littérature artificielle, dont il s'est fait l'ingénieux historien, l'élégant traducteur, dans son Essai sur les Éloges. C'est ce dernier ouvrage qui nous importe pour y chercher quels progrès faisait la critique par les longues études de Thomas sur un grand nombre de monumens de la littérature grecque

et latine. Je devrais indiquer avec quel art l'habile écrivain rattache l'histoire des mœurs à celle des lettres, et souvent" à l'occasion d'un panégyrique assez médiocre , introduit dans ses analyses de curieux rapprochemens historiques, des vues intéressantes sur la civilisation et les arts. Mais avant tout, il est une omission singulière qui me frappe dans cet ouvrage, d'ailleurs, si serré, si rempli de faits et de recherches, c'est l'oubli de ce qu'il y a. peut-être eu de plus caractéristique et de plus vrai dans la littérature du panégyrique.

IJ savant critique remonte aux premiers temps et aux premiers éloges, aux hymnes pour les dieux; iïHe fait grâœ d'aucun panégyrique, en prose, en vers, déclamé ou chanté, chez les peuples civilisés ou barbares ; il parcourt la Grèce libre f la Grèce soumise aux Romains, mais toujours savante, et plus adulatrice que jamais,- Rome libre si peu de temps , dès qu'elle fut lettrée, et Rome asservie, sous les empereurs; mais il nomme à peine, et il oublié d'analyser les panégyriques de l'église chrétienne. N'était ce pas là, Messieurs, cependant, que l'on pouvait espérer l'originalité et là vie, comme je l'ai dit dans la dernière séance?

Qu'à la mort d'un empereur, une cérémonie se célèbre, qu'un sophiste grec ou romain, un Libanius, un Thémiste, ou quelquefois le successeur

de 1 empereur, prenne la parole et fasse un discours , ou bien encore que l'empereur soit célébré de son vivant, et en personne, malgré quelques traits d'éloquence, je m'ennuie de cette littérature qui semble un cérémonial. Mais à côté de cette société officielle et pompeuse , il y avait une société secrète et passionnée. Si quelque chose pouvait me faire retrouver l'éloquence qui avait animé les beaux jours de la Grèce, si quelque chose pouvait me rendre la place publique d'Athènes, sous une autre forme, c'était une Catacombe, une église chrétienne. Là aussi, en effet, c'étaient des hommes libres et enthousiastes qui célébraient le grand exemple que leur avait laissé l'un d'eux, en mourant pour la cause commune. Quel intérêt puisje éprouver, lorsque vous me faites lire les complimens que Libanius adressait à l'empereur Valens, et plus tard à l'empereur Théodose, ou à tel autre empereur? Dans une époque même plus heureuse pour les lettres, quel vif étonnement puis -je éprouver à l'analyse des longues louanges que le consul Pline adresse en face à l'empereur Trajan? Mais que surlespasdeces orateurs obscurs et véhémens que forme le christian i sme, vous me fassiez descendre dans une réunion de persécutés; si là, l'un d'eux se lève, prend la parole,

commence par une prière, et ensuite, en termes énergiques et familiers, avec l'enthousiasme et le pressentiment du martyre (il s'ag t du martyre tel que l'éprouva l'église naissante) , décrit les douleurs et la constance de celui que pleure la société chrétienne; ne sentez. VQus pas quelle vie puissante animait de semblables panégyriques qui pouvaient être interrompus tout à coup par les satellites des empereurs, et par un renouvellement de persécution ? Il y a, par exemple, dans les ouvrages de saint Cyprien, un écrit intitulé : in laudes marlyrum, es n'est pas l'éloquence correcte et pure de la Grèce; c'est une éloquence qui se rapproche davantage de l'énergie véhémente de quelques orateurs du XVIe siècle. Là point d'éloges pompeux; point de phrases élégamment polies ; l'orateur vous dit : a Lorsque » les bourreaux déchiraient ces victimes de notre » foi, j'ai compris par les paroles des spectateurs » qu'il y avait à leurs yeux, je ne sais quoi de » grand à ne pas être dompté par la douleur.

» On disait à l'en tour : Celui-ci a des enfans ; il a » une femme dans sa maison ; et ni la tendresse, » ni la pitié pour ces gages chéris ne l'ont distrait » du supplice; il faut connaître cette religion, et » en pénétrer la vertu. Ce n'est pas une confes» sion faite à la légère - que celle pour laquelle

» un homme peut mourir. » Ces simples paroles que je traduis mal, et de mémoire, ont une force naïve d'éloquence, que vous ne trouverez pas dans tous les panégyriques de l'empire.

Je suis donc fâché, pour l'art et pour la vérité, que Thomas ait négligé ces sources fécondes de pathétique et de grandeur morale. J'insisterai quelque peu sur le caractère et les occasions de cette éloquence. Dans l'état du monde d'alors t sous la domination des Césars et des prétoriens, tandis que d'un côté étaient la force matérielle et les préjugés sanguinaires de l'idolâtrie, de l'autre les vertus et la foi des chrétiens, la mort même naturelle de tout chrétien zélé, était une perte patriotique pour la société nouvelle. Tout le monde se réunissait dans l'ltglise. Là, un frère déplorait la perte de son frère, un fils celle de son père ; rien n'était apprêté dans cette éloquence; ce n'était point un hommage décerné seulement à la puissance ; ce n'était pas le culte exclusif de la grandeur ; il n'y avait pas ces vaines formalités qui remplissent tous les panégyriques païens de cette époque; on n'entendait pas les mots de vir perfectÍssimus" vir clarissimus : rien des formalités de la courtisanerie de Byzance. C'était au contraire quelque chose de libre, de fier, dans l'humilité même. Après Corn-

tantin , ce caractère d'égalité évangélique se conserve encore. Représentez-vous Grégoire de Naziance , orateur grec, dans sa petite ville de Naziance, dont tout le peuple est chrétien comme lui; il a perdu, son frère, Cesarius qui avait vécu long-temps à la cour des empereurs, qui avait été médecin du palais de Julien. Julien, et cette anecdote appartient à l'histoire, malgré son ardeur de prozélytisme payen, a ménagé Césarius, par estime pour ses rares talens, par attrait pour son éloquence; il a voulu seulement le vaincre par les séductions du pouvoir et de l'amitié. Le chrétien fut inflexible, s'exila, erra long-temps dans la Thrace; ces aventures de la vie chrétienne, ces épreuves, sont contées vivement, avec enthousiasme; tout cela était interrompu , sans doute, par les acclamations de la société chrétienne, qui étaitlà présente, et qui triomphe dans les éloges donnés à l'un de ses frères. JN'est-cepas là l'éloquence populaire dans toute sa vérité ? Une autre fois, Grégoire de Naziance prononçait l'éloge funèbre de son père, qui avait été évêque de Naziauce. Il est interrompu par la présence de saint Basile, son ami, et alors le plus grand homme de l'Eglise d'Orient, Basile , cet orateur chrétien , si savant dans les lettres et la philosophie profane, et long-temps élevé dans Athènes, où

il avait excité l'admiration et la jalousie même de Julien.

Grégoire de Naziance se détourne un moment du triste et solemnel office qu'il rend à son père.

et s'adressant, au milieu de la société chrétienne, à l'ami qui vient le visiter , dans sa douleur : « Homme de Dieu, lui dit-il, d'où viens-tu? Que cc veux - tu ? Quel bien nous apporte ta préte sence? Viens-tu pour chercher le pasteur, ou cc pour examiner le troupeau? Si tu viens pour a nous, hélas! tu nous trouves à peine vivans, « et déjà frappés de mort dans la plus chère parte tie de nous-mêmes. » Ces expressions si simples et si vives, cette confusion de la famille et de l'église, ces sentimens de la nature mêlés à l'émotion du prêtre, selon le génie des premiers temps, répandent sur ces discours un intérêt mélancolique, une tristesse religieuse pleine de charme et d'originalité.

Le dirais-je, même, lorsque ce n'est plus la vie privée du christianisme, si l'on peut parler ainsi, qui occupe les orateurs, lorsqu'ils rentrent sous la loi pompeuse de l'étiquette de Rome ou de Bysance, leur culte, dans sa pureté et sa vivacité primitive, leur laisse quelque chose de fier et de libre. Un éloge funèbre de Théodose, prononcé par saint Alnbroisc, par ce saint Ambroise qui

avait réprimandé la cruauté de Théodose , ne ressemblera pas aux fastueux éloges que les rhéteurs païens prodiguaient à la mémoire de ce prince dont leur flatterie fait un dieu, tout chrétien qu'il était. Ces idées de la briéveté de la vie et de l'immortalité de l'âme, ce mépris des grandeurs, ce compte à rendre devant Dieu , ces choses, qui sont des lieux communs dans. les bouches vulgaires, et des vérités sublimes dans celle de Bossu et, animent toutes les oraisons funèbres des Pères de l'église. L'orateur n'est pas un sophiste qui loue, mais un intercesseur puissant, quelquefois même un juge.

De plus on voit poindre, dès le IIIe siècle, cette domination théocratique qui a si long-temps pesé sur le monde au moyen âge, et embarrassé la civilisation des temps modernes ; mais alors elle luttait contre une force plus rude et moins éclairée; alors elle était un secours donné au nom de la religion, à la liberté humaine vaincue et chassée de toutes parts. Un vif intérêt, une sorte de sympathie involontaire s'attache à ces résistances religieuses, à cette autorité morale que l'orateur chrétien porte avec lui, alors même qu'il vient célébrer, sur un tombeau, la puissance terrestre, qu'il humilie au nom du ciel.

A ces grands spectacles du christianisme nais-

sant, à cette éloquence active, qu'il ressuscitait et qu'il appelait à toutes les affaires de la vie, en même temps qu'il lui faisait exprimer des idées nouvelles et mystérieuses, on ne pourrait opposer les harangues des sophistes grecs ou romains; et cependant, ce sont cesnionumens d'une froide éloquence qui ont presque seuls occupé l'attention., l'intérêt de Thomas.

En ce sens, on peut dire que son travail est bien supérieur à son sujet. Il faut en excepter quelques belles digressions, où il a ramené les noms et les ouvrages de plusieurs grands écrivains de l'antiquité, Platon, Xénophon, Tacite. Là, il admire avec goût, avec éloquence. Je voudrais donner quelque exemple de ce genre de beautés. Je voudrais faire ressortir le talent de l'auteur. Ce talent ne sera jamais simple; jamais on ne pourra dire de Thomas, ce que Pascal aimait tant à dire : « Vous êtes tout étonnés, tout » ravis, quand vous trouvez le style naturel. Vous » vous attendiez à un auteur ; et vous rencontrez » un homme. » Non, Thomas est toujours un auteur; c'est un auteur savant, ingénieux, élégant; mais c'est un auteur. Eh bien ! je crois qu'il se fait, qu'il se fera, chaque jour, un progrès dans le goût public, et que ce progrès nous éloigne de ce qui tient trop au métier d'auteur. Des

choses qui, à une époque trop exclusivement littéraire , à une époque de bel esprit et de nullité politique, auraient plu singulièrement, nous paraîtraient aujourd'hui froides, vides, pompeuses.

L'antiquité, toujours théâtrale dans Thomas, serait aujourd'hui conçue d'une manière plus simple et plus vive tout à la fois. Cette pompe qu'on a reprochée à quelques tragédies françaises, choque surtout, quand on la trouve placée dans de simples ouvrages de philosophie et d'analyse, quand on voit que l' écrivain, sans aucune émotion dramatique, s'est, de gaîté de cœur, en quelque sorte guindé, pour paraître grandit sublime.

Mais enfin, me direz-vous, quel mérite trouverez-vous dans cet ouvrage ? Pourquoi nous eu parlez-vous long-temps, si lors même que vous prétendez le louer, vous retombez dans une critique involontaire, et par cela même plus rigoureuse ? Je louerai, Messieurs, une grande érudition , dont l'objet n'est pas assez varié, un talent d'écrire noble et ferme, une dignité, une chaleur de sentiment à laquelle manque seulement la réalité d'une application utile et immédiate.

Thomas, tourmenté du besoin de l'inspiration , et ne la trouvant pas dans les évènemens et les mœurs de son siècle, la demandait à l'his-

toire, la cherchait dans les livres. Ainsi, il composait avec effort des pages d'un tour élevé, dans lesquelles on désire un peu de cette chaleur qui fait vivre même les incorrections et les fautes.

On m'a reproché d'avoir parlé de Mirabeau, et d'avoir fait en cela, preuve de mauvais esprit et de mauvais goût. Oh ! combien Mirabeau, avec ce qu'il a d'inculte, de bizarre, est un orateur plus vrai, plus expressif, que le studieux, l'élégant, le pompeux Thomas !

Quelquefois cependant, nous l'avons dit, lorsqu'il se borne à la critique, et qu'il élève la critique par le sentiment moral, l'éloquence se retrouve sous sa plume. C'est presque toujours cette éloquence secondaire, née à l'occasion d'une autre éloquence; mais quelquefois les expressions en sont neuves et le mouvement pittoresque.

Plutarque biographe et peintre des grands hommes est admirablement dessiné par Thomas.

Je rappellerai ce morceau quoique trop connu ; et je le cite en expiation de mes censures : cc Evo33 que devant moi les grands hommes ; je veux les » voir et converser avec eux, disait un jeune >3 prince plein d'imagination et d'enthousiasme, » à une Pythonisse célèbre qui passait dans l'OM rient, pour évoquer les morts. Un sage qui n'é33 tait pas loin de là, et qui passait sa vie dans la

» retraite, approcha et lui dit : Je vais exé» cuter ce que tu demandes : tiens, prends ce » livre, etc., etc., etc. »

Hormis quelques expressions un peu abstraites et techniques, dans la suite de ce morceau , le langage en est élevé et le sentiment vrai.

Thomas sans être jamais familier, sans descendre à ces traits de mœurs qui peignent un caractère, ou une époque, n'a pas moins bien retracé la vie et l'influence des sophistes grecs dans les derniers temps de l'empire. Ce tableau dont la malignité contemporaine voudra peut-être faire une application, est plein d'élégance et de finesse.

cc Les orateurs grecs qu'on nomme sophistes, « jouaient alors un grand rôle, etc., etc. »

Cette description élégante vous touche peu.

C'est que vous avez le sentiment d'une vie beaucoup plus vraie, et par conséquent d'une éloquence plus sérieuse. Vous voulez bien venir écouter quelqu'un qui vous parle avec moins de facilité qu'un sophiste grec, et qui n'a pas non plus un intérêt actif à défendre , une passion sérieuse à faire prévaloir. Toutefois il vous entretient d'un objet d'étude; peut-être ne le considère-t-il pas sous un point de vue assez intéressant, assez élevé. Mais enfin l'enseignement est ici le but

de la parole. L'histoire de la langue et des lettres, les accidens variés du goût, la diversité des époques, le génie des écrivains, leur biographie dans ses rapports avec leur talent, leur influence sur les opinions et les mœurs, voilà, sans doute, autant de sujets d'un intérêt secondaire, mais véritable, qui ne sont pas empruntés à des passions fugitives et fausses, qui n'ont pas besoin d'être exagérées par la parole. C'est en ce sens que nos écoles, tant calomniées aujourd'hui, n'ont pas de ressemblance avec la brillante et vaine sophistique des anciens rhéteurs.

En Grèce et à Rome, du temps de leur décadence , que faisait-on dans les écoles des sophistes? On y parlait, pour bien parler; on improvisait sous un personnage fictif, dans une situation imaginaire; on jouait soi -même un rôle. Ici il n'y a que la littérature, sous la forme historique; c'est un livre négligé, incomplet, incorrect, que vous écoutez ; mais c'est un livre sur l'objet de vos études. Rien de factice ou de théâtral ne se mêle à ce qui vous occupe; l'examen des lettres et du goût. 1 >\*4 Vous me reprocherez peut-être, Messieurs, d'avoir consacré une heure à l'analyse de cette ancienne sophistique grecque et latine, à laquelle Thomas, avec son talent et son érudition, a

consacré un gros volume; mais il faut la connaître un peu, ne fut-ce que pour ne pas l'imiter.

Thomas, qui a fait un excellent ouvrage de critique sur un sujet stérile, et a étudié de l'antiquité la partie la moins instructive, cet écrivain dont la postérité connaîtra peu de pages, était cependant un homme rare, et eût mérité, par ses vertus, d'être un homme de génie. Rien n'égala la pureté, la simplicité de sa vie.

Il était né pauvre. Dévoué long-temps à des devoirs austères, à une vie simple, jamais il ne sacrifia à aucun intérêt; cet héroïsme de délicatesse ne pouvait, dans la tranquillité de la vie du XVIIT siècle, s'exercer que sur de petites choses.

- C'était une place à l'académie à prendre, ou à ne pas prendre ; c'était une place de secrétaire du duc de Praslin à quitter, ou à ne pas quitter; mais Thomas , dans ces petites épreuves, fit tout ce qui était noble ; il le fit bien ; il le fit à propos. Jeune, il avait été préoccupé de sentimens très-religieux; il avait écrit contre Voltaire avec une foi sincère.

Plus tard, ses opinions changèrent ; il devint un philosophe, comme on l'était alors. Je ne sais s'il était sceptique ; mais il fut toujours grave, pur, irréprochable dans sa vie. Jamais dans ses ouvrages, qui le firent accuser d'impiété, de sédition, vous ne trouverez une phrase qu'une conscience

sévère et juste puisse blâmer ; le goût y blâmera beaucoup de choses; jamais la conscience. Enfin, quand il sortait de cette pompe oratoire dont il était entouré, quand c'était son âme qui parlait, non-seulement il était éloquent, mais il était poète. Certainement cette ode au temps, qui fut couronnée à l'académie, réunit, dans les premières strophes, tout ce que la pompe, le galimatias , le faux goût peuvent entasser ; mais lorsque le poète revient sur lui-même, par retour naturel et attendrissant, les expressions sont simples et pures.

Si je devais un jour, pour de viles richesses, Vendre ma liberté, descendre à des bassesses ; Si mon cœur, par mes sens, devait être amolli, 0 temps ! je te dirais, hâte ma dernière heure.

Hâte-toi, que je meure; J'aime mieux n'être plus, que de vivre avili.

Mais si de la vertu les généreuses flammes Peuvent de mes écrits passer dans quelques âmes, Si je puis d'un ami soulager les douleurs ; S'il est des malheureux dont l'obscure innocence Languisse sans défense, Et dont ma faible main puisse essuyer les pleurs : 0 temps! suspends ton vol, respecte ma jeunesse, Que ma mère, long-temps témoin de ma tendresse, Reçoive mes tributs de respect et d'amour; Et vous, gloire, vertu, déesses immortelles, Que vos brillantes ailes Sur mes cheveux blanchis se reposent un jour.

Enfin, lorsque Thomas était loin de l'académie, loin des sociétés brillantes et fastueuses du XVIII'siècle, lorsqu'il était triste, malade, réfugié sous le climat de Provence, où il cherchait à ranimer un peu sa vie défaillante; il écrivait des lettres qu'on ne peut lire sans la plus vive émotion. Il n'est plus rhéteur ; il n'est plus bel écrivain; mais il est plein d'éloquence. Il écrivait à un homme célèbre du XVIIIe siècle, à Ducis, esprit si original et si naturel, bien plus original dans sa personne que dans ses tragédies; car ses tragédies étaient à moitié fausses, par bien des causes ; mais sa personne , rien ne l'avait jamais touchée ni altérée. De nos jours, il passa devant Bonaparte, sans être effleuré par lui, sans baisser la tête. Thomas l'aimait. C'étaient deux hommes excellens, faits l'un pour l'autre. Il lui écrivait cette lettre, qui sera ma dernière citation et mon plus grand éloge de l'auteur.

« Je voudrais pouvoir vous accompagner dans votre voyage à la Grande-Chartreuse. Ce lieu est fait pour vous.

Combien il réveillera dans votre imagination d'idées mélancoliques et tendres ! Je4vous connais, vous serez plus d'une fois tenté d'y rester; vous n'en partirez du moins qu'avec les regrets les plus touchans. Ces pieux solitaires ont abrégé et simpUSé le drame de la vie , ils ne s'occupent que du dénouement, et s'y précipitent sans cesse.

C'est bien là que la vie n'est que l'apprentissage de la mort; mais la mort y touche aux deux : c'est une porte qui s'ouvre sur l'éternité. L'horreur même du désert qu'ils habitent ressemble à un tombeau. Il semble que déjà ils se sont retirés de la vie le plus loin qu'ils ont pu. Ah! que la vue de Ferney sera différente à vos yeux ! quel contraste!

Là, tout tendait à la gloire, à l'agitation, au mouvement.

C'était pourtant aussi une retraite, mais celle d'un homme qui, delà, voulait remuer le monde, et se mêlait à tous les événemens, dont le bruit même le plus éloigné ne parvient pas jusqu'aux autres. On a de la peine à s'imaginer encore aujourd'hui que sa cendre soit tranquille , etc.

J'ai appris avec douleur la mort de ce pauvre abbé Millot. Mon cher ami, le canon perce nos lignes, et les rangs se serrent de moment en moment ; cela est effrayant.

Aimons-nous jusqu'au dernier jour; et que celui qui survivra "à l'autre aime encore et chérisse sa mémoire. Quel asile plus respectable et plus doux peut-elle avoir que le cœur d'un ami? C'est là qu'elle repose, au lieu que dans l'opinion et dans la gloire, elle est errante et agitée.»

QUATRIÈME LEÇON.

Barthélémy. — Anecdotes de ses premières années. — Ses vastes études. — Plan de son ouvrage sur la Grèce. - Beauté réelle du sujet. — Inconvénient d'un cadre fictif. — Rapprochement de Barthélémy avec des écrivains de nos jours. — Faux goût plus fort que son érudition. — Il ramène tout aux idées françaises, au lieu de conserver l'originalité grecque. — Principales parties de son ouvrage. — Parallèle entre un récit de Xénophon et un récit de Bar thélemy. — Mérite durable du Voyage d'Anacharsis.

MESSIEURS ,

J'ai dit que la critique littéraire, au XVIIIe siècle, -étudiait trop peu l'antiquié, la traduisait faiblement, la jugeait quelquefois avec une injuste légèreté. Cependant, un ouvrage célèbre de cette époque est là pour démentir une partie de mes censures. C'est cet ouvrage qui doit aujourd'hui nous occuper.

Si nous avons regretté que le cadre adopté par Thomas, que cet examen étroit et uniforme

d'un seul genre de littérature, le moins heureux, le moins favorable de tous, ait gêné son talent, ce regret ne convient plus, quand il s'agira d'un autre sujet de critique, traité à la même époque, de l'histoire littéraire de la Grèce, c'est-à-dire, du sujet le plus beau, le plus varié que l'imagination puisse embrasser, que le goût puisse choisir.

D'une autre part, Messieurs, a-t-il manqué quelque chose à l'écrivain? Cette frivolité mondaine , dont nous avons parfois accusé le XVIIIp- siècle, ce goût tout moderne de littérature, qui semblait une mode plutôt qu'une étude , cet oubli, ce dédain des lettres antiques étaientils le partage de l'abbé Barthélemy? Non. Jamais homme ne fut plus érudit, plus studieux amateur, plus ingénieux annotateur de l'antiquité. Son érudition doit épouvanter, nonseulement tout le XVIIIe siècle, mais même le XIXe, qui se pique de savoir et d'exactitude.

Quelques souvenirs de sa vie, quelques anecdotes qui ne peuvent vous déplaire le prouveront assez. L'abbé Barthélemy ne fut pas, selon l'usage du XVIIIe siècle, saisi, presque au sortir du collège, par la vie littéraire. Il ne suivit pas cette carrière, tracée d'avance, qui faisait, qu'après avoir achevé ses études, on entrait dans le monde, que l'on avait un prix à l'aca(lémic, ou

même que l'on composait sa tragédie, et qu'on était dès-lors un homme de lettres reconnu, et déclaré. Rien n'égala, Messieurs, la jeunesse laborieuse , les profondes études, la vie de bénédictin par laquelle l'abbé Barthélemy se prépara de loin à cet ouvrage, que nous allons accuser d'être un peu superficiel et frivole.

Barthélémy, l'un des hommes les meilleurs qui aient honoré les lettres, l'un des plus savans et des plus sagaces qui aient éclairé la haute critique et les recherches d'antiquité, était né dans la Provence, auprès de la petite ville d'Aubagne.

Il fut prédestiné , dès sa première jeunesse, à être érudit. Ses distractions, ses amusemens, étaient de composer des racines de la langue arabe, d'apprendre par cœur les sermons de quelque moine maronite , et de les réciter aux chrétiens orientaux, que leur commerce appelait à Marseille.

Il avait fait de plus toutes les études savantes du temps ; rien ne lui manquait ; il avait d'abord étudié chez les oratoriens ; et ensuite chez les jésuites. Maintenant; ces études avaient-elles complètement développé son esprit? lui offraientelles tous les points de vue scientifiques et littéraires, que l'on doit ouvrir à la jeunesse? Voyons comme lui-même en a jugé. On n'accusera pas ♦

dans sa bouche la frivolité dédaigneuse et profane d'un professeur de notre époque ; et, comme souvent, Messieurs, on vous reproche les leçons que vous écoutez, il faut que je vous dise ce que l'abbé Barthélémy pensait lui - même de celles qu'il avait entendues à votre Age.

« J'avais fait mes cours de philosophie et de théologie » chez les jésuites. Dans le premier de ces cours, le pro» fesseur, voulant nous donner une idée du cube, après » s'être bien tourmenté, sans réussir, prit son bonnet à » trois cornes, et nous dit : Voilà un cube. ( Rire univer» sel ). Dans le second, le professeur du matin , pendant » trois ans entiers, et pendant deux heures tous les jours, » écumait et gesticulait comme un énergumène, pour » nous prouver que les cinq propositions étaient dans Jan» sénius.

Il Je m'étais heureusement fait un plan d'étude qui me » rendait indifférent aux bêtises et aux fureurs de mes » nouveaux régens, etc., etc. »

Je n'aurais pas dit cela de mon chef; je n'aurais pas ainsi traité une éducation, que l'on opposerait sans doute avec hauteur à l'éducation de nos jours; mais enfin, comme c'est à la fois le plus grave et le plus doux des critiques du XVIIIe siècle qui a porté ce jugement, je ne suis pas fâché de le lire, sans y engager ma responsabilité.

Au milieu de ces études officielles, régulières chez les jésuites, corrigées par cette méditation de la langue arabe qui occupait les récréations de Barthélémy, son érudition s'accroissait prodigieusement. Il y joignait une singulière modestie, une aimable naïveté de caractère, qui n'était cependant pas exempte de quelque malice, mais d'une malice qui avait son aménité , sa douceur piquante.

Voici ce qu'il raconte lui-même de son érudition :

« Mon maître avait dressé, pour mon usage, quelques » dialogues arabes , qui contenaient, par demandes et par » réponses, des complimens, des questions et différens » sujets de conversation; par exemple : Bonjour, Mon» sieur ; comment vous portez-vous ? — Fort bien, à vous » servir. — Il y a long-temps que je ne vous ai vu. — J'ai » été à la campagne, etc.

» Un jour, on vint m'avertir qu'on me demandait à la » porte du séminaire. Je descends, et me vois entouré de ■» dix ou douze principaux négocians de Marseille. Ils » amenaient avec eux une espèce de mendiant qui était » venu les trouver à la loge ( à la bourse ) : il leur avait Il raconté qu'il était juif de naissance , qu'on l'avait élevé » à la dignité de Rabin; mais que, pénétré des vérilés de » l'Évangile , il s'était fait chrétien; qu'il était instruit des » langues orientales, et que, pour s'en convaincre, on ",) pouvait le mettre aux prises avec quelque savant. Ces

» Messieurs ajoutèrent, avec politesse , qu'ils n'avaient » pas hésité à me l'amener. Je fus tellement effrayé, qu'il » m'en prit la sueur froide. Je cherchais à leur prouver » qu'on n'apprend pas ces langues pour les parler, lors» que cet homme commença tout à coup l'attaque avec » une intrépidité qui me confondit d'abord. Je m'aperçus ». heureusement qu'il récitait en hébreu le premier psaume » de David, que jesavais par coeur. Jeluilaissai dire le pre» mier verset, et je ripostai par un de mes dialogues \* arabes. Nous continuâmes, lui par le second verset du » psaume, moi par la suite du dialogue. La conversation » devint plus animée ; nous parlions tous deux à la fois, et » avec la même rapidité. Je l'attendais à la fin du dernier » verset : il se tut en effet; mais pour m'assurer l'honneur » de la victoire, j'ajoutai encore une ou deux phrases, et o je dis à ces Messieurs, que cet homme méritait, par ses » connaissances et par ses malheurs, d'intéresser leur » charité. Pour lui, il leur dit dans un mauvais baragouin, » qu'il avait voyagé en Espagne, en Portugal, en Alle» magne, en Italie, en Turquie; et qu'il n'avait jamais vu » un si habile homme que ce jeune abbé. J'avais alors » vingt-un ans (rire général). »

Ces anecdotes ne sont pas indifférentes à la connaissance du caractère littéraire de Barthélemy Vous voyez que l'érudition ne lui a pas inspiré de charlatanisme , au moins pour ses lecteurs ; vous voyez qu'il est ingénieux , agréablement moqueur dans sa manière de conter.

Lorsque ses études se seront encore étendues,

lorsque tout ce qu'on peut savoir de littérature classique, aura passe par cet esprit facile et fin, nous chercherons quel ouvrage doit en sortir.

Barthélémy, après avoir ainsi long-temps étudié à Marseille, vint à Paris, objet de toutes les jeunes ambitions , carrière ouverte à tous les jeunes talens. Il débuta par l'intime confiance, par la docte familiarité de M. de Boze, homme alors très-considérable , ayant cette existence grave et paisible que donne un mélange de crédit et d'érudition.

M. de Boze était conservateur du cabinet des médailles. Là, Barthélemy vit, pour la première fois, les gens de lettres, comme on disait alors.

Il les vit avec ce respect, cette candeur, qui lui était naturelle, et qu'il peint à merveille ; permettez-moi encore cette citation. « C'est là que » j'ai connu le comte de Caylus , M. l'abbé » Sallier, les abbés Gedoyn, de la Bléterie, du Resnel, etc.)) Tous hommes célèbres, Messieurs , que vous ne connaissez pas beaucoup aujourd'hui. Mais poursuivons.

« Leurs paroles, leurs gestes, rien ne m'échappait; » j'étais étonné de comprendre ce qu'ils disaient. Ce » profond respect pour les gens de lettres, je le ressen» tais tellement dans ma jeunesse, que je retenais même Il les noms de ceux qui envoyaient des énigmes au Mer» cure ( on rit ). »

Barthélémy, dans cette société savante, sous ce maître habile et sévère dont il devint le collaborateur, étudia profondément l'antiquité, dans ses rapports avec la science des médailles. Une mission de confiance le conduisi t en Italie. Pourquoi faire?

ce n'était pas pour recueillir les impressions que le spectacle de ces lieux antiques et poétiques peut donner à l'âme du voyageur ; ce n'était pas pour les considérer en artiste ; mais pour acheter quelques médailles. Cette science et ce devoir de sa place étaient devenus pour lui une passion.

Son voyage n'est donc qu'une description , froide pour vous, des visites qu'il fait chez de célèbres antiquaires, des beaux et riches cabinets qu'il parcourt, de la jalousie que lui inspirent ces cabinets de savans italiens, qui font rougir la pauvreté du Cabinet du Roi; enfin des efforts qu'il fait pour acquérir une médaille. Il vous parle de tel fameux antiquaire de Florence ou de Padoue, qu'il a supplié long-temps de lui céder une médaille double. a Je n'ai jamais pu, dit-il, fléchir » ce tigre.» Toute fantaisie vive, toute étude ardente et continue devient une passion; et toute passion à sm intérêt. Les médailles, voilà quel était l'enthousiasme de l'abbé Barthélémy à cette époque.

Conduit à Rome, et il ne faut pas oublier ce

fait qui influa sur toute sa vie, il y connut l'un des plus spirituels seigneurs de la cour de Louis XV, M. de Stainville, qui fut célèbre plus tard sous le nom du duc de Choiseul, ami des arts, protecteur des lettres, brillant de tout ce que la science du monde, et le goût peuvent donner de plus séducteur. L'abbé Barthélemy était tout fait pour cette société ; il y plut singulièrement ; et comme il vivait au XVIIIe siècle, sa faveur d'homme de bonne compagnie fit sa fortune de savant.

Dans sa prospérité, Barthélémy resta l'homme le plus doux, le plus bienveillant, le plus généreux. Comblé des faveurs de cour, il en refusait plus qu'il n'en acceptait. De retour à Paris, il s'était plongé de nouveau dans l'érudition. Il nous dit quelque part : Tout mon regret, c'est de n'avoir pas commencé mon ouvrage dix ans plus tôt, et de n'avoir pas eu dix ans de plus pour l'achever ; et cependant, ce livre, il y consacra trente ans.

La vue de l'Italie lui avait d'abord inspiré le plan d'un autre ouvrage que celui qui a fait sa gloire. Parcourant ces beaux lieux en antiquaire, il y avait partout trouvé la trace de cette magnifique restauration des arts qui avait signalé le XVIe siècle. En même temps, son goût vif pour

l'érudition lui avait fait croire qu'un intérêt presque égal s'attachait aux productions graves et lourdes des savans de cette époque et aux enchantemens des arts et du génie dans l'antiquité.

Ainsi, il voulait d'abord supposer un voyage en Italie au XVIe siècle, parcourir en imagination toutes ces villes si brillantes du luxe de l'industrie et du luxe des arts, communiquer avec ces professeurs célèbres, ces savans de tout genre, qui exploitaient, déterraient, rajeunissaient l'antiquité , admirer ici Michel-Ange , là Jérôme Cardan , ici Arioste, là le savant Alciat, Accurse et une foule d'autres, dont les noms ne sont plus vantés que dans des commentaires qu'on ne lit pas. Heureusement il abandonna cette idée. Il craignait de n'avoir pas assez d'études , dit-il luimême ; et il se reporta vers la littérature classique qui avait occupé toute son enfance, toute sa jeunesse, et que son travail assidu sur les médailles remettait sans cesse devant ses yeux.

Le voilà donc dévoué à un grand, à un immense travail.

Ici , Messieurs, j'appercois la difficulté de la tâche que j'essaie en ce moment. Comment oser juger le travail d'un homme à la fois si savant et si modeste, d'un homme qui, possédant l'antiquité toute entière , étant aux yeux de la critique ha-

bile de notre temps un des érudits les plus profonds qui aient existé, a consacré la plus belle partie de cette érudition à un ouvrage dont nous ne ferions pas la moindre partie?

Mais, Messieurs, une double question se présente : la question du savoir, et celle du goût, du sentiment vrai dans les arts. Barthélémy, par ses études, ses recherches profondes et minutieuses, s'était donné tout ce que l'érudition peut offrir au talent. Par le caractère du temps où il a vécu, par la manière dont il a compris l'antiquité , par la disposition paisible de son esprit, étranger à tous les intérêts passionnés de la vie, a-t-il aussi bien senti ce qui devait animer un pareil ouvrage ? Le plan même qu'il s'est proposé est-il le mieux conçu, le plus naturel, le plus favorable tout ensemble à l'effet et à la simplicité ? Nous pouvons tous nous faire et la question et la réponse. Pour moi, je ne sais ; mais il me semble que l'abbé Barthélemy n'a pas exploité toute la belle et riche carrière, où pouvait fouiller l'érudition.

Certes, si après les œuvres d'imagination et de création, il est un sujet vaste qui doive soutenir et inspirer le talent, ce serait l'histoire critique du génie de la Grèce ; mais cette histoire simplement faite. Nous savons tous quelle place les

lettres occupent dans la vie d'un peuple civilisé ; mais ce qui est vrai de tous les peuples, l'est cent fois plus de la Grèce. La Grèce ! c'est la poésie, c'est l'éloquence, ce sont les lettres vivantes et personnifiées. La Grèce, dans la variété de ses climats, dans la diversité de ses républiques, dans cette diversité violente et continue d'une république avec elle-même, par les agitations et les rivalités de ses citoyens, les combats de la tribune et du théâtre , elle avait rassemblé tous les accidens et tous les contrastes de l'imagination humaine. La Grèce , depuis l'Attique jusqu'à l'Ionie/depuis Syracuse jusqu'à Stagyre, elle avait dans un étroit espace tous les degrés, et pour ainsi dire toutes les températures du génie ; il n'était pas une de ses petites îles qui ne produisît quelque grand poète. Aussi sa littérature n'eut pas de courtes existences comme les littératures modernes, des deux ou trois siècles de gloire, comme la France, l'Italie, l'Angleterre; elle a duré des milliers d'années. Quand a-t-elle commencé ? Etait-ce avec Homère ? mais Homère n'était-ce pas plusieurs poètes réunis sous un seul nom? Et plusieurs siècles après Homère, ne s'élève-t-il pas des poètes qui ont l'air de poètes originaux? Eschyle est neuf, libre, inculte, comme le grand poète d'une littérature qui com-

mence, et pourtant il y a quatre siècles derrière lui ; Sophocle est également neuf. Puis viennent d'autres grands poètes, dont l'imagination est toute fraîche. Cependant leur idiome n'a pas l'air d'être sorti tout récemmefit de la pensée humaine. C'est une langue qui rend toutes les émotions que la guerre, la politique, les passions et les arts peuvent faire passer dans l'homme.

Enfin cette littérature grecque, lors même qu'elle devient critique qu'elle n'agit plus sur la vie humaine, qu'elle agit surelle-mêne, elle est encore riche, originale, autant que la critique peut l'être. Elle a gardé surtout ce privilège d'une langue admirable, souple à tous les caprices, à toutes les finesses de la pensée. Et puis, cette prodigieuse révolution morale dont nous avons parlé, cet événement le plus grand qui ait traversé le monde, ce renouvellement des cultes, par où a-t-il passé d'abord? par la langue grecque. C'est par le christianisme etlalangue grecque que le monde a été chan gé. Tous ces missionnaires qui allaient de la Judée jusqu'à Lyon, jusqu'àRome, étaient des juifs hellénistes ou des hellènes judaïsans ; toutes ces écoles qui florissaient dans Alexandrie, dans Antioche, dans Ascalon, dans Gaza, étaient grecques. Cette immensité, ce cosmopolitisme, pardonnez-moi ce mot barbare, qui sera le dernier état de la littéra-

ture grecque, est le dernier caractère de sa puissance. On a bien tort de croire qu'elle finit au règne d'A lexandre. Elle se transforme, elle s'étend au contraire. Après avoir été, jusqu'à Alexandre, la première souveraine de l'imagination, et du goût, elle est devenue, après Alexandre, la pensée de l'univers ( applaudissemens ).

Je crois, Messieurs, qu'il fallait conserver ce beau sujet dans son immense unité, dans sa grande et féconde simplicité, qu'il fallait raconter l'histoire de l'esprit grec. L'abbé Barthélemy a choisi de préférence un cadre imaginaire. Il a cru trouver dans une fiction quelque chose de plus grand, de plus original que la vérité. Nous ne pouvons nier que ce cadre ne soit adroitement disposé, qu'un art délicat, industrieux, n'ait présidéà l'emploi de toutes ces richesses qu'avait amassées une lente érudition. Barthélemy lisant tous les auteurs grecs et latins par ordre, puis les commeiatateurs 1 recueillait sur des cartes les faits, les mots, les interprétations qui pouvaient, comme autant de parcelles, être un jour employés dans le monument. dont il avait fixé la forme et l'étendue.

Mais quoi de plus difficile que de faire une mosaïque éloquente ? comment, après avoir ainsi amassé en détail une foule innombrable de particularités , après les avoir classées avec toute la

perfection de la méthode, ou retenues avec la plus grande précision de mémoire, comment animer le tout d'un esprit de vie et d'unité? Je ne sache qu'un homme de notre temps qui ait fait cela, surtout dans deux cents pages : c'est ce jeune homme dont je vous ai parlé souvent, l'historien de la conquête de L'Angleterre par les Normands.

Une multitude de petits détails, de phrases, de mots perdus, disséminés dans les chroniques , formant toutes les nuances, toutes les variétés de la vie de cette époque , se sont habilement groupés dans ses récits ; mais il ne les a pas déposés, pour ainsi dire, l'un après l'autre sur le papier ; sa pensée les avait fortement saisis, son imagination s'en était colorée ; il a jeté de verve tout ce qu'il avait appris, comme autant de choses, qu'il aurait intimement senties. Mais pour cela, il faut une merveilleuse et vive disposition , une mémoire passionnée. C'est un don bien rare ; et, en respectant les vastes études, le talent de Barthélémy, je n'y trouve pas ce caractère. Cependant, ce caractère était essentiel au plan qu'il s'était proposé ; car ce plan , ce n'est pas une analyse, ce n'est pas un récit, c'est l'imitation de la vie, la traduction littérale, pittoresque de tout ce que le spectacle de la Grèce aurait donné d'émotions et d'idées à un contemporain. Il s'é-

tait donc imposé, il s'était commandé à lui-même cette vivacité de coloris, ce naturel dans les détails, cette expression du moment, dont je lui reproche d'avoir manqué. Un autre plan, historique et plus simple, ne lui aurait pas demandé autant, et aurait rendu davantage.

Le défaut du plan qu'il a préféré, c'est aussi de rapetisser , de diminuer la grandeur du sujet.

Je crois que dans l'austérité du bon goût qui caractérisait le dix-septième siècle, on n'eût guère approuvé le cadre inventé par Barthélémy. J'imagine que Boileau lui aurait reproché d'imiter les grands romans de Me Scudery, lui aurait dit qu'il ne fallait pas ainsi mêler le faux et le vrai, ni à côté d'Epaminondas , ou de tout autre grand homme bien réel, bien vrai de la Grèce, mettre un personnage de fantaisie. Cependant, Messieurs, un semblable artifice de composition, fait sous quelque rapport, la gloire de notre époque. Les ouvrages tant admirés d'un célèbre écrivain de nos jours ne sont autre chose qu'un emploi, une exploitation de l'histoire, à la faveur de la fiction , qu'une manière de faire ressortir les personnages réels par les personnages inventés. Marie Stuart a-t-elle jamais été plus vivement peinte , plus naïvement retrouvée que dans un roman de Walter-Scott? L'explication de cette diffi-

culte, et de ce contraste entre deux époques., tient à la forme des ouvrages. Si vous concevez un plan, où des personnages inventés expriment tout ce qu'il y a de privé dans la vie humaine, tandis que vos personnages historiques sont l'image de la vie publique et privée tout ensemble, un véritable intérêt peut s'attacher à cette composition Mais , pour y réussir , il faut, à la vivacité des couleurs, joindre la nouveauté des découvertes. L'antiquité nous donne-t-elle assez pour cela ? les détails originaux sont-ils assez nombreux, pour entretenir l'illusion du lecteur? Un célèbre romancier anglais a imaginé, dit-on , de mettre en roman l'histoire de MarcAntoine et du triumvirat. Je suis en doute du succès. Ma raison, c'est que le romancier moderne ne fera pas un récit plus pittoresque et plus animé que Plutarque , et qu'il n'a pas de mémoires secrets sur Marc-Antoine. Il est d'avance vaincu par l'histoire. Pour matériaux, il n'a que des statues taillées par le ciseau des grands maîtres : quand il les aura morcelées, pour les refaire, il n'aura fait qu'un double emploi : à la bonne heure pour le moyen âge, où les matériaux bruts abondent; mais là, où il ne reste que les monumens de l'histoire, on ne peut faire passer le roman. Je le crains donc,

l'idée du savant, de l'ingénieux Barthélemy n'était pas heureusement choisie. Ses personnages fictifs ne sont que les spectateurs convenus des évènemens ; leur présence n'ajoute pas un trait au tableau. Philotas, Timagène, Apollodore, Lysis, pâles figures que nous ne regardons pas : Philotas, je crois, est tué à la bataille de Chéronée ; l'auteur lui donne des regrets, que personne ne partage. Barthélémy n'avait pas su créer une physionomie antique; il avait attribué seulement à Philotas quelques manières françaises, frivolité, vivacité, légéreté, amour-propre , des défauts ou des qualités qui courent le monde ; mais il n'avait pas fait un personnage grec d'origine. Même défaut de vérité dans tout l'ouvrage : l'introduction même est écrite par le personnage imaginaire qui voyage dans la Grèce. C'est un Scythe ; cette supposition ne peut plaire, que si quelques traits de la nature originelle de ce personnage, de son climat, de son pays , se retrouvent dans ses récits. Malheureusement ce Scythe est encore un Athénien , ou plutôt un Français ; voici comme il s'exprime : « Les premiers habitans de la Grèce n'avaient pour a demeures que des antres profonds, et n'en sortaient que » pour disputer aux animaux des alimens grossiers et quel# quefois nuisibles. Réunis dans la suite sous des chefs

» audacieux, ils augmentèrent leurs lumières, leurs be» soins et leurs maux. te sentiment de leur faiblesse les \* » avait rendus malheureux; ils le devinrent par le senti« ment de leurs forces. »

Que d'antithèses, que d'expressions abstraites pour un Scythe ! Plus loin je lis : « L'Hercule qu'on adore est un fantôme de grandeur » élevé entre le ciel et la terre, comme pour en combler » l'intervalle. »

Un Grec ou un Scythe a-t-il jamais parlé ainsi ?

Cette supposition d'un ouvrage écrit dans l'antiquité était bien peu faite pour le talent ingénieux , élégant et tout moderne de Barthélémy.

Voyons maintenant quelles sont les belles parties de cet ouvrage , et quel en fut le succès. La critique devra non pas se taire, mais s'humilier un peu, àce souvenir. Lorsque le Voyage du jeune Anacharsis parut, jamais les esprits n'avaient été plus occupés, en France, d'intérêts sérieux. C'était en 1788. La société était toute palpitante de curiosité, et de passion politique ; il s'agissait d'un renouvellement 'universel; le Voyage du jeune Jnacharsis, vivement accueilli, fut presque une distraction. Il fut lu, vanté, admiré. Sans doute, tout ce qu'il y avait de respectable dans l'auteur,

sa réputation, sa vieillesse, sa vie exempte de tout reproche, un grand nombre d'amis, es protections éclatantes, l'intérêt même du livre, cette prétendue nouveauté de couleurs que le XVIIIe siècle prenait pour l'antiquité elle-même, voilà des causes de succès et de faveur publique.

Mais de plus, il faut le dire, bien que rien n'égale la circonspection de l'abbé Barthélémy , bien que son esprit fut très-éloigné de l'enthousiasme de nouveautés qui agitait alors les têtes, bien que l'imitation réelle de la liberté grecque fût à mille lieues de sa pensée, le reflet, même affaibli, des couleurs antiques, le ressouvenir des belles cités de la Grèce, de leur libre et puissante démocratie, plaisait aux imaginations, et flattait les vagues espérances du temps.

On lisait cet ouvrage de littérature et d'érudition, précisément parce qu'on était occupé de tout autre chose que de littérature et d'érudition.

D'autres motifs encore avaient favorablement préparé les esprits. Comme si la famille de Choiseul avait dû faire sentir de toute manière, à Barthélémy, l'influence salutaire de son nom et de son amitié, un autre Choiseul, le comte de Choiseul Gouffier, ami passionné des arts, les étudiant tout à la fois par goût, et par une sorte de coquetterie pour le public, avait

parcouru la Grèce dont il rêvait la renaissance, et dessinait les ruines. De retour en France, le comte de Choiseul publia le premier volume d'un magnifique ouvrage, rempli de gravures, et en même temps semé de pages brillantes, où sont retracées et l'abrutissante oppression des Turcs, et l'infortune des Grecs.

Barthélémy avait inséré dans ce voyage une élégant description des fêtes antiques de Délos. M. de Choiseul alla de nouveau dans l'Orient comme ambassadeur de la France à Constantinople , où il faisait, au nom des arts, et par son enthousiasme, une espèce de conspiration contre la barbarie musulmane. Les sentimens libres répandus dans son ouvrage, je ne sais quelle générosité tout-à-la-fois poétique et novatrice qui en avait inspiré les plus belles pages, continuaient à charmer le public français. C'était un prélude au succès de Barthélémy, un commencement d'admiration qui était prêt, et attendait son ouvrage.

Ces impressions contemporaines ont disparu; il reste le livre qui garde encore dans l'estime publique une place élevée; il a été traduit dans presque toutes les langues ; les nations les plus érudites lui ont rendu cet hommage.

Presque aucun des faits qu'il renferme n'a été contesté. En Angleterre, on l'a réimprimé, en sup-

primant toutes les indications d'auteurs, toutes les notes. Après les avoir soigneusement vérifiées, on les supprimait comme inutiles, à force d'être exactes. EnAllemagne, le savant Schlegel, dans son beau traité de l'art dramatique, ne relève que deux erreurs ou deux opinions de l'abbé Barthélémy; il l'accuse de s'être mépris sur le véritable sens d'une réponse d'Antigone, et d'avoir cru qu'elle laissaitéchapper l'aveu de sa tendresse, pour le fils de Créon; une autre fois il lui reproche d'avoir supposé que les femmes grecques qui n'assistaient qu'aux tragédies, fréquentaient aussi le théâtre comique. Ce n'est qu'entre gens du métier que ces difficultés existent. Parfaite exactitude dans l'infinie variété des détails ; voilà d'abord un grand mérite. De plus, Messieurs, ce plan qui nous plait moins qu'une histoire simple et complète du génie grec, ce plan qui nous paraît un peu factice, conventionnel, a cependant l'avantage de réunir, dans une étendue médiocre, une foule incroyable de faits, de souvenirs. Le Voyage d'Anacharsis renferme mille précieux détails de géographie, d'histoire générale et anec.

dotique ; des peintures de moeurs, des descriptions d'arts , des analyses, des traductions, des citations habilement intercalées dans un récit facile et varié. On parcourt la Grèce entière; on

la voit sous toutes les formes que lui avait données la nature et le génie de l'homme. Le style parait brillant; les descriptions, les images, y sont répandues avec une profusion qu'on prend pour la vérité grecque.

Comment ne pas se croire dans le pays de la poésie, lorsque ces belles messéniennes dont le nom est devenu populaire par le talent, d'un poète de nos jours, remettent sous nos yeux les guerres cruelles de Lacédémone contre un peuple libre? Comment enfin ne pas croire qu'on a sous les yeux l'image fidèle de la société athénienne, lorsque des anecdotes, des bonsmots, des épigrammes font passer devant nous tout le bel esprit d'Athènes?

Ici, Messieurs, nouvelle objection. Barthélémy connaissait à fond l'antiquité ; mais il était surtout de son temps; il aimait mieux son temps que tout autre. Le plus grand service qu'il pût rendre à la Grèce, à ses propres yeux, c'était de rapprocher l'esprit grec de l'esprit français. Il y a telle soirée décrite dans son livre qui vous transporte dans un sallon de Paris : cette soirée par exemple, où un poète sifflé arrive, et est accueilli par la maîtresse de la maison , avec une espèce de compliment consolatoire et épigrammatique. Ne croyez-vous pas que vous êtes c hez

madame Geoffrin, et que vous voyez arriver M. de la Harpe, sortant de la représentation des Brames , ou M. Marmontel, sortant de celle de Cléopâtre? Les mœurs parisiennes, le bel esprit français, la société animée, ingénieuse du XVIIIe siècle , préoccupaient incessamment Barthélémy. Cette manière de peindre r antiquité par des ressemblances modernes peut plaire un moment ; mais elle n'est ni la plus instructive, ni la plus amusante. Hume a fait un dialogue, où il s'attache à montrer la prodigieuse différence qui sépare un peuple ancien , quel qu'il soit, d'un peuple moderne. Il raconte une foule d'usages athéniens, sous des noms barbares, l'exposition des enfans, les fréquentes tortures des esclaves, la réclusion habituelle des femmes, et d'autres traits de mœurs que je ne veux pas rappeler; il les place dans je ne sais quel pays sauvage, qui n'est pas sur la carte ; et quand un des interlocuteurs s'étonne, il montre qu'il a parlé des Athéniens, et retrouve dans chacun de ces faits hétérodoxes, bizarres, invraisemblables, une citation classique; puis, il laisse à juger si, comme on le dit, les Athéniens sont les Français de la Grèce. Cette manière philosophique et satyrique de Hume, est plus piquante et plus vraie que l'art de Barthélémy , pour calquer les mœurs des

Athéniens sur les mœurs françaises , et mettre des madrigaux ou des épigrammes du XVIIPsiècle dans le pays de Platon et de Démostliènes.

Résumons maintenant, Messieurs, les principaux sujets enfermés dans le cadre de l'auteur.

Lorsqu'il passe en revue l'histoire et la politique de la Grèce, il rencontre, de son temps, des rivaux habiles. Dans l'université de Cambridge , huit ou dix jeunes Anglais , des meilleures familles ( il y en a deux qui, je crois, sont devenus ministres ), s'étaient occupés de l'étude de l'antiquité , avec la forte attention particulière à cette jeunesse anglaise qu'on élève pour la vie politique et les grands emplois.

Ils réunirent leurs essais dans de prétendues lettres athéniennes , où, sous le nom d'un agent qui réside à Athènes, et de quelques autres personnages, ils décrivent la société grecque, comme ils la conçoivent. La guerre du Péloponèse, le gouvernement, les mœurs passent sous nos yeux ; on voit Périclès et Aspasie. Toute la portion historique et politique de cet ouvrage, est, je crois, supérieure au savant travail de l'abbé Barthélémy ; on sent que ce sont de jeunes esprits élevés dans un pays libre. Les intrigues de la place publique, les caractères des orateurs, les ambitions rivales, les

révolutions d'une mobile démocratie, tout cela est vivement décrit. Le goût littérairè occupe peu de place dans l'ouvrage ; ce que les auteurs ont voulu savoir, c'est le sérieux de la Grèce pour la guerre et la politique. Le langage est moderne , plein d'anachronismes ; mais les faits, les détails, les causes sont exposés, avec une intelligence et une énergie singulière.

Barthélémy n'avait pas connu ce travail, que lord Dower lui envoya comme un hommage que rendaient au savant écrivain de vieux ministres, qui se souvenaient d'avoir composé un livre d'érudition à vingt ans.

Une autre partie de l'ouvrage de Barthélémy s'attache à l'examen, à l'analyse des beaux-arts.

Là, il me semble que l'auteur n'a pas ces vives impressions, cet enthousiasme et cette science du beau qui caractérise Wmkelmann, et qu'on retrouve\* dans le Jupiter Olympien d'un critique de nos jours. Ses descriptions de temples et de statues, d'après Pausanias, n'ont pas cette éloquence qui rivalise avec la pensée de l'artiste, et la fait comprendre, en l'égalant.

L'histoire anecdotique est peut-être ce qu'il y a de plus agréable dans le livre de Barthélémy ; mais la fiction qui se mêle toujours à la vérité, la gâte un peu. Je veux bien visiter l' Académie,

je veux bien y rencontrer Diogène, puisqu'il y va; et j'applaudis au trait ingénieux qui distingue son cynisme de la simplicité de Phocion.

Mais ensuite, si je vais souper chez Platon, ne me donnez que des paroles de Platon. Je suis inexorable sur ce point. Lorsque Dion se retire après avoir soupé comme on soupait chez Platon, avec des olives, si vous faites dire par le philosophe à ses convives : « Dion est aujourd'hui victime « de la tyrannie; je crains bien qu'il ne le soit » un jour de la liberté. a Je relis Platon pour y trouver ces mots , et je les cherche en vain. Vous m'avez donné une phrase moderne, pour une anecdote grecque.

Une dernière et précieuse partie du Voyage d'Anacharsis , ce sont les analyses littéraires.

Personne ne possédait mieux que l'auteur la littérature grecque, personne n'avait plus de science. Avec quel plaisir ne s'arrête - t - on pas à l'entendre redire quelques beaux passages de Platon , au cap Sunium, ou raconter une représentation théâtrale, ou faire parler Xénophon dans sa retraite, et plus tard Démosthènes à la tribune ? Toute cette partie de l'ouvrage de Barthélémy est instructive, intéressante, ingénieuse. Cependant il me reste encore un scrupule. Vous en serez juge. Cette fois, ce n'est

pas moi qui vais critiquer Barthélémy; c'est la Grèce, mal interprétée par moi, il est vrai ; mais enfin, c'est elle. Je vais mettre, en présence de l'abbé Barthélémy , un écrivain grec que je traduirai mot à mot , que je traduirai mal, mais que je traduirai. Je puis choisir entre beaucoup d'exemples. J'en prends un où cet atticisme et cet ionisme, qui sont les deux caractères de la langue grecque, et semblent offrir ce qu'il y a de plus gracieux dans l'élégance, et de plus fin dans la simplicité, sont heureusement réunis. Lorsque Barthélémy, au lieu de rassembler des traits épars, emprunte à Xénophon des discours, des récits entiers, conservet-il la vérité du langage grec? Vous allez le voir.

Une des belles scènes retracées par Barthélémy, c'est la vie de Xénophon dans sa retraite de Scillonte. L'écrivain conduit ses personnages imaginaires dans cette retraite que la générosité des Lacédémoniens a donnée au héros exilé d'Athènes. Il fait converser Xénophon, pour lui enlever quelques pages de ses écrits. Cet entretien, qui succède à une partie de chasse extraite d'un traité de Xénophon, amène le récit de la mort d'Abradate et de Panthée. Vous connaissez cette histoire touchante. Sachons d'abord ce qu'elle est dans Xénophon ; et puis nous verrons si l'élégance moderne ne l'a pas altérée.

Xénophon raconte dans la Cyropédie, que Cyrus ayant fait captive une princesse d'Orient, s Panthée, l'avait confiée à la garde d'un de ses favoris, qui devint épris d'elle. Instruit par la princesse , Cyrus blâma vivement ce favori, qui feignit de s'exiler; Panthée par reconnaissance attira son mari Abradate dans l'alliance et sous les drapeaux de Cyrus; Abradate fut tué dans un combat. C'est-là que nous prendrons le récit original. La bataille s'est donnée dans les plaines de la Lydie. Abradate , emporté par son courage, a péri. Son corps a été placé dans un char et conduit au bord du Pactole; Panthée son épouse est auprès. Cyrus envoie des présens vers elle , et fait rassembler des troupeaux et des çhevaux pour les immoler en grand nombre aux mânes d' Abradate.

N'oublions pas ces usages de Grèce et d'Orient.

Nous ne sommes pas de ces esprits dédaigneux, jaloux de faire que l'antiquité nous ressemble; au contraire, et c'est l'esprit de notre temps, elle nous plaira d'autant plus, qu'elle sera plus différente de nous.

Dès qu'il vit cette femme assise par terre , et le corps étendu près d'elle, il pleura de douleur et dit : « Hélas !

»âme bonne et fidèle, es-tu donc partie, nous quittant pour » toujours? » Et en même temps, il prit la main du cadavre,

et cette main resta dans la sienne ; car elle avait été coupée par le fer des Egyptiens. Cyrus voyant cela, s'affiigea beaucoup plus encore : et la femme poussa des gémissemens; ayant repris la main que tenait Cyrus, elle la baisa, et de nouveau, comme elle pouvait, la rejoignit au corps. Et elle dit : « 0 Cyrus, tout le reste est de même; » mais pourquoi faut-il que tu le voies? et elle dit encore : a Je sais qu'il a souffert à cause de moi, et pareillement » à cause de toi, ô Cyrus. J'étais folle; je lui ai recom» mandé de se conduire ainsi pour toi, afin de te paraître » un ami digne d'estime. Et lui, je le sais, n'a pas songé à » ce qu'il souffrirait; mais à ce qu'il ferait pour te plaire.

» Etpour cela, dit-elle encore, il est mort sans reproche; et » moi, qui le lui ai conseillé, je suis là, vivante.» Cyrus pleura quelque temps en silence. Ensuite il dit à haute voix « 0 femme! il a eu du moins une belle » fin; car il est mort vainqueur. Mais toi, prends soin de le »parer avec ces dons qui viennent de moi.» ( Gobryas et Gadatas étaient là portant beaucoup de précieux ornemens ).

«Sache,dit-il ensuite, qu'il recevra d'autres honneurs, qu'on lui élèvera un monument digne de vous deux, et qu'on im» molera des victimes, comme il convient pour un homme » vaillant. Et toi, tu ne resteras pas seule; je t'honorerai » pour ta sagesse et toutes tes vertus. Je choisirai quel» qu'un qui te conduise où tu veux aller. Seulement, dit-il, » apprends - moi vers qui tu souhaites d'être conduite.

» Panthée répondit : Prends confiance, ô Cyrus , je ne te » cacherai pas près de qui je veux aller. >• Cyrus s'était retiré, plaignant la femme qui était veuve d'un tel homme, et l'homme qui ne verrait plus une telle femme. Panthée donna l'ordre à ses eunuques de s'éloigner , afin , disait-

elle , que je le pleure , comme je veux ; mais elle dit à sa nourrice de demeurer, et lui recommanda, quand elle serait morte, de l'envelopper elle et son mari sous le même voile. La nourrice la supplia beaucoup de ne point faire cela; mais comme elle n'obtenait rien, et qu'elle la voyait irritée, elle s'assit en pleurant. Panthée ayant tiré un poignard qu'elle avait préparé depuis long-temps, se frappa ; et laissant tomber sa tête sur le cœur de son époux, elle expira. La nourrice poussant des cris, les enveloppa du voile, comme Panthée l'avait voulu. Cyrus, lorsqu'il apprit l'action de Panthée, vint tout saisi d'épouvante, comme pour la secourir. Les trois eunuques s'étaient percés de leur poignard, au lieu où elle leur avait ordonné de rester. Cyrus , après s'être approché de ce spectacle de douleur, admirant cette femme et gémissant sur elle, se retira, et il eut soin, comme il le devait, qu'on leur rendît tous les honneurs et qu'un magnifique tombeau leur fût élevé, etc, etc. Sur trois colonnes plus basses on lit cette inscription : tombeau des eunuques.

Voilà, Messieurs, un récit grec dans son admirable simplicité ; écoutez maintenant un récit français du dernier siècle.

« Il arrive; il voit la malheureuse Panthée assise par » terre auprès du corps sanglant de son mari. Ses yeux se » remplissent de larmes: il veut serrer cette main qui » vient de combattre pour lui; mais elle reste entre les » siennes: le fer tranchant l'avait abattue au plus fort de « la mêlée. L'émotion de Cyrus redouble , et Panthée fait » entendre des cris déchirans. Elle reprend la main, et après » l'avoir couverte de larmes abondantes et de baisers en» flammés, elle tftche de la rejoindre au reste du bras, et

1) prononce enfin ces mots qui expirent sur ses lèvres : «Eh » bien, Cyrus, vous voyez le malheur qui me poursuit; et » pourquoi voulez-vous en être le témoin ? C'est pour moi, » c'est pour vous qu'il a perdu le jour. Insensée que j'étais, « je voulais qu'il méritât votre estime; et trop fidèle à mes » conseils, il a moins songé à ses intérêts qu'aux vôtres. Il a est mort dans le sein de la gloire; je le sais; mais enfin il » est mort, et je vis encore !.» Cyrus, après avoir pleuré quelque temps en silence, lui répondit: « La victoire a couronné sa vie, et sa fin ne « pouvait être plus glorieuse. Acceptez ces ornemens qui » doivent l'accompagner au tombeau, et ces victimes qu'on » doit immoler en son honneur. J'aurai soin de consacrer » à sa mémoire un monument qui l'éternisera.

» Quant à vou?, je ne vous abandonnerai point; je res« pecte trop vos vertus et vos malheurs. Indiquez-moi seulement les lieux où vous voulez être conduite.» Panthée l'ayant assuré qu'il en serait bientôt instruit, et ce prince s'étant retiré, elle fit éloigner ses eunuques, et approcher une femme qui avait élevé son enfance : « Ayez » soin, lui dit-elle, dès que mes yeux seront fermés, de a couvrir d'un même voile le corps de mon époux et le » mien.» L'esclave voulut la fléchir par des prières; mais comme elle ne faisait qu'irriter une douleur trop légitime, elle s'assit, fondant en larmes, auprès de sa maîtresse. Alors Panthée saisit un poignard, s'en percale sein, et eut encore la force, en expirant, de poser sa tête sur le cœur de son époux.

Ses femmes et toute sa suite poussèrent aussitôt des cris de douleur et de désespoir. Trois de ses eunuques s'immolèrent eux-mêmes aux mânes de leur souveraine.

Pourquoi, Messieurs, ses yeux se remplissent de larmes? Pourquoi pas tout simplement ? il pleure. Et plus bas, pourquoi, cette main qui vient de combattre pour lui : pourquoi cette petite circonstance , au plus fort de la mêlée, le Grec dit seulement, mais cette main suivit la sienne; car elle avait été coupée par le fer des Egyptiens.

Que dire surtout, Messieurs, de cette expression romanesque de baisers enflammés ? et de ces mots « qui expirent sur ses lèvres. »

Il fallait des paroles analogues au triste effort de Panthée, essayant d'ajuster ce bras coupé. Ces expressions froides ou fastueuses : « Il a moins songé à ses intérêts qu'aux vôtres, il est mort dans le sein de la gloire, » sont-elles le langage d'une telle situation ?

Et dans la réponse de Cyrus : (c Je ne vous » abandonnerai point : je respecte trop vos vertus » et vos malheurs, » ne reconnaissez - vous pas les phrases convenues d'une tragédie médiocre?

Vos vertus et vos malheurs !

Pardon, de tant de critiques. Ce n'est pas un manque de respect pour le talent qui a composé cet ouvrage, pour la vaste érudition qui l'a inspiré ; c'est la censure de cette vaine pompe moderne , si déplacée dans un tel sujet.

Et dans les derniers mots de Panthée à Cyrus ,

comment n'avoir pas laissé cette ironie de douleur, cette amertume qui sied bien à l'extrême malheur et aux résolutions désespérées ?

Barthélémy n'a pas même gardé cette expression toute simple , toute antique, sa nourrice. Il faut qu'il écrive : une femme qui avait élevé son enfance. A cette femme qui a élevé son enfance, Panthée parle du moment où ses yeux seront fermés. Le grec dit: quand elle sera morte.

« L'esclave voulut la fléchir par des prières. »

Il y a dans le grec : cc l'esclave la supplia beau» coup de ne pas faire cela ; » ce sont les expressions simples de la nature.

Mais voyons la fin du récit dans Xénophon.

La nourrice ayant poussé des cris les enveloppa tous deux du même voile, comme Panthée l'avait ordonné.

L'auteur français oublie ce trait de moeurs, et se borne à dire noblement : « Ses femmes et toute !» sa suite poussèrent des cris de douleur. »

L'intérêt local cependant, l'intérêt historique, n'est-ce pas de voir cette femme obéir, avec la stricte obéissance de l'Orient, aux derniers ordres de sa maîtresse? Pourquoi l'auteur français a-t-il supprimé tout cela dans un ouvrage, où la vérité littéraire ne devait servir qu'à faire connaître la vérité pittoresque et morale?

Je ne sais non plus par quel motif il a suppri-

nié ce tombeau que l'on élève aux trois eunuques et l'inscription qui rappelait le souvenir de leur fidélité et de leur mort : tout cela était de l'Orient, raconté par la Grèce.

Messieurs, j'aurais beaucoup d'observations à faire ainsi, sous le rapport du goût et de la vérité grecque. Je pourrai revenir sur le Voyage d'Anacharsis; peut-être le ferai-je. Mais je voudrais ne pas laisser une fausse impression dans vos esprits ; je voudrais que ces censures ne vous parussent tenir ni à une sorte de rigueur systématique , ni à une affectation de simplicité , ni surtout à un manque de respect pour une des renommées les plus vénérables et les plus pures du XVIIIe siècle.

L'influence de ce faux goût qui altérait la littérature à la fin du XVIIIe siècle, m'a paru surtout attestée par l'exemple d'un homme que la science parfaite de l'antiquité, et une mémoire enrichie de tous les trésors du génie grec, n'a pu préserver de l'affectation, et de la fausse élégance.

La gloire en est-elle détruite? Non! Il aura toujours, il aura long-temps du moins, cette gloire d'avoir fait, à tout prendre, des forces de son esprit, l'emploi le plus habile et le plus ingénieux.

Cet homme, digne de tant d'estime, de tant d'égards, n'avait pas reçu de la nature les dons éle-

vés du génie. Eh bien ! par l'étude, par le travail, il a fait un bel ouvrage, que l'on ne peut facilement égaler, qui ne sera pas remplacé. Il a fait un ouvrage durable, au lieu d'avoir, comme tant d'autres écrivains du XVIIIe siècle, et peut-être du XIX' siècle, disséminé ses forces sur vingt su jets divers. Il a, jeune encore, conçu la pensée d'une noble tâche ; il l'a poursuivie avec la conscience et l'ardeur du talent ; il a employé trente ans à l'accomplir ; et il a fini par laisser après lui un monument dont nous blâmerons quelques parties , mais que nous serons obligés de louer , et d'estimer toujours.

CINQUIÈME LEÇON.

Quelques mots encore sur le Voyage d'Anacharsis. - Point de vue de l'auteur, dans le jugement du théâtre grec';- conforme à l'opinion deVoItaire.—Objection àcetégard.

-Forme libre et variée de la tragédie grecque.-Fausse critique de la tragédie d'Alceste. —Rapprochement d'un passage d'Euripide et d'un passage de Shakspeare. —

Imitations du théâtre grec dans le XVIIIe siècle.'—Ducis.

OEdipe chez Admète, pièce grecque trop francisée.— Philoctète de Laharpe.

MESSIEURS ,

Nous pourrions, à la faveur du Voyage d'Anacharsis, parcourir une partie de l'antiquité grecque; nous pourrions, en discutant les jugemens d'un savant homme, en nous éclairant de son érudition, en attachant nos petites critiques à ses grandes recherches, vous entretenir longtemps de cette littérature si poétique et si éloquente ; mais, il faut se borner. Il y aurait à la

fois digression et présomption à parler de la Grèce par incident, et à effleurer tout un ordre d'idées si divers et si élevé.

Je choisirai donc seulement un point dans cette grande histoire ; je rappellerai ce qu'en a dit l'ingénieux , le savant Barthélémy ; je chercherai ce que l'on peut dire encore.

De toutes les questions d'histoire littéraire qui sont approfondies ou indiquées dans le Voyage du Jeune A nacharsis, et qui peuvent le plus intéresser votre attention, l'une des principales , sans doute, c'est la question du théâtre, et du théâtre tragique.

En effet, sans vouloir nous occuper de toutes les nouveautés plus ou moins paradoxales qui peuvent paraître sur la scène très-mobile de l'opinion critique, aujourd'hui que nous entendons sans cesse vanter la tragédie irrégulière, et attaquer, cotnme suranné, ce théâtre classique, si longtemps admiré et admirable en tant de parties, il est naturel de nous demander quelle est la vérité à cet égard. Y a-t-il une espèce de tromperie qui dure en France, depuisle temps deRacine? Avonsnous été dupes de notre admiration ? ou plutôt la tragédie ne peut-elle pas avoir plusieurs formes?

La véritable tragédie grecque ne diffère-t-elle pas infiniment de la tragédie française? Eschyle,

Euripide même ne ressemble-t-il pas quelquefois à Shakspeare?

Dans l'examen du théâtre grec, Barthélémy sera pour nous un juge très-savant des faits, et un témoin de la préoccupation involontaire avec laquelle le XVIIIe siècle appréciait cette belle portion du génie antique. Au jugement que la critique dans le XVIIIe siècle portait du théâtre grec, nous ferons succéder l'examen rapide des tentatives, que fit alors le talent, pour imiter ces grands modèles. Cet ordre est simple et naturel.

Il n'existe dans le monde que trois formes de tragédie, même en y comprenant les tragédies chinoises et les tragédies indiennes, que j'ai peu lues, je l'avoue. Ces trois formes sont, la forme grecque, la forme anglaise ou espagnole, qui est l'absence de forme, la libre irrégularité de l'imagination, se jouant à travers tous les accidens de la vie humaine, représentés sur la scène, sans limites de temps et de lieu ; enfin la forme française , création savante et originale tout ensemble, qui a voulu ressembler aux Grecs, et qui en est très-éloignée, hormis ce charme et ce génie de style que Racine enlevait à Euripide, et qu'il aurait pu prendre également à Virgile, sans passer par le théâtre grec.

Un professeur savant, ingénieux, quevousavez

le regret de n'avoir pas encore entendu cette année , M. Andrieux, a publié quelques réflexions pleines de goût et de nouveauté sur la tragédie grecque. Elles devraient m'empêcher de parler après lui ; mais il n'est rien de si excusable et de si aisé que de faire quelques plagiats , en improvisant. Je mêlerai donc sans scrupule, et par réminiscence, plusieurs de ses idées à celles qui me viendront à moi-même.

Une première et importante remarque, c'est que les trois unités ne sont pas dans le théâtre grec, et même ne sont pas, en toutes lettres , dans Aristote. Voilà donc une loi qui ne se trouve ni dans les coutumes du peuple, ni dans la volonté du législateur. Ce n'est pas à dire qu'Aristote ait conçu la tragédie avec tous ces hasardeux caprices qui caractérisent quelques théâtres modernes. Sans doute , il l'a réglée, il l'a systématisée dans des bornes rigoureuses ; mais il n'exige pas ces trois unités, devenues la loi du théâtre français.

Dans la réalité, le théâtre grec était plein de changemens de scène, et de voyages. Vous savez que dans Eschyle , plus d'une fois un acte est séparé d'un autre par un grand intervalle de temps et de lieu. Dans Y A Iceste, dans les Phéniciennes, dans les Troyennes, les changemens sont fré-

quens. Je ne parle pas du Promet fiée, pièee monstrueuse , où l'on voit arriver Y Océan qui vole , porté sur un animal ailé, et d'autres folies poétiques de l'imagination grecque.

Enfin, la première des unités, non pas dans la routine , mais pour la réflexion , l'unité d'intérêt n'était pas toujours observée dans le théâtre grec ; souvent l'intérêt était multiple, variable, représenté par plusieurs personnages qui devenaient tour-à-tour les héros et l'objet du drame.

Quel était donc le caractère éminent, distinctif du théâtre grec? Etait-ce la continuité du sérieux dans la tragédie ? Non , Messieurs ; dans ces pièces nombreuses, qu'avait composées Sophocle , on trouverait tous les contrastes de tragique et de comique , toutes les familiarités de moeurs, toutes les licences de quelques scènes modernes. Il y avait un drame de Nausicaa, où, non-seulement comme dans Homère, la princesse Nausicaa venait, entourée de jeunes filles, laver son linge à la rivière ; mais on la voyait se livrer, avec ses compagnes, à mille jeux , et entr'autres divertissemens, jouer à la paume.

Ce qui caractérisait le théâtre grec, Messieurs, était-ce donc le soin de tempérer l'horreur tragique , et d'éviter ce qu'il y avait de trop affreux pour l'imagination et pour les regards ? Ce pré-

cepte qu'Horace donnait, bien long-temps après.

Neu populo coram pueros Medea trucidet,

« que Médée n'égorge pas ses enfans devant les spectateurs, » était-il la règle de la scène grecque ?

Non! A lire quelques chefs-d'œuvre qui ont survécu , à consulter les souvenirs , les traditions des Scholiastes , sur beaucoup d'autres ouvrages perdus, la scène grecque était sans cesse ensanglantée ; le spectacle de la souffrance et de la mort y frappait sans cesse les yeux. Hippolyte, brisé de sa chute, était apporté sur le théâtre avec ses plaies toutes saignantes. La tragédie de Philoctète offrait également les images les plus affreuses de la douleur physique. La scène grecque, non plus que la scène anglaise, ne répugnait pas à 'cette contemplation des misères de l'homme matériel. Elle n'admettait pas seulement ces nobles douleurs, ces angoisses de l'âme qui font l'héroïsme de nos grands hommes et de nos personnages de théâtre ; elle se plaisait dans ce que l'humanité a de plus déplorable, et quelquefois de plus hideux.

Ces traits, imparfaitement rassemblés, vous montrent, dans la tragédie grecque, le caractère que l'on devait attendre d'une scène destinée a

des républiques. Comment supposer que cette pompeuse décence, qui, sous l'autorité de Louis XIV, et de sa cour, réglait le génie des poètes, ait pu se trouver dans les premières inspirations du théâtre, au milieu des passions démocratiques, parmi les haines cruelles qui déchiraient la Grèce, et dans ces moeurs païennes, qui malgré les prodiges des arts, laissaient l'homme encore dur et féroce?

La tragédie grecque eut donc, Messieurs, un caractère qui a disparu, et qui était singulièrement empreint de violence et de simplicité, de hardiesse et de naïveté poétique.

Lorsque, à des milliers d'années de ces moeurs primitives, de beaux génies qui cultivaient les lettres dans la paix d'une cour élégante, d'une civilisation tranquille, ont imité ces grands modèles , ils ont habilement dérobé quelques fictions poétiques; ils les ont rendues plus sages, plus régulières, selon l'esprit moderne, ils ont enlevé de riches ornemens de langage; mais ils ont abandonné, quoiqu'en l'admirant, tout ce qui leur paraissait trop hardi , trop nouveau, trop antique. Racine n'aurait pas osé représenter, sur la scène française, Hippolyte entouré d'un choeur de jeunes gens comme lui et se dévouant à la rudesse et à la simplicité d'une

vie de chasseur; il n'aurait pas fait entendre ce chœur qui célèbre la paix des champs et décrit en vers admirables, cette prairie solitaire où la pudeur fait son asile; il n'aurait pas imaginé Hippolyte , dans son enthousiasme , s'adressant à Diane, se vantant d'être séparé de tout, et de n'entendre que la voix de la déesse, au milieu de la solitude. Ce sont là des idées toutes grecques, toutes singulières; et quand Racinerépondait aux reproches d'Arnault, qu'auraient dit nos petits maîtres, si je n avais pas fait mon Hippolyte amoureux? il donnait le secret de toutes les transformations que le goût de son temps lui prescrivait dans les sujets antiques.

Aussi, disons-le, rien ne ressemble moins, et ne peut moins ressembler à une pièce grecque qu'une pièce française sur un sujet grec.

Lorsque le XVIIIe siècle remplaça cette grande époque, qui tout en imitant avait été si originale et si féconde, on se détourna de l'antiquité : mais quand on lui emprunta quelque sujet, on ne changea pas le point de vue qu'avait eu le XVIIe siècle. Voltaire, qui avec la prodigieuse mobilité de son esprit, sa curiosité infatigable et diverse , son besoin de tout embrasser, son désir de nouveauté, n'avait pas le temps de vieillir sur les ouvrages des Grecs, dit dans

une de ses premières préfaces : « Les tragédies » grecques sont maintenant oubliées et mépri» sées.») Mais il continue de les imiter avec timidité; il en change les mœurs et le caractère ; il en ôte l'originalité; il gâte prodigieusement l'OEdipe de Sophocle, puisqu'il y met cette ridicule passion de Jocaste, dont il s'est tant moqué lui-même, qu'on n'en peut pas rire après lui.

Lorsque le goût devint plus hardi par la nécessité d'être neuf, lorsque l'épuisement des anciennes formes, et l'impuissance d'égaler les admirables et gracieux modèles qu'avait donnés Racine, poussa vers l'imitation étrangère, et ramena quelquefois vers l'imitation grecque, on ne suivit pas une autre voie que Voltaire; on resta convaincu que la tragédie grecque devait être ce que l'avait faite Racine, qu'il ne fallait pas tenter de l'imiter autrement, qu'il fallait toujours l'épurer, la polir, la rapprocher de nos formes.

On resta convaincu surtout qu'elle était constamment noble et sérieuse. Quand elle ne l'avait pas été dans le texte original, on lui en faisait la guerre, on se moquait d'elle. Ecoutez Voltaire traduisant une scène de l'Alceste d'Euripide, et montrant Hercule à table qui chante, pendant les funérailles d'Alceste.

« Un domestique, dit-il, vient parler tout seul

» de l'arrivée d'Hercule : c'est un étranger qui » a ouvert la porte lui-même, s'est d'abord misa » table ; il se fâche de ce qu'on ne lui sert pas » assez vite à manger, il remplit de vin à tout » moment sa coupe, boit à longs traits du rouge » et du paillet, et ne cesse de boire et de chanter » de mauvaises chansons qui ressemblent à des 3) hurlemens, sans se mettre en peine du roi et » de sa femme que nous pleurons. C'est sans » doute quelque fripon adroit, un vagabond, » un assassin.

» Il ne faut pas disputer des goûts, ajoute » Voltaire ; mais il est sûr que de telles scènes » ne seraient pas souffertes chez nous à la foire. »

Voilà l'opinion du temps sur le théâtre grec.

On croyait insupportable, on eût déclaré absurde , ridicule, et même nullement grec, ce qui, dans une pièce grecque, s'écartait de la forme que nous avions, jusque-là, donnée aux imitations de Sophocle et d'Euripide. La Harpe, qui avait étudié le théâtre grec, en jugeait de même. La scène que nous venons de citer, et qu'il ne connaissait pas seulement d'après la traduction ironique de Voltaire, lui paraît trèschoquante.

Tout le lavoir de Barthélémy, son immense étude des monuniens de la Grèce, ne l'em-

pêche pas d'exprimer la même censure , au nom des anciens qui n'en ont rien dit. « Com» ment souffrir, fait-il dire à l'un de ses interlo» cuteurs antiques , ces scènes entremêlées de d) bas comique , et ces fréquens exemples de 5) mauvais ton , et d'une familiarité choquante ? »

Dans ces expressions, vous reconnaissez l'esprit de la critique française , l'idée que nul mélange de comique ne doit jamais s'allier à la dignité tragique, et que les Grecs ont dû faire ainsi, puisque c'est ainsi qu'on les a imités.

Ne pourrons-nous pas dire maintenant, Messieurs, que ces scènes grecques de mauvais ton, blâmées par Barthélémy , appartenaient à un genre de tragédie qui a son originalité, sa beauté, et qui touche tout-à-fait à celui que les Espagnols et les Anglais ont choisi de préférence?

C'est le mélange de toutes les formes, de tous les langages, de tous les accidens hauts et bas de la vie humaine librement produits sur la scène.

La tragédie grecque avait connu , et souvent employé ce moyen , cette confusion du terrible et du comique.

Je voudrais qu'un homme tel que l'abbé Barthélémy, après le savant et ingénieux chapitre, où il retrace l'aspect du théâtre et les détails matériels de la scène, la loule des spectateurs -

la présence des magistrats, qui viennent se placer, l'arrivée des généraux, et enfin toutes ces formes particulières à la vie grecque, nous eût donné, non pas la pièce ou la scène grecque qui ressemble le plus à nos idées, mais celle qui s'en éloigne le plus, et qui est pour nous la plus originale, la plus étrangère.

Barthélémy nous fait entendre et traduit avec éloquence les plaintes d'Antigone qui, entraînée dans un cachot, regrette la vie, déplore tous les biens qu'elle perd, et laisse entrevoir un sentiment d'amour pour le fils de Créon. La scène est belle; mais il n'y a pas besoin d'aller en Grèce pour cela; c'est le pathétique ordinaire de la tragédie. Mais le théâtre grec, dans son infinie variété , pouvait offrir des singularités de moeurs et de génie qui, vues par un spectateur scythe, ne devaient paraitre ni trop familières, ni de mauvais ton; car, probablement, cette impression n'aurait pas existé pour ce Scythe plus qu'elle n'existait pour les Athéniens. Puisque vous avez voulu faire juger Athènes par un témoin immédiat, vous avez dû laisser à ce témoin le même ordre d'idées qui préoccupait les contemporains.

Eh bien! il est vraisemblable que pour les Athé.

niens, que pour les auditeurs d'Euripide, il y avait nouveauté, poésie, grand pathétique dans

cette même tragédie d'Alceste, que Racine n'aurait pas osé imiter, mais qu'il admirait beaucoup, et que Voltaire n'imitait ni n'admirait. Les premières scènes vous reportaient au milieu des moeurs grecques. Vous voyez la condition des femmes moins élevée, moins honorée que celle des hommes. Alceste était heureuse de se dévouer pour son époux. Les oracles avaient condamné Admète à mourir. Alceste en se substituant à lui, remplissait le plus saint devoir d'une femme.

Admète refusaitlong-telnps ce sacrifice. Après la mort d'Alceste, dans son deuil inconsolable, il devient farouche, dur, inhumain même pour son père. Cependant sur le seuil du palais se présente un hôte. Il y avait selon les mœurs antiques quelque chose de sacré dans la présence d'un hôte ; c'est un homme envoyé par Jupiter et par les dieux. Dès qu'il a touché vos foyers, dès qu'il s'est approché du lieu des libations , il est saint pour vous , vous devez l'accueillir ; si vous avez un deuil dans votre maison, par générosité, par hospitalité, vous cacherez ce deuil à ses yeux. Admète cherche une excuse au désordre qui frappe les regards de son hôte; il prétexte la mort d'une femme étrangère, et se retire accablé de douleur. Hercule s'asseoit à la table hospitalière; il ne chante pas de mauvaises chansons

comme le dit Voltaire ; il ne demande pas à boire du rouge et du paillet; ce sont là des circonstances trop modernes; mais voici ce que dit de lui l'esclave qui l'a reçu, et qui s'indigne de son indifférence.

a Il prend en main une coupe entourée de lierre; il boit » le jus noir de la vigne , jusqu'à ce que la flamme du vin » l'ait tout échauffé. Il couronne sa tête de branches de myrte, » et hurle des chants grossiers. Il chante, sans avoir souci » des malheurs d'Admète; et nous, esclaves, nous pleurons » notre maîtresse ; et nous ne montrons pas à cet hôte nos » yeux mouillés de larmes. Admètele veut ainsi. »

Mais qu'arrive-t-il de ce contraste de tragique et de comique , de tristesse et de joie, qui nous étonne un peu, malgré l'éclectisme littéraire de notre époque? un effet dramatique, inattendu.

Cet hôte bruyant, qui se livre à la joie, auprès d'un deuil qu'il ignore, apprend enfin par la tristesse de l'esclave, qu'Admète l'a trompé par respect pour les lois de l'hospitalité, et qu'il s'agit des funérailles, non d'une femme étrangère, mais d'Alceste, morte pour son époux. Saisi de douleur , il s'écrie : « J'ai bu dans la maison d'un hôte si malheureux, je me Il suis assis à un festin, la tête couronnée de fleurs! C'est ta a faute de ne m'avoir pas dit le malheur qui frappait ces de» meures. Où est-elle ensevelie? où irai - je pour la trouver?»

Hercule s'élance alors vers le tombeau, combat le génie de la mort, qui emmenait la jeune et belle Alceste, l'arrache de ses mains, et la ramène inconnue et voilée, devant son époux.

Voilà ce qui ravissait, ce qui enchantait les Grecs. Quelle puissance d'illusions religieuses, pour faire adopter cette fable d'une femme , arrachée à la mort, et rendue à l'époux qui la pleurait! Mais une fois cette croyance admise, quel charme de pathétique dans un tel spectacle ! Sont-ce là ces lois vulgaires, tant répétées, qui veulent que la tragédie se termine toujours du bonheur au malheur ? Ce qui sera pathétique et théâtral, cette fois , c'est le retour d'Alceste , encore pâle du tombeau, et le bonheur inespéré de son époux. Ce qui sera tragique, c'est le mélange même du comique, c'est le contraste des funérailles d'Alceste, de la douleur de ses jeunes enfans, du deuil de son mari, et de la joie de cet étranger indifférent qui est assis à table.

Ne reconnaissez-vous pas là ces vicissitudes de la vie humaine, si frappantes dans Shakespeare?

Cette belle Juliette qui a brillé au milieu du bal, deux jours après, elle est morte. Voilà des musiciens, qu'on a fait venir pour sa noce ; il n'y a plus de noce à faire: ces musiciens vont servir à autre chose, à l'enterrement. A côté de cette salle, où

est étendue Juliette morte, où sa famille pleure, ils sont là qui causent, et font des plaisanteries.

Voilà Shakespeare éminemment classique; il se rencontre avec Euripide (On rit ).

En devons-nous, Messieurs, moins admirer le goût sévère, l'admirable régularité de nos grands poètes? Que ce soit seulement la preuve de cette liberté qu'il faut laisser au génie, pourvu qu'il soit du génie, et sauf à ne pas le reconnaître, toutes les fois qu'il aura été bizarre, sans être plus pathétique et plus neuf.

J'imagine aussi que l'imitation du théâtre grec aurait pu être tentée par la hardiesse de l'exactitude, après l'avoir été par les artifices du goût.

De même que Racine avait enlevé aux Grecs la beauté des formes poétiques, laissant de côté les traits de moeurs, la simplicité, la nudité des images, et l'horreur tragique qu'admirait FénéIon; ainsi, lorsque les esprits furent, je ne dis pas plus avancés, mais plus libres , le talent pouvait essayer de reproduire toute une pièce grecque, et mettre l'originalité du spectacle dans la fidélité de la copie. C'est la marche naturelle des esprits. D'abord, lors même qu'ils imitent, ils transforment. Racine ne pouvait se défendre de donner à soniphigénie, la dignité, la fierté que l'esprit chevaleresque et les mœurs de la cour

de Louis XIV, imposaient à une princesse. Il n'aurait pas osé, comme Euripide, lui faire exprimer l'espèce d'horreur timide , enfantine , qu'elle éprouve, à la pensée de descendre dans le noir tartare, et de quitter cette douce lumière du ciel de la Grèce.

« Je saurai s'il le faut, victime obéissante, » Tendre au fer de Calchas une tête innocente. »

C'est ainsi qu'une princesse bien élevée, respectueuse, doit répondre à son père. (On rit.) Mais enfin , cent ans après Racine, les esprits concevaient-ils mieux que la nouveauté peut venir non pas de la transfusion d'un sujet antique dans un moule moderne, mais de la reproduction fidèle de l'antiquité sur la scène ? La critique n'a pas su le conseiller. Cherchons si le talent l'a fait. Après Voltaire deux hommes célèbres ont traité des sujets grecs dans le XVIIIe siècle, Ducis et Labarpe ; c'est-à-dire un esprit hardi, incorrect, puissant, et un esprit sage, élégant, plein de goût. L'OEdipe chez Admète de Ducis saisit vivement les contemporains. Cette tragédie pleine de grandes beautés passa pour antique , et fut fort admirée.

Première objection, cependant. Le sujet de

cette pièce, c'est la confusion de deux sujets grecs. Les ennemis de Térence lui reprochaient de mêler quelquefois deux comédies grecques, pour en faire une latine , qubd grœcas commacularet fabulas. Ducis fit la même chose; il prit le beau sujet grec Œdipe à Colonne, et le sujet d'Alceste. Il imagina de mettre sur la scène cette fatalité de la vieillesse d'OEdipe aveugle, errant avec sa fille, de le conduire à la cour d'Admète, de cet Admète également menacé par les Dieux; et puis, comme OEdipe a l'air d'un homme maudit, qui n'est bon qu'à mourir, le poète le substitue, pour victime, à la jeune Alceste et à son époux, et le fait périr pour tout accommoder. Plus tard, l'éloquent Ducis, car il était éloquent, a voulu simplifier sa pièce, et l'a réduite à n'être qu'OEdipe à Colone.

Messieurs, votre bon goût vous avertit de ce qu'il y a de faux, de forcé dans ce mélange, dans cette Alchimie littéraire, qui prend deux sujets, les met ensemble, renverse les moeurs grecques, en gardant les noms grecs , et fait servir OEdipe à un dénoument. Si vous cherchez la nouveauté, l'originalité, lequel vous plaira le plus d'entendre au début de la tragédie refaite par Ducis, Thésée qui cause avec son confident, et ce confident qui lui dit :

D'où vous vient cet air sombre, ce front préoccupé ?

ou d'être tout-à-fait dans la Grèce, d'apercevoir au loin, lorsque la scène s'ouvrira, les' murailles d'Athènes., puis un bois sacré, un temple dont la forme effrayante annonce le sanctuaire des furies? Ce sont les environs du bourg de Colone, près d'Athènes. Un vieillard appuyé sur les bras d'une jeune fille s'avance lentement, et dit ; « Fille du vieillard aveugle , » Antigone, dans quelle contrée , vers quelle » ville sommes-nous ? Quelle main doit aujour» d'hui accueillir d'une indigente aumône, » Œdipe errant, qui demande peu, obtient ) moins encore, mais toujours assez pour lui; » car les malheurs et le temps et mon courage » m'apprennent à m'en contenter.

Mais, ô ma fille, si tu vois quelqu'un assis » dans l'enceinte prôfane ou dans le bocage des » Dieux, arrête mes pas, et fais-moi reposer, afin » que nous demandions où nous sommes ; car, » étrangers, nous venons pour nous inforIuer., » près des citoyens, et pour faire ce que l'on o) nous dira, etc. »

Messieurs., oubliez cette prose, et mettez là-dessus de beaux vers ; mettez l'illusion de la mélodie., le charme du spectacle. Ne sentez-vous pas

quelle puissante originalité naîtrait de cette exacte imitation ? Au contraire, j'ouvre la pièce de Ducis, et je lis : Polynice, est-ce vous? Pourquoi, par quel mystère, M'apprenant votre nom, m'engager à le taire ?

J'ignore pourquoi Polynice se cache, je vois un prince auquel un autre prince adresse la parole en termes pompeux. Rien de nouveau, de simple , de naturel, ne me saisit, ne m'attache; cependant , le grand talent de Ducis avait senti ce qu'il y avait de beau dans les paroles de Sophocle ; mais il ne les a pas reproduites avec assez de fidélité, ni placées avec autant de bonheur.

C'est au troisième acte qu'OEdipe paraît. « Ma » fille, arrêtons-nous, etc. »

Mais que de circonstances originales ont disparu , cette vie errante d'OEdipe, cette aumône de chaque jour qu'il attend ! L'auteur du Paria nous a rendu ce beau trait de simplicité antique.

Ducis l'avait négligé; il parle des rochers sauvages, des noirs cyprès qui entourent OEdipe.

Ce qui est bien mieux dans la scène grecque, c'est ce mélange de la douleur du vieillard, de son incurable mélancolie, et de ces beaux lieux dans lesquels on lui dit qu'il est amené. Il écoute

la description charmante de ces bois si frais et si paisibles ; il entend les voix mélodieuses des oiseaux; et tout à coup il apprend qu'il est auprès du temple des furies.

Voilà ces grands effets de l'imagination grecque, qu'il ne faut pas abréger, mais traduire!

Les scènes originales, poétiques, familières , se succèdent dans YOEdipe à Colone, et ne sont pas conservées par Ducis. Rien , au fond , n'est plus simple , et pour certains critiques , peut-être, ne semble plus monotone que cette pièce grecque , où OEdipe, immobile dans ce lieu dont il ne veut pas sortir, voit tous les personnages passer devant lui. Mais rien , selon le génie grec , n'était plus pathétique et plus nouveau que ces efforts si divers, tentés auprès d'un inflexible vieillard, que lesanathèmesdes dieux ont endurci danssa colère, et dans sa haine des hommes. Ce vieux OEdipe, si maudit, si malheureux , et en même temps si indomptable, et en même temps si sacré , que ses cendres doivent communiquer quelque chose de saint et d'immortel au territoire de Colone, quelle ne devait pas être la puissance tragique d'un tel spectacle sur les imaginations grecques !

Des scènes variées venaient se mêler à la monotonie de la situation , ou plutôt du principal personnage , dont cette monotonie faisait la gran-

deur, parce qu'elle exprimait la constance même de son malheur et de sa haine.

Cependant les Grecs, au milieu de ce qu'il y avait de plus terrible et de plus fatal dans leur système tragique, ne pouvaient s'interdire les grâces de l'imagination. OEdipe, dans cet asile, est visité par sa seconde fille Ismène. Je voudrais vQir un poète , ( où est-il )? Je voudrais voir un poète conserver fidèlement, renouveler ces beautés naïves , à la faveur de la disposition présente des esprits, à tout concevoir dans les choses de goût. Je voudrais entendre des vers français, simples et naturels, exprimant tous les traits de cette physionomie grecque.

J'en suis malheureusement réduit à ma traduction bien faible, et qui m'impatiente à lire; mais vous reconnaitrez au moins, dans cette version littérale, le mouvement de la scène grecque.

ANTIGONE.

Je vois une femme qui s'avance vers nous, montée sur un haut coursier. Sur sa tête un chapeau thessalien défend son visage de l'ardeur du soleil. Que dois-je penser? Est-ce elle ? N'est-ce point elle ? Malheureuse ! Non, ce n'est pa& une autre. Ses yeux s'animent en s'approchant de moi; aux signes qu'elle fait, je ne puis reconnaître que la tête d'Isinèrte.

ŒDIPE.

Que dis-tu, mon enfant?

ANTIGONE.

Que j'aperçois ta fille , que j'aperçois ma sœur. Sa voix dans ce moment va nous en assurer.

ISMÈNE.

0 douces paroles de mon père et de ma sœur à la foi» entendues! Hélas! parvenue avec tant de peine à vous trouver , avec quelle douleur je vous vois!

ŒDIPE.

0 ma fille! tu viens.

En présence de ces beautés si neuves et si simples , direz-vous, avec l'auteur du Cours de Littérature , l'art des Corneille, des Racine des Voltaire, est plus riche, plus varié, plus savant que celui des Sophocle et des Euripide ? Regarderez - vous , avec lui, la tragédie comme une espèce d'industrie qui a fait des progrès successifs , depuis Eschyle jusqu'à nos jours, et était, de son temps, parvenu au plus haut degré représenté par lui et ses contemporains. Je ne puis m'empêcher de signaler ces singulières illusions. La tragédie grecque est un tout ; elle est complète. C'est la gloire du génie poétique ; il ne procède pas par essai, mais par chef-d'œuvre ; il ne continue pas, il recommence. La vraie manière d'imiter la tragédie

grecque , serait de la traduire , avec une exactitude passionnée, de se transporter par l'imagination, s'il est possible, dans toutes les impressions qui l'ont dictée, et de trouver de naïves et belles paroles pour les rendre.

Quoi de plus tragique et de plus touchant que ce spectacle d'OEdipe, réfugié dans le bois sacré des Furies, au pied de leurs autels, n'ayant pour soutien qu'une fille, compagne de tous ses malheurs, et au milieu des menaces et de la défiance des étrangers, tout à coup secouru par la présence d'une seconde Antigone, qui apparaît au loin ! Mettez cette situation en beaux vers ; ayez un théâtre, non pas étroit, étouffé, mais un théâtre antique, ouvert à trente mille spectateurs , éclairé par la lumière du beau ciel de la Grèce, off-rant une scène immense, un paysage poétique, et concevez le charme de ces détails si naïfs, et de cette arrivée d'Ismène auprès de son vieux père.

L'influence du goût littéraire qui prédominait dans le XVIIIe siècle, la manière timide et dédaigneuse dont l'antiquité était comprise, n'a pas permis à ce talent de Ducis, qui semble rude et familier, de conserver ces beautés naturelles.

Mais comme Ducis était un homme doué d'une sensibilité forte , et, à tout prendre ,

Un génie poétique , il a trouvé de grandes beautés aussi. Quelquefois il les a trouvées dans le renversement du système grec. Est-ce pour le talent la meilleure chance, que de s'emboîter ainsi dans des conceptions étrangères, et puis de les forcer, de les changer, de ne les embellir même, qu'en les falsifiant ? Ducis, par exemple , ne conserve pas la baine inflexible d'OEdipe ; il ne le montre pas implacable comme la fatalité qui pèse sur lui, rendant autant de haine qu'il souffre de maux ; il lui donne au contraire un retour d'attendrissement pour son fils. Toutefois ce mouvement est beau; cette péripétie , placée toute entière dans le coeur, est d'un grand effet dramatique. Cela n'est pas grec ; mais c'est admirable.

Quels vers que ceux-ci! quelle énergie de haine ! quelle puissance d'imprécation !

Toi, va-t-en, scélérat, ou plutôt reste encore, Pour emporter les vœux d'un vieillard qui t'abhorre.

Je rends grâce à ces mains, qui, dans mon désespoir.

M'ont d'avance affranchi de l'horreur de te voir.

Vers Thèbes, sur tes pas, ton camp se précipite; J'attache à tes drapeaux l'épouvante et la fuite.

Puissent tous ces sept chefs, qui t'ont juré leur foi Par un nouveau serment s'armer tous contre toi ; Que la nature entière, à tes regards perfides, S'éclaire en pâlissant du feu des Euménides!

Que ce sceptre sanglant que ta main doit saisir f Au moment de l'atteindre, échappe à ton désir!

Ton Étéocle et toi, privés de funérailles, Puissiez-vous tous les deux vous ouvrir les entrailles !

De tous les champs thébains puisses-tu n'acquérir Que l'espace , en tombant, que ton corps doit couvrir !

Et, pour comble d'horreur, couché sur la poussière, Mourir, mais en sujet, et bravé par ton frère!

Adieu ! tu peux partir. Raconte à tes amis, Et l'accueil et les vœux que je garde à mes fils, etc.

Polynice redouble son repentir et ses prières.

Il invoque le secours de sa sœur. Le cœur d'OEdipe s'émeut. La fatalité grecque est vaincue par le pathétique du poète, pour ainsi dire.

OEdipe pardonne, et laisse échapper ces mots qui excitaient un vif enthousiasme sur la scène française : Crois-lu qu'à pardonner, un père ait tant de peine, etc.

Faut-il cependant, Messieurs, mêler ainsi des beautés de nature et d'origine diverse? Fallait-il détruire cette inflexibilité consacrée du caractère d'OEdipe, semblable à celle que Shakspeare a donnée au roi Léar, et y substituer cette facilité de pardon , puisée dans d'autres moeurs ? cependant les beaux vers de Ducis se gravent dans la mémoire. On oublie la question de la vérité

grecque ; et on reste sous la puissance du poète moderne.

Un autre imitateur des Grecs fut Laharpe.

Là, Messieurs, l'entreprise moderne rentrait dans cette exacte imitation, dans cette fidélité habile, qui me semble un moyen d'originalité, quand le modèle est loin de nous, et qu'il est beau et grand par lui-même. Rousseau avait dit: « Nul doute que la plus belle tragédie de So» phocle, traduite fidèlement, ne tombât tout à » plat sur notre théâtre. » Racine n'avait voulu emprunter aucun sujet à Sophocle , parce qu'il trouvait les ouvrages de ce grand poète trop beaux pour y changer , et qu'il n'osait les reproduire fidèlement.

A la fin du siècle dernier, Laharpe tenta cette seconde épreuve, dont Racine avait désespéré.

Déjà le goût public, par la satiété des fausses imitations du théâtre grec, était préparé pour accueillir une imitation fidèle et littérale. Laharpe l'essaya sur Philoctète ; malheureusement il était devancé : Fénélon avait passé par là. Il avait enlevé à Sophocle , dont il était admirateur passionné , les traits les plus énergiques de ses vives peintures, et les avait rendus dans une prose plus poétique que les vers.Cependant Laharpe, par zèle pour les bons

principes, et pour la vérité du théâtre grec, qu'il n'avait pas toujours assez reconnue, espéra traduire avec plus de fidélité que Fénélon. Ce n'est pas qu'il ne fasse encore bien des changemens : il supprime les chœurs , il retranche des imprécations qui lui paraissent trop violentes, il change souvent le style. Au début dela pièce, nous lisons : « Nous voici dans Lemnos, dans cette île sauvage » Dont jamais nul mortel n'aborda le rivage.

» Du plus vaillant des Grecs, ô vous fils et rival. etc.

Vous m'arrêtez tous. Non, Sophocle n'a pas dit, fils et rival; il n'a pas fait cette antithèse.

En effet, il y a seulement dans Sophocle : « Fils » du plus vaillant des Grecs, Néoptolème, fils » d'Achille. »

Je passe rapidement, mais avec regret, à la fin de la pièce, et je trouve : a Je sers en vous suivant, les dieux et l'amitié. »

Je suis encore bien assuré que Sophocle n'a pas fait cette mesquine antithèse.

Mais les objections de détail, quelques critiques sur des vers qui manquent un peu d'élégance , le reproche d'une certaine roideur dans l'élocution, tout cela n'empêche pas que ce travail ne soit précieux, ne mérite de grands éloges.

C'était d'abord, je le pense , un progrès vers le naturel que cet essai d'une reproduction complète d'un modèle antique.

Si vous songez qu'avant Laharpe un poète, qui n'est pas sans mérite, avait imaginé d'ôter à Philoctète sa solitude, et de placer près de lui sa fille, la princesse Sophie, qui ne manque pas d'exciter une violente passion dans le cœur de Pyrrhus, vous avouerez que l'abus du goût français ne pouvait aller plus loin.

Laharpe a gardé la situation dans sa forte simplicité : il a senti et exprimé tout ce qu'il y avait de tragique dans cette conception d'un homme trahi, solitaire, ulcéré de haine depuis dix ans, puis invoquant ceux qui l'avaient abandonné, les suppliant de l'emmener avec eux. Là toutes les catastrophes ne sont que les agitations du cœur de Philoctète.

De beaux contrastes se présentent entre un petit nombre de personnages; la haine implacable de ce vieux guerrier trahi, la naïve candeur, en même temps la ruse involontaire de Néoptolème, l'habileté , le sang-froid, l'ambition patriotique d'Ulysse. Tous ces caractères sont fortement imaginés , mis à l'épreuve, et développés avec une vive éloquence.

Je connais peu de choses plus nouvelles et plus

touchantes que cette première impression de Philo ctète, à la vue de ces Grecs qu'il aperçoit de loin.

Elle est rendue avec beaucoup de chaleur, de vérité, par Laharpe. Les prières ardentes de Philoctète, sa joie, son attendrissement, quand il a la promesse de partir avec Néoptolème; tout cela est éloquent. Ce qui manque, c'est, je ne sais quelle grâce, quelle harmonie d'expressions grecques. 11 me serait facile de citer beaucoup l'original , et d'en accabler le traducteur.

Il faut que je vous avoue que, presque enfant, il y a beaucoup d'années, j'ai joué la tragédie de Sophocle en grec ; je vous dirai même conndemment que je faisais le personnage d'Ulysse; ( on rit ). Je suis assez faible helléniste ; mais il m'est resté des lambeaux de mon rôle, qui composent le fond de mon érudition grecque.

Des hommes de goût dont j'estime l'opinion , m'ont reproché quelquefois une sorte de sévérité dans la critique. On m'a blâmé d'avoir sans titre , cela est vrai, mais non pas sans motifs, accusé Laharpe et d'autres écrivains du XVIIIe siècle de n'avoir qu'une connaissance superficielle de l'antiquité. Je pourrais en trouver des preuves nombreuses dans la traduction de Philoctète ; je le pourrais , toujours appuyé sur mon ancien rôle. (On rit). Je pourrais emprunter de l'érudi-

tion toute faite. Brunck, personnage très-savant et rude dans son langage, a relevé les erreurs de Laharpe avec une impitoyable dureté ; il se sert de ces injures du XVIe siècle , conservées jusqu'au XIXe.

En effet, il y a , dans la version poétique de Laharpe, quelques méprises singulières , et qui ne choquent pas moins la poésie que le sens. Mais passons : Laharpe avait montré dans son premier ouvrage, Warwick, l'expression énergique des sentimens de haine. Le même talent se retrouve dans sa version de Sophocle.

Cette scène où les noms des héros du camp grec, moissonnés par la mort, sont prononcés devant Philoctète , qui s'indigne que tous les hommes courageux périssent, et que Thersite soit debout ; cette scène est éloquente dans le traducteur comme dans r original. Les invectives contre Ulysse, n'ont pas moins de véhémence. Mais il n'y a pas ce charme des contrastes familier à l'imagination grecque, cette mélodieuse douceur que Sophocle avait donnée aux adieux de Philoctète quittant sa claire fontaine et sa grotte sauvage.

En tout cependant, cet ouvrage parait un des plus beaux monumens de l'étude de l'antiquité .(lans le XVIIIe siècle ; il me laisse une idée , une

espérance : si l'imagination de nos jeunes poètes, qui est aujourd'hui tant curieuse de nouveauté, qui est en quête de l'originalité, qui s'en va en Espagne, en Angleterre , en Portugal, partout, cherchant des inspirations, des formes, veut un jour se porter sur le génie grec , non pour le corriger , le modifier, mais pour le rendre dans son originalité primitive, de beaux effets de l'art, d'heureuses singularités sortiront de cette étude. Je le souhaite au talent ; et, Messieurs , l'originalité , soit qu'on la cherche dans les sujets , soit qu'on la voie dans le langage, ne croyez pas qu'elle ait besoin d'être empruntée à un mélange de barbarie et de beauté; elle est surtout dans la beauté pure. Quoi de plus original que la perfection d'une statue grecque ? le génie grec, (car nous ne lui reprochons pas comme une faute, son naturel même, et ce que Barthélemy nommait mauvais ton et familiariti) le génie grec dans sa correction , et dans sa liberté tout ensemble , offre tant de richesses , que si quelque heureux talent approchait de ces sources fécondes, il y trouverait l'inspiration de la nature même, et aurait l'avantage incalculable, quoi qu'on en dise, d'être à la fois original et pur.

SIXIÈME LEÇON-

Critique française appliquée à la littérature étrangère. —

Pourquoi nulle dans le XVIIe siècle. — Innovation de Voltaire à cet égard. — Objet et caractère de sa critique.—Sa première opînion sur Shakespeare.—Autres tentatives de critique étrangère, superficielles et bornées. - Turgot. - Ses vues sur la poésie allemande.Changement du goût public.—Traduction de Shakespeare. Indignation de Voltaire. - Examen de ses deux opinions sur Shakespeare. —Imitations de Shakespeare par Ducis. —Digression, anecdotes sur le caractère et l'originalité de Ducis. -.- Forme de ses imitations trop régulière, trop classique dans le sens vulgaire du mot.

- Vrai génie du drame anglais manqué par lui. -Parallèle de son Macbeth avec celui de Shakespeare.

————— ¡ lii ¡e —————

MESSIEURS,

Poursuivons notre incomplète analyse des travaux de la critique française, au XVIIIe siècle.

Il nous reste à chercher quel esprit elle porta dans l'examen des littératures modernes et étran-

gères, quels exemples elle leur emprunta, quelles routes nouvelles elle entrevit. Peut-être aurais-je dû m'occuper plus long-temps de ses recherches et de ses opinions sur les anciens ; mais, comme on l'a dit :

Trop de critique entraîne trop d'ennui.

J'aurais pu louer, dans Marmontel, ses résumés solides, ingénieux, des théories oratoires de l'antiquité; mais nous en parlerons plus tard, quand nous mettrons en scène l'éloquence politique. J'aurais pu faire ressortir quelques beaux chapitres de Laharpe ; mais vous les lisez, et votre estime n'a pas besoin d'être confirmée par un suffrage de plus. Je viens donc, sans plus différer, au jugement que la critique française du XVIIIe siècle portait des littératures étrangères.

Je cherche quelles idées la France recevait du reste de l'Europe, comment elle concevait, imitait , ou corrigeait le génie des autres nations.

Là, comme ailleurs, il faut s'attendre ou se résigner à voir d'abord Voltaire; sa figure prédomine toute l'époque ; il en a été le premier poète, le premier critique , le premier historien, le premier pamphlétaire ; c'était sa fatalité, c'était le droit de son infatigable talent. Ce fut Voltaire qui remua les esprits en tous sens, et sur toutes les

questions ; ce fut lui qui les avertit de regarder autour d'eux , et de s'enquérir au dehors. Cette revue des autres nations, l'a-t-il faite avec une impartialité bien difficile pour un génie si vif?

l'a-t-il faite avec une patience que ses propres' inspirations ne lui laissaient pas le temps d'avoir, et qui serait une condition trop dure pour ces esprits mêlés d'air et de feu, suivant l'expression d'Arioste?

Il nous a laissé le soin de cette lente et curieuse investigation, de ces exactes recherches; c'est une besogne inférieure qu'il nous a renvoyée. Pour lui, il a le premier jeté beaucoup de vues neuves et de vives clartés sur le génie des littératures étrangères ; mais on ne peut pas dire qu'il les ait véritablement appréciées. Son œuvre, dans ce genre, le modèle qu'il a donné, c'est la perfection du style critique : sans beaucoup approfondir les questions, il a écrit sur la littérature avec plus d'aisance et de grâce que ne l'avait jamais fait personne, avec plus de vivacité, de sens , de justesse, lors même qu'il se trompait. cette expression hyperbolique et contradictoire m'échappe ; mais vous la corrigez. Vous entendez bien ce que j'ai mal dit. C'est que lors même qu'il est emporté par un caprice d'humeur, par une saillie, et qu'il juge trop légèrement une

littérature, une époque, un homme de génie, il y a cependant un fond de vérité fine et moqueuse qui subsiste dans son erreur.

Le XVIIe siècle, uniquement occupé de luimême et des anciens, s'était fort peu inquiété de ce qui se passait dans la littérature du reste de l'Europe. La domination politique et sociale dont jouissait la France, lui donnait, à cetégard, une insouciante et orgueilleuse sécurité. Comme presque toutes les nations imitaient la France, elle ne songeait pas elle-même à les imiter. La mode de la littérature espagnole et italienne, qui avait régné sous Louis XIII, et sous la régence d'Autriche, était tombée par l'influence du goût plus sévère que consacraient les hommes de génie.

L'Angleterre faisait horreur, faisait peur, c'était un pays d'hérétiques, qui venait d'être agité par une épouvantable révolution. Bien que les intérêts politiques aient souvent rapproché le cabinet de Versailles et celui de Londres ; bien que le mariage de la sœur de Charles II, avec le frère de Louis XIV, et plus tard le long exil du roi Jacques, aient dû amener en France des idées anglaises ; on n'en trouve aucune trace dans notre littérature. C'est que la communication était entre les deux cours, et non pas entre les deux

pays. Les beaux esprits de France semblaient se garder de l'Angleterre, comme d'une contrée barbare. L'Anglais Hamilton écrivait en français, d'une manière plus spirituelle, plus légère, plus française, qu'aucun Français peut-être. Mais St.-Évremont, réfugié en Angleterre, pendant vingt ans, n'apprit pas même à lire la langue anglaise. Parmi nos grands écrivains du XVIIe siècle, il n'en est aucun, je crois , où l'on puisse reconnaître un souvenir, une impression de l'esprit anglais. Corneille n'entendit jamais parler de Shakespeare, et j'en ai bien du regret. Quant à Molière, j'imagine, et c'est une curiosité philologique, dont vous ne vous inquiéterez pas beaucoup, qu'il a mis à profit deux ou trois plaisanteries de Shakespeare, qu'on lui avait contées sans doute, et que je retrouve dans une des moindres pièces de notre grand poète comique ; mais elles ne valent guère la peine d'être citées.

Du reste, le voisinage des deux nations, et les intérêts des deux politiques qui s'entremêlaient ou se heurtaient souvent, n'avaient produit aucune analogie, aucune communication entre les deux littératures. Aussi, lorsque le grand novateur, Voltaire parut, son premier emploi fut d'aller en Angleterre, d'y ramasser à pleines

mains des idées nouvelles, et de les rapporter en France. Cette importation fit beaucoup de bruit, et agrandit la renommée de l'auteur d'OEdipe.

Les Lettres philosophiques sur les Anglais furent un de ses ouvrages les plus célèbres, les plus poursuivis et les plus puissans. En même temps que Voltaire introduisait les libres opinions et le scepticisme des Anglais, il imitait leur poésie, d'abord leur poésie philosophique qu'il voulait naturaliser en France, et qu'il savait faite pour lui, puis leur poésie dramatique, à laquelle il faisait quelques emprunts timides, et déguisés sous la parure de son langage. Dans sa pensée de Critique, il regarda l'Angleterre comme une mine à exploiter, qui devait lui fournir de la philosophie et de la tragédie. Le premier, il prononça parmi nous avec éloge le nom de Shakespeare , qui plus tard lui donnait tant d'humeur.

En vérité, on croirait qu'il y a dans la littérature, des progressions et des fatalités comme dans la politique; et Voltaire annonçant en 1730 la gloire de Shakespeare, ressemble à un noble qui aurait demandé les états-généraux, en 1788, et aurait émigré deux ans après, avec horreur, avec effroi. Voltaire ne ménageait pas d'abord son admiration en parlant de Shakespeare; [car il le comparait à Homère, qu'à la vérité il traitait

assez légèrement; le passage est curieux : notonsle pour mémoire.

J'ai trouvé chez les Anglais ce que je cherchais, et le paradoxe de la réputation d'Homère m'a été développé.

Shakespeare, leur premier poète tragique, n'a guère en Angleterre d'autre épithète que celle de divin. Je n'ai ja-

mais vu à Londres la salle de comédie aussi remplie à l'Andromaque de Racine, toute bien traduite qu'elle est par Philips, ou au Caton d'Addison, qu'aux anciennes pièces de Shakespeare, etc., etc. Quand j'eus une assez grande connaissance de la langue anglaise, je m'aperçus que les Anglais avaient raison, et qu'il est impossible que toute une nation se trompe en fait de sentiment, et ait tort d'avoir du plaisir.

Voilà donc un jugement admiratif, malgré les expressions sévères qui s'y mêlent. Pendant vingt ans, ce jugement fut la règle du goût en France.

Pompignan, littérateur instruit, Racine le fils , poète plein d'élégance et de goût redisaient le nom de Shakespeare, comme celui d'une espèce d'Eschyle moderne. Voltaire faisait un pas de plus en sa faveur; il traduisit en vers élégans et forts, le monologue d'Hamlet. Un écrivain qu'on accusait de paradoxes littéraires, Marmontel, sans savoir l'anglais, vanta quelques intentions tragiques, quelques grands traits de Shakespeare, et félicita le comédien Garrick d'avoir corrigé

et épuré pour la scène moderne, les ouvrages de ce vieux poète irrégulier mais sublime.

Tel était, Messieurs , le point où s'était arrêtee en France la question du théâtre étranger, et du génie de Shakespeare. Elle semblait fixée par le jugement suprême de Voltaire. Laissonsla reposer pour quelque temps, et cherchons les travaux de la critique française, au XVIIIe siècle, sur toutes les autres branches de littérature étrangère.

Ces travaux étaient superficiels et bornés.

Voltaire presque seul avait parlé de la poésie italienne avec la grâce habituelle de son style. Il avait jugé trop vite et trop sévèrement le génie du Dante. Il s'était impatienté des langueurs de Pétrarque, tout en traduisant avec une élégance admirable quelques-uns de ses plus beaux vers.

Mais il avait dignement célébré le Tasse, et l'Arioste surtout, que personne n'aima et ne sentit mieux que lui. Quant à l'Allemagne, il n'y pensait pas du tout. Je ne sais si le mauvais séjour qu'il avait fait à Francfort, et d'autres souvenirs amers de son voyage en Prusse, contribuaient à cette humeur. Je ne sais si le dédain que Frédéric lui-même témoignait pour la littérature allemande avait favorisé et excité le dédain de Voltaire. Mais enfin, dans toute la collection de ses

œuvres, je ne trouve guère qu'un seul jugement sur les écrivains d'Allemagne : c'est qu'il leur souhaite plus d'esprit et moins de consonnes.

Cette plaisanterie fri vole passa presque pour un arrêt, dont l'ignorance s'accommoda; et.

jusqu'à l'époque où un homme ingénieux, pénétrant , d'un esprit vaste, et qui se portait à tout, M. Turgot, tourna les yeux vers la littérature allemande, on n'avait plus prononcé son nom dans la nôtre. Et tandis que ce pays de la science laborieuse et du génie un peu artificiel, cette Alexandrie moderne qui a produit des philosophes profonds, des poètes touchans et rêveurs , tentait toutes les formes de l'imitation et tous les hasards de l'originalité, nos critiques ignoraient presque l'existence de cette littérature tardive et féconde. M. Turgot, qui s'était essayé avec succès sur la philosophie, l'histoire, la politique , l'administration, et qui avait à la fois le besoin de beaucoup savoir, et d'innover, s'occupa de la littérature allemande avec autant de sagacité que de goût. Il écrivit sur la versification de cette langue alors presque inconnue en France.

Par ses traductions élégantes, il fit admirer Gessner , le premier écrivain d'Allemagne qui ait été connu et populaire en France.

Mais vous le voyez, Messieurs , ces rares em-

prunts , ces communications accidentelles ne donnent aucune idée du rapport intime et rapide, des perpétuels échanges que les littératures de l'Europe ont entr'elles aujourd'hui, et qui semblent presque un des objets de leur civilisation et de leur industrie.

Cette curiosité pour la littérature étrangère s'accrut cependant vers la fin du XVIIIe siècle.

Les critiques qui s'en occupaient le plus, l'abbé Arnaud. M. Suard , étaient des hommes pleins de goût, d'un esprit facile, élégant; mais leurs travaux furent peu nombreux. C'étaient quelques analyses d'auteurs italiens ; quelques traductions des historiens anglais, disciples de Voltaire. Ainsi la littérature française allait reprendre chez l'étranger ce qu'elle-même avait en partie donné : elle ne s'enrichissait pas de vues originales et nouvelles.

D'après cette revue rapide, vous voyez, Messieurs, qu'il faut revenir au point que nous avons un moment quitté. Toute la controverse de littérature étrangère , au XVIIIe siècle, toute l'innovation qui se manifesta dès-lors est dans Shakespeare. La question de savoir ce qu'il est, à quel point on doit l'admirer , comment on doit l'imiter, est toute la question de critique moderne que le XVIIIe siècle nous ait laissée. De plus,

ce que nous cherchons, la théorie d'abord, puis la tentative de création, le conseil et l'oeuvre nous le trouvons à l'occasion de Shakespeare.

Originairement annoncé par Voltaire, traduit par Letourneur, ce qui était un grand malheur pour lui, critiqué avec une vive prévention, par Laharpe, il a été remanié, retraduit, refait par un poète, par Ducis ; ainsi tous les accidens que peut éprouver une gloire , un génie , toutes les trasformations que la critique, la traduction , l'analyse et la recomposition , si l'on peut parler ainsi , peuvent faire éprouver aux pensées d'un homme, Shakespeare les a subies parmi nous. Voilà donc un heureux modèle d'expérience littéraire.

Nous allons faire dans cette séance (je vous demande pardon du parallèle ) ce que Shakespeare fait sans scrupule dans ses tragédies; nous allons consommer vingt-cinq ou trente ans, Messieurs , en quelques minutes , et courir en un moment d'un point extrême à l'autre. Nous avons laissé Voltaire proclamant le nom de Shakespeare, le soutenant contre les préjugés de la délicatesse française. Passons, trente ans plus tard, à l'époque où Voltaire est inquiet, embarrassé, effrayé de la réputation croissante de ce Shakespeare, qu'il a produit avec tant de peine dans le monde français.

Il y a vingt ans qu'il a fait Zaïre, cette pièce enchanteresse, comme dit Rousseau , où, malgré quelques formalités de langage, il y a tant de passion , de grâce , de naïveté quelquefois.

Il a bien pris un peu dans Shakespeare pour faire Zaïre ; mais il ne s'en souvient plus. D'ailleurs , il lui semble que ce sont quelques cailloux bien rudes, qu'il a taillés en diamans: Ses amis, hommes de goût, l'auraient bien rassuré à cet égard. S'il a mis dans la bouche d'Orosmane, jaloux, furieux : Oui, je le lui rendrai, mais mourant, mais puni, Mais versant à ses yeux le sang qui m'a trahi, M. de Laharpe trouve ces vers élégans, bien supérieurs aux paroles du sauvage Othello: « De » quelle mort le tuerai-je? je voudrais le tenir neuf » ans entiers mourant sous ma main.« Cela semble bizarre à l'ingénieux critique; et il ne s'inquiète pas desavoir si le désespoir d'Othello ne doit pas être en effet bizarre et forcené dans son langage.

Que ce more, que ce barbare, parlant de Desdemona, s'écrie déjà plein de fureur: a Une musicienne admirable ! ah ! lesaccens de sa voix adouciraient la férocité d'un tigre ! » Laharpe se moque de cette simplicité de paroles, en la comparant à l'élégance du style d'Orosmane.

« Est-ce là cette voix » Dont les sons enchanteurs m'ont séduit tant de fois ?

» Cette voix qui trahit un feu si légitime , » Cette voix infidèle et l'organe du crime. »

Quels vers, dit-il à Voltaire, à côté du grossier langage de Shakespeare ! vous n'êtes pas inquiet de lui avoir pris cela.

Laharpe convient une fois, que Voltaire a profité d'un mot pathétique, échappé à ce barbare Shakespeare : « Il faut que je pleure, mais ces pleurs sont cruels; Imust weep; but these tears are cruel. »

« Voilà les premiers pleurs qui coulent de mes yeux.

» Tu vois mon sort, tu vois la honte où je me livre : » Mais ces pleurs sont cruels; et la mort va les suivre. »

Il oppose avec orgueil, à ce qu'il appelle le hasard heureux d'un génie brut, ces vers élégans de Voltaire.

Je ne crois pas que dans cette imitation, la supériorité soit à Voltaire. Je n'aime pas ces expressions un peu trop languissantes : « la honte où » je me livre ; la mort va les suivre, » qui paraphrasent les paroles énergiques de Shakespeare.

A quoi bon du reste relever ces fautes ? Votre goût m'avait prévenu.

Mais enfin, lorsque l'élégance du style prédominait exclusivement, il est certain que ces vers si harmonieux, si doux, dans lesquels se cachent quelques expressions faibles , effaçaient de beaucoup une traduction de Shakespeare, en prose prétentieuse et barbare.

Cependant, cette traduction toute mauvaise qu'elle est, saisit les esprits par une puissance d'originalité , et par une foule de beautés primitives qu'elle n'avait pu étouffer. De plus, la satiété même, je ne dirai pas du beau, mais de l'imitation affaiblie du beau, cette fatigue que fait éprouver, à la longue, l'éclat un peu uniforme d'une littérature ingénieuse et raffinée, poussait vers ces nouveautés étrangères. La traduction de Letourneur eut le plus grand succès. Sans intelligence du naturel et de la simplicité, gâtant le génie de Shakespeare par la déclamation, le traducteur, dans ses préfaces, se montrait fort injurieux pour d'autres formes de génie , pour d'autres originalités non moins puissantes , et plus pures que celles de Shakespeare.

Il disait, ridiculement, que Shakespeare avait dédaigné d'avoir du goût; comme si ce dédain pouvait convenir à personne, et comme si Shakespeare n'avait pas eu parfois un goût admirable; et même une délicatesse exquise dans certaines

nuances de passion et de vérité. De plus, il attaquait par d'assez lourdes épigrammes, la dignité soutenue de notre théâtre, et par là, Voltaire lui-même, dont la pompe et l'élégance régnaient paisiblement sur la scène française.

Toutes ces choses arrivaient à Ferney, où Voltaire vieilli, mais toujours passionné pour la gloire du théâtre, survivant à son génie par son ardeur et par son esprit, ne faisait plus que les Guèbres et les Lois de Minos. Il crut voir ébranler son ancienne gloire, dans un moment où il ne pouvait plus la rajeunir par de nouveaux succès.

Ce dépit, cette crainte , le mauvais goût du traducteur , l'emphase de sa version et de ses éloges, inspirent à Voltaire la verve la plus colérique et la plus amusante que je connaisse.

« Avez-vous lu son abominable grimoire, dont il y aura » encore cinq volumes? Avez-vous une haine assez vigou» reuse contre cet impudent imbécille? Souffrirez-vous » l'affront qu'il fait à la France? Il n'y a point en France » assez de camouflets, assez de bonnets d'âne, assez de » piloris pour un pareil faquin. Le sang pétille dans mes » vieilles veines, en vous parlant de lui. S'il ne vous a » pas mis en colère, je vous tiens pour un homme impas» sible. Ce qu'il y a d'affreux, c'est que le monstre a un » parti en France ; et pour comble de calamité et d'hor» reur, c'est moi qui autrefois parlai le premier de ce Sha» kespeare ; c'est moi qui le premier montrai aux Fran-

» çais quelques perles que j'avais trouvées dans son énorme » fumier. Je ne m'attendais pas que je servirais un jour à » fouler aux pieds les couronnes de Racine et de Corneille, » pour en orner le front d'un histrion barbare. Tâchez, a je vous prie, d'être aussi en colère que moi; sans quoi, Il je me sens capable de faire un mauvais coup. »

Les Gilles et les Pierrots de la foire Saint-Germain, il y a cinquante ans, étaient des Cinna et des Polyeucte, en comparaison des personnages de cet ivrogne de Shakespeare, que M. Letourneur appelle le Dieu du théâtre.

Heureusement, Messieurs, Voltaire ne fit pas un mauvais coup ; mais il voulut faire un coup de force ; il porta plainte contre Shakespeare à l'Académie française, il lui écrivit une grande lettre qui fut officiellement lue par d'Alembert, en séance publique. Cette lettre était singulièrement vive , spirituelle ; seulement elle ne montre qu'un côté de la question. Voltaire parcourt rapidement toutes les pièces de Shakespeare , il en extrait ces bizarreries T ces absurdités, ces obscénités, ces fatras de mauvais goût, que l'on y trouve çà et là, et les jette pêle mêle à la tête de l'Académie. La conclusion fut trèsapplaudie : «Figurez-vous, Messieurs, Louis XIV dans sa galerie a de Versailles, entouré de sa cour brillante; un gille s'aavance couvert de haillons, et propose à cette assemblée

« d'abandonner les tragédies de Racine pour un Sattimbanque qui fait des contorsions, et qui a des saillies » heureuses. »

Cette vive et singulière prosopopée ne décide en rien la question ; et on ne peut raisonnablement l'admettre, comme un jugement définitif sur Shakespeare. Quel esprit fut jamais plus juste, plus pénétrant que celui de Voltaire! mais toute passion rend un peu étroit l'esprit le plus vaste.

Ce goût si vif que ressentait le poète du XVIII\* siècle pour l'élégance sociale, dont il était l'interprète, cette gloire du Théâtre Français, qui se confondait avec la sienne, cette jalousie en faveur de Racine et de Corneille, sous laquelle il cachait son nom , lui inspirait une violente partialité contre Shakespeare. Enfin, malgré son admirable souplesse , préoccupé des créations , des idées, des formes que lui - même avait portées dans l'art dramatique, pouvait-il entrer facilement dans le génie de ce théâtre fantasque et désordonné de Shakespeare, et se plaire à cette rude simplicité souvent mêlée d'affectation, à ces accidens si nouveaux de la pensée , qui n'ont aucun rapport avec l'élégance de la civilisation moderne, et sont une éloquente image des mœurs féroces du

moyen âge? Sa colère, ses dégoûts étaient sincères autant que véhémens. Mais Shakespeare a cela de particulier, que fidèle écho des passions et du génie des temps barbares, il offre des sympathies profondes avec le cœur de l'homme, tel qn'il existe en tout pays. Son costume est national, et du moyen âge; mais le fond de ses pensées est universel.

Toutefois ce fond de pensées, puisé pour ainsi dire dans le trésor commun de la nature humaine , aura d'autant plus d'attrait et d'empire , qu'il trouvera des esprits moins disciplinés au joug des formes établies, et des conventions sociales. Il plaira peut-être encore plus en Amérique qu'en Angleterre ; il plaira plus en Angleterre qu'en France; il plaira plus à la France nouvelle qu'il ne pouvait plaire à l'ancienne France., dominée par l'esprit de cour et d'académie. On peu; le dire d'une manière générale, et c'est un nouvel exemple de l'alliance et du changement simultané des moeurs publiques et du goût littéraire ; plus l'élément démocratique entrera dans les mœurs d'un peuple, moins Shakespeare le heurtera, l'étonnera. Il n'y a pas de doute que pour un esprit charmé des bosquets de Versailles, des pompes de la cour de Louis XIV, enchanté des plaisirs d'un monde ingénieux et poli, cette

crudité sauvage, cette violence hideuse , ce langage ardent et forcené qui remplit si souvent les pièces de Shakespeare, n'ait quelque chose de révoltant. Mais, pour cet esprit, Eschyle et souvent Homère n'auraient-ils pas le même défaut? Vous figurez-vous que la société élégante et polie de - la cour de Louis XIV, ou la société spirituelle et philosophique du XVIIIe siècle vint assister à la représentation des Euménides d'Eschyle ? Eût-elle supporté Oreste poursuivi par ces déesses qui, de guerre lasse, finissent par s'endormir un moment, et le possédé du paganisme, Oreste, respirant quelque peu, pendant que les Euménides ronflent ? eût - elle supporté de voir Apollon qui, pour protéger le parricide, avait endormi les furies, et qui n'ayant pu les faire dormir assez long-temps, se trouve fort embarrassé, lorsqu'elles se réveillent, et qu'elles lui disent : « Jeune » dieu, tu es bien osé d'avoir trompé de vieilles » déesses. » Est-ce que toutes ces bizarreries de l'imagination grecque n'auraient pas été vraiment intolérables pour le bon goût du XVIIe et du XVIIIe siècle ? Faut-il décider cependant que ces fantasques inventions étaient absurdes , ridicules, et qu'il n'y a pas un état de société, un état de l'imagination humaine où ces choses puissent avoir leur grandeur , leur énergie

Faut-il nier même qu'elles n'aient une beauté durable, pour qui saura les comprendre par cette imagination qui se rend contemporaine de toutes les ëpoques?

Quoi qu'il en fût des colères de Voltaire, malgré la forme élégante que conservait la littérature du XVIIIe siècle, et que les théories seules ne pouvaient pas détruire, (car elle ne devait céder qu'à des changemens de moeurs), la renommée de Shakespeare grandissait chaque jour en France. On se moquait des phrases ridicules de Letourneur; mais on était saisi de quelques- uns de ces traits pathétiques, profonds, originaux qui abondent dans le poète anglais.

De plus enfin , un homme qui, je crois , avait du génie , se chargea de le produire sur la scène française, non plus en lui enlevant à peine quelques intentions , quelques expressions poétiques , mais en transportant ses pièces avec les noms des personnages et des pays , en ne craignant plus ces mœurs du moyen âge, ou du moins en promettant qu'il ne les craindrait pas; ce fut Ducis.

Vous n'avez peut-être pas connu Ducis; c'était un des hommes le plus faits pour frapper l'imagination, et laisser un long souvenir. Au milieu de

cette espèce dnniformité qui rapproche et confond les talens secondaires d'une époque , Ducis avait quelque chose de rare et d'original. Jene l'ai vu que très-âgé. Sa figure, singulièrement grave et majestueuse, avait un caractère naïf et inspiré; on aurait cru voir, je ne dirai pas un descendant d'Ossian ; (cette généalogie est trop douteuse) mais d'Homère lui-même. On sentait au premier aspect que ce n'était pas un homme du temps, un homme tel que vous en verrez beaucoup, même parmi les poètes. Il n'avait rien du monde; il ne s'inquiétait pas de toutes les petites affaires, de toutes les petites ambitions de la vie ; sauvage et doux, poète au plus haut degré, n'ayant besoin de rien pour être poète, il a chanté les plaisirs de la campagne , enfermé dans sa modeste retraite , à Versailles ; c'était là qu'il rêvait dans sa poésie inculte cette nature pittoresque, négligée qui lui plait et qui lui ressemble.

Un autre trait distinctif, un autre caractère de cet homme, c'était quelque chose de fier, de libre, d'indomptable. Jamais il ne porta, ne subit aucun joug, pas même celui de son siècle; car dans son siècle, il fut constamment très-religieux.

Il vivait avec plusieurs hommes de l'opinion philosophique, surtout avec Thomas, dontil était l'ami

le plus intime. Ses tragédies sont empreintes des libres maximes et des expressions abstraites, communes à la littérature du temps ; mais son goût, son étude , sa préférence solitaire, était la lecture de la Bible et d'Homère, Voilà comment il résistait au XVIIIe siècle, comment il était un esprit original , au milieu de son temps. Les théories ordinaires de l'élégance ne lui arrivaient pas. Il avait fait des tragédies en arrangeant Shakespeare, suivant sa guise et le hasard de son talent du jour.

On les jouait; elles réussissaient. Laharpe en publiait d'ingénieuses critiques, relevait des invraisemblances, soulignait des vers incorrects; cela ne touchait pas Ducis; cela ne le changeait pas ; il allait toujours de son pas, à la suite de Shakespeare. On ne lui fesait point, je crois, la véritable objection. Nous tâcherons de la trouver tout à l'heure.

Mais achevons de marquer le caractère singulier de Ducis, au milieu de la philosophie du XVIIIe siècle. Lorsque commencèrent les troubles civils de la France, d'abord il saisit les idées nouvelles avec une ardeur singulière, à la fois novateur et dévot, républicain et royaliste, plein d'enthousiasme, et bon homme par-dessus tout. Quand ces troubles devinrent plus violens, plus sanglans, il n'eut pas peur; mais il eut

horreur. On venait encore lui dire d'avoir du talent, de faire des tragédies. « Hélas, disait» il, la tragédie çourt les rues ; si je mets le pied » hors de chez moi, j'ai du sang jusqu'à la cheville; » j'ai vu trop d'Atrées en sabots , pour oser ei) » mettre sur la scène. » C'était-là sa manière dfc sentir et de s'exprimer.

Quand l'ordre social se rétablit avec pompe, lorsqu'on fit l'empire, l'homme qui voulait être la gloire publique de la France, et s'occupait d'attirer, d'absorber dans l'abîme de sa renommée toutes les célébrités secondaires, tourna les yeux vers Ducis ; il voulait le faire sénateur.

Ducis n'en avait nulle envie; vous me pardonne rez ces anecdotes qui achèvent l'esquisse d'un caractère original. Le maître de la France le chercha donc, et voulut l'honorer, le récompenser, l'avoir enfin. En général. il séduisait si facilement, qu'il était tout étonné de trouver quelqu'un qui osât résister, ou même échapper à ses bienfaits.

Un jour, dans une réunion brillante, il l'aborda, comme on aborde un poète, par des complimens sur son génie; ses louanges n'obtiennent rien en retour ; il va plus loin , il parle plus nettement; il parle de la nécessité de réunir toutes les célébrités, toutes les gloires de la

France, autour d'un pouvoir réparateur. Même silence, même froideur ; enfin, comme il insistait , Ducis, avec une originalité toute Shakespearienne, lui prend fortement le bras, et lui dit : « Général, aimez-vous la chasse?» Cette question inattendue laisse le général embarrassé.

« Eh bien, si vous aimez la chasse, avez-vous » chassé quelquefois aux canards sauvages : c'est » une chasse difficile, une proie qu'on n'attrape » guère, et qui flaire de loin le fusil du chasseur.

» Eh bien , je suis un de ces oiseaux, je me suis » fait canard sauvage; » (on rit),et en même temps il fuit à l'autre bout du salon, et laisse le vainqueur d'Arcole et de Lodi, fort étonné de cette incartade.

On ne peut pas, Messieurs, on ne doit pas séparer l'homme de l'écrivain. Cette nature originale dans la vie commune, cette indépendance capricieuse, imployable à tout joug, aura sans doute laissé quelque chose d'elle dans les oeuvres les plus artificielles du poète; voilà l'excuse de mes anecdotes.

Cependant, Messieurs, telle est, dans les choses même d'imagination, la force des idées reçues, l'influence presque invincible des formes adoptées, que cet homme si difficile à prendre , si libre de sa nature, est loin de s'être assez af-

franchi dans ses ouvrages, des habitudes et des théories consacrées avant lui sur la scène françase. Ce que les contemporains de Ducis auraient dû lui reprocher, ce n'esfpas quelque vers incorrect ou dur. Il fallait lui dire : Prenez garde !

vous innovez beaucoup , et vous n'innovez pas assez. Vous allez prendre les tragédies de Shakespeare , génie vaste et sans frein , qui déroulait dans la libre irrégularité de ses plans, les grands tableaux du moyen âge, et mettait tout un siècle et tout un monde sur la scène. Vous conservez quelques-unes de ses idées, ses sujets, ses expressions; puis, vous l'enfermez dans le moule antique et moderne de la tragédie française ; mais ce n'est plus Shakespeare.

Prenons sa plus belle tragédie , Macbeth ; qu'est-ce que cette pièce de Macbeth ? quand a-telle été faite, et pour quels spectateurs? pour l'Angleterre , au temps où les moeurs féroces et l'esprit violent du moyen âgé commençaient à peine à se régler un peu soucia dure domination d'Élisabeth; pour une cour du XVIe siècle, grossière et raffinée, portant quelque chose de rude dans son luxe encore nouveau et dans ses premières jouissances de l'esprit; pour un peuple fanatique, souvent effarouché par les cruautés de ,ses maîtres, et à qui cependant les querelles

religieuses et quelques vieux usages nationaux laissaient une sorte de liberté, même dans l'esclavage. Les rêves de la sorcellerie étaient là plus qu'ailleurs conservés, au milieu des imaginations mélancoliques du Nord. Lisez les ouvrages du temps, vous y trouverez des opérations magiques , des sorts, des empoisonnemens. Lisez même, quarante ans plus tard, les mémoires de Whitelocke; vous verrez, la que trois sorcières ont été brûlées, ici qu'on fait le procès à quelques autres; puis des prédictions, des sortilèges, des prodiges. Que Shakespeare mît des sorcières hideuses sur le théâtre; qu'il en fiL les agens visibles de ses drames, la croyance populaire était prête; et rien ne manquait dans l'imagination pour la terreur tragique. La pièce s'ouvre admirablement par ces sorcières , attendant l'issue d'une bataille. Le langage complète la fiction.

Elles disent quelques mots mystérieux et vagues qui vous jettent dans le monde idéal de l'horreur.

Puis parait Macbeth victorieux, et dans le cœur fidèle encore à son souverain.

Macbeth et Banquo traversent la bruyère, où se tiennent les trois fées infernales. Les voyezvous sous le pinceau du poète ?

« Quelles sont ces créatures si décharnées et d'une forme

» si bizarre ? elles ne sont pas semblables aux habitans de » la terre, et pourtant elles sont sur la terre. Vivez-vous?

» êtes-vous quelque chose que l'homme puisse interroger?

» vous semblez m'entendre ; chacune de vous pose son » doigt amaigri sur ses lèvres desséchées. Vous devriez » être des femmes; mais ces barbes m'empêchent de m'ex» pliquer ainsi ce que vous êtes. Parlez; si vous pouvez, qui » êtès-vous ? — Et soudain elles répondent par ces cris » mystérieux: Salut à toi, Macbeth Thane de Glunis! salut » à toi, Macbeth Thane de Cawdor ! salut à toi, Macbeth; Il tu seras roi. »

Représentez-vous, Messieurs, un auditoire préparé par la superstition populaire, et concevez la puissance prestigieuse d'un tel spectacle.

Maintenant, ouvrez la tragédie de Ducis : que trouvez-vous au lieu de cette exposition si terrible , et de cette action qui marche si vi te, au lieu enfin de cette conjuration magique qui déjà s'est emparée de Macbeth ?

Vous assistez à une conversation entre Duncaii et son confident Glamis.

Seigneur, où sommes-nous? jamais des cieuxplus sombres etc., etc.

puis le récit, l'exposition d'usage, et la pompe habituelle de la tragédie française. Rien de nouveau, d'inattendu, d'horrible ne vous frappe.

Cependant on a voulu profiter des terribles inventions de Shakespeare; mais comment? il a fallu anoblir et déguiser ces sorcières du moyen âge. Le roi Duncan vous dira : Les erreurs populaires, Sans doute, en d'autres temps, objets de mon mépris, Ont vaincu, malgré moi, mes timides esprits.

On prétend (et ce bruit n'a plus rien qui m'étonne), Qu'on a vu sur nos b ords la terrible Iphyctone , Iphyctone, interprète et ministre des dieux, Qui se montre aux mortels, et s'échappe à leurs yeux.

Ainsi voilà une espèce de magicienne du grand monde, qui s'appelle du beau nom d'Iphyctone, qu'on ne voit pas , qu'on n'entend pas , qui n'a rien de cette sorcellerie sauvage et populaire étalée par Shakespeare, et qui certes ne fera pas plus de peur à la société polie du XVIIIe siècle, qu'elle n'en eût fait aux imaginations grossières du XVIe siècle. C'est un personnage sans date, sans réalité dans l'imagination.

Ducis, cependant, était obsédé de ces fantômes du génie de Shakespeare, qu'il n'osait pas reproduire, et qu'il ne savait comment rendre supportables à la délicatesse moderne; il en prend ce qu'il peut, et le place dans un songe.

Cette forme est bien usée , mais le récit de ce j songe est énergique. j

«Existez-vous, leur dis-je, » Ou bien ne m'offrez-vous qu'un effrayant prestige ?» Par des mots inconnus ces êtres monstrueux S'appelaient tour à tour, s'applaudissaient entr'eux, S'approchaient, me montraient avec un ris farouche, Leur doigt mytérieux se posait sur leur bouche, etc.

Ce sont là de beaux traits, ce sont des intentions poétiques fortement rendues ; mais ce n'est plus la vie et la terreur de la scène originale.

Continuons ; car c'est une manière de juger à la fois Shakespeare et l'esprit littéraire du XVIIIe, siècle. On a dit que dans la sauvage irrégularité de ses pièces , tout est jeté à l'aventure , qu'aucune vue de l'art ne détermine la place d'une scène, que rien n'est préparé. Sans doute la forme de ses tragédies, images des moeurs féroces du moyen âge, admet peu les longs développemens usités sur notre scène ; mais souvenez-vous de l'histoire du moyen âge. Quoi de plus commun dans la rudesse et la violence de ces temps, que des crimes subits, et comme involontaires ?

Voyez nos annales au XV" siècle : le duc de Bourgogne, assassin du duc d'Orléans déclare que le diable l'a tout à coup poussé, et qu'il a fait cette action. L'homme du moyen âge était violent, soudain, irréfléchi dans ses résolutions.

Voilà l'homme que peignait Shakespeare.

Ces scènes qui semblent détachées, regardezles bien; ce qu'elles vous offrent, c'est toujours un contraste. A l'instant où cette terrible mani festation de l'enfer a épouvanté et animé Macbeth, arrive la nouvelle qu'il est nommé Thane de Glanis , puis Thane de Cawdor ; et ces premières prophéties justifiées l'enhardissent à réaliser lui-même la dernière. Ces grands effets de théâtre disparaissent dans l'imitation. Le poëte s'arrête à décrire les combats du coeur, et les nuances successives de l'ambition, au lieu de montrer coup sur coup toutes les attaques du dehors qui viennent ébranler l'âme de Macbeth, l'enlèvent, et la précipitent vers son crime.

Une idée que Shakespeare a eue comme Cor- neille , c'était, lorsqu'il fait les femmes perverses et cruelles, de les faire pires que les plus méchans hommes. Ces personnages de Cléopâtre, de Rodogune, qui sont une des plus fortes créations de Corneille, se retrouvent dans lady Macbeth.

Voyez, si quand je traduirai quelques passages de ce rôle, vous trouverez justes les plaisanteries de Voltaire. Voyez, si vous ne sentirez pas le frémissement tragique.

Dans la rapide et savante composition de ce : drame, irrégulier enapparence, lorsqu'une fois le germe du crime est déposé au cœur de Macbeth 3

par l'infernale vision, et lorsque divers incidens sont venus ,\* sans relâche, le développer, le iaire croître, arrive la dernière tentation. C'est la présence du roi dans le château de Macbeth, son défenseur, son vengeur et son successeur prédestiné. Lady Macbeth est avertie de son arrivée par une lettre , qui lui annonce en même temps les promesses de grandeur faites à son époux. Elle entre sur. la scène, cette lettre à la main, et dit ces paroles , étranges, mais sublimes :

« Le corbeau lui-même s'enroue à croasser l'entrée fa» tale de Duncan dans nos murailles. Venez, esprits qui » excitez les pensées de mort; ôtez-moi mon sexe, et rem» plissez-moi de la plus implacable cruauté. Endurcissez » mon sang, fermez tout accès, tout passage au remords; » et que la pitié, par ses repentirs, n'ébranle pas mon » cruel projet, et ne fasse pas trêve entre la pensée et l'ac» tion. Venez, dans mon sein de femme, changer le lait en » fiel, vous ministres de mort, qui que vous soyez, invisibles » substances qui veillez au malheur du genre humain; viens, » épaisse nuit, revêts-toi des plus noires fumées de l'enfer, » afin que mon couteau ne voye pas la blessure qu'il fait, » et que le ciel ne regarde pas à travers le rideau de l'obs» curité, et ne crie pas : Arrête ! arrête !

Au milieu de ce futièbre soliloque, dans l'action pressée du poète, survient à l'instant Macbecth ; et toute la pensée du crime est commune

aux deux époux, avant d'être exprimée; ou plutôt elle passe comme l'éclair de l'âme fortement criminelle de lady Macbeth, à Famé ardente et faible de Macbeth.

Lady Macbeth seule : "Noble Glanis, digne Cawdor, plus grand encore par le » salut qui a suivi, ta lettre me transporte au-delà de ce » temps présent tout rempli d'ignoiance, et je suis dans » l'avenir, en ce moment. -Macbeth. -Cher amour, Dun» can arrive ici ce soir. — Lady Macbecth. - Et quand » part-il d'ici?— Demain selon mon projet.-Oh ! jamais » le soleil ne verra ce demain. »

Voilà, Messieurs, ce qui remplace les préparations dramatiques. Maintenant, et je ne veux affaiblir en rien la gloire méritée de Ducis, ouvrez la tragédie française.

Macbeth entre sur la scène.

Posez là ces drapeaux; vous, que l'on m'avertisse.

Si l'on a de Menthct découvert l'artifice.

Frédégonde ( lady Macbeth ) paraît avec son fils.

« En sortant des alarmes « Pour le cœur d'un guerrier la nature a des charmes, etc.

Messieurs, je vous le demande, dans la plus complète impartialité, les beautés si originales du poète anglais , ce crime conçu entre les deux

époux par leur seule présence, tout cela est-il remplacé , égalé par des conversations semblables à tant d'autres?

n Essayons de marquer encore quelques-unes des beautés de l'ouvrage anglais, qui ont disparu dans l'imitation.

Macbeth est l'Athalie anglaise, le chef-d'œuvre de Shakespeare. La scène du meurtre de Duncan, le festin royal et l'ombre de Banquo, la terreur et le délire de Macbeth, toutes créations d'une incomparable énergie ! Je ne sais si l'imagination peut concevoir quelque chose de plus atterrant que ce guerrier, invincible jusquelà, qui est abattu, qui est vaincu par son crime, qui semble agité d'une noire folie au milieu du festin de triomphe, qui voit l'ombre sanglante de sa victime, occupant la place destinée ppur lui-même, et, pressé de s'asseoir, répond d'une voix lugubre, la table est pleine, ( the table is full ; ) paroles intraduisibles pour la force et pour le son.

Puis , quand ce délire a troublé l'assemblée, quand sa femme l'arrache à ceux qui le regardent, qu'elle l'excite, en l'insultant, à avoir un peu plus de courage, quoi de plus terrible que cette frénésie de désespoir sans remords, qui lui fait

Les temps sont changés ; autrefois quand

\: ;<.';:' - - ';:-.c<J..;.'RANÇ., 1829.

15

» on avait tué un homme, quand on lui avait » brisé la tête, tout était fini. Maintenant, le tom» beau nous renvoie ceux qui sont morts. » Non, l'horreur tragique et la puissance de l'imagination, s'effrayant elle-même et effrayant les autres, ne peut pas aller plus loin.

Eh! bien, Messieurs, que trouvez-vous dans l'imitation française? Une scène solennelle, comme on en avait vu tant d'autres ; une scène qui peut rappeler le couronnement de Sémiramis, je suppose, ou tout autre couronnement, etc.

C'est un guerrier qui s'avance et qui dit : Macbeth, Duncan n'est plus; j'apporte devant toi Ce signe du pouvoir, le livre de la loi ; S'il t'assure le droit qu'il te donne à l'empire, De tes devoirs sacrés, il doit aussi t'instruire.

Voilà des idées fort sages et fort justes sur la nécessité d'un bon gouvernement !

Le grand talent de Ducis éclate pourtant, à travers ces langes d'un faux système, et d'une imitation incomplète. La terreur et l'illusion de Macbeth, qui croit voir l'ombre de Duncan, sont rendus avec énergie : de beaux vers éclatent cà et là ; mais ils ne sont pas enchâssés au milieu de ces circonstances familières et terribles, qu'avait combinées l'imagination sauvage et libre de Shakespeare.

Si nous poursuivons l'analyse du drame anglais, nous y rencontrons encore des choses admirables, que rien ne remplace dans l'ouvrage français. Là, il est vrai, c'est la libre conception du théâtre anglais qui a permis ces beautés. A la faveur de cette irrégularité de temps, le poète a pu montrer toutes les suites d'un premier crime : il a couronné Macbeth , et puis il l'a fait tyran, parce qu'il avait d'abord été meurtrier; il a multiplié le nombre de ses victimes , jusqu'au moment où l'horreur devenant plus forte que la crainte , la vengeance reviendra de toutes parts contre lui. Il faut pour cela la liberté de cette scène ; il faut disposer de l'espace et du temps. Dans les vingt-quatre heures, onnesaurait entasser tant d'événemens.

Macduff, un des chefs, un des seigneurs de la cour de Duncan, a fui en Ecosse, depuis les premiers crimes du règne si long de Macbeth. Il voit paraître un compatriote, fugitif comme lui. Là commence une scène aussi neuve que pathétique.

« Macduff. Qui est-ce ? a « Malcom. C'est un compatriote, mais je ne le connais » pas. Qui êtes-vous ? L'Écosse existe-t-elle encore ? »

Il Rosse. Hélas! pauvre pays qui peut à peine se recon» naître lui-même; on ne peut plus l'appeler notre mère, a mais notre tombeau, ce pays où personne ne sourit, ex-

» cepté celui qui n'a pas l'intelligence ; ce pays où les souj pirs, les gémissemens ne sont plus remarqués, où le cha» grin le plus violent semble un mal ordinaire, où, quand l'a a cloche sonne pour la mort d'un homme, on ne demande » plus pour qui, où les hommes meurent plus vite que les » fleurs qu'ils portent à leurs chapeaux. »

Mais cette peinture terrible n'est qu'un pré- .: lude à de plus grandes douleurs. Macduff demande s'il y a quelques nouvelles encore.

« Votre château, répond Rosse, est surpris, votre femme » et vos enfans barbarement massacrés. Raconter comment, » ce serait joindre à cette curée de meurtres votre propre » mort. » — « Macduff. Mes enfans aussi ?» — «Votre femme, » vos enfans, vos serviteurs, tous ceux qu'on a pu trouver. »

- « Et je n'étais pas avec eux? Ma femme aussi, ma femme »tuée? » - «Je l'ai dit, raffermissez votre courage contre w cette douleur mortelle. Cherchons le remède d'une grande » vengeance. » — « Macduff. Il n'a pas d'enfans ! » ( Applaudissemens. ) Ce mot, le plus terrible qu'une juste haine ait inspiré ; ce mot, à la fois si barbare et si paternel; cet aveu, qu'il n'y a pas de vengeance possible contre l'homme qui, ayant tué vos enfans, n'en

a pas à lui que vous puissiez tuer; pourquoi i n'éclate-t-il pas, avec la même énergie, dans l'ouvrage de Ducis ? j D'autres beautés origina l es ont été également j

abandonnées, et pour ainsi dire désespérées par le traducteur.

Sans doute, il y a un grand effet dramatique dans la scène de somnambulisme , conservée par Ducis; mais pourquoi l'avoir ennoblie, pourquoi l'avoir séparée de quelques détails familiers, conçus par Shakespeare? Combien, dans l'original, la terreur de ce spectacle n'est-elle pas rendue plus naturelle, par la présence du médecin qui contemple les phénomènes delà maladie, et en raisonne à sa manière ! et l'indifférence de Macbeth, trop coupable pour garder quelque tendresse à sa complice, n'est-elle pas un trait de plus? Il n'écoute pas les discours du médecin ; il est tout entier à son péril et à ses remords. « As- » tu, répond-il avec impatience, quelque potion » pour ôter les remords d'un cœur malade, pour 3) soulager la conscience du poids des crimes. »

Ainsi entouré, ce somnambulisme n'est plus une recette de terreur, un épouvantail de théâtre; il fait partie de cette folie qui suit le crime, et que semble éprouver Macbeth. Concluons de là, Messieurs , que Shakespeare ne doit pas être imité, parce qu'il ne faut guère imiter personne, mais que surtout, il ne doit pas être imité par fragmens, morcelle, changé, raccommodé; qu'il faut le donner tel que Dieu et la nature l'avaient

fait, ou ne pas le donner du tout; que dans <!

créations originales et puissantes, ilyaquelq >1

chose qu'aucun calcul de l'art moderne ne poq surpasser, et que l'on fausse, en le corrigeai Li Laissons cependant à Ducis une part de gloire vi de génie, quoique dans une tentative incompL U\

et fausse. Maintenant, pour expier mes criticp p sur un poète qui né avec un talent original a tr i i imité, je vous recommande, Messieurs, de relb l'ouvrage, où il n'a été inspiré que par son ân n la belle tragédie d'Abufar.

SEPTIÈME LEÇON.

HI bnand nombre des écrivains critiques au XVIIIe siècle.

BivuOuvrages trop connus pour être analysés.—Littérature fl qorrop artificielle, et partant, uniforme.—Exception à ce ttoBUî jaractère.—Bernardin-de-Saint-Pierre. — Rapport que si" Ina vie présente avec celle de Rousseau. - Son enfance !U9Y§-êveuse. — Ses premières études interrompues par un igGT £ 070yage à la Martinique.-Ses plans chimériques.-Ses gc^o voyages en Hollande, en Russie, en Pologne, en Saxe.

fitî Sa pauvreté.-Son projet de civiliser Madagascar.- la lIoBon séjour à l'Ile-de-France.-Sa description de cette ¡lIoÍo:olonie.-Ses aventures, ses malheurs, source de son jfII.G:alent original. — Quelques mots sur son caractère. —

boanVA-necdotes à ce sujet.

M MESSIEURS, \*

cr al JE ne sais si vous n'êtes pas un peu fatigués [3jrrïentendre si long-temps parler d'auteurs , et de npjliîtiques. Quant à moi, je sens, ou je prévois fivèmévitable uniformité qui suivrait l'examen de 9Jjj>ute la littérature critique et secondaire du

XVlïIe siècle ; et je m'arrête, avant que le sujet ne s'épuise. J'aurais beaucoup à dire encore, même pour être juste. Je devrais rappeler tantd'hommes ingénieux qui ont écrit sur les lettres, la philosophie, l'histoire. Pourquoi ne parlerais-je pas de Champfort, écrivain spirituel, et dont la fin fut si malheureuse après une vie brillante, frivole au milieu des cercles de Paris? Pourquoi ne dirais-je rien de Duclos, esprit si ferme et si caustique, à qui les bons mots échappaient naturellement? Comment ne pas nommer Rulhière, un des esprits les plus élégans et les plus fins du XVIIIe siècle, qui travaillait une anecdote, préméditait une épigramme, la lançait à propos, et jouissait de cette gloire, pendant plusieurs mois de suite. Pouvonsnous oublier que Rhulière, dont la célébrité fut long-temps un succès de société , méritait en même temps, par des travaux lents et secrets, une renommée plus durable? Ne faudrait-il pas aussi parler de l'abbé Raynal, écrivain déclamateur et pourtant instruit, esprit abondant, facile, plein de paradoxes, de vues fausses, et de choses utiles qui passaient pour imprudentes, et qui sont devenues vulgaires après lui ? Comment surtout ne pas ressusciter un moment la physionomie si vive, si originale de Diderot, homme très-supérieur à ses ouvrages, qui dans ses livres a sou-

veut mis des contradictions, des faussetés, des choses obscènes ou absurdes, et qui, dans sa personne, était rempli d'enthousiasme et d'éloquence ?

Quand j'aurais étendu cette liste, d'autres noms viendraient encore, d'autres hommes d'esprit ou de talent réclameraient leur part de souvenir. Ne faudrait-il pas dire un mot de Rivarol, qui le premier porta, dit-on, l'improvisation dans la société, homme plus célèbre par ses conversations que par ses ouvrages, mais singulièrement ingénieux, ce que la facilité de parler ne suppose pas toujours; à la fois puriste et novateur, écrivant sur les lettres, la philosophie, la politique, avec un caractère particulier d'expression, qui échappait à cette uniformité d'élégance commune au XVIIIe siècle? Pourquoi enfin ne parlerais-je pas de beaucoup d'hommes encore qui, sur la fin du XVIIIe siècle, dans ce passage de la décadence au renouvellement, furent des hommes de beaucoup d'esprit, et toujours des écrivains puissans sur l'opinion ? Messieurs, c'est qu'en vous parlant de ces talens divers, je vous occuperais cependant toujours d'un même sujet. Je vous parlerais toujours d'une littérature convenue, artificielle, ingénieuse. Malgré la variété des noms, la ressemblance des physionomies

répandrait une sorte de langueur dans mes analyses; et vous seriez, comme on l'était au XVIIIe siècle, ennuyé de tant d'esprit, et attendant quelque chose de nouveau, d'original, que vous demanderiez, avec impatience; car les réflexions, les critiques sur cette littérature artificielle, vous paraîtraient plus artificielles encore.

Hâtons-nous donc de chercher d'où viendra le changement, d'où luira quelque rayon nouveau de naturel et de simplicité dans les arts.

Nous n'y serons pas embarrassés, quand tout aura changé, quand les événemens réels seront venus rajeunir la scène ; mais à cette époque, nous restons encore dans le champ paisible de la spéculation et des lettres ; et c'est là que nous attendons quelque nouveauté qui nous enlève à cette littérature si uniformément spirituelle. Nous cherchons la grande puissance qui avait marqué les commencemens du XVIIIe siècle, l'originalité, l'imagination. Les hommes d'esprit, les raisonneurs piquans, hardis, que j'ainommés, n'avaient pas cet heureux don.

L'imagination, c'est le rameau d'or dont parle Virgile, qui brille et se fait reconnaître dans la forêt sacrée, au milieu de tous ces arbres d'une hauteur égale :

Discolor unde ami per ramos aura refulsil.

Mais cette imagination se forme-t-elle aisément, au milieu des raffinemens et des industries de la vie sociale , lorsque l'esprit est une monnaie courante que tout le monde se passe, lorsque l'idée la plus hardie devient tout de suite un lieu commun , et que dans ce mélange rapide et continu, personne n'est plus assuré de penser comme soi-même ? Dans ce dernier degré de so- • ciabilité littéraire, l'originalité du talent devient plus rare encore que la force des caractères dans utie civilisation corrompue.

Considérez de plus la vie des hommes de lettres , que je vous ai nommés. Cette vie est uniforme; elle est la même pour tous. Le collège , l'étude, les succès du monde, l'académie ; les voilà. Quelques personnes ont trouvé sévères et déplacées mes remarques sur le style d'un homme très-savant, l'abbé Barthélémy; elles n' étaient que justes, et seulement un peu faibles. C'est que l'érudition solitaire de Barthélémy, et ces fortes études, qui auraient dû lui donner au moins l'originalité du savoir, étaient venues se perdre dans l'élégance du monde, et dans la couleur générale de la littérature du temps. Le souvenir de ses lectures ne pouvait pas être pins fort que toutes les habitudes de la vie dont il était entouré; après avoir tant étudié la Grèce

ancienne, et lu si long-temps Homère et Xénophon, il n'avait qu'un style académique.

L'étude ne suffit pas pour développer les germes du talent original. C'est la vie entière qu'il faut, une vie exercée par des passions, des combats, des épreuves. Plus la société polie, élégante, oisive produit des esprits aimables et légers, moins il s'élèvera d'esprits libres, indépendans, créateurs. Voyez, dans toute l'Europe, le XVIe siècle et le commencement du XVIIe , c'était. une époque rude, inégale, féconde, où tout annonçait la richesse et la puissance de l'esprit humain : les grands hommes pullulaient; on vit de grands poètes, des orateurs énergiques et populaires, des écrivains forts , pleins d'une conscience hardie : c'était le temps des hommes qui changeaient le monde par la parole; c était le temps des grandes aventures; et c'était souvent par les aventures réelles de la vie que l'on préludait à celles de l'imagination. Avant de faire un poëme épique, on allait jusqu'au bout du monde, aux Indes, on éprouvait des exils, des captivités, des naufrages; on connaissait, pour les avoir soufferts, tous les accidens et toutes les passions de la vie, dans un siècle orageux. Mais lorsque, au contraire, du milieu de la vie la plus calme, on veut s'élancer dans tous

les hasards de l'imagination, l'effort est souvent vulgaire et prosaïque. Ce n'est pas, à dire , qu'il faille recommander le malheur, comme moyeu d'avoir du génie. Tous les accidens du sort ne suffiraient pas, si la nature ne s'y prêtait. Mais on sent qu'une âme ainsi exercée a toute une autre force. Il ne faut donc pas s'étonner que ces époques heureuses d'une civilisation si bien arrangée, ne soient pas un champ fécond pour l'originalité. Bien plus, si nous pouvons l'y trouver encore, ce sera dans quelque homme isolé au milieu de ce monde si sociable , ayant eu ses aventures, ses malheurs particuliers, dans la tranquillité générale.

Tel fut en effet Rousseau. Malgré les dons naturels d'imagination et de sensibilité qui étaient en lui, croyez - vous , Messieurs , que si Rousseau eût fait ses études au collége des Grassins, sous M. le Beau , ensuite eût obtenu quelque petite place de faveur, pour lui laisser le temps d'avoir du talent, eût bientôt concouru avec Thomas, eût été vainqueur ou vaincu dans l'éloge de Du gay- Trouin, ou de Descartes, puis eût fait un livre; croyez-vous que, dans cette vie paisible , se fût également développée cette puissance singulière d'imagination , cette verve de caprices, et enfin toutes ces choses qui l'ont fait Rousseau ?

Non, sans doute, sa vie long-temps errante, ses humiliations si dures, si diverses, les essais qu'il fit du monde dans les plus basses conditions, cette misère si poignante qu'il souffrit plus d'une fois, et qui était en contraste avec son génie, et sa prédestination à la gloire, cette nécessité de noter, dans son souvenir, le jour où il a cessé de craindre de mourir de faim, toutes ces épreuves ont puissamment contribué à lui donner cette verve misanthropique, qui agissait avec tant de force sur les esprits amollis de son siècle. Ces idées d'innovation et de changement dont les heureux mêmes étaient alors préoccupés, il les proclamait avec l'expérience et l'irritation du malheur.

Cette même puissance des impressions personnelles, pour le développement du génie, se retrouve dans un autre écrivain du XVIIIe siècle.

L'homme, qui à la fin de cette époque de raisonnement et d'analyse, fit croire encore à l'imagi nation, avait passé presque par les mêmes épreuves que Rousseau. C'est Bernardin de Saint-Pierre.

C'est de lui que je vais vous parler.

Sa vie est un roman ; mais nous y cherchons une étude littéraire; et ce roman, d'ailleurs, je ne le conterai pas tout entier, parce que je parle en Sorbonne. La réflexion qui sortira de ce

récit, c'est l'avantage pour le talent, de se former au milieu des accidens naturels de la vie. A la vue de cet homme qui, à travers la vie la plus aventureuse, devient un écrivain de génie, vous sentirez combien l'éducation des livres est incomplète , et combien le spectacle de la nature et la rude expérience du monde, même lorsqu'elle est mal reçue , mal comprise par un esprit trop inquiet, sont féconds et inspirateurs.

Il était né au Havre, ville qui de nos jours a produit un poète. Son enfance fut studieuse et rêveuse ; il lui arriva, comme à tout le monde, de ces petites aventures, de ces niaiseries du premier âge, qui deviennent des anecdotes dans la vie des hommes célèbres. Un trait de son caractère naissant, c'est le goût vif qu'il avait pour la campagne et pour la solitude. Il avait trouvé, dans sa famille, les vies des Pères du Désert ; il les lut avec toute la curiosité d'une jeune et vive ima gination. Ces merveilleux récits, ces fuites dans la Thébaïde le remplirent d'enthousiasme pour la vie solitaire, et de confiance dans le secours de la Providence, si bien qu'à neuf ans, il se détermine un jour à se faire hermi te. Le mobilier de son hermitage était un petit panier, où l'on avait mis son déjeuner pour l'école. Avec cela, il se rend dans un bois, à une demi-lieue

du Hâvre, et y passe la journée. Sa bonne vint l'y chercher, et le ramena le soir ; et voilà la première aventure de sa vie terminée. (On rit ).

Dirai-je un autre événement de son enfance ?

Il vola un jour des figues dans un jardin. Vous savez que Rousseau a volé des pommes, et que saint Augustin a volé des poires. Saint Augustin a consigné ce fait dans un livre original et charmant, qui n'était cependant, pour lui, que le témoignage de son repentir et de ses graves sollicitudes. Il s'est beaucoup grondé ce petit vol d'enfant : Non ipsd re quam furto appetebam, sed furto ipso delectabar, dit-il, avec une ingénieuse componction. Je n'approfondirai pas le caractère du vol de saint Augustin : quoi qu'il en soit, Bernardin-de-Saint-Pierre ne paraît pas s'être autant repenti du sien.

Ces premières dispositions, qui n'avaient rien de singulier dans un enfant, furent suivies bientôt d'un goût très-vif pour les voyages. Cette impression, qu'entretenait la lecture de tous les livres de voyage qu'il pouvait dérober , était sans cesse excitée par le séjour même du Hâvre, et la vue de son port animé. Il y avait quelque chose de bien décidé, sans doute, dans le penchant du jeune de Saint-Pierre, puisqu'à douze ans ses parens consentirent à le laisser partir pour

la Martinique avec un de ses oncles, qui était capitaine de vaisseau. Il s'ennuya de la vie du navire , ne fut pas fort touché de l'aspect de la Martinique, et revint faire ses études au collége des jésuites de Caen. Les jésuites étaient des maîtres habiles et ingénieux ; ils aimaient à rendre l'instruction amusante ,• mais toujours au profit de leur ordre. Ainsi, dans les heures de récréation, et même quelquefois dans les heures d'étude, ils lisaient à leurs élèves les Lettres édifiantes j ouvrage que Montesquieu aimait tant, qui est plein de descriptions curieuses sur l'Inde, la Chine et tout l'Orient, mais aussi d'anecdotes et de miracles à la gloire des jesuites.

L'imagination de Saint-Pierre fut encore saisie avec une nouvelle vivacité par cette lecture; et il était déterminé à se faire missionnaire , beaucoup moins pour convertir des infidèles que pour voir des pays nouveaux, et se remplir de l'aspect de ce magnifique Orient, qui l'enchantait dans les récits des Pères. Vous savez que Fénélon avait eu le même désir d'aller en Orient, en Perse , en Grèce , pour gagner à la fois des âmes à Dieu, et satisfaire son imagination éprise des souvenirs et des antiquités de la Grèce.

Le jeune de Saint-Pierre, comme Fénélon, cédant aux prières de sa famille, abandonna ce projet ; mais il ne perdit pas son instinct voyageur.

Doué d'un esprit singulièrement facile, il continua ses études par les mathématiques, et il y fit de rapides progrès. Son instruction le porta bientôt à un état honorable. Nommé ingénieur des Ponts-et-Chaussées , il partit pour l'Allemagne , où nous faisions une campagne , qui n'était ni très-utile ni très-brillante. lise trouva au siège de Dusseldorf, et s'y battit avec beaucoup de courage , comme s'était battu Descartes.

Il revint blessé , mécontent. On dit que son caractère était ombrageux , qu'il se fit des querelles avec ses supérieurs et ses égaux. Je ne sais ; il est difficile qu'une imagination vive, qu'un talent supérieur n'ait pas quelque chose de fier et d'indépendant , que les esprits médiocres ou tyranniques appellent insubordination , hauteur.

De retour en France, il sollicita , chose qui suffit pour donner de l'hulneur. Il présenta des plans, des projets, des mémoires ; il avait l'esprit possédé de mille idées de réforme et d'innovation.

Quelque chose de positif et de romanesque se mêlait en lui : il avait des systèmes d'améliorations pratiques pour le service militaire; et en même temps l'espérance de fonder une colonie parfaitement pure, parfaitement heureuse , à l'abri des maux et des vices de nos grands Etats.

Plein de ces projets divers , sans protecteur ,

sans appui, ayant excité quelques jalousies subalternes , de Saint-Pierre se vit, avec des talens et une ambition romanesque , par conséquent innocente, éloigné de tout. Il tomba dans la pauvreté et dans le découragement. Alors l'idée lui vint un jour de quitter Paris et sa chétive demeure, de vendre ses livres de mathématiques , qui faisaient à peu près toute sa fortune , d'emprunter quelques louis à ses amis, et d'aller au fond de la Russie fonder sa colonie sur les bords du lac Aral. Il en coûte quelque chose d'avoir de l'imagination ; cela donne parfois un peu de bizarrerie dans la conduite de la vie, et dans les projets qui la remplissent. Il part, il arrive d'abord en Hollande ; et en Hollande , au lieu d'être fondateur de colonie, créateur d'empire, il devient provisoirement journaliste. Un Français, homme d'esprit, qui faisait une gazette à Amsterdam, le prend pour associé ; il profite de son talent , le traite avec estime , le comble d'offres avantageuses ; mais il ne peut enchaîner long-temps l'humeur mobile du jeune voyageur. Après avoir écrit dans la gazette d'Amsterdam cinq ou six mois, de Saint-Pierre se souvint de sa colonie ; impatient de l'établir enfin, il part de nouveau pour Lubeck, se rend de Lubeck à Cronstadt, s'embarque, et arri ve un matin à Saint-Pétersbourg.

Promptement séparé de quelques compagnons de voyage descendus dans le yacht avec lui, il se trouva perdu dans cette ville immense, où il ne connaissait personne. L'argent, ce sauf-conduit universel chez les peuples civilisés, ne tarda pas à lui manquer. Il errait le long des quais de granit qui bordent la Newa, sans amis, sans ressource, n'ayant plus que six francs pour vivre, et encore préoccupé de l'espérance de fonder sa colonie dans quelque canton fertile et désert de la Russie.

Ce pays, malgré la prétendue stabilité du pouvoir absolu, venait tout récemment de changer de maître, par le crime et le génie de Catherine. Parmi les hommes qui, après avoir servi l'infortuné Pierre III, étaient entrés dans la faveur de Catherine , se trouvait le maréchal de Munich , vieux guerrier éprouvé par toutes les vicissitudes de cette cour orageuse, et par un exil en Sibérie ; un hasard lui fit connaître Bernardin de Saint-Pierre ; il s'intéressa pour lui, c'est-à-dire qu'il le mit sur un traîneau, et l'envoya chercher fortune à Moscou.

Arrivé dans cette ville, théâtre récent de la révolution qui avait changé l'empire, de SaintPierre est protégé par un Français, M. de Vilbois , grand-maître de l'artillerie, et enfin

présenté à la Czarine, dont le crime semblait disparaître dans l'éclat qu'elle répandait autour d'elle.

Le jeune étranger fut accueilli avec une bienveillance singulière, sur laquelle l'ambition et les intrigues de cour fondèrent quelques espérances. Puis il est conduit chez Orlof, grand seigneur parvenu, favori puissant, protecteur des arts, futur libérateur de la Grèce, et le même qui avait de ses mains étranglé Pierre HI.

Orlof le reçut avec un mélange de politesse européenne et de sauvagerie tartare ; il lui parla de la cour , des arts , de la littérature française, des grands hommes qui fesaient la gloire de Paris, de l'Opéra, de Y Encyclopédie. Il lui montra, sur un pupitre , deux volumes de l'Encyclopédie, tout chargés de notes françaises de la main de Catherine. Il lui offrit de riches présens, et parut vouloi r attacher à sa fortune le talent du jeune étranger. Si de Saint-Pierre eût été un esprit adroit et pratique, ou bien un homme intéressé, ambitieux, il eût flatté Orlof, il se fût élevé ou enrichi comme tant d'autres. Mais il n'était occupé que d'une idée , d'établir promptement sa colonie sur les bords du lac Aral, de lui donner de sages lois, de bonnes mœurs. Il répondit aux politesses empressées, et même aux

offres séduisantes d'Orlof en lui déroulant s( projet. Orlof ne songeait pas à fonder des rép bliques ni des colonies. De Saint-Pierre pas tout de suite, à ses yeux, pour un rêveur. C l'envoya en Finlande comme capitaine d'arti lerie, reconnaître et déterminer des positioi militaires.

Voilà donc cet esprit plein d'illusions bienfa santés, ce Platon moderne, ce rêveur d'une not velle Atlantide qui part pour aller dans les in menses forêts de la Finlande, choisir des pos tions, calculer la résistance que ces bois épa doivent opposer au feu de l'artillerie. Il y rest plusieurs mois tout occupé de combinaisons mi litaires, au milieu de ces déserts de sapins et d bouleaux, dont il a tracé de si pittoresques des criptions.

Sa mission achevée il revint à Moscou; mai un caprice de cour avait exilé ses principau protecteurs. Son projet favori, l'établissemen de sa colonie devenait plus impossible qu jamais. Le chagrin de ce mécompte, l'aspect d< cette cour licencieuse et barbare, où les vice élégans n'ôtaient rien à la férocité, le rebutent Un souvenir de la liberté polonaise qui brillaii au loin , le séduit. Il renonce à l'ambition subal terne de rester capitaine d'artillerie, ou de de-

venir colonel dans les troupes russes, et demande son congé.

Ce sont ces caprices, ces bourrasques d'un esprit généreux et inquiet, qui l'ont fait accuser; et c'est pour cela que je les rappelle. Arrivé en Pologne, il oublia, dans de brillantes séductions, les intérêts de la liberté polonaise. Il quitta la Pologne par un caprice, courut à Vienne, retourna inutilement à Varsovie; partit pour Dresde, y vécut dans les plaisirs, et revint, en passant par la Prusse. Là, ce n'était plus de folles distractions qui l'attiraient. Frédéric, déjà vieux, courbé, chagrin, ne croyant qu'à l'esprit, et cependant ne se servant que du despotisme, s'occupait à faire manoeuvrer sa garde , en même temps qu'il écrivait des lettres charmantes à Voltaire et à d'Alembert. Pour lui, un homme de la taille de Bernardin de Saint-Pierre, ayant déjà servi dans les troupes russes, n'était bon qu'à faire un officier. Mais l'esprit indépendant de Bernardin de Saint-Pierre fut blessé à l'aspect de cette discipline dure et impitoyable, exercée par un roi philosophe, enfin à cette image de servitude et d'uniformité qui, comme le dit Alfitri, faisait de la Prusse une vaste caserne. Il ne voulut pas rester là; et quoiqu'il eût perdu six années en courses vaines, quoiqu'il n'eût ni argent, ni

amis, ni protecteurs, ni titres à faire valoir, repartit de Prusse pour la France. Qu'avait-il fai pendant ces six ans, où il semble imprudent oisif, et quelquefois désordonné ? Il avait vu, avait senti, il avait souffert : il avait amassé de émotions et des couleurs ; il s'était fait autre qu les autres hommes ; il avait été pour le vulgair un aventurier ; mais il avait passé par l'école qu développe les peintres, les poètes, les hommes d talent. Voilà ce qu'il avait gagné à ses long: voyages. Toutefois, il mourait de faim, ou i peu près.

Il se remit à travailler, mais non pas, pour h gloire ; il ne savait pas qu'il était fait pour elle mais pour les bureaux du ministère. Il faisait de; projets : projet pour prévenir le partage de le Pologne, ce qui était fort raisonnable en soi projet pour aller aux Indes par une route nouvelle, projet pour coloniser l'île de Madagascar. Enfin, les mémoires qu'il envoyait dans les bureaux, l'amitié d'un M. Henin, auquel il adressait des lettres pleines d'intérêt et de noblesse , lui valurent la modeste faveur d'aller, comme ingénieur , à l'Ile-de- France, avec la mission secrète de passer , s'il le pouvait, à Madagascar, et de jeter les fondemens de sa colonie.

Là, Messieurs, la vie de Bernardin de Saint-

Pierre commence à devenir moins obscure; on dit que ce fut à son désavantage. Je persiste dans mon opinion; je n'aime pas à chicaner la gloire et le caractère d'un homme d'un rare talent. Je conçois, j'explique une vivacité trop ombrageuse dans l'homme qui portait en lui une supériorité réelle, et se voyait sans cesse maltraité par la fortune et par les sots favoris qu'elle crée si souvent. Il se blessait aisément ; et pourquoi n'aurait-il pas eu de fierté? Il était en butte à des jalousies, des délations, des défiances. Cela semble naturel; car il n'était pas à sa place. :

Ainsi, son séjour à l'Ile-de-France se passe en discussions avec l'ingénieur en chef, avec le commissaire de la marine. Il fait des écritures contre eux; ils font des écritures contre lui. Tout cela nous importe peu : lorsque Cicéron a des querelles avec Antoine, et des explications avec Brutus j -le débat intéresse doublement. Mais si Tite-Live avait eu, de son temps, des contestations avec quelque préfet ou quelque proconsul inconnu, nous nous serions fort peu empressés d'en éclaircir le sujet, et de chercher sf l'écrivain de génie a eu des torts de caractère.

Quoi qu'il en soit, alors pour la première foi s, le talent de Bernardin de Saint-Pierre, enrichi

déjà de tant d'impressions diverses, s'annonça au public par un ouvrage. Il était revenu pauvre, comme toujours de l'Ile-de-France; mais il en rapportait un livre inspiré par la vue des lieux , rempli d'intéressantes remarques sur le climat, les productions de rUe, et de réflexions éloquentes sur la vie coloniale et le sort des esclaves. A l'âge de près de quarante ans, le voilà enfin arrivé à la destination pour laquelle la nature l'avait fait, qu'il avait cherchée à travers toutes les vicissitudes de la vie active ; le voilà peintre de la nature et écrivain moraliste. A cette époque, un livre était le grand moyen de distinction, de célébrité dans Paris. De Saint-Pierre , accueilli par d'Alembert, fut introduit dans la société des philosophes.

Je ne les accuse pas ici. Plusieurs d'entre eux avaient de l'élévation , du talent, des vues généreuses ; mais ils avaient l'inconvénient de toute société qui domine , ils étaient absolus , tyranniquesils ne supportaient ni le dissentiment, ni même l'indépendance. Voyez comme ils ont haï Rousseau ! Bernardin de Saint-Pierre fut exposé aux mêmes disgrâces. Cette vie aventureuse et solitaire, ces épreuves si rudes, où l'âme se trouve aux prises avec tous les périls et avec sa propre faiblesse, l'avaient averti de Dieu. Il était

penseur libre; mais il était homme religieux, et préoccupé de l'idée de la Providence. Plus d'une fois, au milieu de la tempête, au milieu du désert, ou dans ce désert d'hommes indifférens qui laissent mourir de faim celui qu'ils ne connaissent pas, il croyait avoir été protégé de Dieu. Il avait une sorte de piété à lui, originale comme toute sa vie. Cette émotion était rare dans le XVIIIe siècle ; elle ne plaisait pas à beaucoup de ces esprits, durs et sybarites. qui, au milieu de toutes les douceurs de la vie sociale , n'ayant pas connu la souffrance, regardaient « l'invocation à Dieu, comme une faiblesse. Il se trouva bientôt déplacé dans ces réunions philosophiques. Esprit naïf, formé par la lecture des anciens, de Virgile, de Plutarque, et par la réflexion solitaire , il n'apportait pas dans le monde cette vivacité légère et moqueuse, que l'on recherchait alors. Il n'avait pas de saillies; il était rêveur, distrait, timide et ombrageux, comme les hommes qui ont beaucoup souffert.

Tout cela déplut dans la société de Mademoiselle de l'Espinasse. Son amour-propre, à la fois craintif et irritable, exagéra peut-être de légères marques de froideur. Il rompit avec les philosophes; il regarda d'un autre côté; car il était àla fois désintéressé, et inquiet de sa mauvaise fortune t-

épris de la solitude et capable d'ambition. Il espéra qu'un grand seigneur du temps, le baron de Breteuil, la première fois qu'il serait ambassadeur, le mènerait à sa suite; mais un jour, ce grand seigneur lui dit : « Mon cher Bernardin de » Saint-Pierre, vous n'êtes pas gentilhomme , je » ne puis rien faire pour vous ; je pars demain » pour mon ambassade. »

Une personne, d'un esprit rare, a peint trèsvivement cet état des moeurs, dans lequel il y avait des préjugés plus forts que la sociabilité même, qui semblait rapprocher tous les rangs.

Souvent au milieu d'une familiarité libre, affectueuse, que le goût des lettres avait fait naître , un mot dur et blessant vous avertissait d'une inégalité que rien ne pouvait détruire. rf Bernardin de Saint-Pierre retomba de tout son poids sur lui-même, également las des grands seigneurs et des philosophes. Le voilà rejeté dans la solitude et dans la pauvreté. Il habitait une petite chambre de la rue Saint- Etienne -du-Mont ; et là, oublié de tout le monde, ou même dé- favorablement jugé par ceux qu'il avait quittés trop vite, il vivait obscur. II connaissait Rousseau, il allait le voir, et s'étonnait parfois de le trouver misantrope et insociable ; c'est qu'il était moins vieux que Rousseau, qu'il n'avait pas en"

core passé par la gloire, qu'il n'avait pas souffert pour elle, et qu'il n'avait pas autant rompu avec les espérances du monde. Souvent ces deux hommes, dont l'un était l'élève de l'autre, allaient se promener ensemble dans les campagnes voisines de Paris, et là prenaient en pitié tous les désordres d'une société inégale et corrompue, l'excès du luxe et celui de la misère. Ces idées, qui occupaient alors les esprits les plus graves, ces idées qui tourmentaient les Necker, les Turgot, agissaient avec plus de force encore sur des imaginat ions vives et passionnées, qui spéculaient loin de la réalité.

Enfin, du milieu de cette vie malheureuse, de cette indigence presque continuelle, de cette solitude presque absolue , de cette communication rare et inspirante avec Rousseau, sortit un écrivain original, et le livre des Etudes de la Nature. ,

Oh ! s'il est dans la vie d'un homme qui a beaucoup souffert, qui a été maltraité des hommes, et qui a la conscience du génie méconnu, s'il est dans sa vie un beau jour qui le paye de toutes ses peines , qui l'en payoavec usure, c'est le moment où son talent se révèle, où tout-àcoup il est assuré de sa gloire par le cri public.

Souvenez-vous du récit, où Rousseau se repré-

sente assistant au Devin du Village, dans les magnificences de Fontainebleau, au milieu des pompes de la cour ; lui inconnu, pauvre, avec son costume négligé, et où tout à coup il entend l'admiration qui circule autour de lui, et mille voix qui répètent : Que cela est divin! Tous ces sons vont au coetir Ce jour-là, Rousseau, dans son âme de poète , goûta la plus grande des joies.

Eh bien ! cette enivrante émotion d'un juste orgueil, elle fut sentie par Bernardin de SaintPierre , jusque-là si malheureux , lorsqu'au milieu de cette société, qui vivait de systèmes d'économie sociale et de petits vers , s'éleva un cri d'enthousiasme , pour saluer l'écrivain nouveau qui rendait tant de charmes au spectacle de la nature.

Voilà quel fut le succès de Bernardin de SaintPierre ; voilà la gloire qui lui échut un jour, la gloire du génie littéraire ; il est proclamé le premier , ou du moins le plus séduisant écrivain de son temps : Rousseau était mort depuis quelques années.

Cependant Bernardin de Saint-Pierre n'avait pas encore publié son ouvrage enchanteur, Paul et Virginie. Cette pastorale, d'une forme si neuve, lui avait été inspirée par l'impres-

sion de ses voyages et par une anecdote recueillie à l'Ile-de-France. Mais cette anecdote n'offrait rien du charme que l'auteur a répandu dans son récit. C'est lui qui a créé ces deux figures idéales, et qu'on n'oubliera jamais ; c'est lui qui a imaginé cette vie si simple, si pure ; c'est lui qui, réalisant les rêves de sa jeunesse, a peint le bonheur de la vertu et de l'innocence dans cette pauvre famille, rejetée loin de l'Europe par l'infortune ou par le préjugé.

Cet ouvrage augmenta l'enthousiasme que le public ressentait déjà pour l'auteur des Etudes.

Ce qu'il y avait de vrai dans la philantropie du XVIIIe siècle, et ce qu'il y avait de factice dans sa sensibilité, le naturel et la mode furent également intéressés, ravis par le charme de ces peintures sans modèle.

Cependant la révolution approchait. Tandis que les esprits s'amusaient doucement à ces images de bonheur, de simplicité, de pureté patriarcale, toutes les agitations terribles des troubles politiques se préparaient ; et le cœur de l'homme allait être mis à nu, dans ce qu'il a de plus grand et de plus hideux. Que deviendra le philosophe, le rêveur solitaire, l'ami de l'humanité , au milieu de ce profond bouleversement ?

Il faut le dire, Messieurs, la conduite de Ber-

nardin de Saint-Pierre fut simple et pure. L'illustration répandue sur lui, les doctrines qu'il avait soutenues, sa haine de l'odieux trafic des noirs, tant d'autres idées philantropiques dont la révolution se parait, le recommandaient aux hommes alors puissans. Ainsi Bernardin de SaintPierre, par un choix naturel, fut nommé directeur du Jardin des Plantes.

Pendant une époque de sang et de violence, mille souvenirs protégeaient encore le génie de l'auteur des Études de la nature : et l'on ne doit ni l'accuser, peut-être, de s'être enveloppé dans une silencieuse obscurité, ni le louer de n'avoir pas prostitué sa plume à la tyrannie décemvirale. Mais plus tard, d'autres séductions plus glorieuses vinrent le chercher. C'est une anecdote qui ne peut vous déplaire, que le souvenir des avances du vainqueur de l'Italie et de la France, envers un écrivain célèbre.

Du fond de l'Italie, le général qui ménageait toutes les gloires, toutes les illustrations, qui flattait la cendre d'un pape, de même qu'il courtisait un membre de l'Institut, Bonaparte lui avait écrit une lettre où il lui disait : Votre plume est un pinceau. Un écrivain, un poète, ne résiste pas à ces choses-là, dites par un grand général.

Lorsque le vainqueur d'Italie , rappelé par la maladroite jalousie du Directoire, vint à Paris, lorsque avec cette modestie connue, il voulut fuir tous les honneurs, rompre avec l'ambition, qu'il accepta la place de membre de l'Institut.

qu'il annonça le projet d'être assidu aux séances et de s'occuper exclusivement du progrès des sciences , il alla voir l'auteur des Etudes de la Nature avec le même empressement qui lui faisait rechercher toutes les célébrités de l'époque.

Il confia ses projets de retraite à Bernardin de Saint-Pierre , qui vivait dans une petite maison de campagne qu'il avait acquise du fruit de son travail. Il lui dit, entre autres choses, avec beaucoup de candeur, qu'il était las de tout, même de l'Institut , et qu'il était résolu d'acheter , comme lui, une petite campagne près de Paris, et de s'y retirer définitivement. Bernardin de Saint-Pierre entra tout-à-fait dans ce projet ; il alla même jusqu'à proposer sa maison d'Essonne. Le général fut un peu embarrassé; et malgré ses desseins de réforme, il murmura les mots de train de chasse d'équipage, qui faisaient que la maison n'était pas assez grande. Il ne disait pas tout, il lui fallait l'Europe.

Cependant, quoique le général n'eut pas acheté la petite retraite de l'écrivain , il continua

de le voir familièrement, et il l'invitait à dîner.

Un jour entre autres, il le reçut avec quelques hommes de lettres célèbres, Ducis, Colin-d'Harleville, Arnault. La conversation fut douce de sa part, aimable et spirituelle de la part des convives, flattés d'être réunis par un hôte, dont la gloire enivrait alors la France. Le général parla de nouveau de ses projets de retraite. Il y tenait plus que jamais ; cependant, tout à coup il s'anima , s'emporta contre la malignité des journalistes qui l'accusaient d'ambition ; et par une transition naturelle, comme il causait là avec quatre ou cinq amis intimes, avec des hommes de talent et de bonne foi, qui avaient un crédit naturel sur l'opinion, il leur proposa d'entreprendre un journal, afin de défendre la vérité, de le justifier lui-même de ses prétendus projets d'ambition, et de fav oriser le retour de la raison publique vers 1 es idées d'ordre et de modération, qu'il était si nécessaire d'établir. Messieurs, malgré la candeur connue des poètes, ce projet les étonna quelque peu. L'esprit indépendant et fin de Bernardin de Saint-Pierre ne fut pas satisfait du rôle qui lui était proposé ; il ne voulut pas devenir le journaliste du conquérant, et le vieux poète Ducis, avec sa figure vénérable et sa voix de stentor , se leva tout à coup, et dit : « Allons

» donc, Général, vous nous appelez à un pou» voir impossible ; si nous faisions ce que vous » demandez, bientôt vous nous redouteriez, vous » nous écraseriez.) Le général ne dit rien, et il renonça à son projet de journal, comme il avait renoncé à son projet de solitude champêtre.

Cependant la célébrité inoffensive de Bernardin de Saint-Pierre, et ces premières avances de protection et d'amitié lui assuraient faveur, sous l'empire du conquérant, lorsqu'il revint d'Egypte , avec plus de gloire et plus d'ambition que jamais. On dit que l'auteur des Études de la nature pouvait devenir sénateur. On dit aussi que l'illustre guerrier lui fit proposer d'écrire ses campagnes, et que l'écrivain s'excusa, refus qui devait déplaire. Il vécut paisible, assez silencieux admirateur du nouveau pouvoir, s'occupant des lettres, qui avaient fait sa gloire, et d'un petit jardin; allant à l'Institut, où il soutint plus d'un combat, toujours zélé pour les saintes doctrines de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme , et les annonçant avec une persuasive éloquence.

Il eut des adversaires, des ennemis. Son caractère fut attaqué. La trop longue épreuve de la mauvaise fortune lui avait laissé, peut-être, quelque chose d'inquiet et d'ombrageux dans la

prospérité même. Mais cela doit inspirer plus d'intérêt que de reproches.

Il me semble que cet écrivain si éloquent et si pur, lut un homme sincère et bon. J'ai trouvé des preuves de sa candeur qui ne permettent aucun doute. Il en est une que je vais vous lire.

Publique , elle eût paru peut-être une flatterie , mais elle était confidentielle et secrète.

Il raconte à sa femme qu'il a été nommé président ou directeur de l'Académie, et que l'abbé Maury a eu une voix; que sans doute il sera chargé de féliciter l'empereur à sa première victoire, que quelques personnes ont paru lui envier ce privilège, et puis il ajoute:

«Tu sais qu'il vient de battre les Russes et qu'il est à leur » poursuite. Hier, j'ai lu un trait qui m'a fait plaisir. Deux » jours avant la bataille d'Eylau, il était logé à deux lieues » de-là, dans un village. Il occupait la maison du ministre.

» située à mi-côte, et il avait couché dans sa bibliothèque.

» Il y avait sur sa table un livre des amis. Quand il fut » parti, le ministre y trouva écrit de la main de l'Empe» reur : Heureux asile de la tranquillité, pourquoi es-tu si » voisin du théâtre des horreurs de la guerre? »

Ne senible-t-il pas qu'il pensait à notre Eragny? S'il t'y avait vue avec notre chère famille, crois-tu qu'il eût donné la bataille ? (On rit.)

Quand on a écrit cela , Messieurs, on peut paraître dupe ; mais on est absous de tout calcul, de; toute combinaison habile et intéressée. Je trouve [ dans cette confidence naïve, l'apologie de Bernardin de Saint-Pierre et la marque la moins douteuse de sa candeur , de la simplicité de ses pensées et de sa conduite. De plus, il était l'ami de Ducis. Heureux l'homme dont le nom est une défense, un éloge pour ceux qui furent ses amis !

J'ai parlé long-temps de Bernardin de SaintPierre, et n'ai rien dit de son talent : le temps m'a manqué; une seule observation cependant.

L'originalité de Bernardin de Saint-Pierre , inspirée par les épreuves de sa vie, s'est développée surtout dans l'expression du sentiment religieux et des beautés de la nature. Ces deux choses se tiennent , et saisissent les âmes avec plus de force, dans un temps de raffinement social.

Ainsi, dans une époque dont garnie à vous parler, dans les premiers jours du christianisme, lorsque la société était savante, dure et corrompue , le génie, l'action populaire passa tout à coup du côté des orateurs du christianisme. Que faisaient-ils ces hommes? ils parlaient de Dieu, de l'âme, et de la nature. Ils rendaient à des peuples gâtés par la force rude et factice de la vie

sociale , l'amour des beautés naturelles ; et par elles les élevaient vers Dieu.

Les ouvrages des Grégoire de Naziance , des Basile, des Jérôme, sont remplis de descriptions pittoresques. Ouvrez SaintBazile ; tantôt dans des homélies au peuple de Césarée, il explique toutes les merveilles de la création avec un langage savant et poétique ; tantôt il décrit sa fuite loin des hommes, sa retraite dans un lieu charmant de la province du Pont, l'épaisseur de la forêt, la hauteur et la verdure des arbres, puis le fleuve qui passe sous ses yeux, et qui le sépare du monde.

Voyez saint Jérôme. La Dalmatie et la Judée, tout renaît dans ses écrits. Presse-t-il un ami de venir le rejoindre dans la solitude, « la Religion, » lui écrit-il, fait fleurir le désert ; que tardes-tu » plus long-temps? Qui peut te retenir dans le » cachot enfumé des villes? »

Cette impression de solitude, ce goût des champs, cette émotion de la vie champêtre sous les yeux du Créateur, ce mélange de sentimens religieux et de sensations naturelles est, ce me semble, ce qui ravive le mieux l'âme de l'homme usé par la fatigue de la société.

Avec moins de foi et de puissance, Bernardin

■de Saint-Pierre eut quelque chose de ce charme.

Il fit briller, aux yeux du XVIIIe siècle, les plus pures images de la nature ; mais il ne décrivit pas, comme Delille, pour décrire ; il ne regarda la nature que pour être ému dans tout ce que l'âme de l'homme peut enfermer de plus religieux et de plus intime ; il ne fut pas seulement un écrivain pittoresque ; il fut un poète, un moraliste. Avec un instinct de goût, il comprit qu'à ce public, rassasié et dédaigneux, il ne suffisait pas de montrer les beautés vulgaires de la nature qui l'entourait. Il avait vu cette riche et puissante nature des tropiques ; il la rendit avec d'éblouissantes, d'immortelles couleurs : mais surtout, il en anima le tableau par des impressions morales; et dans cette nature qu'il sentait si bien , il ne vit, il ne conçut rien d'aussi -grand que la beauté de l'âme et le spectacle de l'innocence ou de la vertu, sous les regards de Dieu. Voilà sa puissance, et son originalité qui ne passera pas. Un soin minutieux des détails , une vive exactitude, une belle imagination, l'ont fait peintre ; mais le sentiment religieux dont il est rempli l'a fait poète gagnant les âmes à l'attrait de sa parole.

HUITIÈME LEÇON.

Caractère poétique des ouvrages de Bernardin de SaintPierre.— La poésie avait-elle manqué auXVIIIesiècle ?

— Distinction à ce sujet. — Poésie pittoresque et religieuse; puissance qu'elle a sur les âmes.—Du genre descriptif considéré comme un progrès inconnu aux anciens. — Défaut de plan dans les Etudes de la Nature.

— Elémens du génie de l'auteur , l'observation de la Nature et l'imitation des anciens. — Nouveauté de ses images, et forme antique de sa langue. — Ses théories de bonheur et de perfection sociale. — Les trois âges d'or. — Attaques de Bernardin de Saint-Pierre contre l'ancienne société. —Résumé général de ses vues, soit chimériques, soit pratiques. — Rapprochemens de son style et de celui d'Amyot; citations. —Motif de celle longue analyse. — Adieux à la pure littérature.

MESSIEURS.

A notre dernière réunion, je me suis un peu perdu dans la biographie. J'ai conté l'histoire d'un homme, au lieu d'analyser un livre. Cepen-

dant, il faut en tenir aux ouvrages de M. de SaintPierre. Ils ont trop fortement saisi l'esprit des contemporains, pour ne pas renfermer un intérêt durable, qu'il importe de connaître et d'étudier.

Quelle fut la cause de ce prodigieux succès? Quel charme nouveau animait ces éciits, dans Une littérature en décadence, et dans une langue déjà fatiguée de tant de chefs-d'œuvre? Je le crois , Messieurs, le caractère des ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre, c'est qu'on y trouve ce qui manquait le plus à la fin du XVIIIe siècle, de la poésie, et une poésie nouvelle. En effet, cette époque , dont je suis loin de rabaisser l'éclat littéraire , avait connu deux formes de poésie, repré sentées presque uniquement par le même homme, la poésie pompeuse et la poésie épicurienne, les vers élégans, harmonieux, le beau langage dont Voltaire ànimàit son OEdipe et son Brutus, les vers spirituels, insoucians, sveltes, moqueurs, qui lui échappaient encore à quatre-vingts ans , les Stances à Mme du Deffant. Voilà les deux extrêmes de beauté poétique, les deux formes, l'une théâtrale, et l'autre toute mondaine, que le XVIIIe siècle avait surtout admirées.

Mais n'y a-t-il que cela, Messieurs, dans l'imagination humaine? L'impression vive des beautés

naturelles, la méditation de l'âme repliée en elle-même, n'est-elle pas une poésie? Dieu, la providence, l'ordre du monde, plus merveilleux encore à la science qui le découvre qu'à l'ignorance qui s'en étonne, l'origine, les mystérieuses espérances de notre nature, et les secrets infinis de notre coeur, ne sont-ce pas, pour le poète, autant de sources fécondes, qui se renouvellent, au lieu de tarir? Notre XVIII" siècle semblait en avoir détourné ses regards, pour n'écouter que les accens pompeux du théâtre, ou les chants ironiques du scepticisme et de la mollesse.

Un grand maître de l'art de la parole , comme delà science philosophique vous a dit, Messieurs, que toute la poésie du XVIIIe siècle était en Allemagne ; il l'a rassemblée, réalisée , personnifiée dans Klopstock et dans Goëthe. Cela , comme presque (toute opinion concise , rapidement jetée par un homme supérieur, est en partie vrai, en partie contestable. Non , sans doule ; si la poésie est cette fantaisie mobile et puissante, qui rend avec une vivacité singulière et des rernles ineffaçables les choses qui la frappent, ou les irôles qu'elle veut prendre, toute la poésie n'était pas en Allemagne ; car Foliaire était en France.

Mais si la poésie est encore cette cootempla-

tion ardente et réfléchie de l'âme sur elle même et sur les grands spectacles de la nature, ces élan cemens d'un cœur religieux vers la divinité , ce trouble intime qui agitait Milton, cela convenait peu au siècle, et au génie de Voltaire. Si la poésie est un sentiment naïf, qui s'intéresse aux plus petites choses, s'arrête à décomposer le calice d'une fleur, mais ne se borne pas à le décrire, et s'émeut, s'enthousiasme sur ces imperceptibles merveilles de la nature, on peut la refuser à Voltaire. Quoiqu'il fut agriculteur bienfaisant , et qu'il ait enrichi les bords de son lac , il n'a pas comme Virgile cet instinct délicat, et cet amour passionné des champs ; il ne sent pas la nature, comme un poète antique. Son esprit était trop vif , trop mondain , trop plein de malice et de réflexion tout ensemble.

< A joutons une autre remarque. Non-seulement ces caractères, ces attributs de la poésie n'appartenaient pas aux écrivains du XVIIIe siècle, et au plus célèbre de tous; mais jusque-là, ils s'étaient rarement alliés à l'esprit français. On a dit dans un ouvrage célèbre , que la poésie descriptive est une création moderne , que les anciens, avec leurs dieux et leurs fables, peuplant le monde d'une foule d'allégories ingénieuses qui arrêtaient sur elles l'imagination du poète, n'a-

Valent pas conservé de regards pour la nature même, et qu'elle était moins bien sentie par eux que par les modernes. Débarrassés de ces images fabuleuses , de ces voiles élégans que l'antiquité interposait entre les objets naturels et le , coeur de l'homme, les modernes ont mieux vu la nature face à face , et l'ont rendue dans leurs tableaux avec toute la vivacité, toute la vérité des couleurs primitives.

Je ne sais si l'illustre auteur du Génie du Christianisme a eu raison cette fois. Lorsque je regarde l'antiquité, j'y vois bien cette prestigieuse mythologie répandue sur le monde entier ; mais j'y vois en même temps, sous un beau climat, une vie simple et rude , qui favorise l'amour des champs. Où le spectacle de la nature a t-il été jamais mieux reproduit que dans Homère? ces peintures sont presque entièrement étrangères à nos poètes du XVIIe siècle.

Boileau dit quelque part :

(, Tous ces bords sont couverts de saules non planté, « Et de noyer? souvent du passant insultés.

Voilà, je crois, le seul trait de description naturelle qu'oi?. trouve dans ses ouvrages. Racine, l'ad mirable Kaci ne, n'en pouvait fai re entrer aucun

dans ses nobles et louchantes tragédies. Cela était permis à Euripide. Mais notre théâtre n'eût pas admis ce mélange. De grands poètes , Corneille et Molière n'ont été occupés qu'à la peinture de la vie historique et de la vie sociale. L'impression des champs, la vive émotion de ce spectacle merveilleux qui remplit le monde, n'avaient que faire pour ainsi dire avec notre belle et savante poésie du XVIIe siècle. Je ne vois alors qu'un poète qui ait aimé les champs, et qui ait peint la nature ; la nature était pour lui le cadre de ses drames. Ce n'était pas une nature cherchée bien loin ; Lafontaine n'avait pas du tout voyagé.

Venu au monde à Château - Thierry, dans la Champagne, un des pays les moins pittoresques de la France, ses courses se bornèrent à quelques châteaux de princes , au parc de Versailles, et à la Provence. De plus ses distractions étaient grandes ; il nous a conté lui-même, qu'en route , il s'oublia un jour à lire Tite-Live dans la cour d'une auberge, et laissa partir la voiture, ne songeant plus ni au voyage, ni au pays ou il était.

Cependant de tous les écrivains du siècle de Louis XIV, Lafontaine semble presque le seul qui ait regardé la nature ailleurs que dans les poèmes fies ânôens, et qui ait joint à l'étude une observa-

lion minutieuse et naïve. Les beautés du spectacle <le la nature qu'il a décrites , étaient simples et vulgaires, comme il pouvait les rencontrer dans ses promenades. Mais ce spectacle n'a pas besoin d'être compliqué, d'être enrichi d'accidens pit toresques, de phénomènes variés. Partout la nature est admirable pour qui sait la sentir. La beauté ravissante du tableau est dans l'âme du peintre. Lafontaine décrivant un printemps de France , un printemps ordinaire, loin du ciel de la Grèce ou de l'Italie, Lafontaine montrant le lapin qui trotte à travers le thym et la rosée, est aussi poète que les anciens le furent jamais.

Un autre génie de cette époque a senti vivement la nature ; mais il semble qu'il l'ait sentie surtout d'après les anciens. Une préférence de son goût lui a fait chérir, dans leurs ouvrages, ce qui peint le calme des champs, la solitude des bois, le brillant horizon de la Grèce ; il a aimé cette traduction élégante , harmonieuse qu'ils avaient faite les premiers, de tous les sentimens qu'éveille dans l'âme le spectacle de la nature ; mais il l'a peu regardée lui-même, ou ne l'a pas vue dans son incomparable richesse : pour le peindre, il a pris les couleurs d'Homère ou de Virgile. Cette puissance d'imitation, qui caractérise la littérature du XVIIe siècle, n'est nulle

part plus visible que dans Fénélon ; il lui est arrivé, pour le spectacle de la nature, ce que Platon raconte de tous les hommes qui s'arrêtent à de secondes images, au lieu de remonter au type divin. La beauté de la co pie a intercepté ses regards , et lui a dérobé le modèle ; il ne voit pas la nature au - delà d'Homère, de Théocrite, de Virgile ; il a tracé, d'après eux, ces descriptions gracieuses, ces détails champêtres du Télèmaque et d'Aristonoüs, un peu vieillis pour nos sens , depuis qu'on nous a rapporté des natures rares du tropique , des cieux du Nouveau- Monde brillant sur l'immensité des fleuves et du désert, des levers et des couchers du soleil au milieu du grand Océan, qui ont un peu gâté le simple coucher du soleil de notre village. Ainsi l'émotion de l'homme, au spectacle des merveilles du monde physique, est devenue plus difficile et plus exigeante ; on a demandé à la nature même de montrer ce qu'elle avait de plus rare. Cependant Fénélon, en reproduisant l'image des champs, par une réminiscence de l'antiquité poétique, avait commencé à donner, à la littérature magnifique du siècle de Louis XIV, le goût d'une simplicité pittoresque; c'est le même charme qui nous touche parfois dans les récits naïfs d'un vieux missionnaire, d'un voyageur illétré, et qui se

trouve si rarement sous la plume des savans et des auteurs.

Après ces essais peu nombreux, après ces deux hommes qui, l'un par des émotions intérieures et poétiques, l'autre par une imagination nourrie de l'antiquité, avaient décrit la nature dans un siècle de philosophie religieuse et d'inspiration littéraire, restait une place pour l'homme qui aurait beaucoup vu, beaucoup observé, et saurait tirer de ses impressions une poésie neuve et variée. Rousseau avait mêlé à sa dialectique et à son éloquence l'impression vive des lieux qu'il avait vus. Voyageur plus aventureux, observateur non moins sensible , Bernardin de SaintPierre a-t-il fait davantage ? a-t-il étendu et rajeuni le domaine des lettres? Son imagination , il faut l'avouer, avait plus de grâce et de sensibilité que de force; son coloris était plus doux qu'éblouissant : il semble aussi que cette puissance de composer et de réunir, sans laquelle le génie ne paraît pas tout entier, lui ait un peu manqué. Il ne s'était proposé lui-même que de faire des Études ; et il n'a presque laissé que de beaux fragmens.

Il se comparait à un jeune peintre qui s'essaie sur mille formes, sur mille intentions, plutôt qu'il ne conçoit un grand et vaste tableau. Seulement, les esquisses de Bernardin de Saint-Pierre sont

achevées; et il a mis dans les détails la perfection qu'il ne portait pas dans l'ensemble. Ce qui manque au plan général, ne manquepasau style et à l'expression. L'éloquence peut se trouver dans des fragmens; elle peut animer les diverses parties d'un ouvrage qui n'est ni progressif, ni complet , ni créé d'un seul jet de génie. Disons-le : esprit trop mobile pour ordonner le plan vaste d'une description de la nature, liée à l'idée de la providence, et qui réunit à la science des faits, les vérités morales, il a effleuré cet immense sujet.

Il a rassemblé quelques anecdotes de la nature, au lieu d'en écrire l'histoire. Les peintures sont exquises. Les réflexions souvent faibles, paradoxales ,. sans nouveauté ; mais l'âme du poète est partout.

Quand il parut avec cet ouvrage, devant la sévérité mathématique et la justesse moqueuse de d'Alembert, devant la raison grave de Necker, devant la belle littérature de Laharpe, de Chanifort et de tant d'autres écrivains qui n'imaginaient pas qu'il y eût dans le monde un autre sujet d'intérêt que la société, et le travail de l'esprit sur lui-même, Bernardin de Saint-Pierre sembla presque un novateur étrange.

On raconte que la première fois qu'il vint timidement lire un de ses ouvrages, chez ma-

dame Necker , une société choisie s'était rassemblée. Là se trouvaient Buffôn, Thomas , le chevalier de Chastellux , d'autres hommes célèbres.

Il commence sa lecture : c'était Paul et Virginie.

M. de Buffon s'arrête avec assez de plaisir à quelques mots d'histoire naturelle; mais la simplicité, la naïveté de ces peintures, la conception même de cette histoire , cette vieille esclave , ces deux petits, encans auxquels on veut l'intéresser, le fatiguent, et il demande sa voiture; M. Thomas ne paraît pas moins froid; madame Necker accorde à peine quelques mots d'éloge. L'auteur sort de cette lecture, découragé, désespéré. Depuis quinze ans , il poursuit l'espérance de faire une oeuvre de génie, dans son donjon de la rue des Grés. Il consulte son ami, le peintre Vernet, qui n'est pas littérateur, homme de goût, selon le monde, mais qui, par son art, et son génie pittoresque, estpoëte; Vernet admire ces brûlantes descriptions de la riche nature des tropiques, ces traits naïfs de mœurs, mêlés à de si vives couleurs , il dit à Bernardin de Saint-Pierre : « Vous avez du génie, a Cependant ce témoignage sincère et enthousiaste ne suffisait pas, il fallait des appuis, des prôneurs , un libraire enfin. L'auteur chercha long-temps, et présenta ses Etudes de la Nature aux libraires les plus célèbres : on lui

rendait son manuscrit ; on lui disait que cet ouvrage n'était pas dans le goût à la mode ; et on ne s'apercevait pas que l'ouvrage qui doit devenir le plus à la mode , sera nécessairement celui qui ressemblera le moins à tous ceux qui étaient à la mode jusqu'alors. ( On rit. )

Après bien des refus et des retards, les Études de la Nature furent enfin publiées; et malgré les défauts du plan, la nouveauté des images en chanta tout le monde. L'ouvrage fut réimprimé de toutes parts, et trop pour l'auteur , qui a tant accusé les contre-façons. Paul et Virginie eut encore un succès plus populaire. Lettrés, curieux, ignorans , tous les esprits furent saisis du charme infini de cet ouvrage, où l'intérêt romanesque est si naïf, et la description si passionnée.

Nous avons dit la grande cause du succès de Bernardin de Saint-Pierre, c'est qu'il était poète dans un siècle, où, malgré le rare talent de Delille et tous les artifices ingénieux de sa versification, il n'y avait plus guère de poésie : c'est encore que la poésie est une chose vraie , qui ne peut jamais se montrer sans se faire reconnaître, et sans être puissante sur les coeurs.

Qu'un siècle soit préoccupé de sérieux intérêts, d'études techniques, ou qu'un siècle soit frivole, épicurien, charmé du bel esprit en litté-

rature, si vous lui montrez la véritable poésie , vous le distrairez, vous le ravirez, vous vous ferez écouter. Poètes, qui que vous soyez, n'accusez jamais votre siècle; mais, Siècles, accusez quelquefois vos poètes.

Ainsi, Messieurs, l'ouvrage de Bernardin de Saint-Pierre saisit l'imagination des contemporains, leur rendit l'intelligence des beautés naturelles , et réveilla dans les âmes des émotions poétiques, qui semblaient étrangères à la philosophie dominante du XVIIe siècle. Maintenant essaierons-nous d'analyser les élémens divers qui composent pour nous cette poésie? Y a-t-il beaucoup d'art ? N'y trouve-t-on que la trace de l'éducation singulière qu'avait reçue le génie de l'auteur, au milieu d'une vie toute d'aventures? ou bien y reconnaît-on l'éducation des livres, et l'étude des grands modèles? Cette double influence est visible dans ses écrits. Il réunit à l'impression personnelle et naïve, toutes les traditions du goût; il les sait, et les retrouve à la fois.

Sous le rapport de la langue et du style, Bernardin de Saint-Pierre avait habilement rétrogradé vers un autre siècle. Avec tant de nouveauté dans ses images, il a de l'archaïsme dans sa manière d'écrire. La littérature, depuis lesiècle de louis XIV, avait toujours été s'apurant, cher-

chant l'élégance, lanoblesse, la dignité des formes ; Billion, si grand écrivain d'ailleurs, avait dit: «A yez » du scrupule sur le choix des expresssions, de l'at» tention à ne nommer les choses que par les » termes les plus généraux. » C'est-à-dire soyez pompeux, et soyez vague. Au contraire, Bernardin de Saint-Pierre , malgré le tour brillant de son imagination, ne craint pas les termes simples, particuliers, lesnomspropres deschoses. Son expression colorée n'en est pas moins familière.

Il y a chez lui du savant, pas trop savant, qui parfois emploie les paroles techniques, quand elles sont plus précises, mais plus souvent fait servir le langage usuel à exprimer avec grâce, avec vivacité, les objets, que récapitule et que dissèque la science.

Il y a dans son style du voyageur, du marin, du botaniste , autant que du poète. On reconnaît l'homme qui a souffert les bourrasques de la vie, Son langage n'est pas digne et pompeux, comme un langage de cabinei ou de theâtre. Les images basses et vives qui abondent dans nos vieux auteurs ne lui répugnent pas. Écrivain si harmonieux et si pur, il a baissé d'un ton de la dignité du beau style. Comme J.-J. Rousseau, et peut-être plus que lui, il innove par la fanliliarité des comparaibons, l'expressive simplicité des nuages, son dédain pour la richesse et le faste, sousltoutes les

formes, depuis le luxe des palais, jusqu'à celui des livres et du style, l'ont ramené vers notre littérature du XVIe siècle. Il est élève de Montaigne et d'Amyot. Il étudie dans leurs ouvrages une double antiquité, celle des sentimens grecs et romains , et du bon vieux style français. Il imite avec Un art infini cette langue moins régulière , moins bien faite, moins liée que notre langue classique, mais libre, naïve , abondante en images, et en expressions heureuses, que la désuétude a rajeunies. La nature lui donne le sujet de ses tableaux ; la vieille littérature française lui donne en partie ses couleurs.

Mais ce n'était pas tout, aux yeux du XVIII siècle, pour agiter, pour saisir les esprits; il fallait des vues, des systèmes , une conception philosophique. C'est-là ce que Bernardin de Saint-Pierre a tenté, plus qu'il ne l'a fait. C'est dans la partie ambitieuse de son ouvrage et de son talent, que j'aperçois ce qui peut lui manquer. Ce n'est pas que le reproche soit général ; ce n'est pas que je méconnaisse ce qu'il y a de consciencieux , de naturel, d'involontaire dans ses théories. Evidemment. de Saint-Pierre appartient à l'école de ces sublimes penseurs, qui de tout temps ont souhaité l'amélioration et le bonheur du genre humain. Il est disciple de Pythagore, et de ces sages

de Sicile, disciple de Platon, dans sa république de Xénophon , dans sa Cyropédie, de ThomasMorus, dans son Utopie, de Fénélon enfin. Il est tourmenté des mêmes idées, épris des mêmes espérances.

Le monde, depuis qu'on raisonne, depuis qu'on imagine, a été perpétuellement occupé d'une espérance qui était un peu sa condamnation. Il a toujours rêvé quelque chose de bien meilleur que ce qu'il était, que ce qu'il éprouvait.

Dans la naïveté des premiers temps, il a rêvé l'âge d'or; il a mis le perfectionnement, l'amélioration derrière lui, pour ainsi dire.

Une autre époque de l'esprit humain ne chercha point l'âge d'or dans des temps reculés, mais dans des contrées lointaines, où l'on n'était pas encore parvenu.

Cette illusion se remarque dans les derniers temps de l'antiquité grecque. Elle animait les efforts que faisait le peuple conquérant et éclairé pour civiliser des pays barbares. Il espérait y trouver bien plus qu'il n'y portait.

De même que vous trouvez dans les vieilles traditions de la Grèce, la croyance et le regret de l'âge d'or aux premiers jours du monde : ainsi dans les récits du siècle d'Alexandre, on voit partout l'idée qu'il existe des terres mystérieuses, où

se conserve un âge d'or contemporain des malheurs du monde. Sans doute l'imagination grecque , excitée par les exploits d'Alexandre, ne rêvait cet âge d'or que pour l'envahir, que pour le prendre; mais une telle espérance n'indique pas moins l'idéal de perfection naturel à l'es, prit humain. On en trouve mille traces dans les auteurs grecs de cette époque. Chose singulière ! ce rêve occupait les esprits , au milieu des guerres sanglantes et des crimes de la succession d'Alexandre. Nous lisons dans Diodore qu'un certain Evhemère, envoyé par le tyran Cassandre, avait découvert, visité, décrit l'île Panchaïa, merveilleux séjour de richesse et d'innocence, où le plus parfait bonheur, la paix, la justice, la puissance paisible, l'obéissance volontaire et libre florissaient depuis des milliers d'années.

D'autres écrivains de la même époque plaçaient ces chimères de félicité dans les parties de l'lnde, où n'avaient pas encore pénétré les armes des Grecs. Cette illusion se prolongea plusieurs siècles. Lucien s'est moqué de toutes ces rêveries dans son Voyage imaginaire ; il atteste, par ses hyperboles amusantes , tous les mensonges que ses contemporains devaient faire, et que nous avons perdus. Sous ce rapport, cette ingénieuse parodie est historique. Nous entrevoyons, en la

lisant, ces espérances de perfection et de bonheur, dont se berçait encore l'esprit grec, sous le joug de Rome. ,

Dans le mouvement du XVe et du XVIe siècle, époque où l'esprit d'aventure et de découverte offre plus d'une analogie avec les expéditions lointaines des Grecs sous Alexandre , les hardis navigateurs de l'Europe avaient espéré que dans ces pays nouveaux, où ils devaient porter le fer et le feu, ils trouveraient le bonheur, le règne parfait de l'innocence et de la vertu. C'est une naïveté qui remplit les lettres de quelques-uns des contemporains de Colomb. Ils annoncent que l'on a découvert les îles fortunées. Colomb lui-même , dans les illusions mêlées à son sublime enthousiasme, cherchait plus que le passage aux Indes, plus que des îles fortunées, plus qu'un nouveau monde. Dans ses derniers voyages de découverte, il croyait, par des raisonnemens scientifiques, s'approcher du Paradis, c'est-à-dire du plus haut degré de l'âge d'or.

Serait-ce que, sans l'aiguillon d'une espérance chimérique, les plus grands esprits eux-mêmes ne pourraient pas réaliser toute la hauteur de leurs pensées? serait-ce que dans la faiblesse et l'ambition de l'homme tout ensemble, la vérité n'est pas un attrait assez fort pour lui, et qu'il a be-

soin, pour atteindre où il doit monter, qu'un peu d'illusion, de rêverie vienne se mêler à ce qu'il éprouve de vrai, et l'élève au-dessus de lui-même?

Enfin, Colomb s'imaginait, appuyant de calculs physiques ses pieuses illusions, que le monde qu'il avait poursuivi avec tant d'opiniâtreté, à travers les démentis de ses contemporains, devait le conduire vers des hauteurs inconnues, où l'air et la vie s'épuraient, où une atmosphère semi-divine enveloppait et nourrissait des créatures meilleures et plus heureuses; et qu'enfin sa découverte du Nouveau-Monde étaitunpas vers le ciel. C'est ainsi que vieux, cassé d'inifrmités, de douleurs, abreuvé d'amertumes, presque aussi malheureux de sa gloire qu'il l'avait été de sa longue attente, Colomb s'embarquait de nouveau, et naviguait vers cette grande et dernière espérance.

Après ces illusions de l'esprit humain, rêvant le bonheur, rêvant l'âge d'or, à des époques et sous des formes diverses, il est encore une autre espérance commune aux sociétés avancées, et qui naît, non de la crédulité, non de l'enthousiasme, mais de l'expérience même, et du progrès de la vie sociale.

Le troisième âge d'or, c'est la perfectibilité ; c'est le but, où conduit cette conviction, que le monde s'améliore par sa durée, que des idées plus

vraies, que des moeurs plus pures, qu'une liberté plus grande doivent progressivement élever l'intelligence et la condition de l'homme.

Un moraliste qui, comme de Saint-Pierre, avait plus d'imagination que de force d'esprit se trouvant au XVIII" siècle, a dû mêler ces diverses théories de bonheur. Séduit par les rêves poétiques de l'antiquité, il voyait en même temps poindre devant lui les systèmes nouveaux de réforme sociale ; poète, il aimait à se reporter vers ces images de bonheur, d'innocence , réalisées , supposées dans la vie patriarchale et dans les moeurs des nations primitives. Philosophe du XVIIIe siècle, il révérait cet âge d'or de la perfectibilité , qui doit naître du raisonnement et de la science.

Ainsi, l'écrivain le plus simple, le plus naturel du XVIII' siècle, le plus opposé à l'esprit général de scepticisme et d'analyse, était novateur comme les autres ; et ce n'est pas là, sans doute, la moindre singularité de son ouvrage.

Au milieu de tant de descriptions naïves, de tant de souvenirs de voyageur, de tant d'émotions de poète épris des beautés de la nature, il mêle des idées de changement politique, il raisonne en publiciste: il rédige des constitutions; il fait même une découverte à ce sujet, découverte qui a son

importance, puisqu'elle a été inscrite dans la loi fondamentale d'un État puissant de l'Amérique méridionale, et qu'elle a été réclamée par un publiciste célèbre. C'est Bernardin de Saint-Pierre qui, le premier, a cru sage d'ajouter au pouvoir législatif et au pouvoir exécutif un pouvoir neutre et indépendant. a Je conçois, dit-il, dans la » monarchie, ainsi que dans toute puissance, » un troisième pouvoir nécessaire à son harmo» nie, que j'appelle modérateur. » Et ailleurs: « Le pouvoir modérateur appartient essentielle» ment au roi. »

Vous me direz , Messieurs : A la bonne heure ; il est curieux de voir l'influence du siècle se manifester à ce point sur l'esprit de l'homme que sa vocation primitive, ses études, ses aventures semblent le plus y dérober ; il est remarquable de voir un homme que la nature avait fait botaniste et poète, devenir publiciste. Mais que valent ces idées en elles-mêmes ? elles ont gardé le tour d'esprit un peu romanesque de l'auteur.

Seulement à une époque où la théorie était souvent chimérique , ses plans d'innovation , toujours purs et bienveillans , ont un caractère particulier de candeur antique. Que penserezvous, par exemple, de son idée sur la responsabilité des ministres ? Il ne veut pas qu'on

se borne à déterminer par des lois les abus du pouvoir ministériel, et à établir par des institutions le moyen de les réprimer : il veut encore que le zèle des ministres soit excité par des récompenses; il veut que dans un gouvernement sagement pondéré, tout ministre qui aura bien gouverné dix ans, ait une statue, au bout de ce terme. Il ne songe pas que dix années de ministère sont une assez belle récompense , et que la statue est de trop ( on rit ).

Beaucoup d'autres pensées de Bernardin de Saint-Pierre sur- l'éducation, sur l'Elysée réservé aux grands hommes, sont poétiques, ingénieuses, sans être fort utiles. Lorsque, cependant, ses vues de politique, en même temps qu'elles tiennent à l'esprit général du temps , sont liées à ses propres études, on peut les lire avec un double intérêt. Elles font sentir plus vivement à quel point toutes les idées qui ont dominé depuis un quart de siècle étaient puissantes, victorieuses, universelles , avant l'époque où elles commencèrent à être appliquées : ainsi, et cette remarque ne peut trop se répéter, parce qu'elle explique une partie del'histoire de France; quand Bernardin de SaintPierre publia son livre des Études de la Nature, en 1784, il fut obligé de le porter d'abord à un censeur laïc, puis à un censeur ecclésiastique;

voilà bien des précautions : cependantles derniers chapitres de cet ouvrage tel qu'il parut avaient pour objet la diminution du pouvoir temporel du clergé, l'enlèvement d'une partie de ses richesses, l'abolition du célibat des prêtres, l'abus des grandes propriétés. Regardez, Messieurs, quelles idées , au milieu des années 1780 et 1784, c'està-dire dans un temps où l'ancien ordre social reposait encore, vermoulu, mais immobile. C'est alors que par la puissance de l'opinion , les hommes qui étaient les contrôleurs privilégiés des pensées, les douaniers postés à la barrière, laissaient passer tranquillement ces principes nouveaux, qui entraînaient le renversement inévitable de tout le système ancien ; et ces idées étaient produites par l'écrivain le plus paisible , le moins animé d'une passion novatrice et violente.

En parlant d'un écrivain illustre et aimable , tout à la fois, vous concevez que j'ai dû changer l'ordre naturel du développement , commencer par les choses que j'admire le moins, et pour conclusion réserver la louange.

Je ne voudrais pas vous laisser pour dernière impression la faiblesse de quelques vues politiques de Bernardin de Saint-Pierre. Je ne voudrais pas même faire juger la gloire d'un grand écrivain , d'un poète , par quelques vérités poli-

tiques qui lui sont échappées, et qui étaient l'expression d'opinions générales de son temps; ce n'est pas seulement comme écho de son siècle que nous voulons le faire entendre , c'est comme une voix nouvelle qui s'élevait, et qui venait du désert.

Sans doute, vous voyez se réfléchir en lui les opinions contemporaines avec une grande vivacité. S'agit-il de ces grandes propriétés féodales, de ces droits oppressifs, monumens des iniquités d'un autre âge, il attaque avec amertume. Dans son amour des champs, dans ses goûts J'indépendance et de simplicité, dans ses vœux pour le bonheur du paysan, il trouve mille argumens contre l'état de la propriété dans l'ancienne France; il les exprime avec une énergique candeur qui ne prévoyait pas des révolutions, et qui pouvait les provoquer.

Mais lorsque l'esprit nouveau lui apparaît, non plus comme rénovateur de la société, non plus comme ennemi de l'orgueil et de l'oisiveté des riches, comme protecteur du travail des pauvres, mais comme sceptique, et comme incrédule à Dieu et à la Providence ; alors son âme se soulève et se passionne; et c'est dans cette opposition à son siècle que fut en partie son éloquence. Il est poète par son amour de la na-

ture ; il est homme éloquent par ces anathèmes qu'il lançait contre les doctrines sceptiques et désolantes qu'avait attaquées Rousseau.

Ce nom me rappelle la plus grande influence qui ait agi sur le talent de Bernardin de SaintPierre. Vous figurez-vous, en effet, quelle devait être l'inspiration de ces entretiens avec l'homme de génie qui déjà vieux, fatigué du monde et de la retraite tout à la fois, sans amis, et cependant plein d'amitié, prêt à s'épancher dans le premier coeur qui s'ouvrait à lui, se confie au pauvre voyageur revenu de l'Ile-de-France. Dans une promenade, un jour, Bernardin de SaintPierre avait récité à Rousseau les beaux vers de La Fontaine sur Philomèle et Progné ; Rousseau fond tout à coup en larmes; il apercevait une sorte de ressemblance enire sa propre destinée, glorieuse et infortunée, et celle de cet oiseau qui enchante les bois, où il se cache, et fuit les hommes, dont la vue lui rappelle ses maux.

Ces larmes de Rousseau ne devaient pas impunément couler devant un homme fait pour la gloire.

D'autres conversations où Rousseau lui raconta les épreuves de son talent, ses premières idées, ses tentatives, tantôt d'écrire l'histoire, tantôt d'achever son beau, son singulier roman d'Emile, tout cela éveillait le génie du jeune écrivain.

Rousseau lui inspirait aussi avec une force nouvelle, le goût des anciens. Ni l'un, ni l'autre , Messieurs, ne connaissait beaucoup les langues anciennes ; mais le goût des anciens est une sympathie , une disposition de l'âme, bien plus qu'il n'est une érudition, une doctrine.

Rousseau , comme vous le savez, ne savait pas le grec; il entendait peu le latin. Quand il a tra-

duit Tacite, il s'est mépris souvent ; mais il avait l'âme toute préparée, toute conformée pour l'intelligence de l'antiquité.

Il en est de même de M. de Saint-Pierre : les livres modernes, composés par des auteurs , lui déplaisent, le choquent. Il lui faut des hommes qui aient connu la vie active, qui aient souffert au milieu des aventures réelles de ce monde. Il croit les trouver bien davantage dans les anciens, dans Hérodote, par exemple , qui a tant voyagé ; dans Xénophon qui a fait la retraite des dix mille, et qui l'a écrite; dans Thucydide général, homme d'état, orateur, amiral, proscrit, éprouvé enfin par toutes les conditions de la vie. Ce sontlàles écrivains qui le charment, en dépit de l'obstacle d'une langue mal connue, à travers ces nuages d'un idiome étranger; l'instinct de son âme lui fait retrouver la vérité, l'originalité antique, bien mieux que ne la comprenaient et

Thomas, si savant, et l'abbé Barthélémy qui était plus que savant.

Ainsi le sentiment de la nature, le goût de nos vieux écrivains, l'intelligence profonde et passionnée de l'antiquité ; voilà trois élémens , trois sources de talent qui se réunissent pour former le génie de M. de Saint-Pierre.

Maintenant, Messieurs, vous me direz : mais chacun de ces élémens est-il aussi précieux que vous le supposez? vous nous parlez de cette vieille langue, de cette vieille littérature. Est-ce qu'en effet, au milieu de nosmoeurs du XVe ou du XVIe siècle, pendant nos querelles religieuses, dans cette vie moderne d'alors si rude, sans être pour cela naïve, il y avait quelque chose qui puisse servir au génie d'un écrivain moderne ? Sans doute, les pamphlets théologiques du XVIe siècle sont de mauvais modèles de goût; mais les livres de cette époque où l'étude de l'antiquité se mêle à l'esprit gaulois ont un caractère original. On y trouve cette naïveté que nous supposons toujours aux anciens, et que les anciens ont souvent. Nos vieux-auteurs la donnent à ceux qui ne l'avaient pas. Nous l'avons remarquée déjà, la naïveté de Plutarque est du fait d'Amyot. Un autre écrivain qui a servi quelque peu de modèle à l'auteur de Paul et Virginie, Longus avec son Daphnis

et Chloë, est naïf, à condition d'être traduit par Amyot. Longus en lui-même, est un sophiste qui exploite artificiellement une idée heureuse et naturelle. Il est rhéteur, fait des phrases syluétriques, antithétiques, à consonnances, et désinences calculées. Dans le style d'Amyot, il est devenu simple, ingénu, presque négligé. Toutes les finesses de la pensée grecque au IVe siècle , se sont simplifiées, sans perdre de leur grâce primitive. L'art de l'auteur se change en une sorte d'enjouement délicat qui amuse l'imagination.

Aussi, Bernardin de Saint-Pierre nommait Amyot l'un des écrivains les plus durables de notre langue ; c'est par lui qu'il étudiait la Grèce ; c'est de lui que vient ce mélange d'élégance antique et de vieille naïveté qui fait un des plus grands charmes du style des Études de la Nature.

Reste maintenant à dire ce qui animait ces imitations diverses, et ce qui fut l'âme, la vie, de ce talent original et artiste, que Bernardin de SaintPierre avait cultivé par l'étude de l'antiquité et du moyen âge ; c'était le sentiment religieux.

Ici, Messieurs, veuillez observer que cette réaction religieuse dont on a beaucoup parlé, ne -date pas seulement du génie du christianisme. Il -est arrivé à l'illustre auteur de ce bel ouvrage ce qui arrive à tout homme de génie, qui fait ce

que d'autres avaient essayé, avec moins d'à propos ou de puissance. Les premières tentatives disparaissent dans sa gloire ; il semble rester inventeur , parce qu'il est modèle.

Dans la réalité , du milieu même du XVIIIe siècle, s'éleva d'abord la résistance au parti sceptique. Et pourquoi ? c'est que le scepticisme n'est pas un état définitif de l'âme humaine, mais une épreuve, un passage. Ainsi, le combat contre le scepticisme commence le jour de sa victoire. Tant qu'il est une attaque contre les abus du pouvoir religieux, il est possible, il est naturel que les talens, les imaginations les plus vives, les consciences les plus fières, se rangent de son côté.

Mais vainqueur, il ne satisfait plus; la guerre recommence au milieu de lui-même. Ainsi, la réaction religieuse, pour parler, comme on le fait, dont le génie du christianisme fut un si éclatant témoignage, un si admirable monument, ( l'auteur est à Rome, assez loin pour qu'on puisse le louer, ) avait été précédée, préparée sous des formes diverses, et d'abord par quelques pages de l'Emile. La réaction religieuse dans Rousseau , c'était la haine de l'athéïsme, c'était le spiritualisme le plus ardent; c'était l'agitation même d'un doute plein de respect; enfin c'était l'éloquence même de l'écrivain; c'était cette cha-

leur , cette puissance d'émotion qui était tout un culte, et qui excluait, qui repoussait bien au-delà d'une simple réfutation, les doctrines froides et sceptiques.

Après Rousseau, il est un homme célèbre à plus d'un titre que l'on doit placer parmi les premiers chefs de ce mouvement religieux. C'est Necker. Le titre de son ouvrage , de l'importance des opinions religieuses semble annoncer que les croyances religieuses apparaissent surtout à l'auteur , sous un point de vue politique, et d'intérêt social. Mais le livre même par la gravité des sentimens, par la chaleur d'âme vive et sérieuse dont il est rempli appartient à une conviction plus haute, et signale le retour de l'esprit philosophique vers le dogme religieux.

Avec sa belle imagination et son coloris nouveau, Bernardin de Saint-Pierre tentait le même effort; non-seulement il soutenait l'existence de Dieu, et la spiritualité de l'âme qui en est le corollaire ; mais il se faisait pour ainsi dire le commentateur le plus enthousiaste et le plus minutieux de la Providence. Tandis que, autour de lui, les sciences naturelles semblaient se passer de Dieu, à force de bien analyser le monde matériel, de Saint-Pierre entreprend de replacer partout Dieu, de montrer sans cesse l'action

d'une providence ingénieuse, infatigable, qui pourvoit à tout, qui prépare tout, qui a disposé le nid de la Colombe, comme elle soutient les soleils au milieu de l'immensité. — Rien de nouveau dans cette vue : Fénélon, dans le traité de l'existence de Dieu, Cicéron , avant lui, Platon et tant d'autres avaient épuisé l'argument des causes finales. Oui, mais la nouveauté était dans l'époque et dans la forme. C'est en présence delEncyclopédie, au milieu du triomphe des sciences physiques, et enfin dans un livre d'histoire naturelle que l'auteur des Etudes relève l'honneur des doctrines religieuses et spiritualistes et fait de la description pittoresque une arme pour le raisonnement.

Pour louer, je devrais citer; mais l'ouvrage est trop connu; d'ailleurs, les beautés en sont gracieuses, égales, faites pour plaire, par le charme continu du langage, plutôt que vives, éclatantes, destinées à enlever l'admiration par force et par surprise. Après avoir décomposé ce talent, si pur et si nouveau, et montré ses inspirations principales, j'en rapporterai seulement quelques exemples , dans l'ordre d'idées que j'ai marqué.

Emprunte-t-il quelque chose aux anciens, vous voyez, pour la première fois, depuis Fénélon et

Rousseau, ce goût exquis, cette intelligence délicate de l'antiquité qui, en l'imitant, la continue, qui parle et sent comme elle. Voyez, par exemple , combien, dans une opinion qu'il partageait avec son temps, il était antique par la forme.

« Plutarque disait que de son temps, sous Trajan, on n'aurait pas levé trois mille soldats dans la Grèce, qui avait fourni autrefois des armées si nombreuses, et qu'on y voyageait quelquefois tout un jour sans rencontrer d'autres personnes que quelques bergers le long des chemins.

C'est que les terres de la Grèce étaient presque toutes tombées en partage à de grands propriétaires, etc., etc.

» Les grandes propriétés ôtent à la fois le patriotisme à ceux qui ont tout et à ceux qui n'ont rien. « Les gerbes, » disait Xénophon, donnent à ceux qui les font croître le » courage de les défendre. Elles sont dans les champs » comme un prix au milieu d'un jeu pour le vainqueur. »

Citation et texte, tout semble ici de la même date. Son imitation d'Amyotetdenosvieuxauteurs naïfs, est plus imperceptible, en quelque sorte, plus répandue dans ses pages élégantes, plus cachée sousles formes gracieuses de sa parole. Citons d'abord Amyot : prenons quelques-unes de ses peintures de bonheur, que Bernardin de SaintPierre aime à reproduire.

« Janus avait à Ilome un temple, ayant deux portes,

It lesquelles on appelle les portes de la guerre, pour ce que » la coutume est de l'ouvrir quand les Romains ont guerre » eu quelque part, et de le clore quand il y a paix universelle, a ce qui est bien malaisé à voir et advient bien peu sou» vent. Mais, durant le règne de Numa , il ne fut jamais » ouvert une seule journée, ains demeura fermé l'espace » de quarante et trois ans entiers , tant étaient toutes occaM sions de guerre et partout éteintes et amorties, à cause » que non-seulement à Rome le peuple se trouva amolli » et adouci par l'exemple de la justice, clémence et bonté » de Numa; mais aussi ès villes d'alenviron commença une » merveilleuse mutation de mœurs, ne plus ne moins que » si c'eût été quelque douce haleine, d'un vent salubre et » gracieux, qui leur eût soufflé du côté de Rome pour les » raffraîchir : et se coula tout doucement ès cœurs des » hommes un désir de vivre en paix, de labourer la terre, » d'élever des enfans en repos et tranquillité, et de servir et » honorer les Dieux.»

Voilà, Messieurs, cette plaisante et douce simplicité, ce langage rompu, amolli dans sa rudesse , qu'un écrivain très-spirituel et très -savant de nos jours, qu'un grand artiste de négligences s'étudiait à imiter, à force de soins, eh bien ! mille traces heureuses de ce modèle, se retrouvent dans le style de Bernardin de Saint-Pierre. Elles y semblent naturelles.

Relisez-le, Messieurs , pour vérifier , vousmêmes, cette remarque; revoyez ces descriptions charmantes qu'il trace de la vie de son pays, de

sa province de Normandie; ce sont autant de détails touchans sur le sort des laboureurs, les soins de la culture, la paix des champs. Des images , des expressions, jetées çà et là dans ses récits , vous rendront cette grâce inimitable du vieux français d'Amyot.

Mais la vive couleur de ses propres impressions, cette force de poésie descriptive, qui peint une nature riche et nouvelle, vous la trouverez dans les descriptions qu'il a faites du climat des tropiques, dans sa peinture enchanteresse des iles Cyclades, de l'île de Delos , tableau de la vérité la plus riante, et d'un goût antique, où la mythologie même est renouvelée par l'imagination pittoresque et le vif sentiment de la nature.

Enfin, sa plus grande puissance de poète et d'homme éloquent, il la reçoit du sentiment religieux , si rare dans son siècle. Dans ces pages si rêveuses et si touchantes, de Saint-Pierre n'est pas seulement théiste, spiritualiste; il avait quelque chose de plus dans l'âme. Parmi les écrivains du XVIIIe siècle, il est le seul qui aime à citer les livres hébraïques et l'Evangile, Il se plait aux cérémonies religieuses. On le sent, à la manière dont il raconte qu'il est allé un jour avec Rousseau visiter les hermites du Mont-Valérien, et qu'ils furent tous deux singulièrement touchés, en

les entendant réciter les litanies de la Providence.

Que veux-je dire, par là, Messieurs? si non que ces deux esprits furent sans cesse agités d'émotions religieuses qui ne se renfermaient pas seulement dans le spiritualisme; leur âme vive allait audelà; ils avaient quelque chose de cette piété d'imagination et de sentiment qui intéresse et qui touche dans quelques pages des confessions de saint Augustin. Ce mélange d'impressions mystiques et de vif attrait pour la nature, faisait en grande partie leur originalité.

Est-ce saint Augustin, est-ce saint Jérôme, ou bien est-ce un écrivain du XVIIIe siècle qui a écrit ce que je vais vous lire?

Les riches et les puissans croient qu'on est misérable et hors du monde quand on ne vit pas comme eux; mais ce sont eux, qui, vivant loin de la nature, vivent hors du monde. Ils vous trouveraient, ô éternelle beauté! toujours ancienne et toujours-nouvelle ; ô vie pure et bien heureuse de tous ceux qui vivent véritablement, s'ils vous cherchaient seulement au dedans d'eux-mêmes ; si vous étiez un amas d'or, ou un roi victorieux qui ne vivra pas demain, ou quelque femme attrayante et trompeuse, ils vous apercevraient et vous attribueraient la puissance de leur donner quelque plaisir; votre nature vaine occuperait leur vanité, etc., etc.

Cependant, qui ne vous voit pas, n:a rien vu; qui ne vous goûte point n'a jamais rien senti. Il est comme s'il

n'était pas; et sa vie entière n'est qu'tm songe malheureux; moi-même, ô mon Dieu ! égaré par une éducation trompeuse, j'ai cherché un vain bonheur dans les systèmes des sciences, dans les armes, dans la faveur des grands, quelquefois dans de frivoles et dangereux plaisirs. Dans toutes ces agitations, je courais après le malheur, tandis que le bonheur était auprès de moi, etc. etc. Je n'ai cessé d'être heureux que quand j'ai cessé de me fier à vous. 0 mon Dieu ï donnez à ces travaux d'un homme, je ne dis pas la durée ou l'esprit de vie, mais la fraîcheur du moindre de vos ouvrages! que leurs grâces divines passent dans mes écrits, et ramènent mon siècle à vous, comme elles m'y ont ramené moi-même ! Contre vous toute puissance est faiblesse; avec vous, toute faiblesse devient puissance. Quand les rudes aquilons ont ravagé la terre, vous appelez le plus faible des vents; à votre voix, le zéphyr souffie, la verdure renaît, les douces primevères et les humbles violettes colorent d'or et de pourpre le sein des noirs rochers.

Messieurs, je vous retiens le plus long-temps que je peux dans ces méditations tranquilles, dans ces douces spéculations de poésie, de solitude , de rêverie. C'est une expiation anticipée.

Encore un peu; et nous allons entrer dans les horreurs de la vie active, autant qu'on le peut faire dans un cours de littérature. Ce ne sont plus ces aimables rêveurs, ces moralistes poètes, ces enchanteurs par la parole, qui vont nous occuper. Bientôt nous entendrons les voix de la tribune affaiblies, il est vrai, en passant par

cette tribune d'ici, mais encore bruyantes et sévères.

La belle et pure littérature va faire place, dans nos studieuses recherches, à cette éloquence active que vit renaître la France à la fin du dernier siècle, que l'Angleterre possédait, depuis sa liberté , et qui est liée désormais à la dignité et au développement de l'espèce humaine Nous en chercherons le caractère et les formes diverses. Nous allons en esquisser l'histoire, comme un grand et dernier chapitre de l'histoire des lettres. Nous parlerons de la France, et des orateurs anglais qui nous avaient précédés dans la carrière. Nous les ferons connaître depuis Chatam et Burke , jusqu'à Sbeel, jusqu'à cet homme qui semble de nos jours un tribun retrouvé pour la cause de la liberté religieuse.

Nous essaierons de raconter cette vie dévorante de la tribune, ces combats , ces grands devoirs , puis d'analyser cette parole énergique et simple, que demande la gravité des intérêts et des passions politiques; et alors vous regretterez, peut-être, les premières contemplations douces et variées que vous offrait l'étude des lettres; et vous direz comme Milton : « Oh , combien de fois, depuis » que je suis entré sur cette mer turbulente, au » milieu de ces rauques disputes, il m'arrive de

» regretter ma solitude animée d'heureuses pen» sées, et cette atmosphère paisible et pure de mes » études bien aimées qui m'enchantaient d'inno» cence, de douceuret d'harmonie. a (Applaudissemens. )

NEUVIÈME LEÇON.

Etat de la littérature, au moment où elle devint toute polémique.—Progrès général des esprits. - Voltaire avait donné l'exemple de l'application des lettres aux affaires.

L examen porté sur les institutions religieuses. -La Chalotais; Monclar. — La suppression des Jésuites accroît l'autorité des parlemens. - Esprit de réforme porté sur la procédure criininelle. - Intérêt nouveau de ces questions. Servan; Dupaty. - Esprit de réforme politique. - Malesherbes. — Débat judiciaire et politique tout ensemble. Le parlement Maupeou ; Beaumarchais, Mérite singulier de ses Mémoires Résumé - Toute la Htfratllre de ce temps aboutit vers la tribune.

MESSIEURS ,

Nous avons donc quitté le champ paisible de l'jnlaginatioll et des lettres; et, sans le vouloir, nous sommes, par le mouvement du XVIIIe siècle, entraînés sur la haute mer. Il nous faut aborder

les écueils de la politique ; cette pensée llloderne.

dont nous suivons l'histoire, n'aura bientôt plus d'autre objet, ni d'autre forme.

Ce n'est pas que, pour nous, ce dernier point de vue ne soit dégagé de toute passion violente, et ne nous apparaisse déjà dans la perspective historique; niais, à cette distance, il préoccupe encore d'un tout autre intérêt que l'intérêt des lettres.

Nous aurions même quelque peine, et nous trouverions quelque chose de puéril à raisonner sur les principes du goût, à l'occasion de ces grandes crises sociales qui bouleversent le monde.

Mais le renouvellement qu'elles impriment à l'esprit humain , la puissance inattendue qu'elles communiquent à des talens vigoureux , déplacés dans le repos , et que l'agitation fait paraître, le réveil de l'éloquence populaire, après tant de siècles de silence, la force active, vivante, le despotisme soudain de la parole, succédant à la lente autorité des livres, voilà ce qui nous reste à expliquer, à retracer. Nous n'irons pas , à l'imitation des anciens rhéteurs , analyser des préceptes d'éloquence, qui en vérité nous semblent bien variables, et soumis à tous les accidens du génie et de la situation sociale ; mais nous rappellerons ce qui prépara l'éloquence politique, panm nous.

Vers la fin du XVIIIe siècle, à l'époque où la littérature se transforme, et, au lieu d'être à ellemême son objet, va devenir l'instrument de réforme universelle, cette littérature était encore brillante, ingénieuse. Je pourrais en citer de nombreux exemples , trop rapprochés de notre temps pour ne pas vous être encore familiers , mais qui seront peu connus de l'avenir.

Une seule remarque : l'esprit était devenu commun, le génie très-rare ; les lumières avaient gagné, les grands talens avaient presque disparu.

Considérez les quinze années qui précédèrent les troubles civils de la France, vous trouverez peu d'hommes qui aient consacré leurs efforts à élever un monument dans les lettres. De tous les écrivains de cette époque, un seul, après ceux que j'ai déjà nommés, fit un grand ouvrage, qui ne touchait à aucune des passions, à aucun des intérêts du temps; c'était Bailly, déjà célèbre par ses lettres paradoxales, sur l'Atlantide.

Le sujet et lé titre de son Histoire de l'A stronomie ancienne et moderne j ne doit pas empêcher de reconnaître dans cet ouvrage', hautement scientifique, une importante composition littéraire, tout-à-la-fois, par les qualités et par les déf luts de l'auteur. Le style en est brillant, animé, souventlnêlé d'affectation. mais d'une affectation

spirituelle. Les idées générales, les grands systèmes, le mouvement de l'esprit humain, sont exposés dans un bel ordre. Les hommes, auteurs ou promoteurs de quelque grande découverte, sont peints avec plus d'éclat que de précision.

Mais, surtout, le zèle de la science, l'enthousiasme du progrès, se montrent à chaque page du livre , et y répandent par fois une vive éloquence. Mais il ne nous appartient pas de juger ici ce grand travail, étranger à nos études, et où la forme, un peu trop ornée, n'est qu'une partie accessoire à l'importance des recherches. Il nous suftit de rappeler le solide et ingénieux jugement qu'en a porté un homme, qui est, à la fois, un spirituel écrivain et un savant illustre, M. Biot.

Pour nous, Messieurs, ce qui nous reste à retracer, pour compléter l'histoire du XVIII' siècle, c'est le mouvement tout politique des lettres, dans les années qui précédèrent la révolution sociale ; c'est l'invasion de la philosophie dans les affaires, dans l'administration, dans la justice ; c'est, enfin, l'innovation spéculative transformée en innovation active et réelle.

Là, Messieurs, comme partout, il faut s'attendre à rencontrer d'abord Voltaire. Montesquieu, avec beaucoup de force et de finesse,

avait souvent effleuré, par des satyres, les moeurs et les abus de son temps ; il avait expliqué, d'une manière générale, les ressorts de la monarchie française ; il en avait systématisé les accidens mais il n'était pas entré dans les détails intérieurs et domestiques de l'administration de l'Etat ; il n'avait pas mis à nu tout ce qui se cachait, de corruption et d'arbitraire, sous cette forme de gouvernement, qui lui semblait animée par l'honneur.

S'enveloppant sous de spirituelles allusions , Montesquieu fuyait le langage direct et véhément d'un réformateur. Par exemple , vous ne trouverez nulle part, dans Y Esprit des Lois, la censure claire, expressive des lettres de cachet ; vous n'y trouverez pas une théorie, pas un vœu, qui réclame les anciens états - généraux du royaume. Loin de-là, Montesquieu déclare que l'essence de la constitution de France est d'avoir des pouvoirs subordonnés et dépendons , c'est-à-dire des parlemens, et le droit de remontrance, tempéré par l'exercice habituel de la puissance absolue. Telles sont les bornes où s'arrêtait, dans l'examen des institutions de la France, ce génie élevé qui jette au - dehors de si vastes regards.

Avec des principes en apparence plus flexibles,

avec une étude moins attentive de la politique et des lois, enfin, avec la distraction des talens divers auxquels il se livrait tour à tour, Voltaire a cependant plus que Montesquieu attaqué l'abus des anciennes institutions. Ayant vu croître des idées qu'il avait ssmées, et enhardi lui-même par les changemens qu'il avait faits , il n'hésita point dans sa vieillesse à proclamer librement les projets d'amélioration et de réforme dans l'Etat et les lois. Avec cette raison pénétrante, que relevait tant d'esprit, il toucha toutes les questions.

Je ne parle pas de ce qu'il a écrit, au détriment de sa gloire, et en blessant les sentimens les plus intimes des âmes religieuses. Je parle de ses opinions relatives à la sage administration, et au bien-être de la société. Deux volumes de Voltaire, touchant la législation et l'économie politique , renferment une foule de vues utiles, praticables, sur des objets qui alors étaient soigneusement soustraits aux regards, et demeuraient un mystère de greffe ou de bureau.

Le premier, par son zèle généreux et la prodigieuse popularité de ses écrits, il attira 1 intérêt public sur les erreurs fréquentes, et les rigueurs excessives des procédures criminelles. Le premier, il avait entrevu quelque chose dans le dédale des finances, et tourné les esprits vers les questions

d'utilité publique, de commerce et d'industrie.

Grâce à ses expressions malicieuses et piquantes , il a fait lire ce qui eût ennuyé sous une autre plume, et comprendre ce quil ne disait pas.

Cette impulsion nouvelle des esprits continua long-temps. La curiosité philosophique dévora d'abord tout ce qui s'offrait naturellement à elle.

Questions de religion abstraite , questions de morale , controverses, paradoxes, tout est épuisé ; il ne reste plus que l'ordre social ; tel qu'il a été extérieurement établi par Louis XIV, tel qu'il est dégénéré sous son faible successeur. C'est donc à cet ordre social que maintenant l'esprit d'investigation, de curiosité philosophique, de liberté pensante va s'adresser.

Là, Messieurs, les noms se présentent en foule.

Chacun des hommes qui préparèrent cette innovation peut dire : nous sommes dix mille ; et je m'appelle légion.

C'était dans les dernières époques de l'ancienne monarchie un contraste bizarre que la conservation de certaines formes méticuleuses, de certaines précautions du pouvoir, et le développement de cette liberté qui éclatait de toutes parts.

Pour mettre quelque précision dans cette re-

vue rapide, incomplète, voyons sur quels point a de l'ordre social en lui-même, se porta successivement l'esprit de réforme et d'examen; suivons-le tour à tour dans les institutions religieuses, judiciaires, politiques enfin.

Sur le premier point, le changement avait été bien plus grand dans les opinions que dans les choses. L'ordre religieux subsistait, au milieu du dépérissement des croyances. Il éprouva cependant une réforme mémorable. L'événement qui fit éclater les talens de quelques hommes répandus dans les parlement du royaume, et qui manifesta cette première application de la littérature aux affaires, cette prise de possession du barreau et du parquet par l'éloquence philosophique, ce fut le procès et l'expulsion d'une société célébre, dont on a tant parlé, qu'il est inutile d'en parler encore.

Peut-on oublier cependant, pour l'intelligence des opinions du temps, quelle puissance, quelle autorité populaire fut attachée aux paroles de trois hommesinégalement connus aujourd'hui, La Chalotais, Monclar et Castilhon? A beaucoup de savoir et de persévérance, ils joignirent un grand ca-

ractère de probité morale. En reprenant les combats qu'avait soutenus la magistrature du XVIe siècle, ils lui empruntèrent quelque chose de son énergie.

La Chalotais surtout est un esprit plein de feu, de vivacité, de hardiesse, une conscience naturellement éloquente. L'avocat- général de Monclar est plus calme, plus réservé, plus impartial dansl'invectivemême. Son exposé des doctrines de la société des Jesuites, et du génie despotique etservile de leur constitution, est un chefd'oeuvre de méthode et de clarté, sans exagération, sans fausse éloquence. Cet important débat, porté dans divers parlemens du royaume, produisit encore d'autres discours remarquables.

Mais ces volumes nombreux de mémoires, de rapports, de délibérations sur cette vieille question théologique, doublée d'intrigues politiques, ont aujourd'hui perdu leur intérêt. Il n'y a que Pascal qui fasse vivre à jamais ses plaisanteries, et qui emporte à sa suite l'immortalité grotesque du pèreBauny, d'Escobar et de tant d'autres. En honorant les magistrats, qui dans le XVIIIe siècle ach evèrent l'ouvrage de Pascal, on ne saurait leur attribuer cette puissance du grand écrivain; ils n'atteignent pas là. Citer leurs ouvrages, excellens pour le temps, excellens pour le but, ce serait presque affaiblir leur gloire ; ce serait vous faire lire un faclum, lorsque les juges, les avocats, les cliens, les spectateurs contemporains, tout le monde a disparu.

En rappelant tout à l'heure cette divisision d'ordre religieux, d'ordre judiciaire et d'ordre politique, égalemént modifiés par les idées nouvelles, je ne prétendais pas séparer trois choses qui se tiennent toujours. Ainsi, Messieurs, le changement que l'ordre religieux, tel qu'il était constitué depuis Louis XIV, reçut enFrance; par l'expulsion des jésuites, se mêle à l'accroissement du pouvoir du parlement. Aussitôt que cette société célèbre , qui avait silong-temps pesé sur les consciences, et qui avait appuyé son autorité morale de tant de lettres de cachet, fut tombée, le pouvoir des grands corps judiciaires dut s'élever chaque jour davantage ; et ce progrès inévitable préparait une lutte entre l'ordre judiciaire et l'ordre politique. \* Îli En effet, lorsque La Chalotais avec son inflexible fermeté, eut, à force de réquisitoires et de discours, abattu la puissante société ; lorsqu'il eut arraché ces édits rétractés plus d'une fois, et enfin accordés au vœu public, alors toutes les espérances de l'ancien orgueil parlementaire se réveillèrent en lui. Il n'était pas seulement vainqueur dans une lutte difficile ; il était Breton, ardent, ferme, opiniâtre, altier. De plus, Messieurs , dans la constitution, ou plutôt dans le mélange de constitutions qui

formait l'ancien ordre politique de la France, sous une monarchie absolue, dont le principe en apparence n'était pas contesté, plus d'une province avait conservé des libertés, des franchises , ou du moins des prétentions , des réminiscences de franchises et de libertés, qui devenaient un obstacle au gouvernement arbitraire. :. <. ,., Nulle part, ces idées n'étaient plus fortes et plus entreprenantes que dans la Bretagne. Ainsi quelques taxes imposées irrégulièrement à cette province, la maladresse et la dureté du gouverneur, son manque de courage, défaut plus impardonnable en France même que l'arbitraire, avaient excité contre lui la plus violente agitation dans cette Bretagne, si peu paisible, même sous Louis XIV. Une descente passagère des Anglais ayant troublé la province, le gouverneur , pendant l'action qui fut victorieusement soutenue par les milices, s'était, dit-on , retiré dans un moulin. La Chalotais qui n'était pas seulement un habile jurisconsulte, un homme ferme et éloquent , mais encore un diseur de bons mots, ne put s'empêcher de dire : « Notre général s'est » plus couvert de farine que de gloire. » ,.au1, Ce mauvais bon mot avait été le commencement d'une profonde haine entre le gouverneur et

l'avocat-général. La résistance de La Chalotais et du parlement de Bretagne à l'enregistrement des édits bursaux, donna des armes à cette haine.

Au milieu des réquisitoires et des remontrances, La Chalotais fut arbitrairement arrêté et conduit "à la citadelle de Saint-Malo. Son fils, magistrat comme lui, partagea le même sort. Cinq conseillers du parlement de Bretagne, qui s'étaient distingués par l'énergie de leurs protestations, furent également arrachés à leur famille et jetés dans les cachots. La Bretagne frémit de ce coup d'Etat inusité pour elle, et révéra, dans les magistrats qu'on lui enlevait, les soutiens de sa liberté. Cet esprit de résistance légale , s'alliait à la loyauté la plus vive. Parmi les magistrats détenus, se trouvaient deux hommes de la famille de Charette, le chef vendéen. C'est ainsi que dans les premières protestations de la liberté anglaise, sous Charles, on trouve inscrits sans cesse des noms qui figurent, quelques années plus tard, dans l'armée royale.

La Chalotais, dufond desa prison, fitunmémoire au roi. Etroitement sequestré, il l'écrivit avec un cure-dent; et Voltaire, dont les paroles donnaient la gloire, se hâta de dire, que ce clire-dent avait gravé pour Cimmortalité. L'intérêt public se déclarait pour La Chalotais : la commission

nommée pour le juger, se récusa. Un nouveau parlement, un parlement Maupeou, institué à Rennes, n'osa le condamner. Il fallut avoir recours à une lettre d'exil, à l'arbitraire, sans forme légale. Tant ce vertueux magistrat imposait respect à tout ce qui avait l'apparence, le simulacre de la justice! Après quelques années d'absence, il revint à l'époque du retour des parlemens, et reprit des fonctions illustrées par sa fermeté courageuse.

Il y avait donc, dans le régime incertain et souvent arbitraire de cette époque, plus de maladresse que de violence durable; il y avait ce mélange d'injustice et de faiblesse qui encourage la résistance, qui la rend audacieuse, énergique, qui lui donne la popularité du malheur, et l'ascendant du succès.

Maintenant, il faudrait retrouver dans La Chalotais « dans ses mémoires , dans ses adresses au roi, quelque chose de cette éloquence que la passion anime, et qui lui servit. Mais ce don de l'éloquence que Mirabeau se vantait, vingt ans plus tard , d'avoir seul reçu du ciel, ne s'obtient pas au prix d'une persécution. Malgré l'honorable et inspirante disgrâce de La Chalotais, malgré cet à propos, disons presque, cette nécessité d'avoir du talent, on trouve dans les dé-

fenses du célèbre procureur-général de Bretagne, plus de hauteur que de force, et rien de ces grandes qualités qui font l'orateur.

Là encore, je craindrais que la lecture de l'écrit ne diminuât la renommée qui doit s'attacher à l'action. Là encore, je trouve une éloquence momentanée qui avait besoin d'être accueillie par des passions contemporaines, et qui reste glacée pour des auditeurs d'une autre époque. Le génie seul de l'écrivain pourrait leur rendre présent et sensible ce qui n'est plus qu'un débat oublié.

Dans cette portion des écrits du XVIIIe siècle, qui n'est ni spéculative ni littéraire , et qui s'appliquait directement à des intérêts réels de justice et de liberté, il n'apparaît donc, Messieurs, aucun modèle, aucun monument durable par lui-même : il ne faut y voir que des témoignages historiques. Ce sont les signes curieux du changement moral qui avait précédé la révolution de rttat; ce sont les premiers exemples de l'esprit de liberté, exemples d'abord perdus dans l'immobilité apparente du pays, ensuite effacés par la violence d'un bouleversement général, mais dignes aujourd'hui de retrouver une place dans la reconnaissance publique.

Si nous poursuivons, par un rapide examen

de l'esprit de réforme manifesté dans l'ordre judiciaire , toute l'histoire de cette première révolution , elle se présente sous un double aspect, l'administration de la justice et le pouvoir politique; et, sur les deux points, c'est l'esprit nouveau de la philosophie qui domine.

Voltaire, avec ses écrits simples, modérés, pour les Calas, le chevalier de la Barre, les Sirven, sur l'infortuné Lally, soulève l'inquiétude publique, et l'avertit que cette magistrature si antique et si respectée conservait cependant des formes barbares, incomplètes, peu rassurantes pour la liberté, pour l'innocence.

Tel était le changement général des esprits que ces questions qu'on eût négligées dans la première frivolité du XVIIIe siècle, excitaient alors le plus vif intérêt, la plus curieuse attention.

Voltaire dit quelque part dans ses lettres : « Je me suis fait Perrin Dandin, je ne m'occupe » plus que de procès ; j'en juge tous les jours au » coin de mon feu. « Cet esprit si amoureux de la gloire, ou même de la vogue, ne pouvait plus la demander au théâtre; il n'avait plus la jeunesse et le génie qui fait des Zaïre. Mais, pour intéresser, pour dominer encore, il avait déplacé son esprit; il l'avait jeté sur les questions judiciaires : et un exposé un factum, un mémoire

sur procès, signe V oltaire-, occupait aussi vivement les cercles de Paris, que les beaux vers de sa jeunesse avaient charmé la cour.

Je ne conteste pas cependant qu'un zèle d'humanité , qui réchauffait son vieux sang, comme il le dit lui-même, n'ait aussi inspiré sa parole.

Mais je remarque seulement que par le progrès et la nouvelle préoccupation des esprits, c'était pour le génie même un calcul de gloire, de s'appliquer à ces questions d'intérêt judiciaire et privé, de discuter ces formes légales, dont la curiosité publique commençait à s'enquérir, après les avoir long-temps ignorées.

Voyez dans tout le siècle de Louis XIV, il n'y a qu'un seul procès qui attire l'attention, le jugement de Fouquet. Encore, malgré la haute situation de l'accusé, a-t-il fallu pour cela bien des circonstances heureuses de son infortune, l'amitié éloquente de PeJisson, les beaux vers de lafontaine, les admirables lettres de madame de Sévigné, où l'on commence à sentir la révolte du bon sens public contre ces commissions arbir trairis, instituées pour condamner. Peut-être même ce procès, illustré par de tels souvenirs, a-t-il plus d'importance pour nous, qu'il n'en eut pour les contemporains ; car on en trouve peu de traces dans les autres écrits du XVIIe siècle,

Le procès du chevalier de Rohan , quoique tout politique, et terminé par une sentence de mort, reste fort obscur, et n'excite, dans les esprits, aucune controverse, aucun intérêt durable. La justice semble alors, un sanctuaire , où pénètre de temps en temps l'autorité absolue du roi, mais qui demeure interdit aux regards de la foule. Les condamnations de quelques coupables célèbres, sont un texte de récits, d'anecdotes dans les ouvrages du temps. Mais les rigueurs barbares de la procédure et des supplices, ne font naître aucun doute, aucune pitié.

C'était une tradition consacrée.

Même indifférence, au commencement du XVIIIe siècle. Ce n'est plus le respect de l'usage, mais la frivolité qui détourne l'attention publique de ces graves sujets. On s'occupe parfois de sauver arbitrairement du supplice un homme de bonne famille; niais on n'examine, nil'atrocitédu supplice en lui-même, ni le préjugé des peines infamantes. L'exception est réclamée; jamais la réforme. On prévient une sentence impitoyable, par une lettre de cachet ; et la rigueur des vieilles lois se prolonge par les privilèges mêmes qui en exemptaient une classe de la société.

Mais plus tard, à l'époque qui précédait, et qui amenait un grand renouvellement politique,

la sollicitude générale s'éveilla sur toutes ces questions. Beaucoup de procès, malgré le secret de l'audience, furent portés devant le public; et l'opinion souvent éclaira la justice.

Parmi les hommes qui secondèrent ce mouvement, on doit compter un jeune magistrat qui fut beaucoup loué par l'école philosophique , l'avocat-général Servan. On doit aussi distinguer le président Dupaty, dont le nom honoré dans la magistrature et dans les lettres, s'est transmis à des fils dignes de le porter.

Je voudrais, Messieurs, pouvoir louer sans réserve le talent de Servan; mais ce talent, qui s'appliquait à des intérêts si purs et si durables , porte trop l'empreinte d'une éloquence factice et d'un goût passager. La passion contemporaine, excitée par les plus justes motifs, l'accueillit avec enthousiasme.

Quoi de plus touchant que cette cause où l'avocat-général prenait la défense d'une femme protestante répudiée, rejetée par son mari, qui, pour être coupable, s'était avisée de se faire catholique, et invoquait, à l'appui de son scandale, l'interdiction des droits civils, dont les protestans étaient frappés par d'anciens édits ? Une bizarre prohibition réduisait les religionnaires à l'ancien contubernium des esclaves romains;

Servan, au nom d'un principe de justice, et de la tolérance, avait à réclamer les intérêts les plus sacrés de la pudeur et des mœurs.

Combien je voudrais que ce plaidoyer, qui excita les éloges des premiers hommes du siècle , fut un modèle que la vérité du langage, que la chaleur d'une éloquence naturelle et simple eussent à jamais conservé pour l'avenir ! Mais il n'en est pas ainsi. En lisant ce discours, vous serez étonnés qu'une cause si belle, une conviction si pure, un devoir si saint, rempli par un magistrat homme de talent, n'aient pu le préserver de la déclamation et de la recherche ; vous serez choqués d'une sorte d'afféterie répandue même sur les considérations les plus graves de justice et de morale.

Sans doute , il y a, dans l'ouvrage de Servan, des choses ingénieuses, élégamment exprimées; mais rien ne touche profondément l'âme, rien ne s'élève à ce langage fort, animé, qui n'emploie les paroles que pour le besoin de la pensée.

Par respect pour le noble motif qui inspirait le magistrat, j'hésite à chicaner ses phrases trop artificielles, ses antithèses , ses généralités vagues ou pompeuses. Mais je dirai que dans un autre sujet, dans une autre cause moins sévère 4 la vérité, il a oublié le langage du magistrat

jusqu'à mêler aux raisonncmens judiciaires un morceau à demi élégiaque sur l'amour. « Passion » inconcevable, dit l'orateur, où c'est la faiblesse ? qui refuse, et les yeux inflexibles qui pleurent, » etc., etc. »

Faudra-t-il donc, Messieurs , pour trouver une vive éloquence, appliquée au barreau, une discussion rapide , naturelle, piquante, une oeuvre durable, un memoire enfin qui survive au procès, chercher., non dans les recueils des orateurs de l'ancienne magistrature, mais nous adresser à un auteur de drames et de comédies.

J'en ai peur, je l'avoue; et cette nécessité ne tient pas seulement au rare talent d'un homme.

Mais , dans l'intervalle, la situation publique de la France s'était agrandie; cette intime alliance des garanties judiciaires et des libertés politiques, va se marquer pour nous dans un procès, dont le début est grotesque, et l'influence grande et sérieuse. Ici, d'ailleurs , nous allons trouver tous les contrastes à la fois, les noms les plus disparates ; les talens les plus divers, engagés dans une même lutte, Malesherbes et Beaumarchais.

Ces persécutions, qu'avait éprouvées La Chalotais, en expiation de sa victoire sur les jésuites, n'étaient qu'un prélude au coup d'Etat, qui faillit.

enlever à la France les derniers défenseurs de son droit public. On peut le remarquer. C'est presque toujours à la veille des crises, qui poussent les esprits en avant, que l'effort, pour les faire reculer, est tenté avec le plus de hardiesse.

C'était à vingt ans de l'époque où l'on devait réclamer les états-généraux, qu'un magistrat ambitieux , médiocre , servile, le chancelier Maupeou, pour ajouter son nom à toutes les épithètes, avait imaginé de briser les parlemens.

C'est à ce moment qu'il détruisait ces grands corps, qui avaient donné des martyrs de la royauté, sous la ligue, qui, réduits à l'inaction politique, sous Louis XIV, avaient été toujours intègres et respectés, qui plus tard avaient traversé , sans tache , les saturnales de la régence ; qui, enfin, par leurs préjugés, et plus encore par leurs vertus, par leurs traditions domestiques , par la gravité de leurs moeurs, se trouvaient engagés dans une sorte de résistance immuable, contre le torrent des innovations. L'aveuglement était tel, que les mêmes hommes qui redoutaient la moqueuse vivacité de Voltaire, voulaient abattre, faire disparaître la seule autorité que Voltaire redoutait quelque peu en France.

Le parlement de Paris avait opposé ses remontrances, consacrées par d'anciens usages, à l'enté-

rinement de taxes nouvelles. Menacé par des ordres du roi, et empruntant une forme de résistance, qui rappelait les interdits du moyen âge, il avait cessé spontanément ses fonctions, et suspendu la justice. La cour répondit par un coup d'Etat. Dans une nuit, les membres du parlement furent enlevés de leurs maisons par des mousquetaires, et dispersés en exil.

Ensuite on établit un parlement nouveau, composé de conseillers arbitrairement choisis.

Ainsi, le droit ancien des parlemens, cette inamovibilité acquise pour eux par la propriété, cette salutaire vénalité des charges qui remplaçait l'élection, tout est détruit en un moment.

Voltaire applaudit. Il craignait, par fois, pour la licence de ses écrits, l'austérité janséniste du Parlement. Mais fallait-il à cause de cela célébrer l'oeuvre arbitraire d'un ministre despote et d'une courtisanne? n'achevons pas.

Voilà donc le parlement disgrâcié, remplacé par un corps sans titre, sans droits, arbitrairement établi ; voilà la propriété , appui de la magistrature, indignement violée; voilà des lettres de cachet qui exilent quarante magistrats respectables. Voltaire l'approuve ; mais cette fois la France n'est pas de son avis; vous le verrez bientôt. Ces crises politiques allaient rendre à

l'éloquence la place qui lui appartient si rarement dans l'ordre paisible d'une monarchie absolue. Le parlement de Paris était frappé; la cour des aides subsistait encore ; et là, dans une fonction éminente, se trouvait un des plus grands hommes de bien qui aient honoré la France, Malesherbes. Il réclama, il porta devant le trône des plaintes fermes et respectueuses. C'était, depuis la grande usurpation de Louis XIV sur les ariciennes libertés nationales, le premier renouvellement de cette éloquence austère des Talons et des Molés.

Je sais bien que ces discours ont été reprochés à M. de Malesherbes , et qu'aux yeux de certains hommes son sang même n'a pas absous sa mémoire. Je sais qu'on a même dit qu'il s'était repenti d'avoir été si sincère, et qu'au lieu de trouver deux belles actions dans sa vie, on s'est servi de la seconde, pour prétendre qu'il avait rétracté la première. Mais, quand j'étudie la révolution d'Angleterre , quand je vois ce généreux Falkland, d'abord dans la chambre des communes , intrépide soutien des priviléges populaires , luttant avec force contre le pouvoir absolu, puis, au jour de la guerre, lorsque le glaive est tiré , se jetant tout à coup dans le camp du monarque;

ors découragé de la vie , et n'ayant un

mouvement de joie que le jour de la bataille, où il se fit tuer, quand je vois ce Falkland, je m'explique, à toutes les époques des grands troubles civils , ces âmes nobles et pures qui ont d'abord embrassé la cause d'une liberté généreuse, l'ont suivie long-temps, et qui, en l'aimant et la regrettant toujours, meurent pour un autre devoir.

Bien que l'on ne retrouve pas dans ces belles et patriotiques remontrances de Malesherbes la force du génie antique, il y règne une élévation morale qu'on ne peut assez admirer. Ecoutez ce noble langage : - « Les cours sont aujourd'hui les seuls protecteurs des faibles et des malheureux. Il n'existe plus depuis longtemps d'Etats-Généraux, et dans la plus grande partie du royaume, point d'Etats-Provinciaux; tous les corps,excepté les cours, sont réduits à une obéissance muette et passive: aucun particulier dans les provinces n'oserait s'exposer à la vengeance d'un commandant , d'un commissaire du conseil, et encore moins à celle d'un ministre de Votre Majesté, etc.

» On dit que Votre Majesté choisira un nombre d'officiers suffisans et capables de composer votre parlement.

Nous osons vous attester, Sire, au nom de tous ceux qui ont déjà rempli des charges de magistrature, de tous ceux qui se sont distingués dans le barreau, de tous ceux, en un mot, qui pourraient inspirer de la confiance pour le

nouveau tribunal, qu'on ne trouvera pour le remplir, que des sujets qui, en acceptant cette commission, signeront leur déshonneur: les uns qui, par ambition, voudront bien affronter la haine publique; les autres qui se dévoueront avec regret, mais qui y seront forcés par l'indigence, les uns par conséquent déjà corrompus, les autres qui ne tarderont pas à l'être.

» Et ne croyez pas, Sire , que ceux qui entreront dans cette magistrature de nouvelle création puissent mettre leur honneurà couvert, en alléguant qu'ilsy ont été forcés.

» Tout le monde sait aujourd'hui que de pareils ordres ne se donnent qu'à ceux qui les ont mendiés secrètement.

» Veuillez, Sire, interroger la nation elle-même, puisqu'il n'y a plus qu'elle qui puisse être écoutée de Votre Majesté.

» Le témoignage incorruptible de ses représentans, vous fera connaître au moins, s'il est vrai, comme ces ministres ne cessent de le publier, que la magistrature seule prend intérêt à la violation des lois, ou si la cause que nous défendons aujourd'hui est celle de tout ce peuple; par qui vous régnez, et pour qui vous régnez.. »

Le dirai-je cependant, Messieurs, ces paroles inspirées par un sentiment calme de devoir et de vérité, n'auraient pas suffi; cette éloquence simple ne répondait pas assez à la spirituelle malignité du public français. Si le parlement Maupeou n'avait été attaqué que par la gravité consciencieuse de Malesherbes , s'il n'avait eu contre lui que la vertu, peut-être fût-il resté debout plus long-temps. Mais la fatalité ou plutôt

la justice lui réservait d'être atteint par ces flèches du ridicule qui avaient renversé tant de choses dans le 1 8e siècle. C'est ici que nous voyons l'alliance la plus intime , la plus puissante de la littérature et de la politique, de l'esprit et des affaires. En même temps se présente un homme , d'une activité, d'une opiniâtreté, d'une gaîté sans égale , amusant et infatigable plaideur, doué du talent de rendre l'arbitraire, non-seulement odieux, mais moquable, et de mettre le ridicule du parti des gens de bien. Ainsi se trouve soulevé contre la nouvelle magistrature, nonseulement les hommes graves des anciens parlemens, mais toute cette foule immense et frivole quifesait un public puissant au XVIIIe siècle.

Le parlement Maupeou s'était assis sur les fleurs de lys, par lettres de cachet, pour ainsi dire ; l'ancienne constitution du royaume semblait détruite; ce qu'elle avait de plus imposant, ce sacerdoce de la justice, transmis depuis tant de siècles, était renversé. Mais voilà que Beaumarchais, qui jusque - là s'était occupé d'horlogerie, de littérature et d'affaires, qui avait inventé un nouveau ressort de montre, donné des leçons de musique aux princesses, et composé deux drames assez médiocres, voilà que Beaumarchais se trouve engagé dans un procès contre l'héritier

tlu fournisseur Paris Duverney. Il va solliciter ses juges, les conseillers du nouveau parlement; il fait de nombreuses visites au conseiller rapporteur, et donne pour avoir une audience 100 louis, puis 15 louis. Ces 151ouis deviennentle sujet d'un immense scandale ; ces 15 louis exploités, commentés par l'imagination féconde de Beaumarchais , sont l'origine d'un grand changement, renversent cette magistrature bâtarde élevée sur les ruines des anciens parlemens, et commencent une réforme qui ne devait pas s'arrêter à la magistrature.

Sans doute, Messieurs, la mode, la malignité, le scandale, tous ces élémens d'un succès ne suffisent pas pour expliquer le triomphe de Beaumarchais; il faut encore faire une grande part au talent, à la vivacité, à l'éloquence.

Aussi, en vérité, je devrais lire, au lieu déraisonner; mais d'autre part, ces mémoires si spirituels et si forts, blessent en bien des choses.

Peut-on avoir raison avec tant de bouffonnerie?

Peut-on avoir une fierté si bien placée, et manquer si souvent de justice et de dignité? Peut-on défendre à ce point la cause de l'opinion générale, et cependant employer quelquefois des insinuations odieuses, des révélations que l'honnêteté défend ? Il faut donc regarder ce livre singulier,

comme un mélange du mémoire judiciaire, du pamphlet, de la comédie, de la satyre, du roman ; il faut y voir, comme dans l'auteur même, une réunion de tous les contrastes, quelque chose de rare et d'équivoque, un talent admirable, mais plus digne de vogue que d'estime, une verve de plaisanterie qui nous entraine, mais qui révolte quelquefois en nous un sentiment de décence et de vérité.

Que pensait Voltaire de ces mémoires ? Lui qui par vengeance ou par prudence avait paru si content de la création du parlement Maupeou, que disait-il de la flagellation impitoyable infligée à toute cette magistrature? Ce qu'il en a dit, Messieurs? il a presque été jaloux de l'auteur, éloge qui confond ; il a écrit ces parol es: « Ces mémoires sont bien prodigieusement spirituels ; je crois cependant qu'il faut encore plus d'esprit pour faire Zaïre et Mérope. »Le voyez-vous, dans la terreur que lui inspiraient l'esprit et la vogue immense de Beaumarchais ? il s'est réfugié, il s'est enfui jusqu'à Mérope et jusqu'à Zaïre. Ecoutons encore Voltaire.

« J'ai 'u tous les mémoires de Beaumarchais, et je ne me suis jamais tant amusé.

Ces mémoires sont ce que j'ai jamais vu de plus singulier, de plus fort, de plus hardi, de plus comique, de

plus intéressant, de plus humiliant, pour ses adversaires.

Il se bat contre dix ou douze personnes à la fois, et les terrasse comme arlequin sauvage renversait une escouade du guet.

Et ailleurs : J'ai pourtant eu le quatrième mémoire de Beaumarchais; j'ensuis encore tout ému. Jamais rien ne m'a fait plus d'impression; il n'y a point de comédie plus plaisante , point d'histoire mieux contée , et surtout point d'affaire épineuse mieux éclaircie. »

Et c'est Voltaire qui parle ainsi.

En effet, Messieurs, ce singulier talent de l'éloquence judiciaire, tel que les anciens l'ont vanté, l'ont pratiqué, ce talent, plus puissant que moral, analysé, par Cicéron, avec tant de plaisir et d'orgueil, cetart d'envenimer les choses les plus innocentes, d'entremêler de petites calomnies, un récit naïf, de médire avec grâce, d'insulter avec candeur , d'être ironique , mordant, impitoyable; d'enfoncer, dans la blessure , la pointe du sarcasme ; puis de se montrer grave, consciencieux, réservé, et bientôt après de soulever une foule de mauvaises passions , au profit de sa bonne cause , d'intéresser l'amour-propre, d'amuser la malignité , de flatter l'envie, d'exciter la crainte, de rendre le juge suspect à l'auditoire, et l'auditoire redoutable.

au juge, cet art d'humilier et de séduire, de menacer et de prier ; cet art, surtout, de faire rire de ses adversaires, au point qu'il soit impossible de croire que des gens, si ridicules, aient jamais raison ; enfin, tout cet arsenal de malice et d'éloquence, d'esprit et de colère, de raison et d'invective; voilà ce qui compose, en partie, les mémoires de Beaumarchais ! ( Applaudissemens. )

Ce n'est pas tout ; les sentimens élevés, les inspirations de l'intérêt public, ne manquent pas non plus. Beaumarchais, souvent bouffon comme son Figaro, est quelquefois noble, passionné, indigné comme le plus sérieux des hommes de bien ; il est même pathétique, tantôt par l'attendrissement, tantôt par l'énergie. Rien n'avait été épargné contre lui. On l'avait accusé d'intrigue et de friponnerie. Marié deux fois, on l'avait accusé d'avoir empoisonné ses deux femmes. Mais tant d'affreuses calomnies sont autant de coups d'éperon qui l'excitent, et le poussent en avant. On reconnaît en lui le vrai caractère de l'orateur, que l'interruption anime, que l'insulte enhardit, que le péril encourage, et dont la voix devient plus forte, plus il est assailli. Pourquoi n'écrit-il que des mémoires ! Pourquoi est-il sur la sellette, courant risque d'être blâmé, et même marqué

de la main du bourreau, selon la jurisprudence barbare du temps ? Mettez-le sur un autre théâtre; jetez-le dans le parlement d'Angleterre, sur les bancs de l'opposi tion. Il n'est pas plus bouffon queShéridan; il n'estpas moins spirituel. Ce discours de Shéridan sur la guerre de 1792, ces moqueries si amères contre la grande autocrate de Russie, cette familiarité si piquante, ces répliques si vives, Beaumarchais les aurait eues : je ne sais même s'il aurait eu besoin, comme Shéridan, d'écrire ses bons mots sur un calepin , et de s'en servir d'abord dans une comédie, puis dans un discours au parlement ; il est varié, fécond. N'ayant pour se soutenir que ces misérables quinze louis, que cette pauvre querelle, et un certain nombre d'adversaires étourdis qui viennent se jeter à la traverse, il a rempli deux volumes. Donnez-lui mieux à combattre; il eût égalé ou surpassé Sheridan.

Maintenant, Messieurs, j'éprouve quelque embarras pour justifier cette admiration, où rien n'est exagéré cependant. C'est la perfection même de ces pamphlets judiciaires, qui permet peu d'en détacher quelques traits. Tout est lié, tout est calculé pour le plus grand effet de ridicule et de galté ; souvent c'est une forme singulière, qui vaut surtout par la place où elle se trouve.

Vous souvenez - vous d'un excellent sarcasme de Swift? Il s'agissait de tourner en ridicule milord Malborough, ce grand général devenu premier ministre. Malborough avait le tort d'être fort intéressé, et plus avide encore d'argent que de gloire. Swift imagine à ce sujet de placer dans un petit écrit sur le ministère une addition à deux colonnes. D'une part, on voit tout ce qu'a coûté Malborough : pension annuelle de quatre mille livres sterlings; gratification extraordinaire de trente mille livres sterlings ; plus, cinquante mille livres sterlings pour la construction du magnifique château qui doit immortaliser la victoire de Blenhiem; plus, sommes diverses vaguement indiquées, gratifications que Malborough s'est données lui-même, et qui par cela même ont quelque chose d'illimité. En regard, sur l'autre colonne, on voit ce que coûtait la gloire d'un triomphateur romain : quatre dragmes pour une couronne de lauriers; cent livres sterlings pour un char de triomphe ; dix livres sterlings pour un bœuf. etc., etc. Beaumarchais a quelques-unes de ces recettes de moquerie ; cela ne se définit pas : il faut voir sur le papier le compte de ses visites inutiles chez son juge ; puis, de sa visite utile : un parlement tout entier ne peut pas tenir contre cela. (On rit. )

Ajoutez un mouvement qui prévient la monotonie du ridicule, ses adversaires changés pour lui en personnages de comédie, dont il dispose, les formalités de la justice, les interrogatoires, les recollemens tournés en scène et en incidens dramatiques. Le contraste de cette moqueuse et implacable publicité avec le mystère dont s'enveloppait encore la procédure, ces secrets du greffe mis au grand jour, la femme du grave ma-

gistrat, balbutiant quelques mots de chicane que son mari a eu la maladresse de lui apprendre, les dits et les contredits, les écritures, le greffier: tout cela commenté par Beaumarchais ; quelle source de ridicule ! mais cela est trop plaisant pour être lu.

Prenons plutôt Beaumarchais dans le sérieux, ou plutôt dans le mélange du sérieux et du plaisant. C'est le passage où, se montrant exposé à toutes les disgrâces du sort, il remercie le ciel de lui avoir donné les couleurs qu'il a.

Dès lors je suis comme Sosie ; ce n'est plus le moi souffrant et malheureux qui prend la plume ; c'est un autre moi courageux, ardent à réparer les pertes que la méchanceté m'a causées dans l'opinion de mes concitoyens, qui brûle d'intéresser les âmes sensibles , en peignant à grands traits l'iniquité de mes ennemis, qui s'efforce d'exciter la curiosité des indifférens, en égayant un sujet aride. J'aspire à

11en velopper de la bienveillance publique, à en opposer Ja protection tutélaire à la haine de ceux qui me persécutent, etc., etc.

Maintenant, Messieurs, j'ai dit que ce même homme était capable d'une gravité soutenue ; en voici la preuve et l'occasion : Le jour où il fut condamné, (car rien ne lui manqua pour le succès) en descendant l'escalier du palais, il se trouva sur le passage d'un magistrat respectable, mais d'un caractère trop vif.

Ce magistrat, blessé de sa présence, on ne sait par , quel motif, ordonne aux huissiers de le faire retirer. Beaumarchais proteste, porte plainte, se fait accusateur, au moment où il est condamné.

Tel fut l'avantage de cette situation nouvelle que, prenant le langage d'un offensé, il s'éleva jusqu'à la dignité la plus ferme et la plus soutenue. Cet épisode de son procès, où, plaideur blâmé, il remonte au niveau du magistrat, et se place même au-dessus en oubliant son injure, est un chef d'oeuvre de talent.

« J'étais confondu dans la foule et sur les derniers » rangs, etc., etc. »

Quelle réflexion dernière se représente. Messieurs, en relisant ces singuliers mémoires de IBeaumarchais? Quelle idée font naître les inci-r

dens de ce procès soutenu par un homme, contre une magistrature sans autorité dans la nation?

C'est que sous les formes railleuses, bouffonnes d'un débat privé, paraissait déjà tout le sérieux des passions politiques. Cette France si longtemps satisfaite d'être amusée par l'esprit, n'a plus d'autre passion que l'activité des affaires et du changement.

Elle accepte Beaumarchais pour défenseur, pour vengeur des droits publics. Elle le soutient dans toutes ses plaidoieries épisodiques, qu'il sait habilement lier à des intérêts de liberté. Ses mémoires ne plaisent pas seulement par l'agrément infini du sarcasme, mais par la hardiesse utile des principes nouveaux qu'ils proclament; ils font encore plus révolution que scandale. Ils répondent à ce désir de justice et d'égalité devant les lois, qui se fortifiait chaque jour. Que restet-il à attendre des-lors ? C'est que l'éloquence politique s'élève et se développe sous sa forme véritable , dans un pays qui la demandait sous toutes les formes. Mais cette éloquence, nous allons d'abord en chercher l'origine et l'exemple au dehors; et nous ne reviendrons en France qu'après avoir, quelque temps, parcouru l' An gleterre.

DIXIÈME LEÇON.

Considérations générales sur l'éloquence politique. - Caractère particulier de l'éloquence politique chez les modernes, et surtout en France.—En quoi diffère de la tribune antique,—La Grèce. — Rome. — Puissance de l'improvisation. -Exemple rapporté par Cicéron.Vie périlleuse des orateurs. - Admirable peinture qu'en fait Cicéron. — Cetétat presque habituel de la république romaine se retrouve dans nos troubles civils.Une séance du Sénat romain. — Caractère politique de l'éloquence chrétienne , dans les premiers siècles. —

Résumé.

MESSIEURS,

On m'a quelquefois reproché de faire une histoire, plutôt qu'un cours, de raconter, au lieu d'instruire. Je n'espère pas me corriger tout-àfait de ce défaut. Aujourd'hui même, que notre séance doit offrir, par le sujet, plus d'ensemble et de régularité , je ne promets pas de devenir

dogmatique. Et d'abord, Messieurs , je ne conçois guère l'étude des lettres autrement, que par une suite d'épreuves, d'expériences sur toutes les créations de la pensée. Je ne crois pas que les formes du génie puissent être prévues , calculées , enfermées dans un certain nombre de règles et de préceptes, Prêt à vous entretenir de l'éloquence de la tribune, de cette éloquence vraiment oratoire , comme disaient les anciens magna illa et oratoria eloquentia , les principes de l'art m'échappent, les catégories me semblent incomplètes. Il y a dans tous les arts de l'esprit, et en particulier dans l'éloquence, quelque chose de trop puissant et de trop libre, pour s'assujettir aux systèmes des rhéteurs.

De même que, suivant la haute remarque de Buffon, pour bien connaître la nature , il ne suffit pas d'apprendre les classifications des sciences , et qu'il faut la contem pler elle-même, dans son incalculable richesse, et sa perpétuelle activité ; ainsi, pour concevoir le génie de l'éloquence dans toute son étendue , il n'y a pas de division , fût-elle inventée par Aristote, il n'y a pas de préceptes, fussent-ils donnés par Cicéron, qui suffisent. Il faut éprouver, au moins par l'imagination , la force de tous les sentimens humains, comparer les siècles divers, et leurs inspi-

rations dominantes, étudier tous les efforts et tous les hasards du talent : et puis , quand vous aurez fait ce cours de rhétorique universelle , toute émotion profonde que vous ressentirez dans la vie , toute passion vive qui remuera votre âme vous apprendra bien au-delà de ces premières leçons d'éloquence.

Messieurs, nous avons presque épuisé l'examen de la littérature française, au XVIIIe siècle.

Nous sommes arrivés à cette époque, où l'esprit ne peut plus se prendre qu'à l'ordre social. Tout ce qui avait occupé la spéculation, et le raisonnement oisif est expliqué, analysé. Ces premiers alimens offerts à l'activité de la pensée , sont dévorés. On est parvenu au pied de l'édifice qu'il s'agit d'abattre et de reconstruire ; et le dernier ouvrage que le talent se propose alors, c'est une révolution sociale. C'est ainsi que va s'élever la tribune politique.

Mais en France, à la fin du XVIIIe siècle, quel caractère aura cette tribune nouvelle? Ressemblera - t - elle à celle des Anglais , régulière et presque formaliste, au milieu même d'une guerre civile, s'appuyant sur les traditions et les anciens souvenirs, alors qu'elle innove dans la souveraineté même ? Rappellera- t-elle cette tribune polonaise, élevée par moment au milieu des agita-

tions d'une anarchie guerrière ? Enfin aura-t-elle quelque ressemblance avec cette tribune de l'antiquité si fortement liée à tout l'état social, aux moeurs, au climat, à la vie de ces hommes qui, sous le nom des Grecs et des Romains, fatiguent sans cesse l'univers de leur souvenir ? Non, Messieurs, elle aura nécessairement un autre caractère , un caractère singulier, nouveau, qui tient à son origine littéraire et philosophique.

On y reconnaîtra le développement d'un peuple qui, après avoir employé les sciences et les talens à l'amusement , à l'intérêt de la vie sociale, à l'affranchissement des esprits, veut les faire servir au renouvellement de la société ellemême. Elle aura donc quelque chose de plus hardi, de plus systématique, de plus général que toutes les autres éloquences politiques qui ont éclairé ou troublé le monde.

Mais avant d'essayer ce difficile examen , ne faut-il pas jeter quelques regards en arrière, et autour de nous ? Au milieu de toutes les variétés nationales, ne faut-il pas d'abord nous rendre compte du caractère essentiel attaché à l'éloquence de la tribune? L'éloquence politique ( le mot ledit assez) n'appartient qu'aux Etats libres.

Son théâtre est une assemblée populaire ; sa plus grande puissance, la parole soudaine excitée par la chaleur du débat.

- Dans quels lieux du monde ces deux conditions de l'éloquence s'étaient-elles rencontrées davantage? Ici l'antiquité nous répond : elle nous obsède, nous accable du nombre et de l'éclat de ses exemples; mais nous n'irons pas les reprendre en détail, et faire un épisode qui soit un ouvrag Nous n'essayerons pas non plus d'analyser cette rhétorique d'Aristote, travail d'un esprit si fort, mais oeuvre de philosophie, plutôt que leçon d'éloquence, composée pour la Grèce, lorsqu'elle n'était plus libre. Nous chercherons seulement à recueillir, dans l'éloquence de l'antiquité, quelques caractères généraux de l'esprit humain , qui doivent se reproduire , toutes les fois qu'il y aura la liberté pour inspiration, et la parole soudaine pour instrument. Où pourraiton chercher ailleurs, que dans la Grèce, la première forme, le plus heureux développement de cette éloquence? Elle y était le gouvernement et le spectacle des peuples, tout à la fois.

Ici, la multitude des faits, des souvenirs embarrasse la pensée, et permet à peine de saisir quelques traits distincts ou dominans. Toutefois, ce qui nous frappe d'abord, c'est ce caractère de logique et d'imagination qui appartenait à l'éloquence politique des Grecs. En même temps

que, chez eux, la philosophie entrait dans l'éloquence, elle protestait contre elle. La réforme tentée par les philosophes était ennemie de la domination exercée par les orateurs. Ce premier trait ne vous semble-t-il pas marquer une différence entre l'éloquence politique des anciens, et celle qui naquit, en France, du développement des idées générales , et de l'esprit d'indépendance phi'osophique? Dans l'antiquité grecque, la philosophie considérait l'éloquence comme une force injuste et passionnée , qui trompait les hommes, en flattant leurs préjugés, et les tyrannisait au milieu d'un État libre.

Au contraire, dans nos États modernes , et surtout en France , ce sont les idées philosophiques, dans leur hardiesse, qui ont enhardi la parole ; ce sont toutes les doctrines dont les philosophes modernes avaient, pendant un demi-siècle, rempli leurs ouvrages qui, tout à coup, assaillirent la tribune, et se proclamèrent elles-mêmes , à haute voix.

Mais, une plus grande différence, c'était celle des climats , des imaginations, des moeurs. Bien que l'esprit des Grecs fut singulièrement dialecticien et subtil, la condition de l'éloquence, pour eux, c'était la pureté, l'élégance, l'harmonie du langage. Rien n'était plus sévère, plus délicat sur

le goût, que cet auditoire démocratique d'Athènes. Cicéron le remarque : devant le peuple athénien , un orateur n'eût osé se servir d'un terme dur ou inusité. « Eorum religioni dan serviret » orator, nullum verbum insolens nullum odtosutn » ponere audebat. » Le plus grand et le plus aus-: tère des orateurs athéniens, dans une cause qui intéresse le salut commun, est obligé de s'excuser d'avoir manqué à l'élégance attique, et de rappeler aux Athéniens que le sort de la Grèce ne dépend pas d'un geste oratoire.

Cependant , Messieurs, cette perfection de langage qui semblait imposée aux orateurs de l'antiquité grecque, comment l'accorder avec cette condition de soudaineté si puissante dans le débat politique ? Périclès , selon Plutarque , n'allait jamais à la place publique , sans avoir demandé aux dieux la grâce de ne rien dire d'imprudent, rien qui ne fût nécessaire, rien qui ne fut convenable. Cette prière était toute une préparation oratoire. Phocion , silencieux. au pied de la tribune cherchait avant d'y monter, comment il exprimerait en moins de mots ce qu'il avait à dire. La préméditation seule en effet peut donner la concision du langage. Qui doute cependant, Messieurs. malgré ces exemples. que dans le mouvement d'une assemblée

populaire, la parole des orateurs d'Athènes ne fût souvent subite, improvisée? Pour persuader les autres, il faut penser avec eux, en même temps qu'eux. Vous lisez dans les rhétoriques d'excellens préceptes sur l'action, sur la perfection du geste, la force et la vérité du débit. Rien de mieux; tous ces conseils vous apprennent à simuler à grande peine, ce que vous feriez naturellement, si vos paroles étaient l'expression soudaine de vos sentimens et de votre âme. Il peut y avoir beaucoup d'art ; mais il n'y a plus de vérité, lorsqu'on récite au lieu de sentir. On n'est plus orateur ; on est acteur. La perfection même du débit, s'il n'est pas l'accent involontaire de l'âme, deviendrait un défaut, en trahissant l'artifice.

Je sais que les rhéteurs anciens ont compté la mémoire parmi les qualités essentielles à l'orateur. Mais cette mémoire n'était pas celle des phrases et des mots ; c'était une vive sensibilité qui retient toutes les impressions qu'elle a reçues, retrouve subitement toutes les idées qui l'ont frappée , et se ranime, plutôt qu'elle ne se ressouvient. C'était une attention vaste et sûre qui parcourt rapidement toutes les parties d'une cause, d'un sujet, et n'oublie rien, par la force même du raisonnement et la nécessité de la

méthode. En lisant les discours de Dénlosthènes, même les plus travaillés, ces discours où Longin ne voyait pas une phrase, pas une expression que l'on pût changer ou déplacer , sans détruire la justesse et l'énergie du langage, vous remarquerez cependant des choses soudaines, imprévues pour l'orateur, des expressions qui ont dû lui être données par l'accident du combat. Dans son plaidoyer contre Eschine , il répond à des objections qu'il vient d'entendre. S'il refuse l'ordre de discussion que veut lui imposer son adversaire, s'il développe sa défense comme il l'avait préméditée, il y entremêle cependant des répliques soudaines. Il en cherche l'occasion , il interpelle Eschine ; il attend, il défie sa réponse, et triomphe de son silence qu'il ne pouvait prévoir.

Parmi les écrits de Démosthènes, on a conservé des fragmens assez courts qui devaient trouver place dans des discours presque entièrement improvisés. Il y a, par exemple, tout un recueil d'exordes. Cette précaution était devenue précepte pour Cicéron. Vous vous souvenez que ce grand maître de tous les secrets de la parole dit quelque part, que l'orateur doit être assuré du commencement de son discours, qu'ensuite , animé par la parole même, il achèvera , sous

l'inspiration du moment. Cicéron, par une belle similitude, rappelle que les rameurs font voguer d'abord une barque à force de bras, puis s'arrêtent, tenant les rames suspendues; mais le mouvement une fois donné pousse la barque en avant. C'est ainsi que le discours soudain, que la parole, pressée par l'impulsion première du discours écrit, conserve le même élan et la même vigueur.

Si de la Grèce, entrevue rapidement, nous passons à Rome , nous y retrouvons les mêmes caractères de l'éloquence politique, l'audace et la soudaineté, avec des intérêts plus grands.

L'éloquence grecque était presque renfermée dans Athènes ; elle agissait sur des hommes libres, en qui la liberté avait développé tous les dons de l'intelligence; mais elle n'avait pas ce vaste théâtre, cette puissance d'action que la parole trouva dans Rome. C'est à Rome peut-être que nous devons chercher le plus haut degré de l'éloquente politique, considérée tout à la fois comme puissance et comme art. Là parait tout entier cet empire , que dans la société antique, la parole exerçait sur les hommes assemblés. Nul doute que l'art moderne ne soit resté loin de ces exemples.

Vous souvenez-vous du passage où Rousseau.

donnant la supériorité à la vie sauvage sur la vie sociale, allègue pour motif, que dans la vie sauvage , l'homme endurci, développé par l'exercice et le besoin , se porte tout entier partout , que ses membres plus agiles, sa vue plus perçante, tous ses organes plus subtils ou plus forts, sont comme autant d'armes attachées à lui-même, et toujours prêtes, tandis que l'homme social , l'homme civilisé , peut à peine, par mille secours étrangers , mille moyens artificiels, remplacer cette force primitive que le sauvage a seulement conservée? On pourrait, Messieurs, avec plus de justesse , appliquer ce contraste à l'orateur antique , mis en parallèle avec l'écrivain moderne.

L'orateur antique, tel que Cicéron nous le montre, tel qu'il aime à le décrire, avait bien en soi cette force immédiate, complète, indépendante. C'était l'homme, en qui la voix, la pensée, l'âme étaient le mieux développées pour une action soudaine. Ce n'était pas dans un seul discours qu'il mettait son génie ; il ne faisait pas une oeuvre en quelque sorte distincte de lui-même; il se portait tout entier partout, opposant, comme une armure naturelle sa force oratoire à tous les accidens de la vie sociale, aux inimitiés, aux périls. Dans nos temps modernes, il se rencontre parfois un homme qui lait un livre meilleur que

lui, c'est-à-dire, qui, s'aidant de tous les moyens de la civilisation littéraire et de l'art industriel d'écrire, travaillant, imitant, raccommodant, compose un certain nombre de pages , qui renferment un certain nombre d'idées, tandis que lui-même, pris sur le fait, sommé de parler , ne montrerait pas le quart du talent qu'il a mis dans son ouvrage.

De même, Messieurs, en sens inverse, un orateur de Rome, un Galba, un Crassus étaient bien supérieurs à leurs écrits. Ils trouvaient, au moment, un génie , qu'ils n'ont pas laissé sur papier. Cicéron nous l'apprend. Leurs ouvrages, que nous avons perdus, n'étaient plus euxmêmes. Ils n'avaient rien d'exact, de poli, de complet. Mais , dans la chaleur du combat, lorsqu'il avait fallu montrer l'homme armé du don naturel et soudain de la parole, le guerrier de la tribune, alors ils avaient été puissans, grands, admirables; ils avaient accompli l'oeuvre de l'orateur.

Où trouverons-nous. Messieurs, quelques souvenirs originaux de ces victoires de tribune, de cette action instantanée de la parole, dont lord Chatam, en Angleterre, et Mirabeau, parmi nous, ont ressuscité l'exemple? Ce n'est pas, je le crois, dans les discours même de Cicéron,

tels qu'ils nous ont été transmis. Ces discours portent évidemment la marque d'un art ingénieux et savant, qui les a corrigés, embellis.

Cicéron l'a dit cent fois, et toute l'antiquité romaine le répète. Souvent ce grand orateur avait parlé d'après quelques notes fort courtes, rapidement jetées, et que Tiron l'affranchi publia dans la suite. Elles étaient, nous apprend Quintilien, fort simples, négligées, faites pour le besoin de l'orateur, bien différentes en cela des extraits, soigneusement travaillés, d'un autre orateur, Sulpicius. Mais les discours qui nous restent de Cicéron, ne sont plus ces notes, premier jet de la pensée de l'orateur. On n'y trouve pas ces improvisations accidentelles qui faisaient sa force ; il y a trop d'art, trop de symétrie, trop peu de mots répétés, une élégance trop achevée.

Ce n'est pas sans doute que le don naturel de l'élégance, fortifié par l'habitude , cet art infini d'une rhétorique, long-temps apprise, ne puisse inspirer quelques phrases savantes et harmonieuses , même à l'improviste; mais un art trop habile se fait sentir dans les discours de Cicéron.

Voyez même sa harangue contre Catilina. Je suis sûr que, dans la solitude de son cabinet, il a revu ces invectives soudaines, ces injures d'abord

arrachées par la colère, et que, de sang-froid, il les a rendues plus amères et plus poignantes, s'il l'a pu.

Ainsi, pour trouver l'inspiration immédiate et primitive de l'éloquence romaine, il faut chercher, çà et là, quelques fragmens conservés.

Je citerai d'abord un exemple emprunté à l'orateur romain , le plus célèbre avant Cicéron, et le mieux loué par lui, Crassus. Il semble, à la vérité, que le talent de Crassus était surtout judiciaire; mais vous savez quel était, chez les anciens, l'intime alliance de la tribune politique et du barreau.

Les passions développées par la liberté, étaient à la fois si puissantes et si désordonnées, dans ces républiques orageuses, que la justice était à peine possible. Dans les préceptes donnés par les orateurs ancien s, on suppose presque toujours le magistrat violent, partial, injuste, corrompu, n'importe ; voilà l'homme que la parole doit enlever. Mille scènes tumultueuses se mêlaient sans cesse à la solennité de la justice. La forme de cette justice, le lieu où elle était rendue, le caractère des accusations si souvent politiques, la présence des partis opposés, la foule du peuple, tout excitait el élevait l'orateur. Le petit ou même le grand Châtelet, la salle des pas perdus,

ne ressemblent pas à cet immense forum, à cette place publique, où l'on prononçait les décrets , qui abolissaient les royautés d'Asie , où l'on donnait les dignités de Rome, où l'on proposait, où l'on abrogeait des lois, et qui servait aussi de théâtre aux grands débats judiciaires. Une des plus belles inspirations de la parole improvisée, celle que Cicéron nous a conservée , sous le nom de Crassus, vous ne pouvez pas la supposer ailleurs que dans le forum.

Voyez d'ici ce forum tel qu'il n'est plus, cette place immense , arène journalière du peuple roi ; à l'une des extrémités, sur de hautes estrades, sont réunis les juges en grand nombre ; plus bas est l'accusé, citoyen considérable, Plancus; en face l'accusateur, un homme de la famille des Brutus, redouté par la violence de ses invectives et méprisé pour ses moeurs. Un peuple immense se presse. Brutus a porté la parole avec toute l'énergie de la haine. Le plus grand orateur de Rome, Crassus, a commencé la défense de l'accusé. Cependant ce vaste forum, rempli par les spectateurs du combat judiciaire, est tout à coup traversé par une imposante cérémonie.

Une femme du sang des Brutus, Junia venait de mourir. Son corps est conduit avec pompe vers le bûcher funèbre ; une suite nombreuse de

citoyens forme le cortège; on porte au-devant les images révérées de tous les aïeux de Junia, jusqu'au premier BrulUs. Ce spectacle, cette solennité de la mort suspend un moment l'audience , cette audience en plein air, à la face de Rome et des dieux. Mais Crassus a saisi soudainement cette occasion, pour accabler son adversaire. Avec un degré inexprimable de véhémence, lançant des regards terribles sur l'accusateur, se précipitant de tous ses gestes sur lui, d'une voix tonnante et rapide, il s'écrie : « Que fais-tu là, Brûlas, tranquillement assis? Que veuxa tu que cette vieille femme aille annoncer sur toi à ton » frère, à tous ces grands hommes dont tu vois passer les 1) images, à tes ancêtres, à Lucius Brutus, qui délivra le » peuple du joug des rois? De quel travail, de quelle n, gloire, de quelle vertu, te dira-t-elle occupé? Du soin » d'augmenter ton héritage, cela serait peu digne de ta » naissance ; à la bonne heure , cependant : mais non ; il » ne te reste rien de ce patrimoine; tes vices l'ont dévoré.

1) Dira-t-elle que tu t'appliques à la science des lois ; ce sert rait une tradition paternelle; mais, en vendant la maison » de ton père, tu n'as pas même sauvé, parmi les débris » de ses meubles, le siège où il était assis pour entendre » ses cliens. Au métier des armes P tu n'as vu de ta vie un » camp; à l'éloquence? mais tu n'en possèdes aucune. Tu » as seulement prodigué tout ce que tu avais de force et de Il voix, dans ce vil trafic d'accusations et de calomnies.

a Comment oses-tu voir le jour? envisager ce peuple, pa"

a raître au forum, dans la ville , sous les yeux des citoyens; Il n'as-tu pas frissonné, à la vue de cette femme morte, et 1) des images de tes ancêtres? Ces glorieuses images, non1) seulement, tu ne les imites pas dans ta vie, mais tu n'as » pas même une demeure à toi pour les recueillir. 1) Ce morceau est tout dans les mœurs antiques, tout plein d'allusions romaines; et cependant, il conserve pour nous une étonnante énergie.

Voilà l'improvisation; et vous sentez bien, Messieurs, que plus cette vie de Rome était agitée , exposée aux attentats de la force, plus cette nécessité d'être armé sans cesse de sa parole et de son génie était imposée à l'orateur. Un homme qui aurait eu besoin de se retirer, pour méditer son discours, ou de retrouver ses tablettes , pour le lire, était un homme perdu , anéanti. Que l'on considère ces troubles civils qui rendirent la vie des Romains si affreuse et si dramatique pendant un demi-siècle, le développement de l'éloquence, dans ses formes les plus vives et les plus soudaines, paraîtra l'inévitable résultat des malheurs et des agitations de Rome. Là, comme ailleurs, c'était au prix de la souffrance qu'arrivait le génie.

Aussi, je ne m' étonne pas que, long-temps après, les écrivains. qui, sous l'empire, parlaient timidement de la république , aient carac-

térisé l'éloquence, comme une espèce de brûlemaison, de désordre continuel : Magna illa eloquentia, sicutignis, materiâ alitur, et urenda carescit.

Je ne m'étonne pas que sous lapaisible servitude imposée par Auguste, ils aient rappelé avec une espèce d'effroi ces agitations continuelles du Forum, ces nuits entières passées à la tribune , ces morts prématurées, ces hommes tués par la parole. Je ne m'en étonne pas ; mais je préfère à leur incomplet témoignage, la vive peinture que Cicéron a faite de cette vie qu'il avait éprouvée lui-même, et à laquelle il se dévouait. C'est un magnifique épisode qu'il a jeté dans ses beaux dialogues de oratore.

Dans ces dialogues, vous le savez, il a choisi pour organes les plus célèbres orateurs de l'époque antérieure à la sienne, Crassus, Antoine, Sulpicius, Cotta, etc. Au commencement de son troisième livre, il rend hommage à la mémoire de ces hommes illustres, dont il retrace les morts prématurées.

Comme je me disposais, mon frère Quintus, à rapporter dans ce troisième livre le discours que nous avait tenu Crassus, après Antoine, un cruel souvenir a renouvelé l'ancienne tristesse de mon âme. Ce génie , digne de l'immortalité, cette douceur de mœurs, cette vertu qui bril-

lait dans Crassus, tout fut détruit par une mort soudaine, dix jours après les entretiens que vous venez de lire. Crassus, de retour à Rome, le dernier jour des jeux, s'était vivement ému à la nouvelle d'une harangue prononcée devant le peuple, et où le consul Philippe avait dit, qu'il fallait un autre conseil à la tête de la république, et que pour lui, il ne pouvait la gouverner avec un pareil sénat.

Le matin des Ides de septembre, Crassus et une foule de sénateurs se réunirent, sur une convocation de Drusus; ce tribun, après une plainte amère contre Philippe, demanda qu'il fût délibéré sur les outrages que Philippe avait proférés contre le sénat, dans l'assemblée du peuple.

J'ai vu souvent les plus habiles s'accorder à dire que chaque fois que Crassus parlait avec quelque soin, il semblait n'avoir jamais mieux parlé. Mais cette fois on convint, d'un accord unanime , que si Crassus surpassait ordinairement tous les autres, dans ce jour, il s'était surpassé lui-même.

Il déplora l'infortune et l'abandon du sénat qui, dans ce consul, dont le devoir était celui d'un bon père, d'un fidèle tuteur, trouvait un vil brigand, et voyait piller par lui le patrimoine de sa gloire et de sa dignité. Il dit, qu'il ne fallait pas s'étonner, si l'homme dont les conseils avaient bouleversé la république, voulait repousser, loin de la république, les conseils du sénat.

Crassus , par ces paroles, ayant allumé la colère de Philippe, homme impétueux, éloquent, et terrible dans la défense, celui-ci ne put le souffrir; il s'emporte, et ordonnant de saisir les biens de Crassus , il crut l'effrayer par cette menace. C'est dans ce moment que Crassus futiïîepiré d'une divine éloquence; et déclarant qu'il ne recon-

naissait plus comme consul celui pour lequel il n'était pas lui-même sénateur, il s'écria : « Penses-tu, lorsque tu as » frappé, d'une odieuse confiscation, l'autorité même du ,1 Sénat tout entier, quand tu l'as indignement brisée sous »les yeux du peuple, que tu pourras m'épouvanter par 1) cette saisie de mes biens; ce n'est pas là qu'il faut porter » tes coups. Si tu veux enchaîner Crassus, c'est ma langue a qu'il faut arracher ; et alors , même le souffle de mon âme » repoussera ta tyrannie.» Il parla long-temps, avec une grande force, d'organe, de colère et de génie. Il développa dans les termes les plus magnifiques et les plus forts, et fit admettre cette déclaration, que, dans l'intérêt du peuple romain, jamais, ni la prudence, ni la fidélité du Sénat n'avait manqué à la république. Il fut présent même, nous le voyons par les registres, à la rédaction du décret.

Mais ce fut pour cet homme divin le chant du cygne; ce fut le dernier son de cette voix, que nous semblions espérer encore, lorsque nous venions dans le Sénat, après sa mort, pour regarder la place où il s'était arrêté la dernière fois. On nous disait qu'il ressentit en parlant une douleur de côlé, qui fut suivie d'une sueur abondante. Saisi par un frisson, il rentra chez lui tremblant de la fièvre; et le septième jour il fut enlevé par un mal de poitrine. 0 trompeuses espérances des hommes ! 0 fragilité de la condition humaine ! 0 vanité de nos efforts, qui se brisent au milieu même de la carrière, qui disparaissent dans la tempête, avant même d'avoir entrevu le port !

Tant que la vie de Crassus avait été occupée dans les travaux du forum, il était distingué par les services qu'il rendait aux particuliers, et par la supériorité de son génie, etc., etc.

L'année qui suivit son consulat, cette année qui, du consentement de tous, semblait lui ouvrir la route vers la plus haute autorité dans l'État, lui ravit tout à coup, par la mort, toutes les espérances et toutes les pensées de la vie. Ce fut sans doute une perte amère pour sa famille, pour la patrie, pour tous les gens de bien ; mais tels furent après lui les destins de la république, qu'il est permis de dire que les Dieux ne lui ont pas ôté la vie, mais accordé la mort. Crassus n'a point vu l'Italie en proie aux feux de la guerre civile ; il n'a point vu le deuil de sa fille, l'exil de son gendre , la fuite désastreuse de Marius, le carnage qui suivit son retour; enfin il n'a point vu dégrader par tous les genrps de flétrissure cette république, où il avait obtenu tant de gloire, lorsqu'elle-même était si florissante.

Mais puisque j'ai pensé aux coups capricieux de la fortune , mon discours n'a pas besoin de s'égarer au loin.

Il me suffit, pour exemple, de ces hommes qui paraissent dans le dialogue que je vous rapporte. Bien que la mort de Crassus ait excité de justes regrets, qui ne la trouve heureuse, en se rappelant lé sort de tous ceux qui eurent avec lui ce dernier entretien? Ne savons-nous pas que Catulus, ce citoyen si éminent par tous les genres de mérite, qui ne demandait à son ancien collègue Marius que l'exil pour toute grâce, fut contraint de s'ôter luimême la vie? La tête sanglante de Marc-Antoine, à qui tant de citoyens devaient leur salut, fut attachée à cette même tribune, où, pendant son consulat, il avait d'éfemïu la république avec tant de fermeté, et que , pendant sa censure, il avait parée des dépouilles de nos ennemis.

Avec cette tête tomba celle de Caïus César, trahi par sou hôte, et celle de son frère Lucius; en sorte que celui qui

n'a pas été le témoin de ces horreurs semble avoir vécu et être mort avec la république. Crassus n'a point vu son proche parent Publius, citoyen du plus grand courage, mourir de sa propre main ; la statue de Vesta , toute teinte du sang de son collègue le grand pontife Scœvola, ni l'affreuse destinée de ces deux jeunes gens qui s'étaient attachés à lui. Cotta, qu'il avait laissé florissant, peu de jours après déchu de ses prétentions au tribunat par la cabale de ses ennemis, fut, quelques mois plus tard, chassé de Rome. Sulpicius, qui croissaitpourla gloire de l'éloquence romaine, attaquant avec imprudence ceux qu'il avait le plus aimés, périt d'une mort sanglante; et sa témérité ne fut point punie, sans un grand dommage pour la république.

Ainsi Crassus, la gloire de ta vie , l'à-propos de ta mort, me font penser que la faveur des Dieux a protégé ta naissance et tes derniers momens ; car ton courage et ta fermeté d'âme t'auraient livré au glaive de la guerre civile ; ou , si la fortun-e t'avait préservé d'une mort violente, elle t'aurait forcé d'être spectateur des funérailles de ta patrie. Et non-seulement la tyrannie des méchans, mais la victoire même des bons aurait affligé tes yeux de tout le sang romain qui la souillait. »

Ne reconnaissez-vous pas ici, Messieurs, une triste analogie entre ces annales sanglantes de la tribune romaine, et l'histoire de nos premiers orateurs politiques? Lorsque au commencement de nos troubles civils, on voyait ces hommes éclatans d'esprit et d'espérance, se presser autour d'une tribune nouvelle et inconnue, aurait-on

pensé que, quelques mois après pour les uns, quelques années après pour les autres, presque tous auraient disparu? Mirabeau, il est tombé comme Crassus. tué par la tribune ; et ces jeunes gens faits pour la gloire, et qui n'ont pas eu le temps de la recueillir, ou qui l'ont gâtée, Barnave, et d'autres, ils sont morts, comme le jeune Sulpicius, sous le glaive des proscripteurs. Le talent de la parole les désignait pour l'échafaud.

Presque tous les hommes célèbres d'alors furent emportés , dévorés par la tempête civile.

Ainsi, l'étude de l'éloquence, loin de nous ramener à la méditation des formes littéraires, comme l'ont voulu quelques rhéteurs, nous précipite , nous enfonce plus que nous ne voudrions dans tous les souvenirs de l'histoire politique et de la morale, qui en est l'âme et la vie.

Il faut maintenant, Messieurs, compléter par des exemples moins connus, cette idée, cette esquisse que j'ai voulu vous donner du caractère libre, énergique, soudain de l'éloquence politique dans l'antiquité. Le dernier exemple que je choisirai, est emprunté à Cicéron, précisément parce qu'il vous fera voir Cicéron sous un autre aspect que celui qui vous est le plus familier.

Vous assisterez par cette lecture à une scène intérieure du sénat. Vous verrez comment

une éloquence qui n'a rien de pompeux ni de préparé, arrivait soudainement à l'orateur, dans les débats du sénat. En songeant que de telles épreuves étaient journalières , vous aurez peine à concevoir la vie laborieuse, dévorante que quelques-uns de ces hommes ont soutenue si long-temps. Quel plus grand phénomène moral que Cicéron ! Cette activité perpétuelle, ces crises d'inquiétude, d'ambition et de douleur, et ces continuelles études ; cet homme qui, sans cesse menacé dans son salut, dans sa gloire, en butte aux plus mortelles inimitiés, ne peut se sauver un moment dans ses maisons de campagne, qu'aussitôt tous les souvenirs de la Grèce, la philosophie, la poésie, les sciences naturelles, les arts , ne le préoccupent tout entier ; puis , qui rentre dans Rome pour y trouver la guerre au forum, la guerre au sénat !

Mais laissons ce panégyrique inutile, et venons à l'exemple que je vous ai promis. Il montre bien cette convulsion perpétuelle de l'état romain si contraire à l'ordre, au bonheur, si favorable au talent.

Clodius, ancien ami de Cicéron, a été accusé, comme vous le savez, d'avoir profané les mystères de la bonne Déesse, dans la maison de César. Traduit devant les centumvirs, il a gagné,

ou effrayé le plus grand nombre de ses juges; le tribunal avait fait venir une garde nombreuse, pour se mettre à l'abri des satellites de Clodius.

Malgré cette précaution, Clodius est absous. «Ap» paremment,, dit alors le grave Catulus, les juges » n'avaient demandé des gardes que pour mettre "à l'abri l'argent qu'ils ont reçu de Clodius : » voilà la vie romaine de ces temps. Cependant, de la place publique, Clodius s'est rendu à l'assemblée du sénat avec toute l'effronterie de son absolution récente ; Cicéron, indigné, prend la parole : entendez-le dans une lettre familière raconter cette journée.

J'ai accablé Clodius en face dans le sénat, d'abord par un discours suivi et plein de véhémence; puis dans une altercation dont je ne vous donnerai que quelques traits; carie reste ne peut avoir de force et de grâce, n'étant plus animé par cette chaleur de la discussion , ou comme vous dites, vous autres Grecs, du combat. Aux ides de mai, nous étions assemblés au sénat. Invité à dire mon avis, je parlai de la république en général, et j'amenai divinement la parole sur Clodius. « Il ne fallait pas que, pour une blessure, le sénat se laissât vaincre et perdît courage. Le coup était de telle nature, que l'on ne devait ni se le dissimuler, ni s'en effrayer. Nous paraîtrions lâches d'en avoir peur, et stupides de ne pas nous en apercevoir. Lentulus avait été absous deux fois; Catilina deux fois. Celui-ci était le îroisième que les tribunaux lâchaient contre la république.

Tu te trompes , Clodius , les juges ne t'ont pas laissé Rome pour ville, mais pour prison, Ils n'ont pas voulu te retenir dans la cité, mais te priver de l'exil. Ainsi donc, Pères conscripts, ranimez votre courage. L'union des hommes de bien subsiste. Ils ont une douleur de plus; mais leur vertu n'en est pas affaiblie; aucun dommage nouveau n'est survenu; mais le mal qui existait a été découvert. Parmi les juges d'un homme pervers, il s'est trouvé plusieurs hommes semblables à lui. 1) Mais, qu'estce que je fais ? J'ai presque enfermé un discours dans une lettre. Revenons à la dispute. Ce bel enfant se lève et me reproche d'avoir visité les eaux de Baies. -Mensonge! mais qu'importe ? est-ce la même chose que d'avoir visité les mystères? ai-je reparti, etc. etc. — Jusques à quand, reprend Clodius, souffrirons-nous ce roi? Tu prononces le nom de Roi (Marcius rex), lui dis-je ; mais Roi n'a fait de toi aucune mention : (il avait, comme on sait, dévoré en espérance la succession de Roi). — Tu as acheté une maison, me dit-il.

— Crois-tu, lui ai-je répondu , que ce soit même chose que d'acheter ses juges. — Les juges , me dit-il, ils ne t'ont pas cru, malgré ton serinent. - Il y en a vingt-cinq, ai-je dit, qui m'ont cru sur parole; et les trente même qui t'ont absous ne te croyaient pas; car ils ont reçu ton argent d'avance. — Abattu parles cris qui s'élevèrent, il resta muet, et fut terrassé.

Voilà , Messieurs, quelle était à Rome l'éloquence politique en famille, dans l'intérieur du sénat, au milieu de ces graves pères conscripts.

L'excès de la liberté était son inspiration ; la

parole soudaine , son arme la plus puissante.

Sous cette forme , l'éloquence politique semble n'appartenir à nos états modernes que dans les époques de troubles et de révolutions. Vous ne pourriez vous figurer dans la chambre des lords d'Angleterre un débat semblable , une altercation si violente entre deux hommes considérables , sans autre fin que des injures dites réciproquement. Telle fut la société romaine, admirable et affreux mélange de liberté, de génie, de force et d'anarchie. C'était là que poussaient les grands hommes et les grands orateurs, avec une énergie sans égale.

Si nous jetons un regard sur tout ce monde intermédiaire entre les grands jours de la liberté romaine et nos temps modernes, l'éloquence politique a disparu. Sous les premiers empereurs elle se produit encore à demi dans Rome, à la suite des débats judiciaires ; mais elle est singulièrement dénaturée et avilie.

Rome souffrit tous les maux de la servitude par toutes les institutions, et sous tous les noms qui avaient protégé sa liberté. Le droit universel d'accusation, cette espèce de magistrature dont chaque citoyen était revêtu pour la liberté commune , donna, sous les Césars , ces délations infâmes au profit de la tyrannie , cette éloquence

lucrative et sanguinaire, lucrosam et sanguinolentam eloquentiam, dont parle Tacite. Cremutius, Cordus, Helvidius, Thraseas, périrent sous ces accusations politiques empruntées aux anciennes formes de la république.

Mais ce contre-sens bizarre , cette prostitution du talent qui faisait de la parole un instrument servile , ne pouvaient rien inspirer de grand et de durable. Quelquefois seulement , lorsque l'autorité du prince pesait avec moins de rigueur , cette attaque permettant une défense , on vit la liberté politique, toujours mêlée à l'éloquence judiciaire, reparaître dans la bouche des Pline et des Tacite. Leurs discours ont péri ; mais en lisant les histoires de Tacite , nous ne pouvons douter qu'il n'ait été grand orateur, dans l'accusation du crime , et la défense de la vertu. Pline 1 , son ami , nous apprend qu'il répondait sur-le-champ avec une force singulière et une gravité majestueuse. \*

A côté de ce sublime talent, florissait l'éloquence frivole et fastueuse des rhéteurs. Le même Pline raconte qu'il vient d'entendre un Grec nommé Isée.

1 Respondit Cornélius Tacitus eloquentissime, et, quod eximium orationi ejus inest, (jf";;'

Jamais, 'dit-il, Isée ne se prépare; et il parle toujours en homme préparé. Son style est grec et attique ; ses débuts sont faciles, élégans , harmonieux, quelquefois graves et pleins de force; il demande un sujet, il laisse le choix aux auditeurs ; et prend le côté de la question qu'il leur plait, puis il se lève, s'enveloppe de sa robe, et commence. Les mots, les idées lui arrivent, tout lui obéit, les paroles se pressent en foule; et quelles paroles ? élégantes, pures. On aperçoit dans ses discours soudains une grande lecture, un grand exercice du style ; il débute avec convenance; il raconte avec clarté; il discute vivement; résume avec force; il instruit; il plaît; il touche.

Enfin, c'est un admirable orateur, et cependant c'était un sophiste, dont personne n'a jamais parlé, excepté Pline. Il y a donc, pour ainsi dire, une contrefaçon du talent de la pcrole. Il est une espèce d'illusion, de prestige que peut opérer, même sur les habiles, la seule faciité du langage.

Que manquait-il, sans doute, à cette éloquence du sophiste grec? La conviction, le. vérité, la passion ; c'est-à-dire toute l'éloquence. C'était un tour de force, au lieu d'être un effort de talent.

La véritable éloquence, celle qui a la liberté pour âme, et la parole soudaine pour instrument, reparut avec le christianisme. Ses premiers orateurs furent les Démosthènes de leur temps, les défenseurs du plus grand intérêt social. Ne pouvant plus affranchir les corps, lbattus sous le

glaive des prétoriens, ils se chargèrent des âmes.

Ces hommes, qui n'avaient plus ni patrie, ni droits publics à défendre, ils les rejetèrent vers le ciel. Ces imaginations, qui étaient éteintes par la servitude, ils surent les ranimer, les passionner jusqu'à l'enthousiasme pour des sentimens nouveaux.

Ainsi naquit l'éloquence politique-religieuse; c'est l'idée qu'il faut prendre des premiers pères de l'Église. Us forment le troisième âge de l'éloquence active. Les Grecs, les Romains, et les Chrétiens cosmopolites !

Deux choses distinguent les premiers orateurs du christianisme, la parole soudaine, et l'action sur le peuple. Saint Augustin vous dit : a Lorsque » tous se taisert pour écouter un seul, et qu'ils » tiennent leurs yeux attachés sur lui, l'usage , » la décence, ne permettent pas de l'interrompre, » pour lui demander ce que l'on n'a pas compris ; » c'est pour cela, surtout, que la sollicitude del'ora» teur doit aider l'auditoire silencieux. Une mulJ) titude, avide d'instruction, a coutume de ma» nifester, par quelque mouvement, si elle a com» pris. Jusqu'au moment où elle donne ce signe, » il faut retourner le sujet avec une infinie variété » d'expression : voilà ce que ne peuvent faire ceux » qui débitent mot à mot un discours retenu de « mémoire. »

N'est-ce pas là, Messieurs, le vrai portrait de l'orateur? Il devine ce qui manque à sa pensée.

Les paroles lui naissent par le besoin des hommes qui l'écoutent.

Mais de plus, Messieurs, dans les premiers temps du christianisme, la vérité passionnée des sentimens qui agitaient les âmes, l'enthousiasme dont étaient saisis tous ces hommes de Judée, de Syrie, de Grèce, d'Afrique, d'Espagne, qui devenaient concitoyens dans l'Eglise, donnait à cette éloquence une force irrésistible. Quels étaient les intérêts de cette cité chrétienne , voyageuse , incertaine , menacée ? C'était de corriger un vice, de prévenir un scandale qui déshonorait le peuple naissant, d'empêcher qu'on ne vînt profaner, par la débauche d'une fête, les tombeaux des martyrs, ou qu'on ne fit un marché de l'Eglise; c'était de proposer le rachat de captifs, ou de demander que des sectaires qui avaient tué un prêtre chrétien, ne fussent pas punis de mort, parce que le sang d'une victime, même prise parmi les persécuteurs, eût fait honte à la foi nouvelle.

Quelle merveilleuse chaleur devait animer les discours de ces hommes ! Venaient-ils comme des rhéteurs longuement préparés, ou comme des sophistes indifférens à la cause qu'ils défen-

dent, et jaloux seulement de bien dire ? Non : ils étaient tout pleins d'une vérité qui débordait dans leurs paroles.

Saint Auguste nous raconte, avec une naïveté charmante, qu'un jour, devant parler à son peuple de Numidie, il avait médité un beau discours.

Il aimait prodigieusement les lettres ; sa conversion avait été commencée par un dialogue de Cicéron ; l'antithèse et tous les artifices du langage lui plaisaient beaucoup. Il avait donc préparé un sermon bien poli. Mais arrivé dans la chaire chrétienne , lorsqu'il voit ces matelots d'Hippone, ces marins grossiers, qui n'ont d'autre idée que leurs profanes et grossières fantaisies, que leurs jeux de gladiateurs, ou leurs festins de débauche, il change de texte, il oublie son discours, il parle avec les premières paroles qui lui viennent ; il est simple, grossier comme ses auditeurs; il pleure, il attendrit ces hommes ; et depuis ce temps on n'a plus ni chanté, ni fait la débauche dans l'église d'Hippone.

Quel est le rhéteur ancien, quel est le sophiste admiré par Pline, qui ait fait de ces choses-là?

Ils ont prononcé des discours; on a applaudi: voilà tout.

Évidemment, cette même force de l'éloquence religieuse, s'appliquant aux intérêts civils, se

conserva pendant toute la durée du moyen âge.

C'est par elle qu'il faut expliquer des laits miraculeux, dont les légendaires ont encombré l'histoire. Ces rois barbares, domptés par une vision, cet Attila qui a vu deux anges en l'air qui l'ont arrêté, lorsqu'il s'approchait de l'évêque de Rome, nous attestent seulement que les hommes du christianisme enté sur l'ancienne société, avaient conservé, selon le génie du temps, cette puissance de persuasion, cette autorité de la parole qui subjugue les âmes. Lorsque l'un d eux se présentait devant les hommes grossiers du nord, avec l'appareil majestueux de leur sacerdoce, les chefs barbares cédaient aux prières touchantes du pon tife intrépide, au milieu de la peur qu'il avait pour ses frères; et ils se plaignaient ensuite d'avoir été enchantés, par des paroles magiques. C'est ainsi que dans la chute de l'ancienne société, dans la barbarie du moyen âge, l'éloquence, considérée comme l'action la plus puissante de la force morale, garda son empire, bien des siècles encore.

Au milieu de la civilisation moderne, cette éloquence perdit de son pouvoir: elle prend quelque chose de pompeux , de régulier, de sublime, d'incomparable, quand c'est Bossuet qui parle. Mais peut-être Bossuet, avec plus de gé nie, ne dominait pas, ne troublait pas, n'agitait

pas, comme ces hommes des premiers temps de l'Eglise; ou du moins c'étaient des consciences choisies qu'il troublait. Et cependant , quel homme fut jamais mieux doué de tous les dons qui peuvent faire l'orateur soudain et inspiré. Mais son éloquence s'exerçait dans des solennités préparées. Bossuet n'a pas prêché de missions, n'a pas demandé grâce pour des rebelles, n'a pas accusé des hommes puissans. Enfin, il n'a pas eu besoin d'entrer avec passion dans des intérêts présens et populaires. Aussi quelque sublimes que soient ses ouvrages par la magnificence du langage, et par l'inspiration poétique, il n'a pas eu toutes les grandes occasions oratoires de convaincre et d'attendrir; et, c'est de lui qu'on peut dire que son génie est encore supérieur à tout ce qu'il a fait.

Voilà donc, Messieurs, les mouvemens divers de l'éloquence chez les nations civilisées. Elle est d'abord toute politique, puis politique-religieuse; puis exclusivement religieuse, jusqu'au moment où les idées de liberté sociale reparurent dans l'Europe éclairée. Avec ces généreuses idées, on vit renaitre l'éloquence politique. C'est elle que nous allons, Messieurs, chercher en Angleterre. Si les opinions philosophiques , si les idées de réforme qui remplissaient nos ouvrages , ont préparé notre tribune , cependant,

c'est l'exemple de l'Angleterre , ce sont surtout les grands débats sur les événemens d'Amérique, qui ont mis, de plus près, le feu aux imaginations francaises.

Il faut donc, pour mieux comprendre cette puissance nouvelle de la tribune qui devient la voix du XVIIIe siècle mourant, écouter d'abord l'Angleterre : il faut rapidement parcourir les diverses époques de l'éloquence britannique, depuis le temps où , encore toute imprégnée des passions religieuses, elle n'était qu'une scolastique turbulente , jusqu'au moment où elle proclamait, avec un généreux enthousiasme, les grands principes de liberté, de justice, et de respect pour les droits de l'humanité.

ERRATA.

Pag. 3u, lig. 20, les couleurs qu'il a, lisez : les ennemis qu'il a.

Pag. 3i2, lig. a 4, quelle réflexion se représente? lisez : se présente.

ONZIÈME LEÇON.

L'éloquence politique placée moins haut par Cicéron que l'éloquence judiciaire. Pourquoi.—Rare et tardive chez les modernes. Elle n'a long-temps d'autre asile que les conciles. - Anciens États-Généraux de France.Parlement d'Angleterre. — Vicissitudes de la constitution anglaise. — Époques diverses du parlement. —

Époques scolastique et religieuse. — De l'éloquence de Cromwell. - P-reinière époque toute politique. - Portrait de Bolingbroke. — Windham. Walpole Pulteney, Citations. - Résumé.

MESSIEURS, -

NOTRE dernière séance était un épisode; mais un épisode nécessaire. Nous ne pouvions arriver de prime abord a cette éloquence politique des modernes , qui naquit en France de l'esprit littéraire, et en Angleterre, de la controverse re-

ligieuse \* mais qui, par cette double origine, devait, dans les deux pays, s'éloigner également de l'éloquence politique des anciens.

Nous avons jeté un regard sur cette antiquité, vers laquelle on aime touj ours à revenir. Nous avons entrevu ce modèle grand et original, qui ne peut guères se reproduire pour nous. Nous avons fait paraître rapidement sous vos yeux, ces physionomies de la tribune antique, auxquelles on ne peut rien comparer, dans la régu larité de nos temps mqdernes. Quelques vérités d'observation, plutôt que de théorie, quelques idées générales sur l'éloquence politique, sont indirectement sorties pour nous de cette superficielle revue.

Aux yeux des anciens , l'éloquence politique n'était pas la première, la plus grande des formes qu'employait le talent. Cicéron nous l'indique : « Dans tous les autres sujets, dit-il, un discours » à faire n'est qu'un jeu pour l'homme qui n'est » pas sans talent, sans expérience, ni tout-à-fait » étranger aux lettres et à la culture de l'esprit : » dans le débat judiciaire, la tâche est grande ; et » je ne sais même, si ce n'est de beaucoup la plus » grande, parmi les oeuvres humaines. » Omnium cœterarum rerum oratio mihicrede, ludus est homini non hebeti neque inexercitato, neque communium

litterarum et politioris humanitatis experti; in causarum contentionibus magnum est quoddam opus; atque haud sciam., an de humanis operibus longe maximum. Vous le voyez : ce consul, ce grand homme d'État, cet orateur de la place publique et du Sénat, ôtait à la tribune politique sa primauté naturelle, et la transférait au barreau. Pourquoi, Messieurs ? c'est que le barreau, dans l'antiquité, était réellement une arène politique, c'est que toutes les passions qui agitaient l'assemblée populaire , dominaient aussi l'âme du juge. Formes rigoureuses, texte littéral des lois, tout cela n'arrêtait pas des hommes animés d'un sentiment de liberté plus militaire que civil. Tout procès considérable était un grand combat, où toutes les passions qui troublaient la république, étaient en scène. Ainsi, ce qui fait la grandeur de l'éloquence politique appartenait presque toujours aux débats judiciaires des anciens; et de plus , il y avait l'intérêt du drame, l'homme attaqué, défendu, le spectacle d'une vie en péril, d'une gloire compromise, ou d'une juste vengeance à satisfaire, d'une grande expiation à demander, au nom de la patrie.

Ne l'oublions pas d'ailleurs ; et, cette éloquence judiciaire toujours animée des passions publiques, et l'éloquence délibérative avaient à la fois pour

les anciens, la réalité, l'activité du combat, et la beauté d'une œuvre de l'imagination, et de l'art.

Quand vous lisez les traités de rhétorique de Cicéron ; quand vous voyez les minutieuses attentions auxquelles se complaît ce grand homme, ces analyses si détaillées, si fines, de tous les procédés du langage, vous avez peine à croire qu'il s'occupe d'armer un homme pour le combat ; il a l'air, au contraire, de former l'esprit élégant d'un rhéteur, pour les études oiseuses du cabinet.

L'entendez-vous qui s'extasie sur la cadence heureuse de cette phrase : judicium patris filii temeritas comprobavit, prononcée par Crassus ou par un autre grand orateur, devant le peuple romain?

Combien il admire ce D chorêe: comprobavit !

Avec quel soin, il nous avertit que la moindre altération dans cette harmonie détruirait tout !

jam nulla sunt.

Ainsi pour ces peuples à l'imagination vive et musicale , la loi suprême était la passion habilement excitée, l'éloquence tenait lieu de justice, et l'harmonie était une grande, une indispensable partie de l'éloquence.

Mais lorsque nous arrivons , Messieurs, vers nos froids climats, vers nos institutions compliquées, nées de la raison et du besoin, bien plus que de r enthousiasme, et presque toujours

appliquées à des intérêts de commerce et d'industrie sociale, nous ne pouvons plus retrouver cette puissance de l'imagination oratoire, ni cette vive sensibilité, cette exigeante délicatesse dans les auditeurs. C'est une autre éloquence qu'il faut à des esprits plus éclairés et plus calmes.

Remarquons-le d'ailleurs, Messieurs; ce ne sont pas les nations modernes le mieux nées pour les arts de l'esprit, qui les premières ont reçu cette inspiration , que le débat politique, que la liberté de la parole peut donner au talent.

L'Italie du moyen Age, si favorable à la poésie, ne vit pas renaître l'éloquence romaine. Le Sénat de Venise discutait dans le mystère ; et à Florence, on proscrivait si vite, que les orateurs n'avaient pas le temps d'achever leurs discours.

Dans cette Italie moderne, point d'éloquence politique, malgré tant de républiques ; chose remarquable ! L'énergie de la parole semble lui manquer comme le courage militaire. Là , point d'orateurs célèbres , dont le talent se manifeste dans un Sénat nombreux, ou dans une assemblée populaire, mais des publicistes habiles, qui font secrètement des mémoires, nour les conseils des Républiques, ou des princes. C'est ainsi que se forma Machiavel, admirable écrivain, mais non pas orateur. Les discours mêmes qu'il a jetés dans son histoire

de Florence, ne semblent pas animés de passions réelles. Ce sont des œuvres littéraires, des imitations, des réminiscences de Tite-Live. On sent que Machiavel n'avait pas sous les yeux le modèle vivant de cette éloquence, qu'il met dans la bouche de Renauld d'Albizzi, ou de tel autre citoyen de Florence. t. \*

Le lieu, peut-être, où l'éloquence délibérative, l'éloquence de la discussion libre se produisit , dans le moyen âge, avec le plus d'éclat et d'empire, c'étaient les conciles. Les conciles ont été les assemblées religieuses et politiques de tout le moyen âge. Croyez-vous en effet, Messieurs, que ce fut dans les champs de Mai, de Charlemagne, que l'on entendit une discussion complète et libre ? Je sais que la monarchie militaire et féodale de ce conquérant, a été quelquefois citée, comme un premier essai de gouvernement représentatif. Mais dans le fait, lorsque Charlemagne, entouré de ses barons et de ses grands officiers, arrivait à ces assemblées d'Aix-la-Chapelle ou de Francfort, on proclamait la loi, le capitulaire qu'il avait décrété; la foule immense qui était là, Français ou même Gaulois , répondaient par des acclamations ; et - on inscrivait sur les lettres patentes, cum assensu omnium; mais on n'avait point parlé, ni surtout

contredit. Au contraire, dans les conciles généraux, dès le IIIe siècle du christianisme, et dans ces conciles provinciaux qui se renouvelaient si fréquemment, à toutes les époques du basempire et du moyen âge , on discutait avec une grande force et une grande liberté, les intérêts de la Religion, où venait se perdre, et se renouveler toute l'existence civile des peuples Dans quelques pays même, en Espagne par exemple, les conciles étaient évidemment des assemblées politiques. On y faisait des lois criminelles, qui portent, au milieu de ce temps barbare, le caractère d'une raison plus haute, et d'une justice incomparablement plus humaine. Ces lois , sans doute, n'étaient pas décrétées, sans de sérieux débats. Je ne vous donne pas ici, Messieurs , cette influence politique des assemblées d'évêques, comme un modèle de constitution sociale. J'y vois seulement l'autorité de la parole, et l'exemple d'un libre et salutaire débat.

Il était naturel que dans un temps de domination brutale, le raisonnement seul ne pût contrepeser la force matérielle. La parole , qui est l'instrument de la force morale, avait besoin alors, pour être inviolable, de sortir d'un sanctuaire , et non d'une tribune. Elle trouvait là son asile contre la puissance militaire; elle établissait

son droit de conquête dans ces assemblées, on l'intelligence était protégée par la Religion. Cette pieuse sauve-garde, cette illusion d'un saint respect, qui se plaçait à la porte du Concile, en rendait seule les délibéra lions impunies et libres, et ne les soumettait qu'aux mouvemens de la conscience , et à l'ascendant de la parole.

Hors delà, si vous jetez les yeux sur la longue histoire de la civilisation européenne, cheminant, comme elle peut, à travers les guerres, les despotismes, les révolutions, bien peu d'asiles vous semblent ouverts à cette parole, qui a besoin de toute sa liberté pour avoir toute sa puissance, et qui a besoin d'un peu de sécurilé, pour avoir toute, sa liberté..

Nos anciens Etats-Généraux , vers le temps du roi Jean, avaient offert, au milieu des désastres de la France, un grand spectacle, un curieux monument du patriotisme et de l'esprit national.

Mais à des époques moins éloignées, vous savez combien ces assemblées, dont le retour était si rare, furent gênées dans leur action par des règles de discipline intérieure. Souvent la libre discussion y trouvait à peine place. Souvent c'était une cérémonie pompeuse, plutôt qu'un débat. Chacun des trois ordres était représenté par un orateur. Cet orateur exprimait dans un dis-

cours les plaintes et les vœux de l'ordre, au nom duquel il parlait. On a peine à retrouver, dans les monumens du temps, les traces de quelque débat libre et prolonge. La convocation irrégulière et peu fréquente de ces assemblées, leur courte durée, la désuétude des traditions, tendait à les rendre impuissantes.

Dans les Etats-Généraux ou dans ces grandes assemblées simulant les États- Généraux, que vous voyez présidées par le chancelier de l'Hôpital , tout se passe avec une sorte de pompe, qui interdit l'énergie et la liberté du débat. Le chancelier, dans un savant discours plein de citations antiques et de loyales paroles, vante beaucoup les ÉtatsGénéraux. « il n'est, dit-il, acte tant digne » d'un roi, et si propre à lui, que de tenir les » Etats, et de donner audience générale à ses » sujets.» Mais ce principe fut bien vite oublié, au milieu des actes du pouvoir absolu et des fureurs de la guerre civile. Les annales de nos Etats-Généraux demeurent presque entièrement stériles pour l'éloquence. Le parlement, seul, le parlement de Paris a laissé quelques beaux monumens d'antique indépendance, dont je vous ai déjà plus fois entretenus.

C'est en Angleterre, Messieurs, qu'il existait des États permauens et libres, un droit ancien

de discussion sur les intérêts publics; c'est l'Angleterre, qui dès le temps de Comines paraissait à cet historien judicieux un pays à part, où le peuple avait ses droits dans le gouvernement, et se mêlait des affaires.

C'est donc là, Messieurs, que nous devons rechercher les premières applications et les progrès de l'éloquence politique, parmi les modernes.

Ce tableau sera fort divers. Les gouvernemens les plus uniformes en apparence changent beaucoup. Lisez M. Hallam : bien qu'il regarde la constitution anglaise comme une œuvre unique , et toujours la même, bien qu'il diffère de l'opinion de Hume, et que, dans les temps même où Hume n'avait vu que le pouvoir arbitraire , Hallam retrouve déjà tous les principes de la constitution, cependant l'Angleterre, dans son ouvrage, change tout-à-thit d'aspect, à chaque nouveau règne, et surtout à chaque siècle. Quelle différence prodigieuse entre l'époque, où un député des communes , pour un discours au parlement était mis en prison par un ordre du roi, et cette indépendance inviolable dont la parole jouit en Angleterre, et qui appartient nécessairement à la vie politique d'un État libre ! quel intervalle entre le temps , où les débats parlementaires étaient, pour ainsi dire, intérieurs et

domestiques, renfermés dans le cercle d'un petit nombre d'hommes, et interdits au reste de la nation , et le temps où ces débats, aussitôt publiés, sont entendus de toute l'Angleterre ! Quelle différence, à des époques d'ailleurs assez voisines , entre la publicité furtive, incomplète, que recevaient ces débats parlementaires , reproduits dans une feuille sous des noms étrangers, sous des anagrammes obscurs, et ces mille journaux qui les colportent et les traduisent dans le monde entier ! Enfin , pour marquer la plus incalculable différence, quelle distance entre la tribune anglaise du XVIIe siècle , solitaire , opprimée, sans liberté de la presse, et la tribune de nos jours, appuyée sur le secours permanent d'une presse inviolable !

Si vous passiez de cette histoire de la parole en elle-même , à toutes les autres modifications du gouvernement, vous seriez encore plus frappés de cette prodigieuse mutabilité, ou plutôt de cette continuelle progression.

Ce qu'il nous importe de retracer en ce moment , c'est l'action que le pouvoir politique manifesté par la parole, en Angleterre, devait exercer sur l'Europe , lors même que cette influence était bien moins libre et moins active que de nos jours. Ce que nous cherchons, c'est

le nombre d'idées politiques mises dans le monde par les institutions et la tribune anglaise, avant que les discussions philosophiques de France aient fait naitre une tribune bien autrement puissante.

Il nous faut donc feuilleter ces recueils énormes, et pourtant incomplets, du parlement britannique , y chercher, nous ne dirons pas les exemples oratoires, ( cette vue serait puérile ), mais les passions qui animèrent le talent, y saisir ce qui appartient à l'éloquence politique en ellemême , et au génie particulier des Anglais, enfin tout ce qui semblera chez eux un progrès, un caractère que la tribune seule pouvait leur donner et qui ne serait pas venu de la littérature et du raisonnement philosophique.

On peut révoquer en doute l'intérêt d'une recherche semblable. Peut être même les premiers délails vous en paraîtront-ils arides et bien étrangers à l'histoire de l'éloquence.

La France a excellé dans les lettres. Non-seulement , elle a produit beaucoup de grands écrivains, d'écrivains de génie; mais elle a eu, pour ainsi dire, une intelligence générale, une facilité naturelle et ingénieuse, commune à une foule d'hommes. Nulle part, peut-être, la médiocrité même n'eut autant d'esprit.

Il n'en va pas ainsi chez d'autres peuples. La civilisation s'y développe avec moins d'égalité.

Quelques hommes supérieurs éclatent, dominent; ils sont grands poètes, grands philosophes. L'art est peu cultivé par les autres. Il n'est permis que d'être homme de génie. Le goût, l'élégance sont ignorés ou dédaignés. Cette idée que fait naître une partie de la littérature des Anglais, se trouve encore justifiée par les monumens de leur éloquence politique.

Vous y rencontrez, cà et là, des choses grandes et fortes; mais souvent, quoique le pays lût bien gouverné , quoique les ministres eussent raison, quoique l'Angleterre s'enrichît, formât d'heureuses alliances, étendit son pouvoir, sa tribune était sans éclat, sans grandeur. Il y a telle session anglaise où il ne s'est pas fait une phrase éloquente, où il ne s'est pas dit un bon mot, et où les affaires ont merveilleuseméht prospéré. Cette nature d'esprit, ce goût de l'utile, cette indifférence de l'ingénieux qui n'est qu'ingénieux, est un trait remarquable dans l'histoire des Anglais; mais cela doit un peu décolorer leurs annales parlementaires. Lorsqu'on viendra, dans une vue qui n'est pas frivole, mais qui toutefois n'est pas immédiatement politique, feuilleter ces annales, et que comparant les moyens aux résultats, on von-

dra retrouver le génie des orateurs antiques, on sera tout etonne, et on sera tenté de dire comme Cicéron lorsqu'il rappelle les premiers grands événemens de Rome, accomplis à une époque où elle était encore barbare. Quam magna et inania verborum ! que de grandes choses, faites sans le secours de la parole !

Un homme du plus beau talent avait, je m'en souviens, pour objection contre les gouverne mens représentatifs, que ces gouvernemens n'étaient pas favorables aux lettres, et ne produisaient pas d'assez grands orateurs. Il insistait sur ce reproche, avec une vivacité singulière. On pouvait lui répondre, que les gouvernemens ont dans le monde une autre vocation que de former des hommes éloquens. La liberté, le bonheur, la dignité morale des nations valent bien l'élégance du style. Mais, de plus, l'objection n'est pas fondée.

Tout au contraire : au lieu de l'admettre, et de la généraliser, on peut, je crois, marquer les causes particulières, qui pendant longues années, ont restreint l'essor du génie britannique dans une carrière naturellement si favorable.

Et d'abord, n'oublions pas que, par le bonheur même de leurs institutions prématurées au milieu de l'Europe moderne, la tribune des Anglais a précédé l'époque de leur développement moral

et littéraire. Cette rudesse et cette grossièreté par laquelle ont passé d'autres peuples dans la culture des arts, l'Angleterre l'a traversée dans sa vie politique De plus, les formes antiques du parlement, le secret qui long-temps enveloppa ses séances, les précautions auxquelles était assujettie la parole, pour éviter tout débat personnel, devaient affaiblir l'énergie du langage. Songez à l'autorité absolue de ce président tellement impassible que dans de vieux procès-verbaux de la chambre des Communes, il ne. semble pas un homme : on ne le désigne que par ces mots : La chaire (the chair) commande le silence. La chaire rappelle à l'ordre.-La chaire termine le débat. Ce fut sous cette rigoureuse discipline que se forma la chambre des Communes. Elle l'observa jusqu'à certain point, même dans la révolution et la guerre civile ; et ce fait, frivole en apparence, ne contribua pas médiocrement à laisser à l'éloquence anglaise quelque chose de calme et de formaliste; de là, cet autre usage de ne point répondre directement , de ne jamais prendre à parti celui que l'on combat; et, quand on se lève tout impatient de réfuter un sophisme, d'accabler un adversaire, cette nécessité de se tourner vers le président, et de lui adresser paisiblement la parole. Enfin

la nature même des débats, la discussion fréquente des intérêts de commerce, l'examen des traités d'alliance, sous un point de vue de profit, plutôt que de gloire, le détail des taxes, et des perceptions , toutes ces choses que l'esprit moderne élève par des idées d'ordre et de système, traitées alors avec un bon sens assez rude, n'offraient pas beaucoup d'occasions au génie des orateurs. A ce sujet M. Hume dit que la chambre des Communes ressemble plus à un greffe qu'à un sénat antique. Pour expliquer le peu d'éloquence des orateurs, il allègue encore l'indifférence des auditeurs, qui, dit-il, aussitôt que l'heure du dîner arrive, laisseraient là Cicéron luimême. Depuis long-temps tout est changé sur ce point. Vous savez la ténacité des débats du parlement britannique , et ces interminables séances de nuit, prolongées jusqu'au matin ; magistratuum conciones pernoctantium in rostris.

Admettons cependant ces différences techniques , matérielles , qui séparent un banc de l'opposition anglaise , d'une tribune grecque ou romaine. Les différences morales sont bien plus grandes encore. Sans doute, de grands événemens politiques ont agité l'Angleterre ; sans doute, il ne lui a rien manqué pour l'éloquence, ni les révolutions, ni les crimes , ni les malheurs,

ni la gloire; mais ces révolutions se sont développées d'abord sous l'influence théologique. Ce parlement, qui avait quelque chose de formaliste dans les habitudes et la régularité de ses débats, prit un caractère scolastique, sous l'autorité des passions puritaines. Sans doute , ces puritains, si vivement dépeints par un écrivain de nos jours, inspirant l'esprit de révolte au nom de Dieu, ces prédicateurs, qui, pendant le combat, se faisaient tenir les bras levés au ciel, comme Moïse, et animaient au meurtre leurs partisans fanatiques, ces hommes avaient a leur manière une irrésistible éloquence : leur démagogie religieuse surpassait en fureur la liberté antique; mais ces hommes étaient errans dans les forêts de l'Ecosse. Sur le théâtre des affaires et des intérêts du pays, arrivaient au contraire des puri tains scolastiques, dont l'âpre véhémence était soumise à des formes régulières , et à une méthode pédantesquement inexorable. Pym et tant d'autres, dont la parole fut si forte pour détruire, ont dans leur air quelque chose de calme, de froid, qui ne va guère aux révolutions ; ils discutent en logiciens; ils ne haussent pas seulement la voix ; ils sont implacables, sans paraître animés. Cromwell, voilà presque le seul orateur de la l'évolution anglaise. Voltaire, qui s'étonne de la puissance

de ses discours si souvent bizarres, ajoute : a Un » geste de cette main qui avait gagné tant de » batailles, et tué tant de royalistes, faisait plus » d\effet que toutes les périodes de Cicéron. »

Ce n'était pas tout, cependant. Il y avait dans l'esprit de Cromwell une sombre ardeur qui était sin gulièrement assimilée au génie de son temps, et une force d'imagination qui se produisait parfois avec la plus expressive énergie.

Un autre homme de ce temps, la première grande victime de la révolution, Strafford, montra dans son procès, beaucoup d'éloquence, parce que, malgré ses fautes, il avait une grande âme.

On peut remarquer aussi les belles et généreuses paroles qu'un homme de bien , assez obscur dans l'histoire, Benjamin Rudyard, faisait entendre, au commencement de la guerre civile. Mais, hormis ces rares exemples, quand vous parcourez les volumineux recueils du parlement, à l'époque de la révolution, vous croyez presque toujours entendre parler le même homme ; vous vous demandez comment tant de caractères si hardis , si énergiques, si passionnés, peuvent offrir une telle uniformité de langage. C'est toujours la même théologie qui revient; ce sont des expressions faites d'avance, inévitables, que les orateurs répètent l'un après l'autre.

Cherchons toutefois, dans cette monotonie puritaine, ce qui éclate , ce qui est saillant, bisarre. Écoutons Cromwell. Comme un autre homme extraordinaire, moins coupable et plus grand que lui, il avait la passion de parler et d'écrire. Il faisait à tout propos de longs discours, divisés comme des sermons, selon le génie du temps.

« Je ne me suis point appelé moi-même à cette place; Il voilà ma première vérité. Beaucoup d'entre vous ont » porté témoignage de moi ; voilà ma seconde vérité. Ii

Cependant cette écorce théologique se brise quelquefois. Quand on vient jusqu'à lui, quand on touche son pouvoir, quand ces fantasmagories de parleinens, qu'il s'amusait à susciter, veulent devenir des parlemens sérieux, et qu'on lui demande compte de ce qu'il a fait, qu'on veut chicaner les constitutions, les décrets qu'il imagine, alors voici comme il parle :

« Que maintenant on prétende avilir ce gouvernement Il avoué par Dieu, reconnu par les hommes, je veux être ) roule dans la tombe et enterré avec infamie, plutôt que »d'y consentir jamais. Vous êtes appelés ici pour sauver » une nation, plusieurs nations, etc., etc. Que réponIl drez-vousà Dieu! que répondrez-vous aux hommes, à Il ce peuple qui vous a envoyés, qui attend de vous l'ai-

» légement de ses maux, la paix, le repos, la stabilité?

»Lui direz-vous, quand il s'agira de lui rendre compte: »Nous avons querellé, nous avons disputé pour la liberté »de l'Angleterre. J'en atteste le Seigneur que la liberté de » l'Angleterre , la liberté du peuple, la garantie contre <> toute tyrannie est assurée par la constitution présente , » qui se défend assez d'elle-même. »

Ceci n'est pas d'une logique fort rigoureuse.

Mais on y sent une puissance de caractère qui est éloquente.

Ailleurs, Cromwell mêle à ce prestige hypocrite, dont il s'entourait, une sorte de franchise et de naïveté, autant que Cromwell pouvait être naïf. Entendez-le, par exemple, s'injurier luimême , et répéter les accusations de fourberie, d'astuce répandues contre lui !

«( C'était, disent quelques personnes, la fourberie du lord » Protecteur (je prends cela pour moi), c'était la ruse de »cet homme et ses intrigues qui conduisaient tout; et, » comme on dit encore dans les pays étrangers, il y a cinq »ou six hommes en Angleterre qui ont de l'habileté; ils » font toute chose. Oh quel blasphème dites-vous-Ià ! parce a que des hommes qui sont sans Dieu\* dans ce monde, M ignorent et ne peuvent comprendre ce que c'est que de «> prier, de croire, de recevoir les réponses de Dieu, et » d'être inspiré par son esprit, etc., etc. Ceux qui attriobuent à telle ou telle personne l'idée et l'accomplisse» ment de ces grandes choses que le Seigneur a opérées

1) au milieu de nous, et qui prétendraient qu'elles ne sont » pas la révolution de Jésus-Christ lui-même, sur qui H repose le gouvernement, ceux-là parlent contre Dieu ; et » ils tomberont sous sa main, sans le secours d'un médiateur. Ainsi , quoi que vous puissiez penser de certains « hommes, quoi que vous disiez, cet homme est rusé, politique, subtil (je prends cela pour moi); prenez garde, 1) je vous le répète, de juger les révolutions de Dieu, eu » croyant examiner le produit des inventions des hommes.»

N'est-il pas étonnant, Messieurs, que Hume ait négligé de tels discours Il compare le langage de Cromwell à celui d'un paysan grossier, et ne peut comprendre, dit-il, comment un homme, avec des paroles si absurdes, menait les trois royaumes. J'ai voulu vous montrer que, sous cette forme , qui choquait le goût de Hume, il y avait quelque chose dénergique et d'éloquent, qu'il aurait dû reconnaître. Certes, il n'y a rien de plus singulier, que cet homme qui se dit publiquement les injures que l'Angleterre lui disait tout bas, qui s'en honore, ou plutôt qui les renvoie à Dieu même.

Mais, me dira-t-on, dans cette révolution , qui devait faire éclater des talens si divers, ne nommerez-vous que Cromwell? Est-ce là le modèle de l'éloquence parlementaire que vous nous réservez? Et ce généreux Falkland, d'un esprit

cultivé par les lettres, d'une âme si élevée, ai désintéressée, si courageuse, comment n'auraitil pas été éloquent ? Je le regrette ; mais les discours de Falkland n'offrent rien qui puisse soutenir l'attention de la postérité : la froideur et la subtilité qu'on y trouve, sont une preuve que la parole ne suit pas toujours les mouvemens de l'âme. Il est une éducation de l'esprit, une habitude du faux goût, qui ôte à la sensibilité la plus vraie, son expression forte et naturelle.

A cette époque, l'éloquence et l'esprit anglais se partageaient, pour ainsi dire, en trois écoles, indépendamment des sectes religieuses : d'abord l'école de la cour, qui avait conservé ces formes d'élégance, de bel esprit, favorisées par Elisabeth, ce langage subtil, cet euphuïsme dont Shakespeare a lui -même reçu l'empreinte, et que WalterScott a ingénieusement périodé dans un de ses romans. Falkland, qui ressemblait si peu par le caractère aux autres courtisans, n'avait pas cependant échappé à leur langage subtil et maniéré. Une seconde école, peu nombreuse, était l'éeolephilo sophiqueet républicaine, à la manière des anciens, trop éloignée des mœurs de son temps, trop spéculative pour avoir un langage véhément et naturel. Sidney, le premier homme de cette école, se montra peu dans le parlement. Les

défiances de Cromwell l'en écartèrent; et il semble avoir été plus fait pour la méditation, que pour les combats de tribune. Mais une lettre, qu'il écrivit dans son exil, après la restauration, rappelle l'éloquence, comme les sentimens de la fameuse lettre de Brutus. C'est le plus beau monument de cette école classique, dans la révolution anglaise.

Reste maintenant l'école théologique, qui était l'âme des troubles civils, l'instrument de la réforme sociale. Malgré sa lourde monotonie, cette école devait avoir parfois de l'éloquence. Seule, elle était forte des passions du temps ; mais elle se trouvait tellement surchargée d'un fatras inintelligible, que le génie même aurait péri sous le poids; et le génie était rare.

Voilà, Messieurs , l'esquisse, aride comme le sujet même, de l'éloquence anglaise , dans l'époque où tant de passions auraient dû l'animer: vous attendrez-vous à la trouver plus puissante , plus active, lorsque la société devient plus paisible et plus régulière? Ce que les passions n'ont pas fait, les intrigues, les intérêts le feront-ils?

J'en doute. Messieurs; et il faut nous attendre, long-temps encore, à ne trouver, dans les débats du parlement anglais. qu'un intérêt local et historique. Cependant des hommes s'élevaient, dont

le nom est grand ou célèbre. Les débats qui suivirent l'établissement de Guillaume III, et qui marquèrent son règne, se distinguent par la méthode, la science politique; mais on y trouve plus d'habileté que de génie; et si l'habileté suffit au succès contemporain, c'est le génie qui seul intéresse l'avenir.

L'époque de la reine Anne et le temps de Georges Ier virent briller des hommes fameux dans l'éloquence politique et les lettres, Swift, Steel, Bolingbroke, Pnltency. Aucun homme peut-être n'a jamais été plus fait que Bolingbroke, pour devenir un grand orateur. Tous les dons de la nature lui avaient été libéralement accordés, la physionomie la plus expressive, l'organe le plus puissant, la mémoire la plus sûre, la plus ornée, la plus rapide, une facilité d'expression telle que, suivant un contemporain, et un contemporain jaloux, même dans l'abandon d'un entretien familier , les paroles de Bolingbroke, saisies sur-lechamp , auraient soutenu l'examen de la plus rigoureuse critique ; on pouvait l'imprimer, à mesure qu'il parlait. Malheureusement, on ne l'a pas imprimé du tout.

En même temps les vicissitudes de sa fortune furent nombreuses et dramatiques. Il a été d'abord opposant, ministre très-attaqué, opposant

de nouveau, ministre tout - puissant, ministre accusé. On ne peut imaginer une carrière plus active, et qui donnât plus d'occasions de talent.

L'Angleterre elle-même était dans la crise la plus vive. La reine Anne voulait assurer à son f frère exilé l'héritage du royaume, dont son père avait été dépouillé. La race des Stuarts était près de remonter directement sur ce trône, d'où la puissance publique l'avait fait tomber. Boliiigbroke favorisait secrètement les vues de la reine Anne. Cet homme d'une vie licencieuse, ce savant incrédule, ce précepteur ou ce confident de Voltaire en fait de scepticisme, était un zélé partisan, sinon de la cause catholique, au moins de la succession catholique. L'entreprise qu'il tentait par audace, ou qu'il tolérait par complaisance, était la plus hardie qu'un homme pût former, au milieu des passions profondes et des intérêts nombreux qui repoussaient les Stuart. A quel point conduisit-il cette intrigue? On l'ignore: car l'obscurité de son caractère équivoque, au milieu de ses talens si brillans, s'est répandue même sur le fait le plus important de sa vie.

Mais ses actions publiques étaient grandes; ministre il avaii poussé l'Angleterre dans une guerre glorieuse ; puis il l'en retirait par sa volonté ; il arrêtait les victoires de MarlborolFfh, et signait la paix d'Utrecht.

Comment ne s'est-il donc conservé aucun monument de son éloquence, inspirée par de si grandes occasions? L'illustre Fox en a, quelque part, exprimé ses regrets. A cette époque, Messieurs, les discussions parlementaires n'étaient pas encore librement publiées. Quelques pairs, quelques membres des communes faisaient imprimer leurs discours ; mais tout le débat improvisé restait inconnu; et c'est là que régnait Bolingbroke, par la beauté de son langage et son imagination iacile, brillante, impétueuse. Quoi qu'il en soit, il n'a rien publié de ses paroles; on trouve, çà et là, dans des recueils, deux ou trois lignes qui indiquent que lord Bolingbroke a parlé, s'est défendu, a repoussé une objection; mais rien de plus; et l'on peut croire que lui-même, dans les embarras de sa double politique, il a voulu prévenir la publicité de ses discours, et sacrifié sa gloire à ses desseins. -1 Enfin, lamaison de Hanovre monta sur le trône, en dépit des obstacles et des intrigues. Bolin gbroke, fugitif et banni, vint en France, où il enchanta Voltaire par son érudition , son esprit et son incrédulité. le Je n'ai jamais, dit Voltaire, en- » tendu parler notrelangue, avec plus de justesse » et d'énergie. » Mais les plaisirs de la France, l'amitié de Voltaire, ses confidences poétiques,

tout cela ne put retenir long-temps Bolingbroke.

Le besoin de l'agitation politique le rappelait vers l'Angleterre. Il obtint, à grands sacrifices d'honneur, la promesse d'y rentrer un jour. Il y rentre ; mais il n'est plus membre de la chambre des pairs. Dans son rappel, il reste exilé du parlement. Publiciste, faute d'une place pour être orateur, Bolingbroke écrit sur la politique; puis il se lasse. Il veut essayer de la retraite; il s'est fait fermier, dit-il; il a pris racine au milieu de ses arbres et de ses plantes. Mais Walpole est toujours ministre; la guerre recommence, la guerre parlementaire, j'entends ; Bolingbroke revient à Londres; et des pamphlets pleins de verve signalent son talent et son dépit. Mais il ne rentre pas dans cette chambre, d'où il a été exclus ; exemple mémorable de cet arbitraire mêlé à la liberté anglaise ! Il est là, en dehors de la chambre des pairs, ne pouvant arriver à la chambre des communes, moins que pair, moins que député, et sans cesse, par ses écrits, faisant trembler le ministre victorieux. Après cela, Messieurs, irons-nous feuilleter le Craftsman, et citer longuement les écrits polémiques de Bolingbroke? Malheureusement l'homme qui aurait été le plus fait pour être un grand orateur, ses fautes et les circonstances de sa vie l'ont enlevé à cette gloire.

Dans quelques-uns de ses écrits, dans ses lettres sur l'histoire, dans son idée du roi patriote, dans ses réflexions sur les partis, on sent une éloquence admirable par moment, à laquelle manque la tribune; ce fut le désespoir de sa vie, et sa punition trop sévère. Il tâchait de se consoler par la culture des lettres, et en formant près de lui quelques jeunes membres du parlement, les Windham, les Marchemont, etc.

Pendant que Bolingbroke se consumait dans l'inaction de son génie, un ministre régnait paisible et absolu. Vous savez que Walpole fut ministre vingt ans. C'était là, Messieurs, un grand obstacle, un grand découragement pour la parole. Toujours Walpole , appuyé d'une main sur la caisse d'amortissement et de l'autre sur le trône, et opposant à toute la puissance du talent, du zèle patriotique, son immuable stabilité !

Cependant il serait intéressant de retrouver quelques traces de cette lutte si longue. Walpole, demandez - vous d'ailleurs, ce Wigh, si long-temps ministre, était-il dénué de talent?

Non certes ; il est un des premiers modèles, non de l'éloquence, mais de la tactique parlementaire. Quelles que soient ses forces secrètes, et ses moyens d'influence, étrangers à l'art oratoire, vous le voyez attentifà 11e rien laisser sans réponse,

méthodique, ferme, railleur. Les senti meus élevés ne sont guères à son usage ; mais il parle le langage de l'intérêt avec habileté , avec instinct; il est infatigable, et toujours prêt à donner hardiment, au moins, une mauvaise raison.

Dans sa longue carrière, il eut à combattre , entre autres adversaires célèbres, Windham, lord Carteret, Pulteney, Shéridan. C'est d'eux que Voltaire a écrit : « Je ne sais si les haran» gues méditées qu'on prononçait autrefois dans » Athènes et dans Rome, l'emportent sur les disn cours non préparés du chevalier Windham, de » lord Carteret, etc.» Comment ces discours admirables des adversaires de Walpole sont-ils donc aujourd'hui si peu connus? C'est qu'il y a, Messieurs, quelque exagération dans l'éloge. Nous avons l'imagination dramatique , et une facilité singulière à tout agrandir. On lit dans Voltaire, qu'en 1738 un patron de navire anglais fut cause de la guerre déclarée par l'Angleterre à l'Espagne. Tombé dans les mains des Espagnols qui faisaient alors de grandes déprédations sur les colonies anglaises, cet homme avait eu le nez et les oreilles coupés.

Il parut dans cet état devant la chambre des communes, et dit, selon Voltaire : a Messieurs, » quand on m'eut ainsi mutilé, on me menaça

» de la mort : je l'attendis ; et je recommandai » mon âme à Dieu, et ma vengeance à mon » pays. » C'est alors, d'après ce récit, que la chambre étant toute émue, ses premiers orateurs parlèrent avec tant d'éloquence. Malheureusement, Messieurs, cette grande scène oratoire est douteuse. La présentation au parlement et le discours de ce patron de navire ne sont attestés par aucun monument. Suivant toute apparence, ce sont de ces paroles historiques, faites par les historiens. Il y avait alors de fréquens comités, où l'on recevait les plaintes du commerce anglais. On trouve, dans les recueils parlementaires , les rapports faits à la chambre sur ce sujet, et les pétitions présentées. On y trouve de solides discussions, de curieux détails sur les pertes du commerce, sur le danger des colonies, sur la nécessité de la guerre ; mais rien qui permette de croire que le parlement ait été le théâtre de cette scène pathétique, et vraiment regrettable, que raconte si bien Voltaire.

Cependant, je voudrais détacher de ces débats quelque chose qui vous en fît bien connaître le caractère véhément et positif. Walpole était obstiné à la paix ; loin de s'indigner, comme l'a dit Voltaire, il cherchait à calmer l'orgueil national.

Alors même que la marine espagnole, ce qui ne

semble guère vraisemblable aujourd'hui, avait souvent insulté la marine anglaise, il voulait encore éviter, différer la guerre ; il négociait ; il avait fait une convention pacifique et peu honorable.

Windham , l'un des chefs de l'opposition, et

zélé partisan de la guerre, attaque cette convention, et tâche de faire rougir Walpole; il le presse, il le pousse , afin de le mettre en mouvement.

« Dans la vie publique, dit-il, comme dans la vie privée, » il y a certains affronts qui n'admettent pas d'arrangement 1) pacifique, de négociation. Si un gentilhomme était bûn tonné en pleine rue, et qu'au lieu de rendre l'insulte il » envoyât un prêtre à son agresseur, pour arranger l'affaire » à l'amiable, cet agresseur pourrait le trouver fort bon » chrétien, mais fort peu gentilhomme; et, partant, loin » de lui offrir aucune satisfaction qu'un homme d'honneur ') puisse accepter, il dirait : le drôle a tnérité ce qu'il a reçu.

a Aussi le véritable homme d'honneur, éprouvé par une a telle injure, en tire une vengeance immédiate, à la « première rencontre. Il en va de même dans la vie punblique et les affaires des nations. Il y a certains affronts » qu'une nation peut taire à une autre , et qui doivent être à » l'instant ressenties d'une manière hostile. Quand une in» suite est commise par les sujets d'un gouvernement sans » mission apparente, sans mandat de l'autorité publique, la » nation injuriée peut envoyer des ambassadeurs pour de» mander satisfaction, et elle ne doit pas ressentir hostilec ment cette insulte, jusqu'à ce que la nation toute entière

» ait fait l'acte sien. et ait déclaré que le délit de quelques» uns de ses sujets était un délit public qu'elle accepte, et « qu'elle veut soutenir. Mais, quand il n'en est pas ainsi, » quand l'insulte, quand l'attaque vient de l'autorité publi»que, la satisfaction ne doit pas être sollicitée par prières »et par ambassadeurs ; elle doit être prise immédiatement « par des flottes et des armées envoyées pour cela. »

On pourrait, Messieurs, trouver dans les orateurs anglais de cette époque, des exemples assez fréquens de cette simplicité nerveuse et presque Démosthénique. Et puis, il es un autre mérite que l'éloquence : c'est l'esprit politique, ce sangfroid ferme, actif, qui répond à tout, ne s'intimide, ni ne s'irrite, et gouverne par la parole.

C'est là, surtout, une qualité puissante pour les contemporains, décisive pour les affaires, morte sur le papier, morte dans les li vres.

C'était la qualité éminente de Walpole, pendant vingt années de ministère. Qu'un orateur énergique et spirituel, sir John Saint-Aubin, demande le rapport de l'acte qui établit le parlement septennal, Walpole se lève, et sur-le-champ, par un discours qui n'est pas éloquent en lui-même, mais qui est ferme et décisif, il répond à tous les argumens de son adversaire.

QuePulteney, avec une grande chaleur d'âme, attaque la permanence de l'armée, qu'il expose,

en invoquant les souvenirs antiques, jMarius , Sylla , César , combien les armées forent de tout temps fatales à la liberté de leur pays (Il s'agissait alors de porter l'armée anglaise de douze mille hommes à dix-huit mille), Walpole, sans érudition historique, sans mouvement d'imagination.

expliquant la composition de l'armée anglaise, le petit nombre des soldats, le lien qui unit les officiers à l'intérêt civil et aristocratique, réfute en peu de mots, avec force, avec simplicité , les terreurs éloquentes de Pulteney.

Un des caractères de ces discussions, Messieurs, c'est l'absence des idées générales et des théories.

Notre tribune , née , comme nous l'avons dit, d'un développement philosophique de la littérature, a gardé l'esprit de son origine. L'éloquence politique des Anglais, appuyée sur une suite de traditions, forte d'une jurisprudence de liberté, remonte très-rarement à des principes abstraits et généraux. Jamais , par exemple, ni le principe de l'élection directe, ni celui de l'inamovibilité des juges, n'ont été systématiquement démontrés dans le parlement d'Angleterre; ces droits se sont établis par l'habitude et par la loi. Le jury est considéré comme un privilège attaché à la qualité d'Anglais, un droit de naissance, birth-right ; mais la bonté absolue et spéculative

de cette institution, n'a jamais été l'objet d'un examen parlementaire : il n'en était pas be- soin ; la longue possession prouvait plus que la théorie.

De-là, Messieurs, dans ce premier âge de l'éloquence anglaise, avant que la puissance de l'Angleterre ait appelé à sa tribune les affaires du monde entier, les débats du parlement offrent peu de choses d'un intérêt universel et durable.

C'est presque toujours une polémique temporaire et locale, qui ne peut guère occuper l'avenir. Je ne veux pas vous laisser croire cependant que Walpole ait été si long-temps ministre, sans avoir rien dit qui mérite aujourd'hui d'être lu. J'hésite entre vingt discours, entre son adresse ou sa fermeté, son astuce ou son insolence. Je choisis presque au hasard.

L'éternelle durée de son ministère commençait à lasser ses plus opiniâtres ennemis; on a de la patience, on a de la force, on a des discours pour six ou sept ans ; mais un ministre qui reste là vingt ans ! la patience échappe, et la parole s' épuise.

En 1739, Walpole réussit encore à prévenir cette guerre avec l'Espagne, à laquelle voulaient le forcer ses ennemis : il apporte à la chambre un traité de paix qui dément toutes leurs prédic-

tions et leurs espérances. La majorité est prête à l'accueillir. Windham prend la parole : « Messieurs, dit-il, je ne me lève pas, après un si long » débat, pour exprimer de nouveau mon sentiment sur le » traité que l'on va, je le crois, adopter; je veux seulea ment manifester le chagrin profond qu'il me donne. Je » n'ai pas entendu une personne hors de la chamb re ap» prouver ou justifier ce traité; et je croyais que, puisque » les sentimens des particuliers sont tels, le sentiment de la » majorité serait semblable. S'il en est autrement, je ne 1) puis l'expliquer que par deux causes : ou les membres de » la chambre sont convaincus parles argu mens qui viennent a d'être exposés devant eux, ou il y a pour les convaincre » d'autres méthodes que des argumens. Je n'ai pas le droit « de faire la seconde supposition; ainsi je dois admettre » la première; mais c'est pour moi, Messieurs, une pensée » bien triste de songer que de si faibles motifs aient déter» miné de tels esprits, et qu'on abandonne ainsi les inté» rêts les plus sacrés de l'Angleterre, etc., etc.

» Le parlement perdra son autorité ; car ce que vous » faites n'est pas l'avis du public. On dira donc qu'il est 1) gouverné par une faction; et quelles en seront lesconsé» quences ? je laisse à ces Messieurs à les considérer ; car ils vont donner leur vote. Pour ma part, je ne les gênerai > pas plus long-temps ; je me retire ; je quitte le parlement ; 1) et voici mes dernières paroles : Je supplie le Dieu touto puissantqui a si souvent protégé ces royaumes, de leur «conserver sa gracieuse protection, et de les sauver de.\* » dangers qui menacent le pays et la constitution..) Cette protestation éloquente , cette retraite

annoncée ne laisse pas d'émouvoir la Chambre.

Walpole répond sur-le-champ.

c Messieurs, la mesure, que le gentilhomme qui vient de » parler et ses amis peuvent prendre , ne me donne aucune "inquiétude. Les amis de la nation et de sa majesté leur sont fort obligés d'avoir ainsi jeté le masque, en faisant » cette déclaration hautement. Nous pouvons être sur nos » gardes contre la rébellion ouverte; mais il est difficile de » se prémunir contre la trahison clandestine. La faction dont » je parle, n'a jamais siégé dans cette assemblée, ne s'est « jamais associée à quelque mesure publique du gouver» nement, qu'avec une intention de le perdre, et de le » détruire. Le gentilhomme qui est maintenant l'organe de » cette faction a été le chef de ces traîtres qui, pour placer »sur le trône un prétendant papiste, il y a vingt-cinq ans, » conspirèrent la perte de leur patrie et de la famille royale.

»La vigilance du gouvernement le saisit; et sa clémence » lui fit grâce. Depuis lors, il use de ce pardon pour tra» vailler légalement à la destruction des lois, etc., etc.

» Toute ma crainte, aujourd'hui, c'est que l'honorable » membre et les siens n'accomplissent pas leur promesse » de se retirer du Parlement : car nous y avons été trompés » déjà plus d'une fois.» Voilà , Messieurs, avec quelle altière autorité parlait ce souple et adroit Walpole, comment il faisait servir à sa défense les vieux périls de la maison d'Hanovre. Il ne s'agit pas là du talent de l'orateur, mais de cette audace d'un homme enraciné au pouvoir.

C'est historiquement qu'il faut considérer ces rapides détails sur la tribune britannique , dans les commencemens du XVIIIe siècle. Cet âge de l'éloquence anglaise, quoique déjà tout politique , ne la montre encore que renfermée dans des débats intérieurs, et plus puissante par l'habileté que par le talent. Plus tard viendront deux ordres de questions , qui doivent la passionner et l'annoblir. Les questions de conquête , de domination , et les questions d'humanité, de justice, dont la politique de ces premiers temps ne s'était pas occupée. Ainsi dans l'ébranlement de l'Europe à la fin du XVIIIe siècle, et à dater de la guerre d'Amérique, l'Angleterre, par son activité sur tous les points du monde, occupera sa puissante tribune des plus grands événemens de l'histoire moderne. Et en même temps, les efforts tentés, les vœux exprimés pour l'abolition de la traite des Noirs, pour l'émancipation des Catholiques , pour la délivrance des Colonies, signaleront une éloquence généreuse et morale, celle des Chatam, des Burke, des Wilberforce. Ainsi la tribune anglaise paraîtra s'agrandir de tous les intérêts européens et de tous les sentimens cosmopolites, qui viendront se mêler à son patriotisme.

DOUZIÈME LEÇON.

Unité du sujet dans cette leçon. — "William Pitt. - Détails sur son éducation et sa jeunesse. - Caractère de son éloquence; sa lutte contre "Walpole.— Vie parlementaire de William PiU.-lUinistre en J 756, et de nouveau, en 1,5,. - Exemple d'une élévation indépendante de l'aristocratie et de la cour. - Glorieuse administration de William Pitt. — Sa retraite. — Fermeté de ses principes. - Refuse plusieurs fois le ministère. - Rentre dans les affaires en 1,66. - Est créé lord < t vicomte de Chatam. -Courte durée de son ministère. — Son opposition aux rigueurs exercées contre les colonies d'Amérique. — Sa haute prévoyance. - Ses discours aux différentes époques de la guerre d'Amérique.— Ses dernières paroles à la Chambre des Pairs. — Sa mort. —

Honneurs rendus à sa mémoire. - Parallèle de cette mort d'un grand ministre dans un état libre , avec celle de Richelieu et de Mazarin.

MESSIEURS,

Vous ne me le direz pas; mais je vous ai peutêtre ennuyés dans la dernière séance. C'était

beaucoup ma faute, et un peu la faute du sujet.

Plus d'incohérence, que de diversité, des noms propres, au lieu de physionomies vivantes et reconnaissables, trop d'histoire, et trop peu d'intérêt dramatique, voilà ce qui devait lasser votre attention. Aujourd'hui, si j'ai le même malheur, je serai sans excuse. J'ai à vous entretenir d'un noble sujet qui offre une imposante unité ; j'ai à développer devant vous une grande et belle vie d'orateur moderne ; j'ai à vous montrer un homme de génie dans un état libre, un ministre élevé au pouvoir par l'éloquence et la vertu, un grand orateur, au milieu des événemens le plus faits pour l'inspirer. Je vais vous parler de lord Chatam.

C'est lui qui réalise le mieux cette idée d'enthousiasme patriotique, d'élévation, de magnificence de langage que l'exactitude un peu minutieuse des formes modernes semble s'interdire, et reléguer dans l'antiquité ; de plus, c'est une âme remplie de ces sentimens généreux, liés à notre nature, qui ne passent pas comme les intérêts politiques, et qui, à deux mille ans de distance, font battre tout cœur d'homme, comme le premier jour où ils furent exprimés.

A cet égard même, les émotions toutes morales qui souvent animèrent les paroles de Cha-

tam, son amour de l'humanité , doivent être plus durables que quelques-unes des inspirations religieuses et patriotiques de réloquence grecque ou romaine. Les longues apostrophes de Cicéron à tous les dieux, dont Verrès avait pillé les temples, les solennelles prières de Démosthène aux divinités de la Grèce, sont aujourd'hui froides et mortes pour nous. Ce qu'il y a de passion généreuse dans l'éloquence de Chatam, subsiste et vivra toujours. Sa carrière d'ailleurs embrasse une mémorable époque de la puissance britannique. Que de choses intéressantes et nouvelles vont s'offrir à nous, l'influence du talent au milieu d'un état libre, la dignité du caractère, appui du talent et de l'ambition, le pouvoir noblement exercé, noblement perdu, la grandeur d'un citoyen anglais qui sorti des conseils du souverain , les domine encore, enfin l'alliance rare et toute moderne du patriotisme le plus ardent, et d'un vaste amour de l'humanité !

Une vie si bien illustrée par la tribune publique a dû s'y dévouer de bonne heure. Quoique William Pitt (depuis lord Chatam) fût né d'une famille peu considérable par le rang et la fortune, sa première éducation le destinait au parlement : élevé d'abord au collège d'Éton, il y étudia les anciens , avec cet esprit d'imitation moins littéraire

encore que patriotique, alors commun dans la jeune noblesse anglaise, et qui avait formé la magistrature française au XVIe siècle.

Ce n'étaient pas des leçons de style et de goût, mais des exemples de sévère franchise, de liberté généreuse, que ces esprits graves du XVIe siècle et ces esprits ambitieux de l'Angleterre, au XVIIIe siècle, cherchaient dans l'étude de l'antiquité.

Du collége d'Eton, le jeune Pitt vint à l'université d'Oxford, pour y faire ces hautes études qui déterminent la vocation du talent. Il y passa trois années à lire assiduement les philosophes et les orateurs grecs ; il y fit même beaucoup de vers latins. On peut découvrir déjà, dans ces essais de collège, les sentimens qui animèrent sa vie. Une pièce qu'il composa sur l'avènement de Georges II, débute par ces mots : Anglïcse vos o praesentia numina gentis Libertas, atque alma Themis, Neptune britanni Tu pater Oceani.

« Puissantes divinités de la nation anglaise , » liberté, justice ; et toi, Neptune, père de » l'Océan britannique. » Liberté ! justice ! Ce furent les deux inspirations de Chatam ; et cette épithète de Britannique, orgueill eusement don-

née à l'Océan , il la justifia presque, dans son ministère.

Pendant ces trois années de séjour à Oxford, le jeune Pitt se prépara pour l'éloquence par des études semblables à tout ce que les anciens nous ont conté de leurs orateurs. Il se fit Grec et Romain par une méditation ardente des chefsd'oeuvre antiques. Il mit en usage tous ces savans avis, toutes ces heureuses expériences de Cicéron, pour fortifier l'esprit, enrichir l'élocution , élever le talent Il s'anima de cette grande ambition de l'éloquence, que ni l'étude ni la gloire ne peuvent jamais rassasier ; tel il paraissait aux yeux de ses jeunes compagnons.

Vingt ans plus tard , un poète ingénieux , Warton , lui rappelait ce souvenir , en lui adressant des vers sur la mort de Georges II.

(1 Ne refuse pas, lui disait-il, cet humble présent d'une » muse indépendante ; elle sort de ce même bocage où fut » élevée ta pensive jeunesse, dans les pures maximes de la » sagesse athénienne, et où, pour la première fois, l'image « de la liberté anglaise brilla de tout son éclat devant tes » yeux rêveurs. »

Après cette forte éducation, le jeune Pitt voyagea , selon l'usage si raisonnable des Anglais. Il vit la France et l'Italie, puis revint dans

son pays, près de sa mère, demeurée veuve et sans fortune. La célébrité de ses premières études, je ne sais quoi d'orateur qui était en lui, dans sa taille élevée, dans ses yeux pleins de feu, dans sa voix sonore, dans la dignité et la force singulière de son langage, le désignaient pour la chambre des communes. Il y fut nommé , par le bourg d'Old Sarum, à l'âge de vingt-sept ans.

Vers le même temps, il acheta, selon la coutume anglaise, une commission d'officier dans un régiment.

A l'époque où William Pitt vint siéger au parlement, ce Robert Walpole, dont je vous ai déjà parlé si long-temps , était toujours ministre. Ce qu'il y avait d'astucieux et de corrupteur dans le caractère de ce ministre, devait peu sympathiser avec l'âme altière et pure de Pitt. Cependant, cette répugnance ne se marqua point d'abord avec énergie, dans le langage du jeune député des communes. Le début de son éloquence, son Maiden-Speeck, fut un acte d'opposition respectueux et détourné, la demande d'une riche dotation pour le prince de Galles , qui venait d'épouser une princesse d'Allemagne. On admira le talent de Pitt, et les vives couleurs dont il avait peint le caractère et les vertus du jeune prince, rendu populaire par la haine ja-

louse que lui portait Walpole. Quelques autres discours ajoutèrent à la réputation naissante de Pitt, et firent prévoir qu'il effacerait un jour les Windham et les Pulteney. On lui trouvait un art, inconnu jusqu'alors dans le parlement britannique, et une imitation pompeuse de Cicéron. Mais la première occasion, où il montra son génie véritable, un mélange d'amertume railleuse, et de gravité véhémente, ce fut une réplique soudaine à Walpole. Ce ministre avait fait proposer un bill, pour forcer au service dans la marine militaire tous les matelots des navires marchands. Ce n'est pas que les Anglais n'eussent déjà la presse, qui est, par elle-même, une charge pesante, une dure tyrannie irrégulièrement exercée. Mais Walpole avait cru nécessaire d'ajouter à cet antique abus, un enrôlement général et forcé de tous les hommes de mer, ou de rivière, de tous les bateliers de la Tamise , qui paraîtraient bons pour servir sur la flotte anglaise. Pitt, dans un discours qui n'est pas conservé , s'éleva vivement contre cet abus de pouvoir, Sans doute, avec cette candeur de jeunesse, dont il ne faut pas se corriger, il avait invoqué ces sentimens de droit naturel, d'équité, de justice , ces choses que l'on appelle de la philantropie. La noblesse même des pensées qu'il expri-

luait avec chaleur, lui donnait un langage élevé, solennel, presque poétique; et son débit était éclatant et animé.

Walpole, avec ce froid sarcasme, facile au pouvoir , et au succès releva, dédaigneusement le jeune orateur. Il dit : « que des déclamations « véhémentes , et de belles périodes , pouvaient » agir sur les hommes jeunes, et sans expérience ; 35 que, probablement, l'honorable gentleman « avait contracté cette habitude d'éloquence, en » communiquant avec les jeunes gens de son » âge, plutôt qu'avec les hommes instruits et 3) graves; mais qu'il ne suffisait pas d'apporter » au parlement des gestes, et des émotions de » théâtre. »

Je vous ai donné, l'autre jour, une séance intérieure du Sénat romain, comme un modèle de débat politique, peu désirable à reproduire, et peu fait pour nos moeurs modernes. Je puis vous montrer le jeune Pitt, repoussant Walpole avec une véhémence presque digne de l'injurieux langage des anciens. A peine Walpole avait-il achevé son ironie ministérielle, applaudie par une majorité puissante, que Pitt se lève; et, après avoir de nouveau discuté la question : «Quant au reproche d'être jeune, dit-il, que l'honorable

» gentilhomme m'a fait avec tant de chaleur et de bon goût, » je n'essaierai pas de l'affaiblir ou de le nier ; je me borne à » souhaiter d'être au nombre de ceux, dont les folies cessent » avec la jeunesse, et non de ceux qui sont ignorans, » malgré l'expérience; je ne me charge pas de décider si » la jeunesse peut être objectée à quelqu'un comme un »tort; mais la vieillesse, j'en suis sûr, peut devenir justeMment méprisable, si elle n'a apporté avec elle aucune » amélioration dans les mœurs, et si le vice paraît encore, )) oÙ les passions ont disparu. Le malheureux qui, après savoir vu les suites de ses fautes nombreuses, continue « de s'aveugler, et joint seulement l'obstination à la sottise, oest certainement l'objet de la haine ou du mépris, et ne J) mérite pas que ses cheveux blancs le mettent à couvert 1) de l'insulte. Plus haïssable est encore celui qui, à me»sure qu'il s'est avancé dans la vie, s'est éloigné de la » vertu, qui devient plus méchant avec moins de tentations, » qui se prostitue lui-même pour des trésors dont il ne »peut jouir, et use les restes de sa vie à la ruine de son » pays.

» Mais la jeunesse n'est pas mon seul crime; on m'ac» cuse de faire un personnage théâtral : ce reproche sup» pose, ou quelque singularité de gestes, ou quelque disM simulation de mes propres sentimens, ou une facilité à « prendre les opinions et le langage d'autrui. Sur le pre» mier point, le reproche est trop frivole pour être réfuté.

« Sur le second, je le renvoye tout entier à celui qui l'a » fait. »

Je ne vous cite pas ce discours comme un modèle d'urbanité; Pitt le continua plus vive-

ment encore, et fut rappelé à l'ordre par l'orateur.

Cependant ce nouveau champion, qui s'élevait avec toute l'ardeur de la jeunesse contre la vieille puissance de Walpole, hâta la chute du ministre.

Après deux demandes d'accusation, inutilement présentées, Walpole tomba devant un nouveau parlement. Des enquêtes sont commencées sur ce long règne ministériel. Il s'agissait de reprendre et de discuter vingt années d'administration, pendant lesquelles le ministre avait, à tout prendre, affermi la succession protestante, et accru la puissance de l'Angleterre. Les débats furent longs, opiniâtres ; deux cent quarante - quatre voix contre deux cent quarante-deux refusèrent d'admettre une enquête qui s'étendît à toute la durée de l'administration de Walpole.

Pitt alors proposa de borner l'accusation aux dix dernières années de ce ministère : cet avis prévalut, appuyé par d'éloquens discours. Mais les méfaits de Walpole sont trop loin de nous, et trop exclusivement anglais, pour que j'essaie de ressusciter ces vieux débats, où l'on admira le talent et la véhémence de Pitt. On ne les a conservés , d'ailleurs, que sous une forme incomplète et mutilée; il n'en reste que des fragmens recueillis, ou même refaits, dans lesquels

nous aurions peine à démêler l'inspiration primitive de l'orateur.

A une époque plus avancée de sa vie, nous l'entendrons lui-même ; ses paroles ont été textuellement recueillies ; et elles offrent alors un tel caractère d'énergie propre et originale, que l'on ne peut y supposer aucune altération étrangère.

Ainsi, laissons cet éternel débat sur Walpole mourir dans un comité de la chambre des communes, et reportons nos regards vers la noble carrière qui va s'ouvrir au génie de William Pitt.

Messieurs, ce qu'il y a de remarquable dans la destinée de cet homme d'Etat, c'est qu'il a commencé, dans les moeurs politiques de l' Angleterre, une révolution que l'on attribuait seulement à notre époque. Vous avez entendu dire souvent, vous avez lu qu'un ministre célèbre, mort il y a peu de temps, était en Angleterre le premier exemple d'une grande fortune politique, obtenue par le talent seul, que c'était la première puissance oratoire qui se fût élevée d'elle-même, sans le secours des grands patronages et des alliances aristocratiques; et cette innovation semblait liée à tout un changement de l'ordre social et des moeurs. Non , Messieurs ; la supériorité du talent

avait à cet égard devancé l'influence des idées nouvelles. Le premier exemple illustre d'un parvenu au pouvoir, au milieu de l'aristocratie anglaise, est William Pitt.

L'avènement de la maison de Brunswick, qui n'avait pas été uniquement, comme on le dit, une révolution nationale, mais bien plutôt une habile combinaison aristocratique, s'appuyant sur les sentimens publics, laissa subsister et consacra toute la puissance des grandes familles. En transférant le trône , au nom du principe populaire , elles avaient fortifié leurs privilèges : et elles s'étaient établies les gardiennes de la royauté nouvelle. On le vit sous Guillaume III, sous la reine Anne. Le ministère d'Oxford et de Bolingbroke fut une lutte de la haute noblesse Tory contre l'aristocratie Wigh; aucun homme nouveau n'y joua de grand rôle. Et les Wighs, ayant triomphé , le pouvoir se fixa derechef dans la main des puissantes familles de ce parti. Le péril même qu'avaient couru les intérêts nationaux favorisa cette tutèle aristocratique; on eût dit que la révolution avait été faite pour les grands seigneurs Wighs , et que leur ambition contente était la garantie des libertés publiques ; on eût dit qu'ils étaient obligés d'être toujours ministres, pour la sûreté commune.

Cette illusion, entretenue par les entreprises infortunées du parti jacobite, se prolongea jusqu'au milieu du XVIIIe siècle. Après la chute de Walpole, c'est le lord Carteret, le duc de Newcastle et d'autres nobles personnages de l'aristocratie Wigh qui d'abord concentrent dans leurs mains le pouvoir. William Pitt, fils d'un simple écuyer, ayant à peine deux cents livres sterlings de revenu, officier dans un régiment, et encore (ce que j'ai oublié de dire) Walpole l'avait destitué de son grade , Pitt enfin n'avait aucun titre aristocratique, au milieu des cinq ou six grandes familles en possession de gouverner l'Angleterre ; et il avait trop de fierté pour être leur client, et s'élever à leur suite, en les servant de son éloquence. La dignité de son caractère, la force de son génie, soutenus par une faveur publique habilement ménagée , furent ses seuls appuis , et lui donnèrent enfin l'alliance de l'aristocratie , ou lui permirent de s'en passer.

La première administration qui succédait à Walpole avait offert une part de puissance au jeune Pitt, il refusa. Nommé , quatre ans après, conseiller privé et payeur-général des troupes anglaises, après avoir exercé cet emploi avec un

rar désintéressement, il le quitta pour un dis/^j^frtimpi^politiqu-s ; et il ne fut enfin appelé au

ministère qu'en 1756, à la chute du duc de Newcastle. Ce fut la victoire de l'homme nouveau sur le grand seigneur , du talent sur les titres. Là se présente une autre singularité du caractère et de la fortune de Pitt. Comme il s'était passé de cette affiliation aristocratique, qui semblait la condition nécessaire du pouvoir, on le voit se passer respectueusement de la faveur du souverain, et contrarier ses vues. Celui qu'il veut servir, c'est exclusivement le roi d'Angleterre, et non pas le roi d' Angleterre, prince du Hanovre.

George Ier, inquiet sur ses états du Hanovre, voulait entrer dans la confédération des princes d'Allelnagne, et se préparait une guerre longue et difficile, sans profit pour l'Angleterre. Pitt, serviteur de son pays, encore plus que du roi, refusa d'y consentir. Malgré l'ascendant de son nom, cette résistance fut suivie d'une disgrâce, ou, du 1 moins, d'une retraite à peu près forcée. Le voilà retombé sur cette faveur publique, qui, tout à l'heure , l'avait poussé au pouvoir.

Mais la volonté du roi ne pouvait donner à d'autres ministres la force que leur refusait l'opinion de l'Angleterre; et les coalitions aristocratiques des wighs avaient perdu leur crédit, depuis qurun homme nouveau tétait montré plus

habile et mieux populaire. Le duc de Newcastle , rappelé à la tête de l'administration , se sentit trop faible. Il fallut recourir à William Pitt, et accepter ses conditions. Ce fut alors qu'il entra dans le gouvernement de l'Angleterre , avec toute la puissance de son nom, et d'un caractère que rien n'avait fait varier. Ce fut en 1757. Cette époque de sa vie qu'il a rappelée souvent avec un orgueil presque cicéronien, doit laisser trace dans notre mémoire.

Elle fut, sous plus d'un rapport, funeste à notre pays, alors gouverné par des mains si faibles.

Pitt poursuivait avec ardeur l'abaissement de la France : c'était le but de sa politique. Ne vous attendez donc pas, Messieurs, à voir son ministère marqué seulement par des actes de justice, des perfectionnemens de liberté. Comme la constitution anglaise est fixée, développée, depuis long-temps, le génie politique se montre, et la popularité s'obtient, dans ce pays, beaucoup moins par l'adoption de généreux principes que par l'habile intelligence des intérêts britanniques. Ce William Pitt, si grand aux yeux de ses concitoyens, si national, vénéré comme le défenseur le plus pur et le plus invariable des principes de liberté , vous ne trouverez dans ses discours que peu de théories généreuses; il eut

rarement l'occasion ou le besoin de les exprimer, hormis dans les grandes et dernières circonstances de sa vie. C'est un patriote anglais, bien plus qu'un ami spéculatif de la liberté. C'est surtout, en agissant avec passion pour les intérêts de son pays, contre l'étranger, qu'il manifeste son esprit national. Sans doute il ne conçoit pas la grandeur de l'Angleterre, sans liberté légale ; mais rassuré par les lois, c'est surtout de cette grandeur qu'il s'occupe. Incorruptible défenseur des droits du peuple anglais, ami des principes pour l'Angleterre , il n'a pas avec les nations étrangères beaucoup plus de scrupules qu'un ancien romain.

Dès sa jeunesse on avait dit de lui, qu'il avait la vertu d'un Romain et les nobles manières d'un courtisan français; mais cette vertu de Romain, c'était l'intérêt de l'Angleterre avant tout. Ainsi, Messieurs, ce ministère attendu, annoncé avec éclat, ce ministère qui fit la gloire et l'orgueil de sa vie, ne vous imaginez pas qu'il ait eu, pour résultat, un certain nombre de lois favorables à la liberté, et l'accomplissement de quelques théories bienfaisantes. Il fut tout politique, tout dirigé vers l'intérêt de l'Angleterre au dehors. William Pitt ne considéra pas l'Angleterre comme un État dont les relations intérieures ont besoin d'être perfectionnées au profit de la justice et de la li-

berté ; mais comme une puissance établie, qu'il fallait agrandir et faire dominer sur toutes les autres puissances. Son ministère fut surtout un ministère de conquêtes et d'envahissemens au dehors.

Cette administration, qui éleva très-haut l'influence britannique, dura quatre années. Pendant ces quatre années, l'Angleterre domina dans presque tous les cabinets de l'Europe, fut absolue sur les mers, posséda paisiblement ses colonies d'Amérique , et les accrut, nous enleva le Canada, la Louisiane, et ruina nos comptoirs de l'Inde.

Dans le gouvernement de l'Angleterre, cette générosité de sentimens, naturelle à William Pitt, si elle ne passa pas dans les lois, se marqua du moins par quelques actes honorables. Avant lui, les Écossais qui avaient suivi l'étendard infortuné du prince Édouard, avaient été cruellement décimés par le vainqueur. Non-seulement les Wighs avaient fait couler des flots de sang sur les échafauds de Londres ; non-seule ment des proscriptions dignes de Jacques II, avaient été dans le premier moment renouvelées pour les princes de la maison de Hanovre ; mais une sorte d'inquisition se prolongeait sur les montagnes d'Ecosse, et en tenait les habitans

désarmés. Pitt fut plus habile et plus généreux; il sentit que ces hommes braves et loyaux aimaient la guerre , encore plus qu'ils n'aimaient le prince Edouard, et qu'en leur redonnant des armes, il les rendrait fidèles. Il les mit au mir lieu de l'armée anglaise, et les envoya combattre en Amérique, contre les Français; de Jacobites persécutés, il en fit d'excellens soldats pour la maison de Hanovre.

Cependant, Messieurs, ce ministre qui travaillait avec hauteur aux intérêts de l'Angleterre, qui avait peu de ménagemens de cour, peu de complaisances , voyait insensiblement se former contre lui un parti nombreux. La mort de Georges Il favorisa ce parti. Un jeune prince arrivé sur le trône, n'ayant pas encore la parfaite intelligence des sentimens anglais, ne sachant pas peut-être à quel point les droits de pays étaient désormais invariables, fut séduit par quelques idées de pouvoir absolu, autant qu'il était possible de les rêver, au milieu de la réalité qu'offrait la liberté anglaise.

L'influence que lord Bute exerça dès l'avènement de Georges III, avait affaibli l'autorité de Pitt. Cependant ce ministre poursuivait avec ardeur ses plans de domination au dehors.

Non-content d'avoir abaissé ( ce mot me coûte à

dire, mais il est vrai ), d'avoir abaissé la France, d'avoir ruiné ses colonies, et commencé cette grande domination dans l'Inde, qui devait indemniser l'Angleterre de la perte de l'Amérique, Pitt voulait abattre l'Espagne, dont il redoutait l'intime alliance avec ia France. Sous quelque prétexte, comme la politique en trouve toujours, il avait hâte de lui déclarer la guerre; mais par la secrète autorité de lord Bute , il se vit, sur cette importante question, abandonné de tout le ministère. Alors, avec ce point d'honneur politique, naturel à tout ministre anglais, et plus encore à William Pitt, il se retira du conseil. Pour sa gloire, ce fut une heureuse circonstance : le pouvoir n'était pas la plus belle place d'un homme tel que lui. Dans nos gouver nemens représentatifs , où tant d'influences se mêlent à celle du talent et de là raison, il est bien rare que la défense, même sage , même juste, des intérêts du gouvernement, puisse obtenir une faveur égale à celle qui suit la profession indépendante des principes de liberté. Hors du ministère, le langage plus désintéressé est aussi plus puissant.

Pendant ces quatre ans, Pitt parla souvent avec un talent supérieur à la chambre des communes; il domina ce grand conseil de la nation ; il resta

même populaire, en étant ministre. Cependant les plus beaux souvenirs de son éloquence, les plus fortes émotions qu'elle excita dans les âmes, appartiennent à une autre époque de sa vie.

Voilà donc ce grand homme d'Etat rentré dans la condition privée. Je dis ce grand homme d'État; car aussitôt qu'il eut quitté le pouvoir, on s'aperçut de la sagesse de ses conseils. Comme l'énergie , l'éclat du talent excluent, aux yeux de quelques hommes, la prudence politique, il n'est pas mauvais de rappeler que Pitt, hardi ministre, fut en même temps sage ministre. Il avait annoncé, dans un intérêt d'ambition anglaise, la nécessité de commencer la guerre contre l'Espagne ; il avait montré le moment favorable.

Un an après, en 1761, les Espagnols justifièrent la prévoyance de Pitt, en osant les premiers attaquer l'Angleterre. L'estime, l'admiration publiques, s'accrurent alors pour l'homme d'Etat, qui avait sacrifié son pouvoir à une opinion vérifiée par l'événementWilliam Pitt poursuivit cette noble carrière de l'opposition anglaise. Ce fut ainsi qu'il lutta, tantôt contre l'influence secrète, tantôt contre le gouvernement public de ce lord Bute qui semblait le génie du pouv oir absolu, conservé près du trône constitutionnel de l'Angleterre. Le ministre effrayé

des attaques de la presse, fit décerner des warrans enerau c'est-à-dire des ordres d'arrestation en blanc, contre tout auteur ou publicateur de libelles. Pitt opposa vainement des réclamations pleines de force. Incapable d'abandonner les droits de la liberté, sous prétexte des abus de la licence, il défendit le célèbre Wilkes, dont il blâmait le séditieux langage, mais qu'il voyait soumis à une procédure arbitraire de la chambre des communes. Que ne puis-je ici vous citer ses paroles littérales? elles ne furent pas conservées. C'est un regret qui s'attache à une grande partie de cette vie parlementaire. Il en reste des souvenirs, plutôt que des monumens. Nous n'avons que de froids extraits de ces éloquens discours où Pitt défendait les principes de la liberté et les intérêts de la domination anglaise contre une politique oppressive et faible.

Cependant lord Bute, et les faibles successeurs qui se traînaient à sa suite voulurent désarmer ce terrible adversaire, en lui offrant le partage de pouvoir. C'est une chose curieuse dans l'histoire de la constitution britannique etdes moeurs parlementaires , que les négociations entamées auprès de lui, que sa noble et simple résistance, ses refus, ses conditions. Sujet dévoué, rien dans sa conduite ne montre une indépendance dédai-

gneuse, une hautaine hostilité. C'est la gravité impartiale d'une ferme conscience qui ne cède pas même au prince qu'elle aime , et ne saurait accepter de lui le pouvoir qu'avec l'assurance de faire le bien qu'elle souhaite , comme elle l'entend , et comme elle le veut : les mémoires du temps sont remplis de conversations entre William Pitt , et quelques négociateurs de cour.

Il y eut même plus d'une entrevue politique , entre ce grand citoyen, élevé si haut par sa vertu, et le roi d'Angleterre, Georges III. On reprochait quelquefois à Pitt son inflexible fermeté dans ces royales conférences , la hauteur avec laquelle il exigeait l'éloignement de quelques favoris du souverain, enfin, l'orgueil de sa raison ou de sa conscience, qui ne voulait rien accorder, et ne céder sur rien; il répondait : « Je suis prêt »à aller à Saint-James, si je puis y porter avec » moi la constitution. »

Vous me pardonnez ces détails historiques ; ils me servent à dessiner devant vos yeux cette physionomie romaine-anglaise : ils sont nécessaires pour juger même le talent de l'orateur. Ce qui me détourne de donner des préceptes d'éloquence, c'est que rien n'est plus personnel à l'homme, plus attaché à lui, à sa vie tout en-

tière que la parole, dont il a le droit de se servir.

Mille expressions, mille formes de langage n'ont pu venir qu'à William Pitt, à cet homme si dédaigneux du pouvoir et si inflexible dans ses opinions. En disant les mêmes choses, un autre paraîtrait déclamateur; et l'on sent que Pitt parle ainsi, parce qu'il lui est impossible de tirer d'autres sentimens de son âme.

Cependant, si la politique anglaise n'avait offert que des circonstances ordinaires, le génie de Pitt, et ce tour d'imagination élevée, qui le caractérise, ne se serait pas montré tout entier ; mais un des plus grands évéuemeus qui aient mis à l'épreuve la puissance britannique se préparait depuis plusieurs années : les colonies de l'Amérique septentrionale avaient reçu, dès leur origine, quelques-unes des institutions de liberté, le jury , les assemblées provinciales ; mais le roi et le parlement britannique retenaient sur ces colonies tous les droits de la domination. La politique commerciale de l'Angleterre stipulant pour ellemême entravait, de prohibitions ou de taxes onéreuses , le commerce des Américains. Un impôt sur le timbre avait excité leurs plaintes. Pitt, dès l'origine, les appuya de son éloquence : il avait éprouvé leur courage et leur fidélité dans les guerres de l'Angleterre contre la France; et

il trouvait juste de leur assurer le droit des autres sujets anglais, de ne supporter que des impôts consentis par leurs représentans. L'influence dePitt, à la tête de l'opposition, força le ministère de révoquer la taxe du timbre; et peu de temps après, ce ministère affaibli doublement par sa faute et par sa rétractation, tomba devant la popularité toujours croissante de Pitt.

En 1766, le grand député des communes est encore une fois porté au pouvoir par le vœu de son pays. Toutes les répugnances de cour cédaient devant sa gloire. Nommé pair et vicomte deChatam, il forme un nouveau ministère, dont il refuse d'être le chef, mais que son génie devait animer. Par une impartialité trop haute et trop hardie, il y fit entrer des hommes de partis opposés. Mais tourmenté d'infirmités douloureuses, il ne put porter le poids des affaires; et il se retira bientôt, laissant l'Angleterre avec tous les périls que sa présence avait un moment suspendus. Dans sa retraite, on le vit défendre les libertés du pays , à la chambre des pairs, comme il les avait défendues à la chambre des communes. Lord Mansfield prétendait que dans les questions de liberté de presse, le jury n'étant juge que du fait, devait se borner à déclarer l'existence et la publication du livre , et que c'é-

tait à la conr à le qualifier de libelle. Lord Chatam combattit avec force cette doctrine qui supprimait la salutaire intervention du jury dans le point le plus important à la liberté.

La chambre des communes, après avoir expulsé Wilkes de son sein , avait refusé de le recevoir quand la majorité des électeurs de Middlessex le renvoyait siéger ; et elle avait admis à sa place le candidat de la minorité. Chatam défendit de nouveau Wilkes, ou plutôt les principes insultés en sa personne ; et il nota de son éloquent blâme la décision arbitraire des communes. Mais une plus grande question se présente.

L'administration qui avait succédé à lord Chatam reprit l'usage de taxer l'Amérique, et excita bientôt de nouvelles plaintes. Il n'y avait pas là seulement, Messieurs , une question d'impôt ; il y avait ce fait de la civilisation antique et moderne, cettj émancipation inévitable d'une colonie trop puissante, et trop éloignée de sa métropole ; ajoutez ce commencement d'indépendance autorisé par les institutions mêmes que l'Angleterre avait laissé tomber sur l'Amérique ; elle lui avait trop donné, pour lui refuser davantage. Ainsi lorsque le parlement britannique ordonna de recevoir en Amérique le thé des Indes, en même temps qu'elle grevait de taxes

nouvelles les produits américains , une révolte éclata dans Boston; on jeta dans la mer le thé des Indes; on déclara qu'on n'avait pas besoin de ces marchandises étrangères, et que l'Amérique se suffirait à elle-même. Bientôt les assemblées provinciales s'arment et se coalisent. Des colons pleins d'ardeur et de fierté d'esprit, s'indignant de n'être qu'une province anglaise, et voulant être une nation , répandent dans l'Amérique de généreux manifestes, comme les écrits de Franklin, d'abord garçon imprimeur, puis l'un des premiers citoyens de l'Amérique.

Une fermentation singulière agite cette terre d'indépendance. Les premières résolutions, adoptées par le gouvernement britannique, furent maladroites et cruelles. Des troupes avancent sur Boston ; le port est bloqué ; des rigueurs sont indistinctement exercées contre les habitans de la ville; et le sentiment de la haine s'accroît dans le cœur des Américains ; et l'on avance de plus en plus vers l'émancipation ; et l'on s'appelle encore royaliste, ou du moins loyaliste ; mais déjà on aspire à l'entière indépendance. Quelle devait être, dans ce grand mouvement, la conduite du gouvernement anglais? Pouvait-il se soumettre à ces insurgés d'au-delà de l'Océan? Pouvait-il accorder immédiatement tout ce que ceux-ci réclamaient par

les armes ? D'ailleurs, cet orgueil du peuple anglais, que l'on a vu résister si long-temps à d'autres demandes non moins justes, croyez-vous qu'il eût aisément suivi la politique timide ou sage d'un ministère qui aurait cédé trop vite aux Américains? Poussé par un point d'honneur de ministère et de nation, tout ensemble, le gouvernement britannique s'obstine dans sa vengeance , dans la répression, dans la soumission de ce Nouveau-Monde, qui veut lui échapper.

Protester au nom de la justice et de l'humanité contre les barbaries de cette guerre civile, au nom de la prudence, contre de fausses promesses , et un succès impossible , prévoir les maux, proposer le remède, offrir à l'Angleterre de lui rendre ce monde qu'elle va perdre, et de concilier ses droits légitimes avec la liberté nécessaire des Colonies ; voilà la mission que remplit lord Chatam ! voilà toute la tâche de l'orateur antique reproduite ou surpassée ! Que ce soit Démosthènes qui parle contre l'envahissement de Philippe , ou Chatam qui discute la rébellion de l' Amérique, c'est également la puissance morale d'un homme , sa sagesse , sa véhémence que je vois régner sur les volontés d'un peuple.

Maintenant, Messieurs, beaucoup d'écrivains

anglais ontblânlé la conduite de lord Chatam. On a dit que cette éloquence si énergique et si vive, en révélant la profondeur de la plaie qui dévorait l'Angleterre, avait enhardi ses ennemis. Lord Chatam répondait que ses conseils, suivis à propos , auraient fait cent fois plus de bien que ses prophéties ne pouvaient faire de mal. D'ailleurs , les imprudences de la tribune sont laloi des pays libres ; et la liberté répare les accidens qu'elle cause.

Je n'hésite pas, Messieurs, à comparer les discours de Chatam, pour le génie, pour la véhémence de la conviction , pour la grandeur des mouvemens de l'âme, aux plus belles harangues de Démosthènes. Il y a de plus, un tour d'imagination grave et mélancolique qui tient à l'âme religieuse de l'orateur , à son âge , à son infirmité, et qui lui donne un caractère particulier d'éloquence..

Je vais citer, traduire, admirer.

Vous concevez, Messieurs, que ces événemens politiques si grands, doivent offrir le drame oratoire dans toute sa variété. On voit d'abord l'événement qui s'annonce, les raisonnemens, les protestations , les prophéties de l'orateur ; l'événement avance vers son terme ; mille incidens le retardent ou le compliquent ; l'orateur est obligé

de changer, de corriger lui-même ses plans, ses projets ; on lui répond par les désastres des insurgés et par quelques succès de l'armée royale. Il propose un nouveautraitédepaix, dansla victoire de l'Angleterre; il en propose un nouveau, dans sa défaite. Enfin le dernier acte arrive, en dépit du ministère, en dépit de l'opposition, en dépit de lord Chatam, qui tant de fois l'avait annoncé ; il faut s'avouer vaincu, il faut reconnaître l'entière séparation de l'Amérique : c'est alors que l'âme de Chatam , si patriotique, se montre avec une effusion sublime; et il meurt presque, en achevant son discours. C'est la tragédie oratoire tout entière.

Nous ne pourrons qu'en détacher quelques scènes. Le ministère a fait présenter un bill pour l'envoi d'un nouveau corps de troupes en Amérique , afin de réprimer les premières tentatives des insurgés. Lord Chatam prend la parole : «Mylords, l'état de souffrance qui m'accable ne pou» vait m'empêcher de soumettre à vos Seigneuries mes « pensées sur le bill aujourd'hui débattu, et sur les affaires » de l'Amérique. Si nous faisions un rapide retour sur » les motifs qui ont engagé les ancêtres de nos concitoyens a d'Amérique à laisser leur pays natal à courir les dangers » innombrables de ces contrées lointaines et inexplorées,

» notre étonnement de la conduite que tiennent leurs des» cendans, devrait naturellement disparaître. Souvenez» vous que ce coin du monde est celui où des hommes d'un 1J esprit libre et entreprenant se sont enfuis plutôt que de »se soumettre aux principes serviies et tyranniques qui » doininaient alors dans notre malheureuse Angleterre; » et devez-vous vous étonner, Mylords, que les descendans » de ces hommes généreux s'indignent, quand on veut leur » ravir des priviléges si chèrement achetés! Si le Nou» veau-Monde avait été colonisé par les enfans d'un autre » royaume que l'Angleterre, ils y auraient apporté avec » eux, peut-être, les chaînes de l'esclavage, et l'habitude « de la servilité. Mais ces hommes qui se sont enfuis de M l'Angleterre, parce qu'ils n'y étaient pas libres, doivent « garder la liberté dans le monde où ils ont cherché leur » asile. etc., etc., etc. »

« Mylords, je suis vieux; je voudrais conseiller au » noble lord qui nous gouverne, de prendre une méthode "plus douce pour régir l'Amérique ; car le jour n'est » pas loin où cette Amérique pourra rivaliser avec nous, » non-seulement dans les armes, mais dans le commerce )) et dans tous les arts. Déjà les principales villes d'Amérique sont instruites et polies, et entendent la constituation de cet empire aussi bien que le noble lord qui nous » gouverne.

» Mylords, c'est une doctrine que je porterai avec moi » jusqu'à la tombe : ce pays ne possède pas sous le ciel le 1) droit de taxer l'Amérique; cela est contraire à tous les « principes de justice et de politique; il n'est point de o nécessité qui puisse le justifier. »

Ne pouvant dissimuler la révolte de la ville de Boston, il s'adresse au sentiment public , à cette espèce de sympathie, à cette parenté qui devait unir les Anglais et les Américains.

« Au lieu de ces mesures âpres et barbares que vous Havez prises, passez une amnistie sur toutes ces erreurs » de jeunesse de vos frères d'Amérique; recevez-les dans » vos bras; et j'ose affirmer que vous trouverez en eux des » enfans dignes de vous. Et si leur révolte devait se prolonHger au-delà du terme d'amnistie, que , je l'espère, cette /! chambre va fixer, je serai des premiers à proposer quelt ques mesures qui leur fassentsentir le tort d'irriter une mère » indulgenle et généreuse, une mère, Mylords, dont le bon» heur a été toujours ma plus douce consolation. Ceci peut » sembler inutile à dire ; mais je dois déclarer que le temps » n'est pas loin où l'Angleterre aura besoin de l'assistance de » ses amis les plus éloignés. Puisse la main de la Providence » qui dispose de tout, ne pas lui rendre nécessaire mon » faible secours, et puisse-t-elle exaucer les prières que je « formerai toujours pour son bonheur! »

Et il termine par ces paroles empruntées pieusement à Yêcriture.

« Que la longueur des jours soit accordée à mon pays!

s qu'il ait dans sa main droite de longs jours, et dans sa « gauche des richesses et des honneurs, et qu'il marche a toujours dans le sentier de la justice et de la paix! »

Je vous l'ai dit; c'est ici l'éloquence de ce grand citoyen, de cet homme grave, irréprochable; elle n'appartient qu'à lui. Voilà donc, Messieurs, la première et inutile protestation de lord Chatam, au commencement des troubles, avant que le feu n'ait pris à toute l'Amérique, et bien avant que le pavillon français n'ait apporté ses secours inespérés. Mais bientôt la guerre s'engage ; l'armée anglaise éprouve d'humiliantes défaites. La résistance s'accroît ; elle devient universelle; et le citoyen anglais hésite plus que jamais à s'intéresser à ces insurgés si cruellement traités , mais devenus si puissans. Cependant Chatam , dans la générosité de sa conscience, dans les hautes vues de sa politique, ne change pas d'opinion, et continue à protester contre l'obstination indécise , si l'on peut parler ainsi, de lord North, qui faisait toujours la guerre sans la vouloir.

Déjà les troupes anglaises ont, plus d'une fois, reculé devant ces pauvres milices américaines, animées par la liberté et par Washington. Chatam, que ses infirmités, que sa goutte, que sa tristesse retenaient presque toujours dans la solitude , reparaît au parlement.

Il semble que cette grande et majestueuse physionomie se présentait, par intervalle, au mi-

lieu des législateurs anglais, pour les avertir de ce qu'il fallait faire, ou éviter. Puis, les trouvant obstinés dans leur aveuglement, il s'éloignait encore, et attendait des événemens une instruction plus puissante que ses paroles.

«Mylords, je désire ne plus perdre un jour, dans cette a crise qui s'avance et qui nous presse. Une heure mainte» nant passée, sans amortir les fermens qui agitent l'Amé» rique, peut enfanter des années de désastre et de honte.

» Pour ma part, je ne déserterai pas un seul moment la conduite de cette importante affaire, à moins que je ne

» sois cloué sur mon lit par l'extrême souffrance ; je m'en » occuperai partout; je m'en occuperai sans cesse; je » viendrai heurter à la porte de ce ministère endormi, et » tout confondu; et je l'éveillerai au sentiment de son » propre danger. (Applaudissemens.) » De nouveau je conjure, je presse vos seigneuries d'a» dopter sans retard cette mesure de conciliation. J'af» firme qu'elle produira d'heureux effets, si elle arrive à » temps; mais si vous différez jusqu'à ce. que votre espé» rance se réalise, vous différerez toujours. Pendant que & vous le pouvez encore , apaisez ces fermens de haine » qui dominent en Amérique , retirez la cause de cette » inimitié; retirez cette armée nuisible, incapable de vous a servir; car son mérite est l'inaction; sa victoire serait ? de ne pas combattre. Que pourrait-elle d'ailleurs contre a une nation brave, généreuse, unie, qui a des armes » dans les mains et du courage dans le cœur? Trois mil» lions d'hommes, les vrais descendans de nos vaillans et » pieux ancêtres, chassés dans ces déserts par les maximes

» étroites d'une superstitieuse tyrannie, ne sont-ils pasi » invincibles? L'esprit de persécution ne doit-il jamais » s'apaiser! Faut-il que ces braves enfans de nos braves » aïeuls héritent de leurs souffrances, comme ils ont hérité » de leurs vertus? Nos ministres nous disent, que les » Américains ne doivent pas être entendus. Ils ne l'ont » pas été en effet; ils ont été frappés, condamnés, sans être » entendus; la main indifférente de la vengeance a frappé Il tout à la fois sur l'nnocent et sur le coupable, avec des » formalités de guerre. Vous avez bloqué cette ville ; vous » avez réduit à la mendicité, à la famine trente mille habi» tans. Cette résistance à votre arbitraire système de taxa» tion pouvait être prévue ; elle sort de la nature des cho» ses et de la nature des hommes, et surtout de l'esprit » Wigh qui domine dans cette contrée. L'esprit qui résiste » à nos taxes en Amérique est le même qui autrefois s'op» posait aux dons gratuits , à la taxe des vaisseaux en » Angleterre; c'est le même esprit qui fit lever toute » l'Angleterre, qui, par le bill des droits, revendiquait la » constitution anglaise, et enfin qui a établi cette grande » maxime fondamentale de vos libertés, qu'un sujet an» glais ne doit être taxé que de son consentement. Ce glo» rieux esprit TVigh anime trois millions d'Américains qui » préfèrent la pauvreté et la liberté à des chaînes dorées, et a qui mourront pour la défense de leurs droits, comme des » hommes libres. Qu'opposerez-vous à cet esprit dont la » véhémence sympathise avec les cœurs de tant d'Anglais Il Wighs. etc., etc."

« Quand-vos seigneuriesregardentles papiers qui nous ar» rivent d'Amérique, quand vous considérez la fermeté, la sagesse de ces hommes, vous ne pouvez vous empêcher de

respecter leur cause, et de faire des vœux pour qu'elle "réussisse. Pour moi, je dois l'avouer, dans toutes mes 1) lectures, dans toutes mes observations, et vous savez »que l'étude a été mon goût favori, que j'ai beaucoup lu JI Thucydide, et étudié les hommes d'Etat del'Ancien-Monde, » pour la solidité des raisonnemens , pour la prudence des »résolutions, je dois avouer qu'au milieu des circonstances si difficiles, si âpres, si périlleuses, aucun peuple, »aucune réunion d'hommes n'a montré plus de sagesse a que le congrès de Philadelphie.

»J'ai la confiance que vos Seigneuries le sentiront; tous »nos efforts pour imposer la servitude à de tels hommes , « pour établir le despotisme sur cette puissante nation » continentale, doivent être vains et funestes. Nous serons "définitiVtment forcés de nous rétracter ; rétractons - nous « donc, pendant que nous le pouvons , et avant qu'il ne le ? faille. Je dis que nous devons nécessairement révoquer "ces actes violens; ils doivent Être révoqués; vous les » révoquerez, je m'y engage d'honneur; vous les révo1) querez à la fin, j'y joue ma réputation tout entière; je «consentirai a être pris pour un idiot, si vous ne les révo» quez pas. »

Et on les a révoqués.

« Évitez donc cette humiliante, cette disgracieuse nécessité. Avec une noblesse qui convient à votre haute situation, faites les premières avances de concorde, et de Il paix. C'est votre dignité d'agir avec prudence et avec »justice. La concession descend avec meilleure grâce net plus utilement des mains du supérieur; elle récon1) cilie la supériorité du pouvoir avec les senthnens in-

» time des hommes, rétablit la confiance sur des bases » inébranlables d'affection et de reconnaissance. Ainsi pen» sait un sage, un poète, l'ami de Mécène, le panégyriste ? d'Auguste; c'est à lui, c'est au successeur de César, «maître du Monde, qu'il disait et qu'il recommandait a comme une règle de conduite et de prudence i » Tuque prior tu parce, » Projice tela manu.

Messieurs, ces éloquens discours neprod uisaient rien; mais ils agitaient vivement l'esprit anglais; ils étaient lus avec ardeur; ils luttaient contre la partialité passionnée du peuple qui s'indignait de voir des sujets échappés de ses mains. La majorité votait, comme à l'ordinaire. Mais la conscience du peuple anglais était profondément ébranlée. Il semble que lord Chatam, à chaque défaite qu'éprouvait son opinion, redoublait de force, croissait en énergie. Il attendait quelques mois encore, un malheur de plus en Amérique, un allié de moins; et il revenait accabler lord North et ses collègues de leur im puissance, et de ses prédictions trop vérifiées. C'est ce qui donne à ses discours, que je suis désolé de morceler ainsi, une progression , une rapidité, un mouvement oratoire et dramatique que rien n'égale , et que tout extrait défigure et détruit.

Enfin, en 1777, les choses allaient plus mal: les Américains s'enhardissaient tous les jours; ils battaient les troupes anglaises; ils prenaient des corps entiers prisonniers ; ils avaient de puissans alliés. D'un autre côté , le Gouvernement britannique agissait avec violence et faiblesse; il n'osait, il ne pouvait employer beaucoup de sujets britanniques; il louait des troupes allemandes, des troupes suisses; il les embarquait, et les envoyait ; il avait des généraux malhabiles ou malheureux, Burgoyne , par exemple, auteur d'une assez bonne comédie. Dans ces déserts de l'Amérique, au milieu de ces peuplades sauvages, encore mêlées à la civilisation naissante des États nouveaux, parmi ces fleuves immenses, ces forêts incultes, les troupes anglaises, épuispes de marches, étaient surprises etaccablées.

En 1777, cependant, le roi et son ministère • voulaient continuer la guerre avec plus de ténacité que jamais. Le discours de la couronne l'avait dit ; et l'adresse proposée y souscrivait avec ardeur.

Lord Chatam prend la parole.

« Je me lève, Mylords, pour déclarer mes sentimens sur » le sujet le plus solennel et le plus sérieux. Il impose à «mon esprit un fardeau dont rien, j'en ai peur, ne pourra.

» me délivrer; mais je tâche d'en alléger le poids par la "communication libre et sans réserve de toutes mes pen» sées.

» Pour la première partie de l'adresse, je m'associe de a cœur au noble comte qui l'a proposée. Personne ne sent » une joie plus sincère que moi; personne ne peut offrir » de félicitations plus vraies sur le nouvel accroissement de a la dynastie protestante. Mais je dois m'arrêter là; ma » complaisance de cour ne peut aller plus loin. Je n'irai > pas faire des congratulations sur les disgrâces et les » malheurs de l'Angleterre. Je ne puis m'associer à cette » aveugle et servile adresse, qui approuve et sanctifie les » monstrueux projets, par lesquels le malheur est sur nos » têtes, et la destruction à nos portes. Mylords, c'est aujourd'hui un périlleux et formidable moment; ce n'est « pas le temps de la flatterie. Il faut maintenant parler au » trône le langage de la vérité; il faut dissiper le men» songe et l'obscurité qui l'entourent.

» C'est notre devoir, Mylords; c'est la fonction naturelle » de cette noble assemblée, conseil héréditaire de la cou) ronne. Et où est le ministre qui a osé suggérer au trône « le langage inconstitutionnel que l'on a fait entendre? Le » langage ordinaire et bienveillant du trône, c'est une » adresse au parlement pour lui demander son avis, pour » s'appuyer sur son droit légitime de remontrance et de » seoours. De même que c'est le droit du parlement de » donner cet avis, c'est le devoir de la couronne de le deJ) mander. Mais en ce jour, en cette circonstance terrible, » on ne s'appuye pas sur nos conseils; on ne nous deamande pas notre avis. La couronne d'elle-même déclare rson irrévocable détermination de poursuivre les mesures

,» commencées; et quelles mesures, Mylords !'celles qui » ont produit tous nos périls, et amené la destruction à nos « portes. »

Lord Chatam continue, en flétrissant tout le système de guerre adopté par les ministres, comme inepte et cruel à la fois ; il accuse remploi de bandes allemandes, qui portent leur vénale férocité dans ces provinces encore anglaises, qu'il fallait ménager, même en les combattant ; il dénonce l'odieuse alliance avec ces hordes cannibales qu'on enivre, pour les rendre plus barbares encore que la nature ne les a faites. A ce sujet, vous connaissez déjà une admirable réponse , qui fut inspirée à lord Chatam, par les malencontreuses paroles de lord Suffolck, pour justifier cette barbarie. Mais écoutez l'orateur, il ne se répète pas; son indignation renouvelle son génie.

« Mylords, cette ruineuse et humiliante situation dans » laquelle nous ne pouvons ni agir avec succès, ni souffrir » avec honneur, nous force de prendre le langage le plus » expressif et le plus haut, pour délivrer sa majesté des illut sions qui l'obsèdent.

» L'état désespéré de nos armées au dehors est connu ; » personne ne peut les estimer plus que je ne fais; j'aime et J) j'honore les troupes anglaises ; je connais leur vertu et » leur valeur; je sais qu'elles peuvent tout faire, excepté

\* l'impossible ; mais la conquête de l'Amérique anglaise » est une chose impossible. Je me hasarde à vous le dire : » vous ne pouvez pas conquérir l'Amérique; vos armées » ont fait dans la dernière guerre tout ce qu'elles pou» vaient; il vous en a coûté des troupes nombreuses sous » un habile général pour expulser six mille Français de » l'Amérique française.

» Mylords, vous ne pouvez pas conquérir L'Amérique. Quelle » est là bas notre situation présente? Nous n'en connais» sons pas tous les périls, mais nous savons que dans trois » campagnes nous n'avons rien fait. Outre les pertes et » peut-être la destruction des troupes du nord, notre meil» leure armée, celle que commande sir William Howe, a » recalé devant les lignes américaines; elle a été forcée » d'abandonner son entreprise, et de suivre avec beau» coup de retard et de danger, un plan nouveau et des » opérations lointaines. Quel en est le résultat? nous le » saurons bientôt, et dans toute chance, nous aurons à le \* déplorer; mais pour la conquête, Mylords, je le répète, \* elle est impossible. Vous pouvez accumuler les dépenses » et les efforts, entasser tous les secours qui s'achètent ou » s'empruntent, trafiquer, brocanter avec chacun de ces » petits misérables princes d'Allemagne, qui vendent et ex» pédient leurs sujets pour les boucheries d'un prince étran» ger. Vos efforts seront toujours vains et impuissans; dou» blement impuissans par le secours mercenaire que » vous choisissez pour appui; car il irrite jusqu'à un incu» rable ressentiment les âmes de vos ennemis. Quoi, lancer » sur eux ces fils mercenaires du pillage et du meurtre, les » dévouer eux et leurs possessions à la rapacité de cette fureur soldée! Si j'étais Américain, comme je suis Anglais,

» tant qu'un soldat étranger aurait le pied sur mon pays, je » ne poserais pas les armes ; jamais ! jamais ! jamais ! (Ap» plaudissemens).

» Notre armée est infectée par la contagion de ces vils alliés. L'esprit de brigandage et de rapine s'y est répandu; je le sais, et malgré ce que le noble lord qui a proposé l'adresse a pu nous dire de son opinion sur notre armée d'Amérique, je sais par des informations authentiques, et par des officiers expérimentés, que notre discipline est mortellement atteinte. Pendant que nous nous abaissons, l'Amérique s'élève; pendant que notre force et notre discipline dépérissent, la sienne va grandissant et s'améliorant.

Mais, mylords, quel est l'homme qui§ pour compléter ces disgrâces et ces méfaits de notre armée, a osé associer à nos armes la massue et le couteau à écorcher du sauvage? Appeler dans une alliance civilisée les féroces sauvages des forêts, remettre à l'impitoyable Indien la défense de nos droits contestés, soudoyer les horreurs de cette guerre barbare contre nos frères ! Mylords, ces monstruosités demandent vengeance et punition ; si vous ne les effacez pas, il en restera une souillure sur le caractère national. C'est une violation de la constitution; mylords, je crois que cela est contre la loi.,)

Entendez-vous cette hyperbole éloquente d'un Anglais qui n'imagine rien au-delà de ces mots ?

« Je crois que cela est contre la loi.» Je voudrais, je pourrais citer encore beaucoup de choses admirables ; mais il faut finir.

Qu'arriva-t-il, cependant P Les désastres con-

tinuels de l'armée anglaise, le secours imprévu d'une élite de jeunes Français, ce caprice de la fortune, qui voulait qu'on eût sollicité à Versailles, pour aller mourir en Amérique, et qu'une faveur de cour envoyât des auxiliaires aux soldats de l'indépendance, tout cela fit rapidement prospérer les armes américaines ; et deux ans après ces anathêmes de lord Chatam, lord North, incertain dans son obstination apparente, passant d'une extrême hauteur au découragement et à l'abandon, paraît prêt à reconnaître l'émancipation américaine. Il semble qu'il avait long-temps dissimulé une effrayante vérité, et que tout à coup il dit : C'est vrai ; et tombe vaincu. Il avait lutté contre une insurmontable nécessité ; il pouvait traiter avec elle, il pouvait lui faire sa part; mais il la méconnaît long-temps, et tout à coup il demeure terrassé devant elle.

Le duc de Richmond doit proposer à la Chambre des pairs une adresse , pour solliciter la fin de la guerre et la reconnaissance de l'affranchissement de l'Amérique.

Lord Chatam touchait à sa soixante-dixième année. Ce corps, dévoré par les passions de la tribune, s'affaiblissait chaque jour. Une effrayante maigreur avait altéré ses traits encore majestueux.

Quand il apprend cette nouvelle , il se fait con-

duire à la Chambre des pairs. On voit ce vénérable vieillard qui arrive pâle comme la mort, mais richement vêtu, comme s'il eût affecté quelque chose de solennel et de pompeux, dans ce dernier jour. Il est appuyé sur son fils William Pitt qui devait être un si grand homme. Aussitôt qu'il paraît, la Chambre entière se lève et le laisse respectueusement passer. Il se rend à son banc.

Le duc de Richmond propose le projet d'adresse, pour abandonner l'Amérique; Chatam se lève alors, et après quelques mots sur sa longue absence et ses infirmités :

« Mylords, dit-il, je me réjouis de ce que la tombe n'est pas encore fermée sur moi, de ce que je suis encore vivant pour élever ma voix contre le démembrement de cette ancienne et très-noble monarchie. Courbé comme je le suis, par la main de la douleur , je suis peu capable d'assister mon pays dans cette périlleuse conjecture; mais, Mylords, tant que je garde le sentiment et la mémoire, je ne consentirai jamais à priver la royale postérité de la maison Brunswick et les descendans de la princesse Sophie , de leur plus bel héritage. »

« Où est l'homme qui ose conseiller un tel sacrifice ?

» Mylords, $a Majesté fut appelée par succession au gouvernement d'un empire aussi vaste que sa gloire était éclatante. Ternirons-nous la gloire de cette nation par un lâche «abandon de ses droits et de ses plus précieux domaines.

» Ce grand royaume, qui a survécu tout entier aux dé-

» prédations des Danois, aux irruptions des Ecossais, à la » conquête Normande, et qui arrêta l'invasion de l'Armada » d'Espagne, tombera-t-il devant la maison de Bourbon?

Il Sûrement, Mylords, cette nation n'est plus ce qu'elle » était: un peuple qui était, il y a dix-sept ans, la terreur a du Monde, descendre si bas, que de dire à son ancien et » implacable ennemi : « Prenez tout ce que nous avons , » seulement donnez-nous la paix! » Cela est impossible.

» Je ne fais la guerre à aucun homme, à aucun parti; »je ne désire pas leurs emplois; je ne voudrais pas m'as» socier à des hommes qui persistent encore dans leur er» reur, ou qui, au lieu de marcher sur une ligne droite, a font halte entre deux opinions qui n'admettent pas de II milieu. Mais, au nom de Dieu, s'il faut absolument se a déclarer pour la paix ou pour la guerre , et si l'une ne a peut être maintenue sans honneur, pourquoi l'autre »n'est-elle pas commencée sans hésitation? Je ne suis »pas, je l'avoue, exactement informé des ressources de nce royaume; mais, sans les connaître, je suis convaincu » qu'il en a de suffisantes pour défendre ses justes droits.

» Et puis, Mylords, toute situation vaut mieux que le déosespoir; faisons du moins un effort; et s'il faut tomber, » tombons comme des hommes ! »

Que voulait lord Chatanl? une chose grande, hardie, dangereuse ; une déclaration de guerre à la France. Il voulait que la protection accordée par la France aux insurgés, d'Amérique, fut prise pour une guerre commencée et rendue. Quand il

eut parlé, au milieu du trouble de l'assemblée, le duc de Richmond répond en peu de mots : « que s'il est une autre voie pour tirer l'Angleterre du péril où elle se trouve, il faut l'indiquer; que s'il est un homme d'Etat qui puisse le faire, sans doute c'est lord Chatam.» A ces paroles, lordChatam se lève avec effort; mais obsédé de sa douleur, et peut-être de l'impuissance de ses pensées contre une si grande difficulté, il retombe et s'évanouit. Son fils et ses amis l'emportent dans leurs bras, et l'assemblée émue se sépare. Il languit quelques jours et expira, avec le profond regret de voir qu'après tant d'avertissemens méconnus, et pour n'avoir pas fait à temps ce que demandait la justice, on faisait avec faiblesse plus qu'elle n'aurait voulu.

Voilà la vie mal esquissée de ce grand homme d'Etat. Je vous demande maintenant s'il est un plus noble spectacle que cette vie et cette mort, que ce pouvoir possédé quelque temps, quitté avec dignité, repris par devoir et avec indépendance, quitté de nouveau , et alors cette grande autorité morale, cette sagesse prophétique, et ce dernier moment si solennel, cette impuissance de vivre au-delà de ce que l'orateur croyait la perte de son pays ; car il craignait que l'Angleterre ne succombât sous l'émancipation de l'Amérique;

il ne songeait pas que ces conquêtes, dont il avait enrichi l'Angleterre dans l'Inde, lui ouvraient une carrière inépuisable, où le génie européen n'ayant pas à lutter contre lui-même , se met l'aise, et domine paisiblement cent millions d'Asiatiques.

Encore un mot, Messieurs. Que votre imagination se représente cette destinée si belle de lord Chatam;que d'une autre part, elle se souvienne de ces destinées de quelques hommes d'Etat trop loués par la servilité même de la postérité ; ( car la postérité est quelquefois servile à sa manière , et par tradition) qu'elle se ressouvienne d'un Richelieu , d'un Mazarin , de ces hommes qui, avec du génie sans doute, ont dominé ou par le despo- tisme cruel, ou par la ruse ; qu'elle se représente les demiers jours de Richelieu traversant la l'rance avec la haine publique, tantôt suivi, sur le fleuve qu'il remonte, d'une barque où sont enchaînées ses victimes , tantôt porté dans une chambre de bois que soutiennent vingt-quatre de ses gardes, faisant abattre, pour passer , les murs des villes, et venant sur son lit de mort triompher à Paris du supplice de ses ennemis ; ou bien , regardez la mort de Mazarin, dans les mémoires de son favori Brienne. Voyez-le dans son palais rempli de ses rapines et de ses vols , dans sa riche galerie de

peintures, tremblant et livide à l'aspect de la mort qui arrive, et qu'il ne peut fuir. Puis voyez lord ChatalTI, le plus grand citoyen de son pays , dont il fut le plus grand ministre , mourant à la tribune , au milieu du culte de ses concitoyens, mourant de l'humiliation passagère de son pays, et lui laissant, par son nom, une gloire immortelle. ( Applaudissemens réitérés. )